
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006821 3





ŒUVRES

DE

J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes
& d'un Glossaire

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale

CONTES — PSYCHÉ — LETTRES

TOME DEUXIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

MDCCCLXXVII

ŒUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

IV

ŒUVRES

DE

J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice ſur ſa Vie & ſes Ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes
& d'un Gloſſaire

PAR

ALPHONSE PAULY
de la Bibliothèque Nationale

CONTES — PSYCHÉ — LETTRES

TOME DEUXIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, 31, PASSAGE CHOISEUL, 27, 31

MDCCCLXXVII


LIBRARY
JAN 6 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

CONTES

ET

NOUVELLES

(CINQUIESME PARTIE)

LA CLOCHETTE





(CINQUIESME PARTIE)

La Clochette.

Conte.



combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, leger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré hautement en mes vers
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré? c'eſt ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ay fait cette promeſſe:
Puis fiez-vous à Rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs;
Mais d'être ſûrs, ce n'eſt là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,

Temperament pour accorder ce poinct,
Et ſuppoſé que quant à la matiere
J'euſſe failly, du moins pourrois-je pas
Le reparer par la forme en tout cas?
Voyons cecy. Vous ſçaurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier,
(Interpretez ce mot à vôtre guiſe,
L'uſage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe,
Ores ce ſont ſuppoſts de ſainte Egliſe.)
Le nôtre ſoit ſans plus un jouvenceau,
Qui dans les prez, ſur le bord d'un ruiſſeau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant;
Nôtre galand vous lorgne une fillette,
De celles-la que je viens d'exprimer:
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;
Même les loix ont avancé ce temps:
Les loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs.
Le Bachelier déploya ſa ſcience:
Ce fut en vain; le peu d'experience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois, firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,

Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'amant? croyant tout artifice
Libre en amours, ſur le rez de la nuit
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit;
Le demeurant, non conté par la belle,
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-tôt le chemin du logis;
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vid qu'il manquoit une piece au Troupeau
Dieu ſçait la vie; elle tance Iſabeau,
Vous la renvoye, & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux échos
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle-là dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette;
Puis il la prit, & la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fonds d'un bois ſe laiſſa détourner.
Jugez, Lecteur, quelle fut ſa ſurpriſe
Quand elle oüit la voix de ſon amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment;
A ce diſcours, la fille toute en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu frequentez.
Nul n'accourut. O belles évitez
Le fonds des bois & leur vaſte ſilence.



Le Fleuve Scamandre.

Conte.

Me voila preſt à conter de plus belle;
Amour le veut, & rit de mon ferment:
Hommes & Dieux, tout eſt ſous ſa tutelle;
Tout obeït, tout cede à cet enfant:
J'ay deſormais beſoin en le chantant
De traits moins forts, & déguiſans la choſe:
Car aprés tout, je ne veux être cauſe
D'aucun abus: que plûtôt mes écrits
Manquent de ſel, & ne ſoient d'aucun prix!
Si dans ces vers j'introduis & je chante
Certain trompeur & certaine innocente,
C'eſt dans la veuë & dans l'intention
Qu'on ſe meffie en telle occaſion:
J'ouvre l'eſprit, & rends le ſexe habile
A ſe garder de ces pieges divers.
Sotte ignorance en fait trebucher mille,
Contre une ſeule à qui nuiroient mes vers.

J'ay lû qu'un Orateur eſtimé dans la Grece,



LE FLEUVE SCAMANDRE.

Des beaux Arts autrefois ſouveraine Maîtreſſe,
Banni de ſon pays, voulut voir le ſéjour
Où ſubſiſtoient encor les ruïnes de Troye;
Cimon, ſon camarade, eut ſa part de la joye.
Du débris d'Ilion s'étoit conſtruit un bourg
Noble par ces malheurs; là Priam & ſa Cour
N'étoient plus que des noms, dont le Temps fait ſa proye.
Ilion, ton nom ſeul a des charmes pour moy;
Lieu fécond en ſujets propres à nôtre employ,
Ne verray-je jamais rien de toy, ny la place
De ces murs élevez & détruits par des Dieux,
Ny ces champs où couroient la fureur & l'audace,
Ny des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui pût me preſenter l'image de ces lieux?
Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,
Cimon le Heros de ces vers
Se promenoit prés du Scamandre.
Une jeune ingenuë en ce lieu ſe vient rendre,
Et goûter la fraîcheur ſur ces bords toûjours verts.
Son voile au gré des vens va flotant dans les airs;
Sa parure eſt ſans art; elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille legere.
Cimon en eſt ſurpris, & croit que ſur ces bords
Venus vient étaler ſes plus rares tréſors.
Un antre étoit auprés; l'innocente pucelle
Sans ſoupçon y deſcend, auſſi ſimple que belle.
Le chaud, la ſolitude, & quelque Dieu malin
L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.
Nôtre banni ſe cache: il contemple, il admire.

Il ne ſçait quels charmes élire;
Il devore des yeux & du cœur cent beautez.
Comme on étoit remply de ces Divinitez
Que la Fable a dans ſon Empire,
Il ſonge à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un Dieu des eaux, moüille ſes vétemens,
Se couronne de joncs, & d'herbe degoutante,
Puis invoque Mercure, & le Dieu des Amans:
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ſes lys, non ſans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet ſa veuë eſt arrétée,
Cimon aproche d'elle: elle court ſe cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je ſuis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde;
Soyez-en la Déeſſe, & regnez avec moy.
Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un auſſi digne employ:
Mon criſtal eſt tres-pur, mon cœur l'eſt davantage:
Je couvriray pour vous de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux ſi vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fonds de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendray toutes vos Compagnes
Nymphes auſſi, ſoit aux montagnes,
Soit aux eaux, ſoit aux bois, car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que vôtre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du Dieu, la peur de luy déplaire,

Malgré quelque pudeur qui gâtoit le myſtere,
Conclurent tout en peu de temps.
La ſuperſtition cauſe mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce ſuccés le Banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu:
Vous garderez que l'on ne ſçache
Un hymen qu'il faut que je cache
Nous le declarerons quand j'en auray parlé
Au conſeil qui ſera dans l'Olimpe aſſemblé.
La nouvelle Déeſſe à ces mots ſe retire;
Contente? Amour le ſçait. Un mois ſe paſſe & deux,
Sans que pas un du bourg s'apperceût de leurs jeux.
O mortels! eſt-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le ſoyez plus! le Banni, ſans rien dire,
Ne va plus viſiter cet antre ſi ſouvent.
Une nopce enfin arrivant,
Tous pour la voir paſſer ſous l'orme ſe vont rendre.
La Belle apperçoit l'homme, & crie en ce moment
Ah! voila le fleuve Scamandre.
On s'étonne, on la preſſe, elle dit bonnement
Que ſon hymen ſe va conclure au Firmament;
On en rit; car que faire? aucuns à coups de pierre
Pourſuivirent le Dieu qui s'enfuit à grand' erre:
D'autres rirent ſans plus. Je croy qu'en ce temps-cy
L'on feroit au Scamandre un tres-méchant party.
En ce temps-là ſemblables crimes
S'excuſoient aiſément: tous temps, toutes maximes
L'épouſe du Scamandre en fut quitte à la fin,

Pour quelques traits de raillerie ;
Même un de ſes amans l'en trouva plus jolie :
C'eſt un gouſt : Il s'offrit à luy donner la main :
Les Dieux ne gâtent rien : puis quand ils feroient cauſe
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent repare toute choſe.





La Confidente ſans le ſçavoir, ou le Stratagême.

Conte

JE ne connois Rhéteur, ny Maître és Arts
Tel que l'Amour ; il excelle en bien dire ;
Ses argumens, ce ſont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux ſourire :
La guerre auſſi s'exerce en ſon Empire ;
Tantôt il met aux champs ſes étendars,
Tantôt couvrant ſa marche & ſes fineſſes
Il prend des cœurs entourez de ramparts.
Je le ſoûtiens ; poſez deux fortereſſes ;
Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars ;
Que celuy-cy faſſe agir tout un monde,
Qu'il ſoit armé, qu'il ne luy manque rien ;
Devant ſon fort je veux qu'il ſe morfonde ;
Amour tout nud fera rendre le ſien.
C'eſt l'inventeur des tours & ſtratagêmes.
J'en vais dire un de mes plus favoris ;
J'en ay bien lû, j'en vois pratiquer mêmes,
Et d'aſſez bons, qui ne ſont rien au prix.

La jeune Aminte à Geronte donnée,
Meritoit mieux qu'un ſi triſte hymenée;
Elle avoit pris en cet homme un époux
Malgracieux, incommode & jaloux.
Il étoit vieux; elle à peine en cet âge,
Où quand un cœur n'a point encore aymé
D'un doux objet il eſt bien-tôt charmé.
Celuy d'Aminte ayant ſur ſon paſſage
Trouvé Cleon, beau, bien fait, jeune & ſage,
Il s'acquita de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, & mieux qu'il ne falut :
Non toutefois que la belle n'oppoſe
Devoir & tout, à ce doux ſentiment;
Mais lors qu'Amour prend le fatal moment,
Devoir & tout, & rien c'eſt même choſe.
Le but d'Aminte en cette paſſion
Eſtoit, ſans plus, la conſolation
D'un entretien ſans crime, où la pauvrette
Verſât ſes ſoins en une ame diſcrette.
Je croirois bien qu'ainſi l'on le prétend;
Mais l'appetit vient toûjours en mangeant :
Le plus ſeur eſt ne ſe point mettre à table.
Aminte croit rendre Cleon traitable :
Pauvre ignorante! Elle ſonge au moyen
De l'engager à ce ſimple entretien,
De luy laiſſer entrevoir quelque eſtime,
Quelque amitié, quelque choſe de plus,
Sans y méler rien que de legitime :
Plûtôt la mort empêchât tel abus!

Le poinct étoit d'entamer cette afaire.
Les lettres font un étrange myftere,
Il en provient maint & maint accident.
Le meilleur eft quelque feur confident.
Où le trouver? Geronte eft homme à craindre.
J'ay dit tantôt qu'Amour fçavoit atteindre
A fes deffeins d'une ou d'autre façon ;
Cecy me fert de preuve & de leçon.
Cleon avoit une vieille parente,
Severe & prude, & qui s'attribuoit
Autorité fur luy de gouvernante.
Madame Alis (ainfi l'on l'appelloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou plûtôt cette plainte :
Je ne fçais pas pourquoy vôtre parent,
Qui m'eft & fut toûjours indifferent,
Et le fera tout le temps de ma vie,
A de m'aymer conceu la fantaifie.
Sous ma fenêtre il paffe inceffamment ;
Je ne fçaurois faire un pas feulement
Que je ne l'aye auffi-tôt à mes trouffes ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me font donnez par une dont le nom
Vous eft connu ; je le tais pour raifon.
Faites ceffer pour Dieu cette pourfuite ;
Elle n'aura qu'une mauvaife fuite.
Mon mari peut prendre feu là-deffus.
Quant à Cleon, fes pas font fuperflus :
Dites le luy de ma part, je vous prie.

Madame Alis la loüe, & luy promet
De voir Cleon, de luy parler ſi net
Que de l'aymer il n'aura plus d'envie.
Cleon va voir Alis le lendemain :
Elle luy parle, & le pauvre homme nie,
Avec ſermens, qu'il eût un tel deſſein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable;
Tout vilain cas, dit-elle, eſt reniable;
Ces ſermens vains & peu dignes de foy
Meriteroient qu'on vous fiſt vôtre ſauſſe.
Laiſſons cela; la choſe eſt vraye ou fauſſe;
Mais fauſſe ou vraye, il faut, & croyez-moy,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Eſt femme ſage, honnête, & hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aiſément,
Reprit Cleon. Puis au même moment
Il va chez luy ſonger à cette afaire :
Rien ne luy peut débroüiller le myſtere.
Trois jours n'étoient paſſez entierement
Que revoicy chez Alis nôtre Belle :
Vous n'avez pas, Madame, luy dit-elle,
Encore veu, je penſe, nôtre Amant;
De plus en plus ſa pourſuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, ſe tourmente :
Quel malheureux! puis l'autre la quittant,
Elle le mande; il vient tout à l'inſtant.
Dire en quels mots Alis fit ſa harangue,
Il me faudroit une langue de fer;
Et quand de fer j'aurois même la langue,

Je n'y pourrois parvenir; tout l'enfer
Fut employé dans cette reprimande.
Allez ſatan, allez vray lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut ſi grande,
Que le pauvre homme étourdi dés l'abord,
Ne ſceut que dire; avoüer qu'il eût tort,
C'étoit trahir par trop ſa conſcience.
Il s'en retourne, il rumine, il repenſe,
Il rêve tant qu'enfin il dit en ſoy,
Si c'étoit-là quelque ruſe d'Aminte?
Je trouve, helas! mon devoir dans ſa plainte.
Elle me dit, ô Cleon aime moy,
Ayme-moy donc, en diſant que je l'ayme:
Je l'ayme auſſi, tant pour ſon ſtratagême
Que pour ſes traits. J'avouë en bonne foy
Que mon eſprit d'abord n'y voyoit goute;
Mais à preſent je ne fais aucun doute;
Aminte veut mon cœur aſſurément.
Ah, ſi j'oſois, dés ce même moment
Je l'irois voir, & plein de confiance
Je luy dirois quelle eſt la violence,
Quel eſt le feu dont je me ſens épris.
Pourquoy n'oſer? offenſe pour offenſe,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais ſi l'époux m'attrapoit au logis?
Laiſſons-la faire, & laiſſons-nous conduire.
Trois autres jours n'étoient paſſez encor,
Qu'Aminte va chez Alis pour inſtruire
Son cher Cleon du bon-heur de ſon ſort.

Il faut, dit-elle, enfin que je deserte ;
Vôtre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des presens :
Moy des presens? c'est bien choisir sa femme ;
Tenez, voila rubis & diamans,
Voila bien pis, c'est mon portrait, Madame.
Assurément de memoire on l'a fait ;
Car mon Epoux a tout seul mon portrait.
A mon lever cette personne honnête,
Que vous sçavez, & dont je tais le nom,
S'en est venuë, & m'a laissé ce don.
Vôtre parent merite qu'à la tête
On le luy jette ; & s'il étoit icy...
Je ne me sens presque pas de colere.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sçait fort bien qu'aujourd'huy pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchez, & dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espere-t'il ? pour qui me prend cet homme?
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Geronte,
Je poserois tantôt un si bon guet
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trebuchet,
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.
Ces mots finis, Madame Aminte sort.
Une heure aprés Cleon vint, & d'abord
On luy jetta les joyaux & la boëte :

On l'auroit pris à la gorge au befoin.
Eh bien, cela vous femble-t'il honnête ?
Mais ce n'eft rien ; vous allez bien plus loin.
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venoit de dire en fa derniere plainte.
Cleon fe tint pour dûment averti :
J'aymois, dit-il, il eft vray, cette belle ;
Mais puifqu'il faut ne rien efperer d'elle,
Je me retire, & prendray ce parti.
Vous ferez bien ; c'eft celuy qu'il faut prendre,
Luy dit Alis, il ne le prit pourtant.
Trop bien minuit à grand'peine fonnant,
Le compagnon fans faute fe va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :
Le rendez-vous étoit bien expliqué.
Ne doutez point qu'il n'y fût fans efcorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte :
Un profond fomme occupoit tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les Cieux
Eftoient voilez par une épaiffe nuë.
Comme on avoit toute chofe préveuë,
Il entre vîte, & fans autres difcours
Ils vont, ils vont au cabinet d'amours.
Là le Galant dés l'abord fe récrie,
Comme la Dame étoit jeune & jolie,
Sur fa beauté ; la bonté vint aprés,
Et celle-cy fuivit l'autre de prés.
Mais dites-moy, de grace, je vous prie,
Qui vous a fait avifer de ce tour ?

Car jamais tel ne ſe fit en amour.
Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;
Et vous devez vous-même l'avoüer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle ;
Sur ſon eſprit, ſur ſes traits, ſur ſon zele,
Il la loüa ; ne fit-il que loüer ?





Le Remede.

Conte.

Si l'on ſe plaît à l'image du Vray,
Combien doit-on rechercher le Vray même?
J'en fais ſouvent dans mes contes l'eſſay,
Et vois toûjours que ſa force eſt extrême,
Et qu'il attire à ſoy tous les eſprits :
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms; le reſte de l'affaire
Se peut conter ſans en rien déguiſer;
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'eſt ainſi que je vais en uſer.

Prés du Mans donc, pays de Sapience,
Gens peſans l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut n'aguere un amant,
Frais, delicat, & beau par excellence;
Jeune ſur tout, à peine ſon menton
S'étoit vétu de ſon premier coton.
La fille étoit un parti d'importance :
Charmes & dot, aucun poinct n'y manquoit :

Tant & ſi bien que chacun s'appliquoit
A la gagner; tout le Mans y couroit.
Ce fut en vain; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour nôtre Jouvenceau :
Les ſeuls parens, par un eſprit Manceau,
La deſtinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, malgré, je ne ſçay pas comment,
Eut à la fin accés chez ſa maîtreſſe.
Leur indulgence, ou plûtôt ſon adreſſe,
Peut être auſſi ſon ſang & ſa nobleſſe
Les fit changer, que ſçay-je quoy? tout duit
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'Amant le fut : les parens de la Belle
Sceurent priſer ſon merite & ſon zele :
C'étoit là tout : eh que faut-il encor?
Force contant; les biens du ſiecle d'or
Ne ſont plus biens, ce n'eſt qu'une ombre vaine.
O temps heureux! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le pays du Maine :
Ton innocence eût ſecondé l'ardeur
De nôtre Amant, & hâté cette affaire;
Mais des parens l'ordinaire lenteur
Fit que la Belle, ayant fait dans ſon cœur
Cet hymenée, acheva le myſtere
Selon les Us de l'iſle de Cythere.
Nos vieux Romans en leur ſtyle plaiſant,
Nomment cela *paroles de preſent.*
Nous y voyons pratiquer cet uſage,

Demi-amour, & demi-mariage,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen :
Prêtre & parent tout enſemble, & Notaire,
En peu de jours il conſomma l'affaire :
L'eſprit Manceau n'eut point part à ce fait.
Voila nôtre homme heureux & ſatisfait,
Paſſant les nuits avec ſon épouſée ;
Dire comment, ce ſeroit choſe aiſée ;
Les doubles clefs, les bréches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la Soubrette,
Rendoient l'époux joüiſſant en repos
D'une faveur douce autant que ſecrette.
Avint pourtant que nôtre Belle un ſoir
En ſe plaignant, dit à ſa gouvernante,
Qui du ſecret n'étoit participante,
Je me ſens mal ; n'y ſçauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit, il vous faut un Remede ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'époux mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le poſſede,
Vient de ſa part chercher ſoulagement,
Car chacun ſent icy-bas ſon tourment.
On ne l'avoit averti de la choſe.
Il n'étoit pas ſur les bords du ſomme
Qui ſuit ſouvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de roſe
Ayant ouvert les portes d'Orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,

Remede en main, les portes de la chambre :
Par grand bon-heur il s'en rencontra deux,
Car la ſaiſon aprochoit de Septembre,
Mois où le chaud & le froid ſont douteux.
La fille alors ne fut pas aſſez fine;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'amant au fonds des draps,
Choſe facile autant que naturelle :
L'émotion luy tourna la cervelle;
Elle ſe cache elle-même, & tout bas
Dit en deux mots quel eſt ſon embarras.
L'Amant fut ſage, il preſenta pour elle
Ce que Brunel à Marphiſe montra.
La Gouvernante, ayant mis ſes lunettes,
Sur le galant ſon adreſſe éprouva :
Du bain interne elle le regala,
Puis dit adieu, puis aprés s'en alla.
Dieu la conduiſe, & toutes celles-là
Qui vont nuiſant aux amitiez ſecrettes !
Si tout cecy paſſoit pour des ſornettes,
(Comme il ſe peut, je n'en voudrois jurer)
On chercheroit dequoy me cenſurer.
Les Critiqueurs ſont un peuple ſevere ;
Ils me diront, vôtre Belle en ſortit
En fille ſotte & n'ayant point d'eſprit;
Vous luy donnez un autre caractere :
Cela nous rend ſuſpecte cette affaire;
Nous avons lieu d'en douter, auquel cas
Vôtre prologue icy ne convient pas.

Je répondray... Mais que ſert de répondre?
C'eſt un procés qui n'auroit point de fin :
Par cent raiſons j'aurois beau les confondre;
Ciceron même y perdroit ſon latin.
Il me ſuffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'aprés des gens de foy :
J'ay mes garends, que veut-on davantage?
Chacun ne peut en dire autant que moy.





Les Aveus indiſcrets.

Conte.

PARIS, ſans pair, n'avoit en ſon enceinte
Rien dont les yeux ſemblaſſent ſi ravis
Que de la belle, aimable & jeune Aminte,
Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.
Sa mere encor la tenoit ſous ſon aîle;
Son pere avoit du contant & du bien;
Faites état qu'il ne luy manquoit rien.
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,
Elle receut les offres de ſon cœur :
Il fit ſi bien l'eſclave de la belle,
Qu'il en devint le maître & le vainqueur :
Bien entendu ſous le nom d'hymenée :
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.
L'an révolu ce couple ſi charmant,
Toûjours d'accord, de plus en plus s'aimant,
(Vous euſſiez dit la premiere journée)
Se promettoit la vigne de l'Abbé;
Lors que Damon, ſur ce propos tombé,
Dit à ſa femme : un poinct trouble mon ame;
Je ſuis épris d'une ſi douce flâme,



LES AVEUS INDISCRETS

Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'eût reſſenty que vos coups,
Qu'il n'eût logé que vôtre ſeule image,
Digne, il eſt vray, de ſon premier hommage.
J'ay cependant éprouvé d'autres feux ;
J'en dis ma coulpe, & j'en ſuis tout honteux.
Il m'en ſouvient, la Nymphe étoit gentille,
Au fonds d'un bois, l'Amour ſeul avec nous ;
Il fit ſi bien, ſi mal me direz-vous,
Que de ce fait il me reſte une fille.
Voila mon ſort, dit Aminte à Damon :
J'étois un jour ſeulette à la maiſon ;
Il vint me voir certain fils de famille,
Bien-fait & beau, d'agreable façon ;
J'en eus pitié ; mon naturel eſt bon :
Et pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'eſt reſté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parolle,
Que du mari l'ame jalouſe & folle
Au deſeſpoir s'abandonne auſſi-tôt.
Il ſort plein d'ire, il deſcend tout d'un ſaut,
Rencontre un baſt, ſe le met, & puis crie :
Je ſuis baſté. Chacun au bruit accourt,
Les pere & mere, & toute la mégnie,
Juſqu'aux voiſins. Il dit, pour faire court,
Le beau ſujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le Lecteur oublie
Que les parens d'Aminte, bons Bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,

La nourriſſoient, & tout ſon domeſtique,
Et ſon époux, ſans que, hors cette fois,
Rien eût troublé la paix de leur famille.
La mere donc s'en va trouver ſa fille;
Le pere ſuit, laiſſe ſa femme entrer,
Dans le deſſein ſeulement d'écouter.
La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;
Bref il entend la noiſe & le reproche
Que fit ſa femme à leur fille en ces mots :
Vous avez tort : j'ay veu beaucoup de ſots,
Et plus encor de ſottes en ma vie;
Mais qu'on pût voir telle indiſcretion,
Qui l'auroit crû? car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit? quelle obligation
De reveler une choſe ſemblable?
Plus d'une fille a forligné; le diable
Eſt bien ſubtil; bien malins ſont les gens.
Non pour cela que l'on ſoit excuſable :
Il nous faudroit toutes dans des Couvents
Claquemurer juſques à l'hymenée.
Moy qui vous parle ay même deſtinée;
J'en garde au cœur un ſenſible regret.
J'eus trois enfans avant mon mariage;
A vôtre pere ay-je dit ce ſecret?
En avons-nous fait plus mauvais ménage?
Ce diſcours fut à peine proferé
Que l'écoutant s'en court, & tout outré
Trouve du baſt la ſangle & ſe l'attache,
Puis va criant par tout : *Je ſuis ſanglé.*

Chacun en rit, encor que chacun ſçache
Qu'il a dequoy faire rire à ſon tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant, chacun à ſa maniere,
Baſté le gendre, & *Sanglé* le beau-pere.
On doutera de ce dernier poinct-cy ;
Mais il ne faut telles choſes mécroire.
Et par exemple, écoutez bien cecy.
Quand Roland ſceut les plaiſirs & la gloire
Que dans la grotte avoit eus ſon Rival,
D'un coup de poing il tua ſon cheval.
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,
Mettre de plus la ſelle ſur ſon dos ?
Puis s'en aller, tout du haut de ſa tête,
Faire crier & redire aux Echos,
Je ſuis baſté, ſanglé, car il n'importe,
Tous deux ſont bons. Vous voyez de la ſorte
Que cecy peut contenir verité ;
Ce n'eſt aſſez, cela ne doit ſuffire ;
Il faut auſſi montrer l'utilité
De ce recit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me ſemble un pauvre ſire.
Sa confiance eut bien-tôt tout gâté.
Pour la ſotiſe & la ſimplicité
De ſa moitié, quant à moy je l'admire.
Se confeſſer à ſon propre mary !
Quelle folie ! imprudence eſt un terme
Foible à mon ſens pour exprimer cecy.
Mon diſcours donc en deux points ſe renferme.

Le nœu d'hymen doit être respecté,
Veut de la foy, veut de l'honnêteté :
Si par mal-heur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de maniere & de sorte
Que ce secret ne soit point éventé.
Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne icy de beaux conseils sans doute :
Les ay-je pris pour moy-même ? helas ! non.







LA MATRONE D'EPHÈSE



La Matrone d'Ephefe.

S'il eft un conte ufé, commun, & rebatu,
C'eft celuy qu'en ces Vers j'accommode à ma guife.
Et pourquoi donc le choifis-tu?
Qui t'engage à cette entreprife?
N'a-t-elle point déja produit affez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Petrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos efprits?
Sans répondre aux cenfeurs, car c'eft chofe infinie,
Voïons fi dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephefe il fut autrefois
Une Dame en fageffe & vertus fans égale,
Et felon la commune voix
Aïant fçû rafiner fur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de fa chafteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du fexe : heureufe fa patrie!
Chaque Mere à fa Bru l'alleguoit pour patron;
Chaque Epoux la prônoit à fa Femme cherie;
D'elle defcendent ceux de la Prudoterie,

Antique & celebre maiſon.
Son Mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole;
Il mourut, & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens reparoient la perte d'un Mari
Amoureux autant que cheri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ſes cris mettoit tout en allarme;
Celle-cy faiſoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque deſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
Toûjours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pecher par leur excés:
Chacun rendit par là ſa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon Epoux avoit perduë,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux Enfers deſcenduë.
Et voïez ce que peut l'exceſſive amitié;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien; c'eſt-à-dire en un mot,
N'aïant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'Eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette paſſion
Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le Monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.

Comme l'Eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le Défunt aux noirs & triſtes lieux :
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du treſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouïlle, & pourtant chere.
C'étoit là le ſeul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Nôtre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes frequens helas,
Qu'un inutile & long murmure

Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa reſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien recompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par l'Ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Rempliroit auſſi-tôt ſa place :
C'étoit trop de ſeverité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fiſt au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit ;

Cet objet ſans autres paroles
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie.
Le temps avoit agi. Si la foi du ferment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voïez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament
Ne déplut pas aux deux femelles,
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé;
Ce qu'il fit : & l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dés-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu :
Qu'importe à vôtre Epoux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par vôtre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous preſſe? attendons;

Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt en voïant les tresors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner vôtre visage,
Je disois, helas! c'est dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le Soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris: les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours aïant ses charmes,
Tout y fit: Une belle alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc nôtre Veuve écoutant la loüange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne; il fait tant qu'elle mange,
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toûjours par degrez, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer;
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari;

Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.
Pendant cet hymenée un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du Garde.
Il en entend le bruit; il y court à grands pas;
Mais en vain, la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors luy dit le voyant éperdu :
L'on vous a pris vôtre pendu?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y conſent, j'y remedîrai bien.
Mettons nôtre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles!
La femme eſt toûjours femme; il en eſt qui ſont belles,
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fideles,
Elles auroient aſſez d'apas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention
Eſt de reſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi : mais l'execution
Nous trompe également; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaiſe au bon Petrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,

Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé.
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela luy ſauvoit l'autre; & tout conſideré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.





BELPHÉGOR.



Belphegor.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
Faiſoit paſſer ſes Sujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame;
Qui t'a jettée en l'éternelle flame?
L'une diſoit, Helas! c'eſt mon Mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit, C'eſt ma Femme.
Tant & tant fut ce diſcours repeté,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la verité,
Il eſt aiſé d'augmenter nôtre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoïer
Quelque Demon plein d'art & de prudence;
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les Hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre experience.

Le Prince aïant proposé la Sentence,
Le noir Senat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de penetrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On luy donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines.
Bref ce qui ſuit nôtre condition,
Fut une annexe à ſa legation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps;
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Nôtre Demon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla, comme un riche homme;

Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptez,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa
Fut la louange : Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'emploïât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle :
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les preſens s'aplanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Nôtre Envoïé cependant tenoit compte
De chaque Hymen, en journaux differens;
L'un des Epoux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par luy-même.

Certaine fille à Florence étoit lors,
Belle, & bien faite, & peu d'autres tresors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honnesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force Partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préferer,
Et demandoit tems pour déliberer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, serenades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apetissoient,
Alteroient fort le fonds de l'Ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion qu'aprés forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oüi de Madame Honnesta.
Auparavant le Notaire y passa:
Dont Belphegor se mocquant en son ame;
Hé quoi, dit-il, on acquiert une Femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,

Dans les procés en prenant le revers.
Les ſi, les cas, les Contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'Univers :
N'eſperons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnitez & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des debats.
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voïons d'autres états.
Chez les Amis tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les amans tout plaît, tout eſt parfait;
Chez les Epoux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait :
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? aprés meur examen,
J'appelle un bon, voir un parfait Hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dés que chez lui le Diable eut amené
Son Epouſée, il jugea par luy-même
Ce qu'eſt l'Hymen avec un tel Demon :
Toûjours debats, toûjours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême
Le bruit fut tel que Madame Honneſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple Bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle; un petit Trafiquant

Traiter ainſi les Filles de mon rang !
Meritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe :
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien...
Il n'eſt pas ſeur qu'Honneſta ne fiſt rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux à ce que dit l'Hiſtoire,
Sans diſputer n'eſtoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La parenté de Madame Honneſta,
Aïant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit païant le Precepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eût un Intendant.
Un Intendant ? qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble.
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit

Ce qui de net au Seigneur refteroit :
Dont par raifon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chofe réduite
En fon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devinft l'Intendant à fon tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le feul recours du pauvre Roderic,
Son feul efpoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir fa bourfe,
Efpoir douteux ; incertaine reffource.
Il étoit dit que tout feroit fatal
A nôtre Epoux, ainfi tout alla mal.
Ses Agents tels que la plûpart des nôtres,
En abufoient. Il perdit un Vaiffeau,
Et vid aller le commerce avau l'eau :
Trompé des uns, mal fervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à fa porte il vit le creancier,
Force luy fut d'efquiver par la fuite,
Gagnant les champs où de l'âpre pourfuite
Il fe fauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez luy le tourmentoit,
Ses Creanciers, & fa Femme encor pire :
Qu'il n'y fçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,

D'y tenir bon : Iroit-on là le prendre ?
Dame Honnesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuïeuse, & qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit ;
Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une Fille unique
Où le Galand se trouvoit assez bien ;
Mais Matheo moïennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore ; autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, nôtre Diable sortit.
Le Roy de Naple avoit lors une Fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;
Maint jeune Prince étoit son poursuivant,
Là d'Honnesta Belphegor se sauvant,
On ne le put tirer de cet azile.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la Ville
Que d'un manant qui chassoit les Esprits.
Cent mille écus d'abord luy sont promis.

Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſperer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe : il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pecheur, qui ſans ſçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chetif, & miſerable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'ameine,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dés l'heure même on vous met en préſence
Nôtre Demon & ſon Conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptez d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'Eſprit malin voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alleguoit les trois fois;
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain : Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul credit.

On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'affiftance,
Neceffité luy fuggera ce tour :
Il dit tout bas qu'on batît le tambour,
Ce qui fut fait; dequoi l'Efprit immonde
Un peu furpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entens-je là ?
L'autre répond : C'eft Madame Honnefta
Qui vous reclame, & va par tout le Monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fonds des Enfers, & conta
Tout le fuccés qu'avoit eu fon voïage.
Sire, dit-il, le nœud du Mariage
Damne auffi dru qu'aucuns autres états.
Vôtre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'Hymen fait de fa Confrerie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de foi la chofe ne foit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deftin;
Mais comme tout fe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eft en vôtre Couronne.
Satan le crut : il fut récompenfé,
Encor qu'il eût fon retour avancé;
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant fans ceffe un Diable à fes oreilles,
Toûjours le même, & toujours fur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle;

Dans les Enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétens-je inferer ?
Premierement je ne ſçai pire choſe
Que de changer ſon logis en priſon :
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Vôtre aſcendant à l'Hymen vous expoſe.
N'épouſez point d'Honneſta s'il ſe peut ;
N'a pas pourtant une Honneſta qui veut.





Les Qui pro quo.

DAME fortune aime ſouvent à rire,
Et nous joüant un tour de ſon métier,
Au lieu des biens où nôtre cœur aſpire,
D'un *quiproquo* ſe plaiſt à nous payer.
Ce ſont ſes jeux, j'en parle à juſte cauſe.
Il m'en ſouvient ainſi qu'au premier jour.
Cloris & moy nous nous aimions d'amour ;
Au bout d'un an la Belle ſe diſpoſe
A me donner quelque ſoulagement,
Foible & leger, à parler franchement.
C'étoit ſon but : mais quoy qu'on ſe propoſe,
L'occaſion & le diſcret Amant
Sont à la fin les maiſtres de la choſe.
Je vais un ſoir chez cet objet charmant,
L'Epoux eſtoit aux champs heureuſement,
Mais il revint la nuit à peine cloſe.
Point de Cloris : le dédommagement
Fut que le ſort en ſa place ſuppoſe
Une Soubrette à mon commandement.
Elle paya cette fois pour la Dame.
Diſons un troc, où reciproquement
Pour la Soubrette on employa la Femme.

De pareils traits tous les livres ſont pleins.
Bien eſt-il vray qu'il faut d'habiles mains
Pour amener choſe ainſi ſurprenante :
Il eſt beſoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer & ſans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle Enfant, joueur de paſſe-paſſe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau
Fait de ces tours, celui-là du berceau
Leve la paille à l'égard du Bocace ;
Car quant à moy, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la ſienne a bien executé.
Or il eſt temps de finir ma preface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les *quiproquo* de Fortune & d'Amour.
On ne peut mieux établir cette choſe
Que par un fait à Marſeille arrivé,
Tout en eſt vray, rien n'en eſt controuvé.
Là Clidamant que par reſpect je n'oſe
Sous ſon nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, ſe pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fuſt en l'Univers.
L'honneſteté, la vertu de la Dame ;
Sa gentilleſſe, & même ſa beauté,
Devoient tenir Clidamant arreſté.
Il ne le fut, le diable eſt bien habile,
Si c'eſt adreſſe & tour d'habileté,
Que de nous tendre un piege auſſi facile

Qu'eſt le deſir d'un peu de nouveauté.
Prés de la Dame eſtoit une perſonne.
Une Suivante ainſi qu'elle mignonne,
De même taille & de pareil maintien,
Gente de corps, il ne lui manquoit rien
De ce qui plaiſt aux chercheurs d'avantures.
La Dame avoit un peu plus d'agrément,
Mais ſous le maſque on n'euſt ſceu bonnement
Laquelle élire entre ces creatures.
Le Marſeillois, Provençal un peu chaud,
Ne manque pas d'attaquer au pluſtoſt
Madame Alix, c'eſtoit cette Soubrette.
Madame Alix, encor qu'un peu coquette,
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptez clair & net.
Payer ainſi des marques de tendreſſe
(En la Suivante) eſtoit, veu le pays,
Selon mon ſens un fort honneſte prix.
Sur ce pied-là qu'euſt couſté la Maiſtreſſe ?
Peut-être moins ; car le hazard y fait.
Mais je me trompe, & la Dame eſtoit telle,
Que tout Amant, & tant fuſt-il parfait,
Auroit perdu ſon latin auprés d'elle :
Ni dons, ni ſoins, rien n'auroit réuſſi.
Devrois-je y faire entrer les dons auſſi ?
Las ! ce n'eſt plus le ſiecle de nos peres.
Amour vend tout, & Nimphes & Bergeres ;
Il met le taux à maint objet divin ;
C'eſtoit un Dieu, ce n'eſt qu'un Eſchevin.

O temps, ô mœurs! ô coûtume perverſe!
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, & puis s'appaiſe enfin.
Change de ton, dit que le lendemain,
Comme Madame avoit deſſein de prendre
Certain remede, ils pourroient le matin
Tout à loiſir dans la cave ſe rendre.
Ainſi fut dit, ainſi fut arreſté;
Et la Soubrette ayant le tout conté
A ſa Maiſtreſſe, auſſi-toſt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoiſtroit rien,
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame;
Puis ſuppoſé qu'il reconnuſt la Femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter ſa gâme.
Le lendemain par hazard Clidamant,
Qui ne pouvoit ſe contenir de joye,
Trouve un Amy, luy dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ſes deſirs envoye.
Quelle faveur! Non qu'il n'euſt bien voulu
Que le marché pour moins ſe fût conclu,
Les cent écus lui faiſoient quelque peine.
L'Amy lui dit, Hé bien ſoyons chacun
Et du plaiſir & des frais en commun.
L'Epoux n'ayant alors ſa bourſe pleine,
Cinquante écus à ſauver étoient bons.
D'autre coſté communiquer la belle,
Quelle apparence! y conſentiroit elle?

S'aller ainſi livrer à deux Gaſcons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'Amy leva cette difficulté,
Repreſentant que dans l'obſcurité
Alix ſeroit fort aiſement trompée.
Une plus fine y ſeroit attrapée.
Il ſuffiroit que tous deux tour à tour
Sans dire mot ils entraſſent en lice,
Se remettant du ſurplus à l'amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel ſilence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix ſans manquer le prendroit
Pour un effet de crainte & de prudence,
Les murs ayant des oreilles (dit-on)
Le mieux eſtoit de ſe taire; à quoy bon
D'un tel ſecret leur faire confidence?
Les deux galans ayant de la façon
Reglé la choſe, & diſpoſez à prendre
Tout le plaiſir qu'Amour leur promettoit :
Chez le mary d'abord ils ſe vont rendre.
Là dans le lit l'Epouſe encore eſtoit.
L'Epoux trouva prés d'elle la Soubrette,
Sans nuls atours qu'une ſimple cornette,
Bref en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva; les Amis conteſterent
Touchant le pas, & long temps diſputerent.
L'Epoux ne fit l'honneur de la maiſon,
Tel compliment n'eſtant là de ſaiſon.

A trois beaux dez pour le mieux ils reglerent
Le precurſeur ainſi que de raiſon.
Ce fut l'amy; l'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave attendant de pied ferme
Madame Alix qui ne vient nullement.
Trop bien la Dame en ſon lieu s'en vint faire
Tout doucement le ſignal neceſſaire.
On ouvre, on entre, & ſans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoiſtre
Cecy, cela, l'erreur, le changement,
La difference enfin qui pouvoit eſtre
Entre l'Epoux & ſon Aſſocié,
Avant qu'il pût aucun change paroiſtre,
Au Dieu d'Amour il fut ſacrifié.
L'heureux Amy n'eut pas toute la joye
Qu'il auroit euë en connoiſſant ſa proye.
La Dame avoit un peu plus de beauté;
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette ſcene achevée
Que l'autre Acteur par ſa prompte arrivée
Jetta la Dame en quelque étonnement;
Car comme Epoux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toûjours ſi frequemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excez de fureur
A la Soubrette, & la Dame en ſon cœur
Se propoſa d'en dire ſa penſée.
La fête eſtant de la ſorte paſſée,
Du noir ſéjour ils n'eurent qu'à ſortir.

L'Aſſocié des frais & du plaiſir
S'encourt en haut en certain veſtibule :
Mais quand l'Epoux vit ſa Femme monter,
Et qu'elle eut veu l'Amy ſe preſenter,
On peut juger quel ſoupçon, quel ſcrupule,
Quelle ſurpriſe eurent les pauvres gens.
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De compoſer leur mine & leur viſage.
L'Epoux vit bien qu'il falloit eſtre ſage,
Mais ſa Moitié penſa tout découvrir.
J'en ſuis ſurpris, femmes ſçavent mentir.
La moins habile en connoit la ſcience.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conſcience
De n'avoir pas mieux gagné ſon argent :
Plaignant l'Epoux, & le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout ſur ſon compte :
Tout cela n'eſt que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ay veu les gens mouvoir
Deux queſtions ; l'une, c'eſt à ſçavoir
Si l'Epoux fut du nombre des confreres,
A mon avis n'a point de fondement,
Puiſque la Dame & l'Amy nullement
Ne pretendoient vacquer à ces miſteres.
L'autre point eſt touchant le talion,
Et l'on demande en cette occaſion
Si pour uſer d'une juſte vangeance,
Pretendre erreur & cauſe d'ignorance
A cette Dame auroit eſté permis.
Bien que ce ſoit aſſez là mon avis,

La Dame fut toûjours inconſolable,
Dieu gard' de mal celles qu'en cas ſemblable
Il ne faudroit nullement conſoler.
J'en connois bien qui n'en feroient que rire.
De celles là je n'oſe plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.





APPENDICE AUX CONTES.

PASSAGES

DE LA COUPE ENCHANTÉE & DE BELPHEGOR

NE FIGURANT PAS

DANS LES DERNIÈRES ÉDITIONS DONNÉES PAR LA FONTAINE.

La Coupe enchantée.

(Dialogue entre le feint Erafte & Califte.)

Le feint Erafte en mefme temps
Luy prefente un miroir de poche,
Califte s'y regarde, & le Galant s'approche,
Il contemple, il admire, il leve au Ciel les yeux,
Il fait tant qu'il attrape un foûris gracieux.
Mauvais commencement, ce dit-il en foy-même.
Hé bien, pourfuivit-il, quand d'un amour extrême
On vous ayme,
A-t-on raifon? je m'en rapporte à vous.
Peut-on refifter à ces charmes?

Califte.

On fçait bien, car comment ne pas devenir fous
Quand vos cœurs ont affaire à de fi fortes armes?
Sans mentir Meffieurs les Amans
Vous me femblez divertiffans :
J'aurois regret qu'on vous fift taire.
Mais fçavez-vous que voftre encens
Peut à la longue nous déplaire?

Le feint Erafte.

Et pouvons nous autrement faire?
Tenez, voyez encor ces traits.

Califte.

Je les vois, je les confidere,
Je fçay quels y font, mais aprés?

Le feint Erafte.

Aprés? l'aprés eft bon. Faut-il toûjours vous dire
Qu'on brufle, qu'on languit, qu'on meurt fous voftre empire?

Califte.

Mon Dieu non! je le fçais, mais aprés?

Le feint Erafte.

Il fuffit.
Et quand on eft mort c'eft tout dit.

Califte.

Vous n'eftes pas fi mort que vos yeux ne remuent,

Contenez-les de grace, ou bien s'ils continuent,
Je mettray mon Touret * de nés.

Le feint Eraſte.

Voſtre Touret de nés? gardez vous de le faire.

Caliſte.

Ceſſez donc & vous contenez.

Le feint Eraſte.

Quoy deffendre les yeux? c'eſt eſtre trop ſevere,
Paſſe encor pour les mains.

Caliſte.

Ah pour les mains, je croy
Que vous riez.

Le feint Eraſte.

Point trop.

Caliſte.

C'eſt donc à moy
De me garder.

Le feint Eraſte.

Ma paſſion commence
A ſe laſſer de la longueur du temps.

* Eſpece de maſque ancien.

Si mon calcul eſt bon, voicy tantoſt deux ans
Que je vous ſers ſans recompenſe.

Caliſte.

Quelle vous la faut-il ?

Le feint Eraſte.

Tout ſans rien excepter.

Caliſte.

Un remerciment donc ne vous peut contenter ?

Le feint Eraſte.

Des remercimens ? bagatelles.

Caliſte.

De l'amitié ?

Le feint Eraſte.

Point de nouvelles.

Caliſte.

De l'Amour ?

Le feint Eraſte.

Bon cela. Mais je veux du plus fin,
Qui me laiſſe avancer chemin
En moins de deux ou trois viſites,
Moyennant quoy nous ſerons quites.
Et ſi vous voulez mettre à prix cet amour-là,

Je vous en donneray tout ce qui vous plaira;
Cette boëte de filigrane.

Califte.

Le liberal Amant qu'eft Erafte! voyez.

Le feint Erafte.

Madame avant qu'on la condamne
Il faut l'ouvrir, peut eftre vous croiez
Qu'elle eft vuide?

Califte.

Non pas; ce font des pierreries!

Le feint Erafte.

Ouvrez, vous le verrez.

Califte.

Tréve de railleries.

Le feint Erafte.

Moy, me railler! ouvrez.

Califte.

Et quand je l'aurois fait?
Je ne fçay qui me tient qu'avec un bon foufflet...
Mais non, fi jamais plus cette infolence extrême...

Le feint Erafte.

Je vois bien ce que c'eft, il faut l'ouvrir moy-mefme.

Difant ces mots, il l'ouvre, & fans autre façon,
Il tire de la boëte & d'entre du coton
De ces appeaux à prendre Belles,
Affez pour flêchir fix Cruelles,
Affez pour creer fix Cocus,
Un collier de vingt mille efcus.
Califte n'eftoit pas tellement en colere
Qu'elle ne regardaft ce don du coin de l'œil.
Sa vertu, fa foy, fon orgueil,
Eurent peine à tenir contre un tel adverfaire.
Mais il ne faloit pas fi toft changer de ton.
Erafte à qui Nerie avoit fait la leçon...





Belphegor.

(Prologue.)

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De vôtre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma Muſe a polis,
Puiſſe le tout ô charmante Philis,
Aller ſi loin que nôtre los franchiſſe
La nuit des tems : nous la ſçaurons dompter.
Moy par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous regnerez long-tems dans la memoire,
Aprez avoir regné juſques icy
Dans les eſprits, dans les cœurs méme auſſi.
Qui ne connoit l'inimitable Actrice
Repreſentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que vôtre voix n'enchante?
S'en trouve-t'il une autre auſſi touchante?
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez pas que je faſſe l'eloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,

Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere.
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus preſumé ;
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des tranſports n'eſperant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement vôtre ami ;
De ceux qui ſont Amans plus d'à demi :
Et plût au ſort que j'euſſe pû mieux faire !
Cecy ſoit dit : venons à nôtre affaire.





LES AMOURS

DE

PSICHÉ ET DE CUPIDON

LES AMOURS DE PSICHÉ ET DE CUPIDON.

Par M. DE LA FONTAINE.

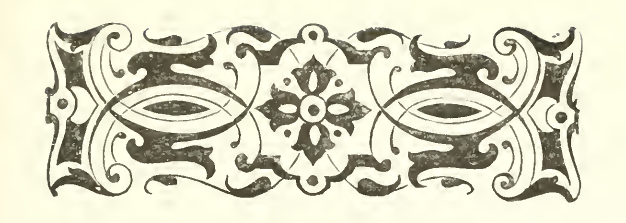


A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais
ſur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MADAME

LA DVCHESSE DE BOVILLON.

MADAME,



'EST avec quelque ſorte de confiance que je Vous dédie cet Ouvrage; non qu'il n'ait aſſurément des defauts, & que le preſent que je Vous fais, ſoit d'un tel merite qu'il ne me donne ſujet de craindre; mais comme VOSTRE ALTESSE eſt équitable, elle agréra du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands, ce n'eſt pas le prix des dons qu'on leur fait; c'eſt le zele qui accompagne ces meſmes dons, & qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprés d'une ame comme la Voſtre. Mais, MADAME, j'ay tort d'appeller préſent ce qui n'eſt qu'une ſimple reconnoiſſance. Il y a

long-temps que Monſeigneur le Duc de Boüillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les merite moins. Ie ne ſuis pas nay pour le ſuivre dans les dangers : cet honneur eſt reſervé à des deſtinées plus illuſtres que la mienne. Ce que je puis, eſt de faire des vœux pour ſa gloire, & d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les Provinces les plus éloignées des témoignages de ſa Valeur, & qu'il ſuit les traces de ſon Oncle & de ſes Anceſtres, ſur ce Theatre où ils ont paru avec tant d'éclat, & qui retentira long-temps de leur Nom & de leurs exploits. Ie me figure l'heritier de tous ces Heros cherchant les perils dans le meſme temps que je joüis d'une oiſiveté que les ſeules Muſes interrompent. Certes c'eſt un bon-heur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de paſſion pour la guerre, tellement ennemi du repos & de la molleſſe, me voye d'un œil auſſi favorable, & me donne autant de marques de bien-veillance, que ſi j'avois expoſé ma vie pour ſon ſervice. I'avouë, MADAME, que je ſuis ſenſible à ces choſes, heureux que SA MAIESTÉ m'ayt donné un Maiſtre qu'on ne ſçauroit trop aymer, malheureux de luy eſtre ſi inutile. I'ay cru que VOSTRE ALTESSE ſeroit bien-aiſe que je la fiſſe entrer en ſocieté de loüanges avec un Epoux qui luy eſt ſi cher. L'union vous rend vos avantages communs, & en multiplie la gloire, pour ainſi dire. Pendant que Vous écoutez avecque tranſport le recit de ſes belles actions, il n'a pas moins de raviſſement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de voſtre ame,

de la vivacité de voſtre eſprit, de voſtre humeur bienfaiſante, de l'amitié que vous avez contractée avecque les Graces; Elle eſt telle qu'on ne croit pas que vous puiſſiez jamais vous ſeparer. Ce n'eſt là qu'une partie des loüanges que l'on Vous donne. Ie voudrois avoir un amas de paroles aſſez precieuſes pour achever cet Eloge, & pour Vous témoigner plus parfaitement que je n'ay fait juſqu'icy, avec combien de paſſion & de zele je ſuis.

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur,

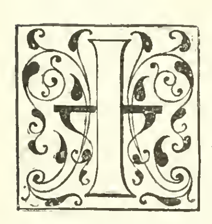
DE LA FONTAINE.







PREFACE.



'AY trouvé de plus grandes difficultez dans cet Ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginera jamais qu'une Fable contée en Prose m'ait tant emporté de loisir. Car pour le principal poinct qui est la conduite, j'avois mon guide; il m'estoit impossible de m'égarer : Apulée me fournissoit la matiere; il ne restoit que la forme, c'est à dire les paroles : & d'amener de la Prose à quelque poinct de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort mal-aisée : c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confesse qu'elle me couste autant que les Vers. Que si jamais elle m'a cousté, c'est dans cet Ouvrage. Ie ne sçavois quel caractere choisir : celuy de l'Histoire est trop simple; celuy

du Roman n'eſt pas encore aſſez orné; & celuy du Poëme l'eſt plus qu'il ne faut. Mes Perſonnages me demandoient quelque choſe de galant; leurs avantures eſtant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque choſe d'heroïque & de relevé. D'employer l'un en un endroit, & l'autre en un autre, il n'eſt pas permis; l'uniformité de ſtile eſt la regle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc beſoin d'un caractere nouveau, & qui fuſt meſlé de tous ceux-là : il me le faloit reduire dans un juſte temperament : j'ay cherché ce temperament avec un grand ſoin : que je l'aye ou non rencontré, c'eſt ce que le public m'apprendra.

Mon principal but eſt toûjours de plaire : pour en venir là je conſidere le gouſt du ſiecle : or aprés pluſieurs experiences il m'a ſemblé que ce gouſt ſe porte au galant & à la plaiſanterie : non que l'on mépriſe les paſſions; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un Roman, dans un Poëme, dans une piece de theatre, on ſe plaint de leur abſence; mais dans un conte comme celuy-cy, qui eſt plein de merveilleux à la verité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuſer des enfans, il a falu badiner depuis le commencement juſqu'à la fin; il a falu chercher du galant & de la plaiſanterie : quand il ne l'auroit pas falu, mon inclination m'y portoit, & peut-eſtre y ſuis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raiſon & la bien-ſeance.

Voilà aſſez raiſonné ſur le genre d'écrire que j'ay choiſi : venons aux inventions. Preſque toutes ſont d'Apulée; j'entends les principales & les meilleures. Il y a

quelques Episodes de moy, comme l'avanture de la Grotte, le Vieillard & les deux Bergeres, le Temple de Venus & son origine, la description des enfers, & tout ce qui arrive à Psiché pendant le voyage qu'elle y fait, & à son retour, jusqu'à la conclusion de l'Ouvrage. La maniere de conter est aussi de moy, & les circonstances, & ce que disent les Personnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur, est la conduite & la Fable; & c'est en effet le principal, le plus ingenieux, & le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psiché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est à dire qu'il luy fait gouster ces plaisirs sans que personne paroisse. Premierement cette solitude est ennuyeuse; outre cela elle est effroyable. Où est l'Avanturier & le Brave qui toucheroit à des viandes lesquelles viendroient d'elles mesmes se presenter? Si un luth joüoit tout seul, il me feroit fuïr, moy qui ayme extremement la musique. Ie fais donc servir Psiché par des Nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agreables, qui luy donnent des Comedies & des divertissemens de toutes les sortes.

Il seroit long, & mesme inutile, d'examiner les endroits où j'ay quitté mon Original, & pourquoy je l'ay quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera quelque temeraire que j'aye esté, ou me rendra condamnable quelque raison qui me justifie. Pour bien faire il faut considerer mon Ouvrage sans relation à ce

qu'a fait Apulée, & ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, & là-dessus s'abandonner à son goust. Au reste j'avouë qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il se sert au commencement des avantures de Psiché, & qui fait en partie le nœud de la Fable, j'en ay augmenté l'inconvenient, faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu & court, qui sont les deux qualitez que les réponses des Dieux doivent avoir, & qu'il m'a esté impossible de bien observer. Ie me suis assez mal tiré de la derniere en disant que cet Oracle contenoit aussi la glose des Prestres; car les Prestres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire; toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, & je me sauveray encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilitez, quiconque fera reflexion sur la chose, trouvera que ny Apulée ny moy n'avons failli. Ie conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pieces de Theatre. On ne doit jamait découvrir la fin des evenemens; on doit bien les preparer, mais on ne doit pas les prevenir. Ie conviens encore qu'il faut que Psiché apprehende que son mary ne soit un Monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit, & ne l'est pas en effet: car premierement la suspension des esprits & l'artifice de cette Fable ne consistent pas à empescher que le lecteur ne s'apperçoive de la veritable qualité du mary qu'on donne à Psiché: il suffit que Psiché ignore qui est celuy qu'elle a épousé, & que l'on soit en attente de sçavoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, & quelles seront les agitations de son ame aprés

qu'elle l'aura veu. En un mot le plaiſir que doit donner cette Fable à ceux qui la liſent, ce n'eſt pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mary, c'eſt l'incertitude de Pſiché ſeule : il ne faut pas que l'on croye un ſeul moment qu'une ſi aymable perſonne ait eſté livrée à la paſſion d'un Monſtre, ny meſme qu'elle s'en tienne aſſurée; ce ſeroit un trop grand ſujet d'indignation au lecteur : cette Belle doit trouver de la douceur dans la converſation & dans les careſſes de ſon mary, & de ſois à autres apprehender que ce ne ſoit un demon ou un enchanteur : mais le moins de temps que cette penſée luy peut durer juſqu'à ce qu'il ſoit beſoin de preparer la cataſtrophe, c'eſt aſſurément le plus à propos. Qu'on ne diſe point que l'Oracle l'empeſche bien de l'avoir. Ie confeſſe que cet Oracle eſt tres-clair pour nous; mais il pouvoit ne l'eſtre pas pour Pſiché : elle vivoit dans un ſiecle ſi innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoiſtre l'amour, ſous toutes les formes que l'on luy donne. C'eſt à quoy on doit prendre garde, & par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce poinct-là.

Aſſez d'autres fautes me ſeront reprochées ſans doute ; j'en demeureray d'accord, & ne pretens pas que mon ouvrage ſoit accompli : j'ay taſché ſeulement de faire en ſorte qu'il plûſt, & que meſme on y trouvaſt du ſolide auſſi bien que de l'agreable. C'eſt pour cela que j'y ay enchaſſé des Vers en beaucoup d'endroits, & quelques autres enrichiſſemens, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la Compaſſion & le Rire, la deſ-

cription des enfers, celle d'une partie de Verfailles. Cette derniere n'eſt pas tout à fait conforme à l'eſtat preſent des lieux; je les ay décrits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il ſe peut faire que mon ouvrage ne vivra pas ſi long-temps; mais quelque peu d'aſſurance qu'ayt un auteur qu'il entretiendra un jour la poſterité; il doit toûjours ſe la propoſer autant qu'il luy eſt poſſible, & eſſayer de faire les choſes pour ſon uſage.





PSICHÉ

LIVRE PREMIER.



VATRE amis dont la connoiſſance avoit commencé par le Parnaſſe lierent une eſpece de focieté que j'appellerois Academie, ſi leur nombre euſt eſté plus grand, & qu'ils euſſent autant regardé les Muſes que le plaiſir. La premiere choſe qu'ils firent ce fut de bannir d'entre-eux les converſations reglées, & tout ce qui ſent ſa conference Academique. Quand ils ſe trouvoient enſemble, & qu'ils avoient bien parlé de leurs divertiſſemens, ſi le hazard les faiſoit tomber ſur quelque point de ſcience ou de belles lettres, ils profitoient de l'occaſion : c'eſtoit toutefois ſans s'arreſter trop long-temps à une meſme matiere, voltigeant de propos en autre comme

des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ny la cabale n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les loüanges qui leur sont deuës, parloient des leurs avec modestie, & se donnoient des avis sinceres lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siecle, & faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement. Poliphile y estoit le plus sujet (c'est le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis) les avantures de Psiché luy avoient semblé fort propres pour estre contées agreablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne. Enfin il communiqua son dessein à ses trois amis; non pas pour leur demander s'il continûroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continüast. L'un luy donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour & rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas selon sa coustume de proposer une promenade en quelque lieu hors la ville qui fust éloigné, & où peu de gens entrassent. On ne les viendroit point interrompre; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit & plus de plaisir. Il aimoit extremement les jardins, les fleurs, les ombrages. Poliphile luy ressembloit en cela : mais on peut dire que celuy-cy aimoit toutes choses. Ces passions qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, & en formoient le principal caractere. Ils panchoient tous deux vers le

Lyrique; avec cette difference qu'Acante avoit quelque chofe de plus touchant, Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis que j'appelleray Arifte & Gelafte, le premier eftoit ferieux fans eftre incommode ; l'autre eftoit fort guay. La propofition d'Acante fut approuvée. Arifte dit qu'il y avoit de nouveaux embelliffemens à Verfailles : il faloit les aller voir, & partir matin, afin d'avoir le loifir de fe promener aprés qu'ils auroient entendu les avantures de Pfiché. La partie fut incontinent concluë : dés le lendemain ils l'executerent. Les jours eftoient encore affez longs, & la faifon belle : C'eftoit pendant le dernier Automne. Nos quatre amis eftant arrivez à Verfailles de fort bonne heure, voulurent voir avant le difné la ménagerie : c'eft un lieu remply de plufieurs fortes de volatilles, & de quadrupedes, la plufpart tres rares, & de païs éloignez. Ils admirerent en combien d'efpeces une feule efpece d'oifeaux fe multiplioit, & loüerent l'artifice & les diverfes imaginations de la nature qui fe joüe dans les animaux, comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage ce furent les Demoifelles de Numidie, & certains oifeaux pefcheurs qui ont un bec extremement long, avec une peau au deffous qui leur fert de poche. Leur plumage eft blanc, mais d'un blanc plus clair que celuy des cignes : mefme de prés il paroift carné, & tire fur le couleur de rofe vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce font efpece de Cormorans. Comme nos gens avoient encor du loifir, ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté

& le nombre des orangers & des autres plantes qu'on y conſerve, ne ſe ſçauroient exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a reſiſté aux attaques de cent hyvers. Acante ne voyant perſonne autour de luy que ſes trois amis (celuy qui les conduiſoit eſtoit éloigné) Acante, dis-je, ne ſe pût tenir de reciter certains couplets de Poëſie que les autres ſe ſouvinrent d'avoir veus dans un ouvrage de ſa façon.

Sommes-nous, dit-il, *en Provence?*
Quel amas d'arbres toûjours vers
Triomphe icy de l'inclemence
Des Aquilons & des hyvers?

Iaſmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pû ternir,
Aminte en blancheur vous égale;
Et vous m'en faites ſouvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me ſemblent doux!
Eſt-il dans l'empire de Flore
Rien d'agreable comme vous?

Vos fruits aux écorces ſolides
Sont un veritable treſor;
Et le jardin des Heſperides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorſque voſtre Automne s'avance
On void encor voſtre Printemps :
L'eſpoir avec la jouyſſance
Logent chez-vous en meſme temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je reſpire.
Toûjours un aymable Zephire
Autour de vous ſe va joüant.
Vous eſtes nains; mais tel arbre geant,
Qui declare au ſoleil la guerre,
Ne vous vaut pas;
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ſes bras.

La neceſſité de manger fit ſortir nos gens de ce lieu ſi delicieux. Tout leur diſné ſe paſſa à s'entretenir des choſes qu'ils avoient veuës, & à parler du Monarque pour qui on a aſſemblé tant de beaux objets. Aprés avoir loüé ſes principales vertus, les lumieres de ſon eſprit, ſes qualitez heroïques, la ſcience de commander; aprés, dis-je, l'avoir loüé fort long-temps ils revinrent à leur premier entretien, & dirent que Iupiter ſeul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'Vnivers : les hommes ont beſoin de quelque relaſche. Alexandre faiſoit la débauche; Auguſte joüoit; Scipion & Lælius s'amuſoient ſouvent à jetter des pierres plates ſur l'eau; Noſtre Monarque ſe divertit à faire bâtir des Palais; cela eſt digne d'un Roy. Il y a meſme une utilité generale; car par ce moyen les ſujets peu-

vent prendre part aux plaiſirs du Prince, & voir avec admiration ce qui n'eſt pas fait pour eux. Tant de beaux jardins & de ſomptueux édifices ſont la gloire de leur païs. Et que ne diſent point les eſtrangers? Que ne dira point la poſterité quand elle verra ces chef-d'œuvres de tous les arts? Les reflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Chaſteau, virent les dedans, que je ne décriray point; ce ſeroit une œuvre infinie. Entre autres beautez ils s'arreſterent long-temps à conſiderer le lit, la tapiſſerie, & les ſieges, dont on a meublé la chambre & le cabinet du Roy. C'eſt un tiſſu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de Brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien. Du chaſteau ils paſſerent dans les jardins; & prierent celuy qui les conduiſoit de les laiſſer dans la Grote juſqu'à ce que la chaleur fuſt adoucie (ils avoient fait apporter des ſieges) leur billet venoit de ſi bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient. Meſme afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouër les eaux. La face de cette Grote eſt compoſée en dehors, de trois arcades qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades eſt un Soleil de qui les rayons ſervent de barreaux aux portes. Il ne s'eſt jamais rien inventé de ſi à propos, ny de ſi plein d'art. Au deſſus ſont trois bas reliefs.

Dans l'un le Dieu du jour acheve ſa carriere.
Le ſculpteur a marqué ces longs traits de lumiere,

Ces rayons dont l'éclat dans les airs s'épanchant
Peint d'un ſi riche émail les portes du Couchant.
On void aux deux coſtez le peuple d'Amatonte
Preparer le chemin ſur des Dauphins qu'il monte.
Chaque Amour à l'envi ſemble ſe réjoüir
De l'approche du Dieu dont Thetis va joüir.
Des troupes de Zephirs dans les airs ſe promenent;
Les Tritons empreſſez ſur les flots vont & viennent.
Le dedans de la Grote eſt tel que les regards
Incertains de leur choix courent de toutes parts.
Tant d'ornemens divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantoſt au Statuaire,
Et tantoſt à celuy dont l'art induſtrieux
Des treſors d'Amphitrite a reveſtu ces lieux.
La voute & le pavé ſont d'un rare aſſemblage.
Ces cailloux que la mer pouſſe ſur ſon rivage,
Ou qu'enferme en ſon ſein le terreſtre element
Differens en couleur ſont maint compartiment.
Au haut de ſix pilliers d'une égale ſtructure,
Six maſques de rocaille, à croteſque figure,
Songes de l'art, Demons bizarrement forgez
Au deſſus d'une niche en face ſont rangez.
De mille raretez la niche eſt toute pleine.
Vn Triton d'un coſté, de l'autre une Sirene,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher.
Leur ſoufle pouſſe un jet qui va loin s'épancher.
Au haut de chaque niche un baſſin répand l'onde :
Le Maſque la vomit de ſa gorge profonde.
Elle retombe en nappe, & compoſe un tiſſu

Qu'un autre baſſin rend ſi-toſt qu'il l'a receu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, ſa blancheur tranſparente,
D'un voile de criſtal alors peu differente,
Font gouſter un plaiſir de cent plaiſirs meſlé.
Quand l'eau ceſſe, & qu'on void ſon criſtal écoulé,
Le nacre & le corail en réparent l'abſence :
Morceaux petrefiez, coquillage, croiſſance,
Caprices infinis du hazard & des eaux,
Reparoiſſent aux yeux plus brillans & plus beaux.
Dans le fond de la Grote une arcade eſt remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le Dieu de ces rochers ſur une urne panché
Gouſte un morne repos en ſon antre couché.
L'urne verſe un torrent ; tout l'antre s'en abreuve.
L'eau retombe en glacis, & fait un large fleuve.
I'ay pû juſqu'à preſent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite Palais.
Le reſte eſt au deſſus de mon foible genie :
Toy qui luy peux donner une force infinie,
Dieu des vers & du jour, Phœbus inſpire moy :
Auſſi bien deſormais faut-il parler de toy.
Quand le Soleil eſt las, & qu'il a fait ſa taſche,
Il deſcend chez Thetis, & prend quelque relaſche.
C'eſt ainſi que Louis s'en va ſe délaſſer
D'un ſoin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'eſtois plus ſçavant en l'art de bien écrire,
Ie peindrois ce Monarque étendant ſon Empire.
Il lanceroit la foudre ; on verroit à ſes piez
Des peuples abatus, d'autres humiliez.

Ie laiſſe ces ſujets aux maiſtres du Parnaſſe :
Et pendant que Louis peint en Dieu de la Thrace
Fera bruire en leurs vers tout le ſacré valon,
Ie le celebreray ſous le nom d'Apollon.
Ce Dieu ſe repoſant ſous ces voutes humides
Eſt aſſis au milieu d'un chœur de Nereides.
Toutes ſont des Venus de qui l'air gracieux
N'entre point dans ſon cœur, & s'arreſte à ſes yeux.
Il n'ayme que Thetis, & Thetis les ſurpaſſe.
Chacune en le ſervant fait office de grace.
Doris verſe de l'eau ſur la main qu'il luy tend.
Chloé dans un baſſin reçoit l'eau qu'il répand.
A luy laver les pieds Melicerte s'applique.
Delphire entre ſes bras tient un vaſe à l'antique.
Climene auprés du Dieu pouſſe en vain des ſoûpirs :
Helas, c'eſt un tribut qu'elle envoye aux Zephirs.
Elle rougit parfois, parfois baiſſe la veüe,
(Rougit, autant que peut rougir une ſtatüe,
Ce ſont des mouvemens qu'au défaut du ſculpteur
Ie veux faire paſſer dans l'eſprit du Lecteur.)
Parmy tant de beautez Apollon eſt ſans flâme.
Celle qu'il s'en va voir ſeule occupe ſon ame.
Il ſonge au doux moment où libre & ſans témoins
Il reverra l'objet qui diſſipe ſes ſoins.
O qui pourroit décrire en langue du Parnaſſe
La Majeſté du Dieu, ſon port ſi plein de grace,
Cet air que l'on n'a point chez-nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels !
Les courſiers de Phœbus, aux flambantes narines,

Respirent l'Ambroisie en des Grotes voisines.
Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait.
Aux deux bouts de la Grote & dans deux ensonçures
Le Sculpteur a placé deux charmantes figures.
L'une est le jeune Atis aussi beau que le jour.
Les accords de sa fluste inspirent de l'amour.
Debout contre le roc, une jambe croisée,
Il semble par ses sons attirer Galatée ;
Par ses sons ; & peut estre aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oyseaux envieux d'une telle harmonie
Epuisent ce qu'ils ont & d'art & de genie.
Philomele à son tour veut s'entendre loüer :
Et chante par ressorts que l'onde fait joüer.
Echo mesme répond ; Echo toûjours hôtesse
D'une voute ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie : il se forme un concert
Où Philomele, l'eau, la fluste, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voutes descendent.
En liquide cristal leurs branches se répandent.
L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.
L'art en mille façons a sceu prodiguer l'eau.
D'une table de Iaspe un jet part en fusée ;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impetueux dont il va s'élançant
Fait frapper le lambris au cristal jalissant.
Telle & moins violente est la bale enflâmée.
L'onde malgré son poids dans le plomb renfermée

Sort avec un fracas qui marque ſon dépit,
Et plaiſt aux écoutans plus il les étourdit.
Mille jets dont la pluye à l'entour ſe partage
Moüillent egalement l'imprudent & le Sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun eſt égal :
Chacun ſe trouve en bute au liquide criſtal.
Plus les jets ſont confus, plus leur beauté ſe montre.
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,
Se rompt, ſe precipite à travers les rochers,
Et fait comme alambiqs diſtiller leurs planchers.
Niches, enfoncemens, rien ne ſert de refuge.
Ma Muſe eſt impuiſſante à peindre ce deluge.
Quand d'une voix de fer je fraperois les Cieux
Ie ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.

Les quatre amis ne voulurent point eſtre moüillez. Ils prierent celuy qui leur faiſoit voir la Grote de reſerver ce plaiſir pour le Bourgeois ou pour l'Alleman; & de les placer en quelque coin où ils fuſſent à couvert de l'eau. Ils furent traitez comme ils ſouhaitoient. Quand leur Conducteur les eut quittez, ils s'aſſirent à l'entour de Poliphile qui prit ſon cahier; & ayant touſſé pour ſe nettoyer la voix, il commença par ces Vers.

Le Dieu qu'on nomme Amour n'eſt pas exempt d'aymer.
A ſon flambeau quelquesfois il ſe bruſle :
Et ſi ſes traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton & d'Hercule,

Il n'eſt pas inconvenient
Qu'eſtant aveugle, étourdi, temeraire,
Il ſe bleſſe en les maniant ;
Ie n'y vois rien qui ne ſe puiſſe faire :
Témoin Pſiché dont je vous veux conter
La gloire & les malheurs chantez par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter,
L'avanture en eſt ſignalée.

Poliphile touſſa encore une fois aprés cet Exorde : puis chacun s'eſtant preparé de nouveau pour luy donner plus d'attention, il commença ainſi ſon hiſtoire. Lorſque les villes de la Grece eſtoient encore ſoûmiſes à des Roys, il y en eut un qui regnant avec beaucoup de bon-heur ſe vid non ſeulement aymé de ſon peuple, mais auſſi recherché de tous ſes voiſins. C'eſtoit à qui gagneroit ſon amitié ; c'eſtoit à qui vivroit avec luy dans une parfaitte correſpondance ; & cela parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois eſtoient plus conſiderables par leurs attraits que par les Eſtats de leur Pere. Les deux aiſnées euſſent pû paſſer pour les plus belles filles du monde ſi elles n'euſſent point eu de cadette : mais veritablement cette cadette leur nuiſoit fort. Elles n'avoient que ce défaut là, défaut qui eſtoit grand à n'en point mentir ; car Pſiché (c'eſt ainſi que leur jeune ſœur s'appelloit) Pſiché, dis-je, poſſedoit tous les appas que l'imagination peut ſe figurer, & ceux où l'imagination meſme ne peut atteindre. Ie ne m'amuſeray point à chercher des

comparaiſons juſque dans les Aſtres pour vous la repreſenter aſſez dignement : C'eſtoit quelque choſe au deſſus de tout cela, & qui ne ſe ſçauroit exprimer par les lys, les roſes, l'yvoire, ny le corail. Elle eſtoit telle enfin que le meilleur Poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet Eſtat il ne ſe faut pas eſtonner ſi la Reine de Cythere en devint jalouſe. Cette Déeſſe apprehendoit, & non ſans raiſon, qu'il ne luy faluſt renoncer à l'Empire de la beauté, & que Pſiché ne la déthronaſt. Car comme on eſt toûjours amoureux de choſes nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Venus. Cytherée ſe voyoit reduite aux ſeules iſles de ſon domaine; encore une bonne partie des Amours anciens habitans de ces Iſles bienheureuſes la quittoient-ils, pour ſe mettre au ſervice de ſa rivale. L'herbe croiſſoit dans ſes Temples qu'elle avoit veus n'aguere ſi frequentez : plus d'offrandes, plus de devots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la choſe paſſa ſi avant qu'elle en fit ſes plaintes à ſon fils, & luy repreſenta que le deſordre iroit juſqu'à luy.

Mon fils, dit-elle, *en luy baiſant les yeux*,
La fille d'un mortel en veut à ma puiſſance.
Elle a juré de me chaſſer des lieux
Où l'on me rend obeyſſance :
Et qui ſçait ſi ſon inſolence
N'ira pas juſqu'au poinct de me vouloir oſter
Le rang que dans les Cieux je penſe meriter ?

Paphos n'eſt plus qu'un ſejour importun :
Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne :
Tous les Amours, ſans en excepter un,
S'en vont ſervir cette perſonne.
Si Pſiché veut noſtre couronne,
Il faut la luy donner ; elle ſeule auſſi bien
Fait en Grece à preſent voſtre office & le mien.

L'un de ces jours je luy vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage ;
Sans le tenir de vos traits ny de vous ;
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naiſtra de leur mariage
Un autre Cupidon qui d'un de ſes regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

Prenez-y garde ; il vous y faut ſonger,
Rendez la malheureuſe ; & que cette cadette
Malgré les ſiens épouſe un eſtranger
Qui ne ſçache où trouver retraite ;
Qui ſoit laid, & qui la mal-traite :
La faſſe conſumer en regrets ſuperflus,
Tant que ny vous ny moy nous ne la craignions plus.

Ces extremitez où s'emporta la Déeſſe marquent merveilleuſement bien le naturel & l'eſprit des femmes : rarement ſe pardonnent-elles l'avantage de la beauté : & je diray en paſſant que l'offenſe la plus irremiſſible parmy ce ſexe, c'eſt quand l'une d'elles en défait une

autre en pleine aſſemblée; cela ſe vange ordinairement comme les aſſaſſinats & les trahiſons. Pour revenir à Venus, ſon fils luy promit qu'il la vangeroit. Sur cette aſſeurance elle s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de paſſer par les airs, & de ſe ſervir de ſon char & de ſes pigeons, elle entra dans une conque de Nacre attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy eſt proprement matiere de Poëſie : il ne ſieroit guere bien à la Proſe de décrire une cavalcate de Dieux marins : d'ailleurs je ne penſe pas qu'on pûſt exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déeſſe parut alors.

C'eſt pourquoy nous dirons en langage rimé,
Que l'Empire flotant en demeura charmé.
Cent Tritons la ſuivant juſqu'au port de Cythere
Par leurs divers emplois s'efforcent de luy plaire.
L'un nage à l'entour d'elle; & l'autre au fond des eaux
Luy cherche du corail, & des treſors nouveaux:
L'un luy tient un miroir fait de criſtal de roche;
Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
Palemon qui la guide, évite les rochers:
Glauque de ſon cornet fait retentir les Mers:
Thetis luy fait oüir un concert de Sirenes:
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines:
Le ſeul Zephire eſt libre, & d'un ſoufle amoureux
Il carreſſe Venus, ſe joüe à ſes cheveux;
Contre ſes veſtemens par fois il ſe courrouce.
L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepouſſe;

Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la Mere d'Amour.

Cela devoit estre beau, dit Gelaste; mais j'aymerois mieux avoir veu vostre Déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle estoit, quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun soûrit de ce qu'avoit dit Gelaste ; puis Poliphile continua en ces termes : A peine Venus eut fait un mois de sejour à Cythere, qu'elle sceut que les sœurs de son ennemie estoient mariées; que leurs maris qui estoient deux Roys leurs voisins les traitoient avec beaucoup de douceur & de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadete, il ne luy estoit resté pas un seul Amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en sçavoit à peine le nombre. Ils s'estoient retirez comme par miracle; soit que ce fust le vouloir des Dieux, soit par une vengeance particuliere de Cupidon. On avoit encore de la veneration, du respect, de l'admiration pour elle si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle Amour : cependant c'est la veritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe. Cette solitude de soupirans prés d'une personne du merite de Psiché fut regardée comme un prodige, & fit craindre aux peuples de la Grece, qu'il ne leur arrivast quelque chose de fort sinistre. En effet il y avoit dequoy s'étonner : de tout temps l'Empire de Cupidon aussi bien que celuy des Flots a esté sujet à des

changemens ; mais jamais il n'en estoit arrivé de semblable ; au moins n'y en avoit il point d'exemples dans ces païs. Si Psiché n'eust esté que belle, on ne l'eust pas trouvé si estrange ; mais comme j'ay dit, outre la beauté qu'elle possedoit en un souverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces necessaires pour se faire aymer : on luy voyoit un million d'Amours & pas un Amant. Aprés que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Venus declara qu'elle en estoit cause ; qu'elle s'estoit ainsi vangée par le moyen de son fils ; que les parens de Psiché n'avoient qu'à se preparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses Autels, & que les sacrifices qu'ils luy feroient, seroient inutiles à moins que de luy sacrifier Psiché mesme. C'est ce qu'on n'estoit pas resolu de faire : loin de cela quelques personnes dirent à la Belle que la jalousie de Venus luy estoit un témoignage bien glorieux, & que ce n'estoit pas estre trop malheureuse que de donner de l'envie à une Déesse, & à une Déesse telle que celle-là. Psiché eust voulu que ces fleurettes luy eussent esté dites par un Amant. Bien que sa fierté l'empeschast de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ay-je fait au fils de Venus ? disoit-elle souvent en soy-mesme ; & que luy ont fait mes sœurs qui sont si contentes ? Elles ont eu des Amans de reste ; moy, qui croyois estre la plus aymable, je n'en ay plus. Dequoy me sert ma beauté ? Les Dieux

en me la donnant ne m'ont pas fait un ſi grand preſent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part : qu'ils me laiſſent au moins un Amant : il n'y a fille ſi miſerable qui n'en ait un : la ſeule Pſiché ne ſçauroit rendre perſonne heureux : les cœurs que le hazard luy a donnez ſon peu de merite les luy fait perdre : comment me puis-je montrer aprés cet affront ? Va Pſiché, va te cacher au fond de quelque deſert ; les Dieux ne t'ont pas faite pour eſtre veuë, puiſqu'ils ne t'ont pas faite pour eſtre aymée. Tandis qu'elle ſe plaignoit ainſi, ſes parens ne s'afligeoient pas moins de leur part, & ne pouvant ſe reſoudre à la laiſſer ſans mary, ils furent contraints de recourir à l'Oracle. Voicy la réponſe qui leur fut faite, avec la gloſe que les Preſtres y ajoûterent.

L'époux que les Deſtins gardent à voſtre fille,
Eſt un monſtre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint eſtat, détruit mainte famille,
Se nourrit de ſoûpirs, ſe baigne dans les pleurs.

A l'Univers entier il declare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les Cieux, on le craint ſur la Terre,
Le Styx n'a pû borner ſon pouvoir ſouverain.

C'eſt un empoiſonneur, c'eſt un incendiaire,
Un Tyran qui de fers charge jeunes & vieux.
Qu'on luy livre Pſiché : qu'elle taſche à luy plaire :
Tel eſt l'arreſt du Sort, de l'Amour, & des Dieux.

Menez-la ſur un Roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le Monſtre ſon époux.
Qu'une pompe funebre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ſes ſœurs & pour vous.

Ie laiſſe à juger l'eſtonnement & l'affliction que cette réponſe cauſa. Livrer Pſiché aux deſirs d'un monſtre ! Y avoit-il de la juſtice à cela ? Auſſi les parens de la Belle douterent long-temps s'ils obeyroient. D'ailleurs le lieu où il la faloit conduire n'avoit point eſté ſpecifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler ? eſtoit-il voiſin de la Grece ou de la Scythie ? Eſtoit il ſitué ſous l'Ourſe ou dans les climats brûlans de l'Afrique ? (Car on dit que dans cette terre il y a toutes ſortes de monſtres.) Le moyen de ſe reſoudre à laiſſer une beauté delicate ſur un rocher, entre des montagnes & des precipices, à la mercy de de tout ce qu'il y a de plus épouventable dans la nature ? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal ? C'eſt ainſi que les bonnes gens cherchoient des raiſons pour garder leur fille : mais elle meſme leur repreſenta la neceſſité de ſuivre l'Oracle. Ie dois mourir, dit-elle à ſon pere, & il n'eſt pas juſte qu'une ſimple mortelle comme je ſuis, entre en parallele avec la mere de Cupidon. Que gagneriez-vous à luy reſiſter ? Voſtre deſobeyſſance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puiſſe eſtre mon avanture, j'auray lieu de me conſoler quand je ne vous feray plus un ſujet de larmes. Défaites-vous de cette Pſiché ſans qui

voſtre vieilleſſe ſeroit heureuſe : ſouffrez que le Ciel puniſſe une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendreſſe, & qui vous recompenſe ſi mal des inquietudes & des ſoins que ſon enfance vous a donnez. Tandis que Pſiché parloit à ſon pere de cette ſorte, le vieillard la regardoit en pleurant, & ne luy répondoit que par des ſoûpirs. Mais ce n'eſtoit rien à comparaiſon du deſeſpoir où eſtoit la mere. Quelquesfois elle couroit par les Temples toute échevelée : d'autresfois elle s'emportoit en blaſphêmes contre Venus ; puis tenant ſa fille embraſſée proteſtoit de mourir plûtoſt que de ſouffrir qu'on la luy oſtaſt pour l'abandonner à un Monſtre. Il falut pourtant obeïr : en ce temps-là les Oracles eſtoient maiſtres de toutes choſes : on couroit au devant de ſon malheur propre de crainte qu'ils ne fuſſent trouvez menteurs, tant la ſuperſtition avoit de pouvoir ſur les premiers hommes. La difficulté n'eſtoit donc plus que de ſçavoir ſur quelle montagne il faloit conduire Pſiché. L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, ſur un chariot, ſans cocher ny guide ; & qu'on laiſſe aller les chevaux à leur fantaiſie ; le Sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. Ie ne veux pas dire que cette Belle trouvant à tout des expediens fuſt de l'humeur de beaucoup de filles qui ayment mieux avoir un méchant mary que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le deſeſpoir plûtoſt qu'autre choſe luy faiſoit chercher ces facilitez. Quoy que ce ſoit, on ſe reſout à partir. On fait dreſſer un appareil de pompe funebre pour ſatisfaire

à chaque point de l'Oracle. On part enfin; & Psiché se met en chemin sous la conduite de ses parens. La voila sur un char d'ebene, une urne auprés d'elle, la teste panchée sur sa mere, son pere marchant à costé du char, & faisant autant de soûpirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite vestus de deüil; force ministres de funerailles; force sacrificateurs portans de longs vases & de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins étonnez de la nouveauté d'un tel appareil, ne sçavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoy passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la loüange de Psiché leur jeune Déesse, & jonchant de roses tout le chemin, bien que les maistres des ceremonies leur criassent que c'estoit offenser Venus : mais quoy, les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zele. Aprés une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la verité de l'Oracle, on fut étonné, qu'en costoyant une montagne fort élevée, les chevaux bien qu'ils fussent frais & nouveau repûs s'arresterent court, & quoy qu'on pust faire ils ne voulurent point passer outre Ce fut là que se renouvellerent les cris; car on jugea bien que c'estoit le mont qu'entendoit l'Oracle. Psiché décendit du char, & s'estant mise entre l'un & l'autre de ses parens, suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agreable, mais qui n'estoit pas de longue estenduë. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toûjours en montant, qu'ils se trouverent

entre des rochers habitez par des dragons de toutes especes. A ces hostes prés, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, & la plus effroyable qu'on pust trouver. Pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voute, & qui ne tenant presque à rien faisoient apprehender à nos voyageurs, qu'elles ne tombassent sur eux : d'autres se trouvoient creusez en beaucoup d'endroits par la chûte des torrens; ceux-cy servoient de retraite aux Hydres, animal fort familier en cette contrée. Chacun demeura si surpris d'horreur, que sans la necessité d'obeyr au Sort, on s'en fust retourné tout court. Il falut donc gagner le sommet malgré qu'on en eust. Plus on alloit en avant, plus le chemin estoit escarpé. Enfin aprés beaucoup de détours on se trouva au pied d'un rocher d'enorme grandeur, lequel estoit au faiste de la montagne, & où l'on jugea qu'il faloit laisser l'infortunée fille. De representer à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces.

L'Eloquence elle mesme impuissante à le dire,
Confesse que cecy n'est point de son Empire.
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
Ie ne décriray point, ny leur douleur amere,
Ny les pleurs de Psiché, ny les cris de sa mere,
Qui du fond des rochers renvoyez dans les airs,
Firent de bout en bout retentir ces deserts.

Elle plaint de ſon ſang la cruelle avanture;
Implore le Soleil, les Aſtres, la Nature;
Croit flêchir par ſes cris les Auteurs du deſtin :
Il luy ſaut arracher ſa fille de ſon ſein.
Aprés mille ſanglots enfin l'on les ſepare.
Le Soleil las de voir ce ſpectacle barbare
Precipite ſa courſe, & paſſant ſous les eaux
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces deſerts s'accroiſt par ſon abſence :
La Nuit vient ſur un char conduit par le ſilence :
Il ameine avec luy la crainte en l'Vnivers.

La part qu'en eut Pſiché ne fut pas des moindres. Repreſentez-vous une fille qu'on a laiſſée ſeule en des deſerts effroyables, & pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions & d'eſprits qui ne luy revienne dans la memoire. A peine oſe-t-elle ouvrir la bouche afin de ſe plaindre. En cet eſtat, & mourant preſque d'apprehenſion, elle ſe ſentit enlever dans l'air. D'abord elle ſe tint pour perduë, & crût qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'eſtoit le Zephire, qui incontinent la tira de peine, & luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la ſorte, & de la mener à cet époux dont parloit l'Oracle, & au ſervice duquel il eſtoit. Pſiché ſe laiſſa flater à ce que luy dit le Zephire; car c'eſt un Dieu des plus agreables. Ce miniſtre auſſi fidelle que diligent des volontez de ſon maiſtre, la porta au haut du rocher. Aprés qu'il luy eut fait tra-

verſer les airs avec un plaiſir qu'elle auroit mieux gouſté dans un autre temps, elle ſe trouva dans la cour d'un Palais ſuperbe. Noſtre Heroïne qui commençoit à s'accouſtumer aux avantures extraordinaires, eut bien l'aſſurance de contempler ce Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient : toutes les feneſtres en eſtoient bordées : le Firmament qui eſt la demeure des Dieux ne parut jamais ſi bien éclairé. Tandis que Pſiché conſideroit ces merveilles, une troupe de Nymphes la vint recevoir juſque par delà le perron ; & aprés une inclination tres-profonde, la plus apparente luy fit une eſpece de compliment, à quoy la Belle ne s'eſtoit nullement attenduë. Elle s'en tira pourtant aſſez bien. La premiere choſe fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenoient des lieux ſi charmans, & il eſt à croire qu'elle demanda de le voir ; on ne luy répondit là-deſſus que confuſément : puis ces Nymphes la conduiſirent en un veſtibule, d'où l'on pouvoit découvrir, d'un coſté les cours, & de l'autre coſté les jardins. Pſiché le trouva proportionné à la richeſſe de l'édifice. De ce veſtibule on la fit paſſer en des ſalles que la magnificence, elle-meſme, avoit pris la peine d'orner, & dont la derniere encheriſſoit toûjours ſur la precedente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit preparé un bain. Auſſi-toſt ces Nymphes ſe mirent en devoir de la des-habiller & de la ſervir. Elle fit d'abord quelque reſiſtance, & puis leur abandonna toute ſa perſonne. Au ſortir du bain on la reveſtit d'habits nuptiaux : je laiſſe à penſer quels ils

pouvoient eſtre, & ſi l'on y avoit épargné les diamans & les pierreries : il eſt vray que c'eſtoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne couſte rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Pſiché de ſe voir ſi brave, & de ſe regarder dans les miroirs dont le cabinet eſtoit plein. Cependant on avoit mis le couvert dans la ſalle la plus prochaine. Il y fut ſervy de l'Ambroſie en toutes les ſortes. Quant au Nectar les Amours en furent les échanſons. Pſiché mangea peu. Aprés le repas une muſique de luths & de voix ſe fit entendre à l'un des coins du platfonds, ſans qu'on viſt ny chantres, ny inſtrumens; muſique auſſi douce & auſſi charmante que ſi Orphée & Amphion en euſſent eſté les conducteurs. Parmy les Airs qui furent chantez il y en eut un qui plût particulierement à Pſiché. Ie vais vous en dire les paroles que j'ay miſes en noſtre langue au mieux que j'ay pû.

Tout l'Vnivers obeït à l'Amour;
Belle Pſiché ſoûmettez luy voſtre ame.
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
Et leur pouvoir eſt moins doux que ſa flâme.
Des jeunes cœurs c'eſt le ſuprême bien :
Aymez, aymez, tout le reſte n'eſt rien.

Sans cet amour tant d'objets raviſſans,
Lambris dorez, bois, jardins, & fontaines,
N'ont point d'appas qui ne ſoient languiſſans,
Et leurs plaiſirs ſont moins doux que ſes peines.

Des jeunes cœurs c'eſt le ſuprême bien :
Aymez, aymez, tout le reſte n'eſt rien.

Dés que la muſique eut ceſſé, on dit à Pſiché qu'il eſtoit temps de ſe repoſer. Il luy prit alors une petite inquietude accompagnée de crainte, & telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nopces ſans ſçavoir pourquoy. La Belle fiſt toutesfois ce que l'on voulut. On la met au lit, & on ſe retire. Vn moment aprés, celuy qui en devoit eſtre le poſſeſſeur arriva, & s'approcha d'elle. On n'a jamais ſceu ce qu'ils ſe dirent, ny meſme d'autres circonſtances bien plus importantes que celle-là : ſeulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes rioient entre-elles, & que Pſiché rougiſſoit en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, & n'en parut pas plus triſte qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la premiere nuit de ſes nopces, la ſeule choſe qui l'embaraſſoit, eſtoit que ſon mary l'avoit quittée devant qu'il fuſt jour, & luy avoit dit que pour beaucoup de raiſons il ne vouloit pas eſtre connu d'elle, & qu'il la prioit de renoncer à la curioſité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent eſtre ces raiſons ? diſoit en ſoy-meſme la jeune épouſe, & pourquoy ſe cache-t-il avec tant de ſoin? Aſſeurément l'Oracle nous a dit vray, quand il nous l'a peint comme quelque choſe de fort terrible : ſi eſt-ce qu'au toucher & au ſon de voix il ne m'a ſemblé nullement que ce fuſt un monſtre. Toutefois les Dieux ne ſont pas menteurs; il faut que mon mary ait quelque defaut

remarquable : ſi cela eſtoit je ſerois bien malheureuſe. Ces reflexions tempererent pour quelques momens la joye de Pſiché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penſer, & de ne point corrompre elle-meſme les douceurs de ſon mariage. Dés que ſon époux l'eut quitée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant noſtre Heroïne ſe mit à reſver à ſes avantures, particulierement à celles de cette nuit. Ce n'eſtoient pas veritablement les plus eſtranges qu'elle euſt couruës; mais elle en revenoit toûjours à ce mary qui ne vouloit point eſtre veu. Pſiché s'enfonça ſi avant en ces reſveries qu'elle en oublia ſes ennuis paſſez, les frayeurs du jour precedent, les adieux de ſes parens, & ſes parens meſmes, & là-deſſus elle s'endormit. Auſſi-toſt le ſonge luy repreſente ſon mary ſous la forme d'un jouvenceau de quinze à ſeize ans, beau comme l'amour, & qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Tranſportée de joye, la Belle l'embraſſe; il veut s'échaper, elle crie; mais perſonne n'accourt au bruit. Qui que vous ſoyez, dit-elle, & vous ne ſçauriez eſtre qu'un Dieu, je vous tiens ô charmant époux, & je vous verray tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demeura que le ſouvenir d'une illuſion agreable, &, au lieu d'un jeune mary la pauvre Pſiché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'eſtoit pas ce qu'elle cherchoit, ſes inquietudes recommencerent. Le ſommeil eut encore une fois pitié d'elle; il la replongea dans les charmes de ſes pavots : & la Belle acheva ainſi la premiere nuit de ſes nopces.

Comme il eſtoit déja tard, les Nymphes entrerent, & la trouverent encore tout endormie. Pas une ne luy en demanda la raiſon, ny comment elle avoit paſſé la nuit, mais bien, ſi elle ſe vouloit lever, & de quelle façon il luy plaiſoit que l'on l'habillaſt. En diſant cela on luy montre cent ſortes d'habits, la pluſpart tres-riches. Elle choiſit le plus ſimple, ſe leve, ſe fait habiller avec precipitation, & témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau ſejour. On la meine donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ny d'arriere-cabinet qu'elle ne viſite, & où elle ne trouve un nouveau ſujet d'admiration. De là elle paſſe ſur des balcons, & de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille eſt capable de la concevoir. Elle ſe ſouvient qu'elle n'a pas aſſez regardé de certaines tapiſſeries. Elle rentre donc comme une jeune perſonne qui voudroit tout voir à la fois, & qui ne ſçait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient aſſez de peine à la ſuivre, l'avidité de ſes yeux la faiſant courir ſans ceſſe de chambre en chambre, & conſiderer à la haſte les merveilles de ce Palais, où par un enchantement Prophetique, ce qui n'eſtoit pas encore & ce qui ne devoit jamais eſtre ſe rencontroit.

On fit ſes murs d'un marbre auſſi blanc que l'albaſtre.
Les dedans ſont ornez d'un Porphire luiſant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un preſent,
Le Dorique ſans fard, l'elegant Ionique,

Et le Corintien ſuperbe & magnifique,
L'un ſur l'autre placez élevent juſqu'aux Cieux
Ce pompeux edifice où tout charme les yeux.
Pour ſervir d'ornement à ſes divers eſtages,
L'Architecte y poſa les vivantes images
De ces objets divins, Cleopatres, Phrinez,
Par qui ſont les Heros en triomphe menez.
Ces fameuſes beautez dont la Grece ſe vante,
Celles que le Parnaſſe en ſes fables nous chante,
Ou de qui nos Romans font de ſi beaux portraits,
A l'envy ſur le marbre étaloient leurs attraits.
L'enchantereſſe Armide, Heroïne du Taſſe,
A coſté d'Angelique avoit trouvé ſa place.
On y voyoit ſur tout Helene au cœur leger
Qui cauſa tant de maux pour un Prince berger.
Pſiché dans le milieu void auſſi ſa ſtatuë,
De ces Reynes des cœurs pour Reyne reconnuë.
La Belle à cet aſpect s'applaudit en ſecret;
Et n'en peut détacher ſes beaux yeux qu'à regret.
Mais on luy monſtre encor d'autres marques de gloire :
Là ſes traits ſont de marbre, ailleurs ils ſont d'yvoire :
Les diſciples d'Arachne à l'envy des pinceaux
En ont auſſi formé de differens tableaux.
Dans l'un on void les Ris divertir cette Belle:
Dans l'autre les Amours danſent à l'entour d'elle :
Et ſur cette autre toile Euphroſine & ſes ſœurs
Ornent ſes blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, ſoit aux couleurs, ou bien dans la ſculpture,
Pſiché dans mille endroits rencontre ſa figure;

Sans parler des miroirs & du criſtal des eaux,
Que ſes traits imprimez font paroiſtre plus beaux.

Les endroits où la Belle s'arreſta le plus ce furent les galeries. Là les raretez, les tableaux, les buſtes, non de la main des Apelles & des Phidias, mais de la main meſme des Fées, qui ont eſté les maiſtreſſes de ces grands hommes, compoſoient un amas d'objets qui ébloüiſſoit la veuë, & qui ne laiſſoit pas de luy plaire, de la charmer, de luy cauſer des raviſſemens, des extaſes; en ſorte que Pſiché paſſant d'une extremité en une autre, demeura long-temps immobile, & parut la plus belle ſtatuë de ces lieux. Des galeries elle repaſſe encore dans les chambres, afin d'en conſiderer les richeſſes, les precieux meubles, les tapiſſeries de toutes les ſortes, & d'autres ouvrages conduits par la fille de Iupiter : ſur tout, on voyoit une grande variété dans ces choſes, dans l'ordonnance de chaque chambre ; colomnes de Porphire aux alcoves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove, c'eſt une invention moderne, je vous l'avouë, mais ne pouvoit-elle pas eſtre déſlors en l'eſprit des Fées ? Et ne ſeroit-ce point de quelque deſcription de ce Palais que les Eſpagnols, les Arabes, ſi vous voulez, l'auroient priſe ?) Les chapiteaux de ces colomnes eſtoient d'airain de Corinthe pour la pluſpart. Ajoûtez à cela les baluſtres d'or. Quant aux lits, ou, c'eſtoit broderie de perles, ou, c'eſtoit un travail ſi beau que l'étoffe n'en devoit pas eſtre conſiderée. Ie n'oublieray pas, comme on peut penſer, les cabinets, & les

tables de pierreries, vafes fînguliers, & par leur matiere, & par l'artifice de leur graveure; enfin dequoy furpaffer en prix l'Vnivers entier. Si j'entreprenois de décrire feulement la quatriéme partie de ces merveilles, je me rendrois fans doute importun; car à la fin on s'ennuye de tout, & des belles chofes comme du refte. Ie me contenteray donc de parler d'une tapifferie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Pfiché, non tant pour l'ouvrage, quoy qu'il fuft rare, que pour le fujet. La tenture eftoit compofée de fix pieces.

Dans la premiere on voyoit un Chaos,
Maffe confufe, & de qui l'affemblage
Faifoit luter contre l'orgueil des flots
Des Tourbillons d'une flâme volage.

Non loin de là dans un mefme monceau
L'air gemiffoit fous le poids de la terre :
Ainfi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour ? volant de bout en bout
Ce jeune enfant fans beaucoup de myftere
En badinant vous débroüille le tout,
Mille fois mieux qu'un Sage n'euft fceu faire.

Dans la feconde un Cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,

Se démesloit la barbe & les cheveux :
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la Nymphe s'enfuyoit.
Amour l'attaint ; & l'on voyoit la Belle,
Qui dans un bois le Cyclope prioit
Qu'il l'excusast d'avoir esté rebelle.

Dans la troisiéme, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des Tigres. Derriere ce char un petit Amour menoit en lesse quatre grands Dieux, Iupiter, Hercule, Mars, & Pluton; tandis que d'autres enfans les chassoient, & les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatriéme & la cinquiéme representoient en d'autres manieres la puissance de Cupidon. Et dans la sixiéme ce Dieu, quoy qu'il eust sujet d'estre fier des dépoüilles de l'Vnivers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, & qui témoignoit à son air une tres-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger; car on ne luy voyoit point le visage; & elle avoit alors la teste tournée, comme si elle eust voulu se débarasser d'un nombre infiny d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le Dieu dans un grand respect; tandis que les jeux & les Ris qu'il avoit amenez à sa suite se moquoient de luy en cachette, & se faisoient signe du doit que leur maistre estoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie estoient toutes pleines d'enfans qui se joüoient avec des massuës, des foudres,

& des Tridens ; & l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force braſſelets & autres ornemens de femmes. Parmy cette diverſité d'objets rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout ſon portrait, ou bien ſa ſtatuë, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il ſembloit que ce Palais fuſt un temple, & Pſiché la Déeſſe à qui il eſtoit conſacré. Mais de peur que le meſme objet ſe preſentant ſi ſouvent à elle ne luy devinſt ennuyeux, les Fées l'avoient diverſifié, comme vous ſçavez que leur imagination eſt feconde. Dans une chambre elle eſtoit repréſentée en Amazone, dans une autre en Nymphe, en bergere, en chaſſereſſe, en Grecque, en Perſane, en mille façons differentes & ſi agreables que cette Belle eut la curioſité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre ; plus par divertiſſement & par jeu que pour en tirer aucun avantage, ſa beauté ſe soûtenant aſſez d'elle-meſme. Cela ſe paſſoit toûjours avec beaucoup de ſatisfaction de ſa part, force loüanges de la part des Nymphes, un plaiſir extreme de la part du monſtre, c'eſt à dire de ſon époux, qui avoit mille moyens de la contempler ſans qu'il ſe monſtraſt. Pſiché ſe fit donc Imperatrice, ſimple bergere, ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas ſans que les Nymphes luy diſſent qu'elle eſtoit belle en toutes ſortes d'habits, & ſans qu'elle meſme ſe le diſt auſſi. Ah ſi mon mary me voyoit parée de la ſorte ! s'écrioit-elle ſouvent eſtant ſeule. En ce moment là ſon mary la voyoit peut-eſtre de quelque endroit d'où il ne pouvoit eſtre veu ; & outre le plaiſir de la voir il avoit celuy d'apprendre

ſes plus ſecretes penſées, & de luy entendre faire un ſouhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de ſoy-meſme. Enfin il ne ſe paſſa preſque point de jour que Pſiché ne changeaſt d'ajuſtement. Changer d'ajuſtement tous les jours! s'écria Acante, je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoüa qu'il avoit raiſon, & il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne ſouhaitaſt un pareil bonheur à quelque femme de ſa connoiſſance. Cette reflexion eſtant faite, Poliphile reprit ainſi. Noſtre Heroïne paſſa preſque tout ce premier jour à voir le logis : ſur le ſoir elle s'alla promener dans les cours & dans les jardins, d'où elle conſidera quelque temps les diverſes faces de l'édifice; ſa majeſté, ſes enrichiſſemens & ſes graces; la proportion, le bel ordre, & la correſpondance de ſes parties. Ie vous en ferois la deſcription, ſi j'eſtois plus ſçavant dans l'Architecture que je ne ſuis. A ce defaut vous aurez recours au Palais d'Apollidon, ou bien à celuy d'Armide; ce m'eſt tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à décrire.

Aſſemblez ſans aller ſi loin
Vaux, Liencourt, & leurs Nayades;
Y joignant, en cas de beſoin
Ruël avecque ſes caſcades.
Cela fait, de tous les coſtez
Placez en ces lieux enchantez

Force jets affrontans la nuë,
Des canaux à perte de veuë.
Bordez les d'Orangers, de Myrtes, de Iasmins,
Qui soient aussi geants que les nostres sont nains.
Entassez-en des pepinieres:
Plantez-en des forests entieres;
Des forests où chante en tout temps
Philomele honneur des bocages,
De qui le regne en nos ombrages
Naist & meurt avec le Printemps.
Meslez y les sons éclatans
De tout ce que les bois ont d'agreables Chantres.
Chassez de ces forests les sinistres oyseaux;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux:
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hostesse de ces bois
Qu'avec un paisible Zephire,
Et jamais avec un Satire.
Point de tels Amans dans ces lieux;
Psiché s'en tiendroit offensée:
Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton delicieux
Flore & Pomone à qui mieux mieux
Fassent monstre de leurs richesses:
Et que ce couple de Déesses
Y renouvelle ses presens
Quatre fois au moins tous les ans.

Que tout y naiſſe au moins ſans culture.
Toûjours fraiſcheur, toûjours verdure,
Toûjours l'haleine & les ſoûpirs
D'une brigade de Zephirs.

Pſiché ne ſe promenoit au commencement que dans les jardins, n'oſant ſe fier aux bois ; bien qu'on l'aſſuraſt qu'elle n'y rencontreroit que des Dryades, & pas un ſeul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie. Vn jour que la beauté d'un ruiſſeau l'avoit attirée, elle ſe laiſſa conduire inſenſiblement aux replis de l'onde. Aprés bien des tours elle parvint à ſa ſource. C'eſtoit une Grote aſſez ſpacieuſe, où dans un baſſin taillé par les ſeules mains de la nature couloit le long d'un rocher une eau argentée, & qui par ſon bruit invitoit à un doux ſommeil. Pſiché ne ſe pût tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en viſitoit les recoins, la clarté qui alloit toûjours en diminuant luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement dequoy avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loiſir. Vne voix qui luy eſtoit familiere l'aſſura d'abord : c'eſtoit celle de ſon époux. Il s'approcha d'elle, la fit aſſeoir ſur un ſiege couvert de mouſſe, ſe mit à ſes pieds, & aprés luy avoir baiſé la main, il luy dit en ſoûpirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruiſſeau une ſi agreable rencontre? pourquoy n'eſt-ce pas à l'Amour? Ah Pſiché, Pſiché, je vois bien que cette paſſion & vos jeunes ans n'ont encore guerre de commerce enſemble. Si vous aimiez vous chercheriez le ſilence &

la folitude avec plus de foin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres fauvages, & vous auriez bien-toft appris que de tous les lieux où on facrifie au Dieu des Amans, ceux qui luy plaifent le plus ce font ceux où on peut luy facrifier en fecret : mais vous n'aymez point. Que voulez-vous que j'ayme? répondit Pfiché. Vn mary, dit-il, que vous vous figurerez à voftre mode, & à qui vous donnerez telle forte de beauté qu'il vous plaira. Ouy mais, repartit la Belle, je ne me rencontreray peut-eftre pas avec la nature : car il y a bien de la fantaifie en cela. I'ay ouy dire que non feulement chaque nation avoit fon gouft, mais chaque perfonne auffi. Vne Amazone fe propoferoit un mary dont les graces feroient trembler ; un mary reffemblant à Mars : moy je m'en propoferay un femblable à l'Amour. Vne perfonne melancolique ne manqueroit pas de donner à ce mary un air ferieux : moy qui fuis gaye je luy en donneray un enjoüé. Enfin je croiray vous faire plaifir en vous attribuant une beauté delicate, & peut-eftre vous feray-je tort. Quoy que c'en foit, dit le mary, vous n'avez pas attendu jufqu'à prefent à vous forger une image de voftre époux : je vous prie de me dire quelle elle eft. Vous avez dans mon efprit, pourfuivit la Belle, une mine auffi douce que trompeufe ; tous les traits fins ; l'œil riant & fort éveillé ; de l'embonpoint & de la jeuneffe, on ne fçauroit fe tromper à ces deux poincts là : mais je ne fçay fi vous eftes Ethiopien ou Grec : & quand je me fuis fait une idée de vous la plus belle

qu'il m'eſt poſſible, voſtre qualité de monſtre vient tout gaſter. C'eſt pourquoy le plus court & le meilleur, ſelon mon avis, c'eſt de permettre que je vous voye. Son mary luy ſerra la main, & luy dit avec beaucoup de douceur : C'eſt une choſe qui ne ſe peut, pour des raiſons que je ne ſçaurois meſme vous dire. Ie ne ſçaurois donc vous aymer, reprit elle aſſez bruſquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre ſa penſée. Mais quoy la faute eſtoit faite. En vain elle voulut la reparer par quelques careſſes. Son mary avoit le cœur ſi ſerré qu'il fut un temps aſſez long ſans pouvoir parler. Il rompit à la fin ſon ſilence par un ſoûpir, que Pſiché n'eût pas plûtoſt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque ſorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy revenoient en l'eſprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur paſſionnée que ſon époux luy faiſoit paroiſtre ? Celuy qui empoiſonnoit, qui brûloit, qui faiſoit ſes jeux des tortures, ſoûpirer pour un ſimple mot ! cela ſembloit tout à fait eſtrange à noſtre Heroïne : & à dire vray tant de tendreſſe en un monſtre eſtoit une choſe aſſez nouvelle. Des ſoûpirs il en vint aux pleurs, & des pleurs aux plaintes. Tout cela plût extremement à la Belle : mais comme il diſoit des choſes trop pitoyables, elle ne pût ſouffrir qu'il continuaſt, & luy mit premierement la main ſur la bouche, puis la bouche meſme ; & par un baiſer bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde elle l'aſſura que tout inviſible & tout monſtre qu'il vouloit eſtre, elle ne laiſ-

ſoit pas de l'aymer. Ainſi ſe paſſa l'avanture de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles. Noſtre Heroïne ne perdit pas la memoire de ce que luy avoit dit ſon époux. Ses reſveries la menoient ſouvent juſqu'aux lieux les plus écartez de ce beau ſejour; & faiſoient ſi bien que la nuit la ſurprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Auſſi-toſt ſon mary la venoit trouver ſur un char environné de tenebres, & plaçant à coſté de luy noſtre jeune épouſe, ils ſe promenoient au bruit des fontaines. Ie laiſſe à penſer ſi les proteſtations, les ſermens, les entretiens pleins de paſſion ſe renouvelloient; & de fois à autres auſſi les baiſers; non point de mary à femme, il n'y a rien de plus inſipide, mais de maiſtreſſe à amant, & pour ainſi dire de gens qui n'en ſeroient encore qu'à l'eſperance. Quelque choſe manquoit pourtant à la ſatisfaction de Pſiché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaiſie de ſon mary, c'eſt à dire de cette opiniaſtreté à demeurer inviſible. Toute la poſterité s'en eſt eſtonnée. Pourquoy une reſolution ſi extravagante? Il ſe peut trouver des perſonnes laides qui affectent de ſe monſtrer; la rencontre n'en eſt pas rare : mais que ceux qui ſont beaux ſe cachent, c'eſt un prodige dans la nature; & peut-eſtre n'y avoit-il que cela de monſtrueux en la perſonne de noſtre époux. Aprés en avoir cherché la raiſon, voicy ce que j'ay trouvé dans un manuſcrit qui eſt venu depuis peu à ma connoiſſance. Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire; & la jeune épouſe qui ne ſongeoit qu'aux moyens de voir

ſon mary, ne perdoit pas une ſeule occaſion de luy en parler. De diſcours en autre ils vinrent aux merveilles de ce ſejour. Aprés que la Belle eut fait une longue enumeration des plaiſirs qu'elle y rencontroit, diſoit-elle, de tous coſtez, il ſe trouva qu'à ſon compte le principal poinct y manquoit. Son mary ne voyoit que trop où elle avoit deſſein d'en venir ; mais comme entre Amans les conteſtations ſont quelquefois bonnes à plus d'une choſe, il voulut qu'elle s'expliquaſt, & luy demanda ce que ce pouvoit eſtre que ce poinct d'une ſi grande importance, veu qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquaſt. Ie n'ay que faire des Fées pour cela, repartit la Belle : voulez-vous me rendre tout à fait heureuſe ? Ie vous en enſeigneray un moyen bien court. Il ne faut... Mais je vous l'ay dit tant de fois inutilement que je n'oſerois plus vous le dire. Non, non, reprit le mary, n'apprehendez pas de m'eſtre importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux ; ils prennent plaiſir à ſe faire demander cent fois une meſme choſe : qui vous a dit que je ne ſuis pas de leur naturel ? Noſtre Heroïne encouragée par ces paroles luy repartit : Puiſque vous me le permettez, je vous diray franchement que tous vos Palais, tous vos meubles, tous vos jardins ne ſçauroient me recompenſer d'un moment de voſtre preſence, & vous voulez que j'en ſois tout à fait privée : car je ne puis appeller preſence un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoy je ne ſuis pas maintenant de corps auprés de vous, reprit le mary, & vous ne me touchez pas ?

Ie vous touche, repartit-elle, & ſens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un viſage; tout cela proportionné comme il faut, &, ſelon que je m'imagine, aſſorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais juſqu'à ce que j'en ſois aſſurée, cette preſence de corps dont vous me parlez eſt preſence d'eſprit pour moy. Preſence d'eſprit! repartit l'époux. Pſiché l'empeſcha de continuer, & luy dit en l'interrompant : Apprenez moy du moins les raiſons qui vous rendent ſi opiniaſtre. Ie ne vous les diray pas toutes, reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la choſe en vous meſme, vous ſerez contrainte de m'avoüer qu'il eſt à propos pour l'un & pour l'autre de demeurer en l'eſtat où nous nous trouvons. Premierement tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à ſouhaiter vous vous ennuyerez; & comment ne vous ennuyeriez-vous pas? les Dieux s'ennuyent bien : ils ſont contraints de ſe faire de temps en temps des ſujets de deſir & d'inquietude, tant il eſt vray que l'entiere ſatisfaction & le dégouſt ſe tiennent la main. Pour ce qui me touche, je prens un plaiſir extrême à vous voir en peine; d'autant plus que voſtre imagination ne ſe forge guere de monſtres (j'entends d'images de ma perſonne) qui ne ſoient tres-agreables. Et pour vous dire une raiſon plus particuliere, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque choſe en moy de ſurnaturel. Neceſſairement je ſuis Dieu, ou je ſuis Demon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je ſois Demon

vous me hayrez : & ſi je ſuis Dieu vous ceſſerez de m'aymer, ou du moins vous ne m'aymerez plus avec tant d'ardeur, car il s'en faut bien qu'on ayme les Dieux auſſi violemment que les hommes. Quant au troiſiéme, il y a des enchanteurs agreables, je puis eſtre de ceux-là ; & poſſible ſuis-je tous les trois enſemble. Ainſi le meilleur pour vous eſt l'incertitude, & qu'aprés la poſſeſſion vous ayez toûjours dequoy deſirer : c'eſt un ſecret dont on ne s'eſtoit pas encore aviſé, demeurons-en-là, ſi vous m'en croyez : je ſçais ce que c'eſt d'amour, & le dois ſçavoir. Pſiché ſe paya de ces raiſons ; ou ſi elle ne s'en paya, elle fit ſemblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour ſe divertir. Les parterres eſtoient dépoüillez, l'herbe des prairies foulée. Ce n'eſtoient que danſes & combats de Nymphes qui ſe ſeparoient ſouvent en deux troupes, & diſtinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de Chevalerie, ſe jettoient en ſuite tout ce que Flore leur preſentoit ; puis le party victorieux dreſſoit un trophée, & danſoit autour, couronné d'œillets & de roſes. D'autresfois Pſiché ſe divertiſſoit à entendre un défi de roſſignols, ou à voir un combat naval de Cignes, des tournois & des jouſtes de poiſſons. Son plus grand plaiſir eſtoit de preſenter un appaſt à ces animaux, & aprés les avoir pris de les rendre à leur élement. Les Nymphes ſuivoient en cela ſon exemple. Il y avoit tous les ſoirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuſe en ſa peſche obtenoit quelque faveur de noſtre Heroïne : la plus

malheureuſe eſtoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ſes compagnes. Ces ſpectacles ſe terminoient par le coucher du Soleil.

Il eſtoit témoin de la feſte,
Paré d'un magnifique atour,
Et caché le reſte du jour,
Sur le ſoir il monſtroit ſa teſte.

Mais comment la monſtroit-il ? Environnée d'un diadême d'or & de pourpre, & avec toute la magnificence & la pompe qu'un Roy des Aſtres peut étaler. Le logis fourniſſoit pareillement ſes plaiſirs, qui n'eſtoient tantoſt que de ſimples jeux, & tantoſt des divertiſſemens plus ſolides. Pſiché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux, & les changemens de forme qu'a cauſez cette paſſion ſource de bien & de mal. Le ſçavoir des Fées avoit mis en tapiſſeries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fuſſent pas encore arrivez. Pſiché ſe les faiſoit expliquer. Mais voicy un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous ſçavez, ignoroient alors ce bel art que nous appellons Comedie : il n'eſtoit pas meſme encore dans ſon enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans ſa plus grande perfection, & tel que Menandre & Sophocle nous l'ont laiſſé. Iugez ſi on y épargnoit les machines, les muſiques, les beaux habits, les Balets des anciens & les noſtres. Pſiché ne

ſe contenta pas de la Fable; il falut y joindre l'Hiſtoire, & l'entretenir des diverſes façons d'aymer qui ſont en uſage chez chaque peuple; quelles ſont les beautez des Scithes, quelles celles des Indiens, & tout ce qui eſt contenu ſur ce poinct dans les archives de l'Vnivers, ſoit pour le paſſé, ſoit pour l'avenir, à l'exception de ſon avanture qu'on luy cacha, quelque priere qu'elle fiſt aux Nymphes de la luy apprendre. Enfin ſans qu'elle bougeaſt de ſon Palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy paſſerent devant les yeux. Que vous diray je davantage ? On luy enſeigna juſqu'aux ſecrets de la Poëſie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gaſter celuy de noſtre Heroïne, & la fit tomber dans un mal que les Medecins appellent glucomorie, qui luy pervertit tous les ſens, & la ravit comme à elle meſme. Elle parloit, eſtant ſeule,

Ainſi qu'en uſent les Amans
Dans les vers & dans les Romans;

Alloit reſver aux bords des fontaines, ſe plaindre aux rochers, conſulter les antres ſauvages : c'eſtoit où ſon mary l'attendoit. Il n'y eut choſe dans la nature qu'elle n'entretinſt de ſa paſſion. Helas, diſoit-elle aux arbres, je ne ſçaurois graver ſur voſtre écorce que mon nom ſeul, car je ne ſçais pas celuy de la perſonne que j'ayme. Aprés les arbres elle s'adreſſoit aux ruiſ-

ſeaux : ceux-cy eſtoient ſes principaux confidens, à cauſe de l'avanture que je vous ay dite. S'imaginant que leur rencontre luy eſtoit heureuſe, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arreſtaſt, juſqu'à eſperer qu'elle attraperoit ſur leurs bords ſon Mary dormant, & qu'aprés il ſeroit inutile au Monſtre de ſe cacher. Dans cette penſée elle leur diſoit à peu prés les choſes que je vais vous dire, & les leur diſoit en vers auſſi bien que moy.

Ruiſſeaux, enſeignez-moy l'objet de mon amour ;
Guidez vers luy mes pas, vous dont l'onde eſt ſi pure.
Ne dormiroit-il point en ce ſombre ſejour,
Payant un doux tribut à voſtre doux murmure ?

En vain pour le ſçavoir Pſiché vous fait la cour :
En vain elle vous vient conter ſon avanture.
Vous n'oſez déceler cet ennemy du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, & me laiſſe appeller.
Helas j'uſe au hazard de ce mot d'envoler ;
Car je ne ſçais pas meſme encor s'il a des aiſles.
J'ay beau ſuivre vos bords, & chercher en tous lieux :
Les antres ſeulement m'en diſent des nouvelles ;
Et ce que je cheris n'eſt pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Pſiché n'euſſent leurs plaiſirs : elle les paſſoit ſouvent ſans

s'appercevoir de la durée, je ne diray pas des heures, mais des Soleils : de ſorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à ſa joye faiſoit une partie des douceurs qu'elle gouſtoit en aymant; mille fois heureuſe ſi elle euſt ſuivy les conſeils de ſon époux, & qu'elle euſt compris l'avantage & le bien que c'eſt de ne pas atteindre à la ſuprême félicité ; car ſi-toſt que l'on en eſt là, il eſt force que l'on deſcende, la fortune n'eſtant pas d'humeur à laiſſer repoſer ſa rouë. Elle eſt femme, & Pſiché l'eſtoit auſſi, c'eſt à dire incapable de demeurer en un meſme eſtat. Noſtre Heroïne le ſit bien voir par la ſuite. Son mary qui ſentoit approcher ce moment fatal ne la venoit plus viſiter avec ſa gayeté ordinaire. Cela ſit craindre à la jeune épouſe quelque refroidiſſement. Pour s'en éclaircir (comme nous voulons tout ſçavoir juſqu'aux choſes qui nous déplaiſent) elle dit à ſon époux : D'où vient la triſteſſe que je remarque depuis quelque temps dans tous vos diſcours? Rien ne vous manque, & vous ſoûpirez. Que feriez-vous donc ſi vous eſtiez en ma place? N'eſt-ce point que vous commencez à vous dégouſter? En verité je le crains ; non pas que je ſois devenuë moins belle; mais, comme vous dites vous meſme, je ſuis plus voſtre que je n'eſtois. Seroit-il poſſible aprés tant de cajolleries & de ſermens que j'euſſe perdu voſtre amour ? Si ce malheur là m'eſt arrivé je ne veux plus vivre. A peine eut elle achevé ces paroles que le Monſtre fit un ſoûpir, ſoit qu'il fuſt touché des choſes qu'elle avoit dites, ſoit qu'il euſt un preſſentiment de ce qui devoit arri-

ver. Il ſe mit en ſuite à pleurer, mais fort tendrement; puis cedant à la douleur, il ſe laiſſa mollement aller ſur le ſein de la jeune épouſe qui de ſon coſté pour meſler ſes larmes avec celles de ſon mary, pancha doucement la teſte, de ſorte que leurs bouches ſe rencontrerent, & nos Amans n'ayant pas le courage de les ſeparer demeurerent long-temps ſans rien dire. Toutes ces circonſtances ſont déduites au long dans le manuſcrit dont je vous ay parlé tantoſt. Il faut que je vous l'avouë; je ne lis jamais cet endroit que je ne me ſente émeu. En effet, dit alors Gelaſte, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureuſement rencontrées: Cela me ſemble tout à fait digne de compaſſion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Poliphile; mais pour moy je plains deux Amans de qui les careſſes ſont meſlées de crainte & d'inquietude. Si dans une ville aſſiegée ou dans un vaiſſeau menacé de la tempeſte deux perſonnes s'embraſſoient ainſi, les tiendriez-vous heureuſes? Ouy vrayment, repartit Gelaſte, car en tout ce que vous dites-là le peril eſt encore bien éloigné. Mais veu l'intereſt que vous prenez à la ſatisfaction de ces deux époux, & la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous haſtez guere de les tirer de ce miſerable eſtat où vous les avez laiſſez. Ils mourront ſi vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc, continua Poliphile. Au ſortir de cet extaſe la premiere choſe que fit Pſiché ce fut de paſſer ſa main ſur les yeux de ſon époux, afin de ſentir s'ils

eſtoient humides, car elle craignoit que ce ne fuſt feinte. Les ayant trouvez en bon eſtat, & comme elle les demandoit, c'eſt à dire moüillez de larmes, elle condamna ſes ſoupçons, & fit ſcrupule de démentir un témoignage de paſſion beaucoup plus certain que toutes les aſſurances de bouche, ſermens & autres. Cela luy fit attribuer le chagrin de ſon mary à quelque defaut de temperament, ou bien à des choſes qui ne la regardoient point. Quant à elle, aprés tant de preuves, la puiſſance de ſes appas luy ſembla trop bien établie, & le Monſtre trop amoureux, pour faire qu'elle craigniſt aucun changement. Luy au contraire auroit ſouhaité qu'elle apprehendaſt; car c'eſtoit l'unique moyen de la rendre ſage, & de mettre un frein à ſa curioſité. Il luy dit beaucoup de choſes ſur ce ſujet, moitié ſerieuſement & moitié avec raillerie; à quoy Pſiché repartoit fort bien: & le mary déclamoit toûjours contre les femmes trop curieuſes. Que vous eſtes eſtrange avec voſtre curioſité! luy dit ſon épouſe. Eſt-ce vous deſobliger que de ſouhaiter de vous voir, puiſque vous dites vous meſme que vous eſtes ſi agreable? He bien, quand j'auray taſché de me ſatisfaire qu'en ſera-s-il? Ie vous quitteray, dit le Mary: Et moy je vous retiendray, repartit la Belle. Mais ſi j'ay juré par le Styx? continua ſon époux. Qui eſt-il ce Styx? dit noſtre Heroïne. Ie vous demanderois volontiers s'il eſt plus puiſſant que ce qu'on appelle Beauté. Quant il le feroit, pourriez-vous ſouffrir que j'erraſſe par l'vnivers? & que Pſiché ſe plaigniſt d'eſtre

abandonnée de ſon mary ſur un pretexte de curioſité, & pour ne pas manquer de parole au Styx? Ie ne vous puis croire ſi déraiſonnable. Et le ſcandale & la honte? Il paroiſt bien que vous ne me connoiſſez pas, repartit l'époux, de m'alleguer le ſcandale & la honte : ce ſont choſes dont je ne me mets guere en peine. Quant à vos plaintes; qui vous écoutera? & que direz-vous? Ie voudrois bien que quelqu'un des Dieux fuſt ſi temeraire que de vous accorder ſa protection! Voyez-vous Pſiché, cecy n'eſt point une raillerie : je vous ayme autant que l'on peut aymer : mais ne me comptez plus pour amy dés le moment que vous m'aurez veu. Ie ſçais bien que vous n'en parlez que par raillerie, & non pas avec un veritable deſſein de me cauſer un tel déplaiſir : Cependant j'ay ſujet de craindre qu'on ne vous conſeille de l'entreprendre. Ce ne ſeront pas les Nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ny de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demy-Déeſſes les empeſche d'eſtre envieuſes : puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déja deux perſonnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre viſite. Vous & moy nous nous paſſerions fort bien de ce témoignage de bien-veillance. Ie les chaſſerois, car elles me choquent, ſi le deſtin qui eſt maiſtre de toutes choſes me le permettoit. Ie ne vous nommeray point ces perſonnes. Elles vous appellent de tous coſtez. S'il arrive que le deſtin porte leur voix juſqu'à vous, ce que je ne ſçaurois empeſcher, ne deſcendez pas, laiſſez les crier, & qu'elles

viennent comme elles pourront. Là deſſus il la quitta ſans vouloir luy dire quelles perſonnes c'eſtoient; quoy que la Belle promiſt avec grands ſermens de ne pas les aller trouver, & encore moins de les croire. Voila Pſiché fort embaraſſée comme vous voyez. Deux curioſitez à la fois! y a-t-il femme qui y reſiſtaſt? elle épuiſa ſur ce dernier poinct tout ce qu'elle avoit de lumieres & de conjectures. Cette viſite m'eſtonne, diſoit-elle en ſe promenant un peu loin des Nymphes. Ne ſeroit ce point mes parens? Helas, mon mary eſt bien cruel d'envier à deux perſonnes qui n'en peuvent plus la ſatisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne ſçauroient eſtre fort éloignez du dernier moment de leur courſe. Quelle conſolation pour eux que d'apprendre combien je ſuis pourveuë richement, & ſi avant que d'entrer dans la tombe ils voyoient au moins un échantillon des douceurs & des avantages dont je joüis, afin d'en emporter quelque ſouvenir chez les Morts! mais ſi ce ſont eux, pourquoy mon mary ſe met il en peine? ils ne m'ont jamais inſpiré que l'obeyſſance. Vous verrez que ce ſont mes ſœurs. Il ne doit pas non plus les apprehender. Les pauvres femmes n'ont autre ſoin que de contenter leurs maris. O Dieux! je ſerois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau ſejour, & ſur tout de leur faire voir la Comedie & ma garderobe. Elles doivent avoir des enfans, ſi la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles ſeroient aiſes de leur reporter mille menus affiquets & joyaux

de prix dont je ne tiens compte, & que les Nymphes & moy nous foulons aux pieds, tant ce logis en eſt plein! Ainſi raiſonnoit Pſiché, ſans qu'il luy fuſt poſſible d'aſſeoir aucun jugement certain ſur ces deux perſonnes : il y avoit meſme des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient eſtre quelques-uns de ſes Amans. Dans cette penſée elle diſoit quelque peu plus bas : Ne vas point en prendre l'alarme, charmant époux; laiſſe-les venir; je te les ſacrifieray de la plus cruelle maniere dont jamais femme ſe ſoit aviſée ; & tu en auras le plaiſir; fuſſent-ils enfans de Roy. Ces reflexions furent interrompuës par le Zephire qu'elle vid venir à grands pas & fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le reſpect ordinaire; luy dit que ſes ſœurs eſtoient au pied de cette montagne; qu'elles avoient pluſieurs fois traverſé le petit bois ſans qu'il leur euſt eſté poſſible de paſſer outre, les Dragons les arreſtant avec grand'frayeur; Qu'au reſte c'eſtoit pitié que de les oüir appeller; qu'elles n'avoient tantoſt plus de voix, & que les Echos n'eſtoient occupez qu'à repeter le nom de Pſiché. Le pauvre Zephire penſoit bien faire. Son maiſtre qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeſte avis, ne s'eſtoit pas ſouvenu de luy en parler. Pſiché le remercia agreablement, comme toutes choſes; & luy dit qu'on auroit peut-eſtre beſoin de ſon miniſtere. Il ne fut pas ſi-toſt retiré que la Belle mettant à part les menaces de ſon époux ne ſongea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ſes ſœurs ſeroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher.

Elle medita une harangue pour ce ſujet, ne manqua pas de s'en ſervir, & de bien prendre ſon temps, & d'entremeſler le tout de careſſes ; faites voſtre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à ſa perte. Ie voudrois m'eſtre ſouvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas veritablement d'Orateur, ny auſſi d'une perſonne qui n'auroit fait toute ſa vie qu'écouter. La Belle repreſenta entre autres choſes que ſon bon-heur ſeroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits ſuperbes ? il ſçavoit tres-bien qu'elle avoit dequoy s'en paſſer : s'il avoit cru à propos de luy en faire un preſent, ce devoit eſtre plûtoſt pour la monſtre que pour le beſoin. Pourquoy les raretez de ce ſejour ſi on ne luy permettoit de s'en faire honneur ? car à ſon égard ce n'eſtoit plus raretez : l'émail des parterres, celuy des prez, & celuy des pierreries commençoient à luy eſtre égaux ; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autruy. Il ne faloit pas blaſmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Roys ſe plaiſent à étaler leurs richeſſes, & à ſe monſtrer quelquesfois avec l'éclat & la gloire dont ils joüiſſent. Il n'eſt pas juſqu'à Iupiter qui n'en faſſe autant. Quant à elle, cela luy eſtoit interdit, bien qu'elle en eût plus de beſoin qu'aucun autre : car aprés les paroles de l'Oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'eſtat de ſa fortune ? point d'autre ſinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle ſe nourriſſoit de la

proye que luy apportoit ſon mary, devenuë compagne des Ours : pourveu qu'encore ce meſme mary euſt attendu juſques-là à la devorer. Qu'il avoit intereſt pour ſon propre honneur de détruire cette croyance, & qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle : quoy qu'à dire la verité il luy fuſt fâcheux de paſſer pour un objet de pitié aprés avoir eſté un objet d'envie. Et que ſçavoit elle ſi ſes parens n'en eſtoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur ? ſi ſes ſœurs l'aymoient, pourquoy leur laiſſer ce déplaiſir ? & ſi elles avoient d'autres ſentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de ſa gloire ? C'eſt en ſubſtance ce que dit Pſiché. Son époux luy repartit : voila les meilleures raiſons du monde ; mais elles ne me perſuaderoient pas s'il m'eſtoit libre d'y reſiſter. Vous eſtes tombée juſtement dans les trois defauts qui ont le plus accouſtumé de nuire aux perſonnes de voſtre ſexe ; la curioſité, la vanité, & le trop d'eſprit. Ie ne répons pas à vos argumens, ils ſont trop ſubtils : & puiſque vous voulez voſtre perte, & que le deſtin la veut auſſi, je vas y mettre ordre, & commander au Zephire de vous apporter vos ſœurs. Pluſt au Sort qu'il les laiſſaſt tomber en chemin ! Non, non, reprit Pſiché quelque peu piquée, puiſque leur viſite vous déplaiſt tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous ayme trop pour vous vouloir obliger à ces complaiſances. Vous m'aymez trop ? repartit l'époux, vous Pſiché, vous m'aimez trop ? & comment voulez-vous que je le croye ? ſçachez que

les vrays Amans ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croye ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie; tout leur est égal, c'est à dire indifferent. Psiché l'assura qu'elle estoit dans ces sentimens, mais il faloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toûjours euë pour ses sœurs : non qu'elle insistast davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, & l'obtinrent enfin. Son époux luy dit qu'elle possedast à son aise ces sœurs si cheries : qu'afin de luy en donner le loisir il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que nostre Heroïne luy demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalast de quelques presens; Non seulement elles, luy dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; donnez leur diamans & perles; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Psiché le promit & ne le tint pas. Le Monstre partit, & quita sa femme plus matin que de coustume; si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'Aurore, nostre Heroïne en acheva une partie en resvant à la visite qu'elle estoit preste de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut toute estonnée que les Nymphes luy amenerent ses sœurs. La joye de Psiché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs receurent au moins mal qui leur fut possible, & avec toute la dissimulation

dont elles ſe trouverent capables. Déja l'envie s'eſtoit emparée du cœur de ces deux perſonnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur ſœur fuſt éveillée! Eſtoit-elle d'un autre ſang, avoit-elle plus de merite que ſes aiſnées? leur cadete eſtre une Déeſſe, & elles de chetives Reynes! la moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris! paſſe encore pour des richeſſes; mais de la divinité, c'eſtoit trop. Hé quoy les mortelles n'eſtoient pas dignes de la ſervir! on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin! mais quel brodequin? qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient couſté en habits depuis qu'elles eſtoient au monde. C'eſt ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies; je ne devrois plus les appeller autrement. Cette premiere entreveuë ſe paſſa pourtant comme il faut, graces à la franchiſe de Pſiché & à la diſſimulation de ſes ſœurs. Leur cadete ne s'habilla qu'à demy, tant il tardoit à la Belle de leur montrer ſa beatitude. Elle commença par le poinct le plus important, c'eſt à dire par les habits, & par l'attirail que le ſexe traiſne aprés luy. Il eſtoit rangé dans des magazins dont à peine on voyoit le bout; vous ſçavez que cet attirail eſt une choſe infinie. Là ſe rencontroit avec abondance ce qui contribuë non ſeulement à la propreté, mais à la delicateſſe; équipage de jour & de nuit, vaſes & baignoires d'or cizelé, inſtrumens du luxe, laboratoires; non pour les fards; dequoy euſſent ils ſervy à Pſiché? puis l'uſage en eſtoit alors inconnu. L'artifice & le

menſonge ne regnoient pas comme ils ſont en ce ſiecle-cy. On n'avoit point encore veu de ces femmes qui ont trouvé le ſecret de devenir vieilles à vingt-ans, & de paroiſtre jeunes à ſoixante; & qui moyennant trois ou quatre boiſtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraiſcheur, & la troiſiéme de vermillon, font ſubſiſter leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'amour leur eſt obligé de la peine qu'elles ſe donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'eſtoient donc que pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en eſſences, en poudres, en paſtilles, & en mille eſpeces dont je ne ſçais pas les noms, & qui n'en eurent poſſible jamais. Quand tout l'Empire de Flore, avec les deux Arabies, & les lieux où naiſt le baume ſeroient diſtilez, on n'en feroit pas un aſſortiment de ſenteurs comme celuy-là. Dans un autre endroit eſtoient des piles de joyaux, ornemens & chaiſnes de pierreries, braſſelets, colliers, & autres machines qui ſe fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits chamarrez de diamans : il y avoit dequoy armer un million de Belles de toutes pieces. Non que Pſiché ne ſe puſt paſſer de ces choſes, comme je l'ay déja dit : elle n'eſtoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'ayde : mais pour la grandeur & pour la forme ſon mary le vouloit ainſi. Ses ſœurs ſoupiroient à la veuë de ces objets; c'eſtoient autant de ſerpens qui leur rongeoient l'ame. Au ſortir de cet arcenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins, & par tout elles avaloient un nouveau poiſon. Vne des choſes qui leur

caufa le plus de dépit fut qu'en leur prefence noftre Heroïne ordonna aux Zephirs de redoubler la fraifcheur ordinaire de ce fejour, de penetrer jufqu'au fond des bois, d'avertir les roffignols qu'ils fe tinffent prefts, & que fes fœurs fe promeneroient fur le foir en un tel endroit. Il ne luy refte, fe dirent les fœurs à l'oreille, que de commander aux faifons & aux elemens. Cependant les Nymphes n'eftoient pas inutiles. Elles preparoient les autres plaifirs, chacune felon fon office; celles-là les collations, celles-cy la fimphonie, d'autres les divertiffemens de theatre. Pfiché trouva bon que ces dernieres miffent fon avanture en Comedie. On y joüa les plus confiderables de fes Amans, à l'exception du mary qui ne parut point fur la Scene. Les Nymphes eftoient trop bien averties pour le donner à connoiftre. Mais comme il faloit une conclufion à la piece, & que cette conclufion ne pouvoit eftre autre qu'un mariage, on fit époufer la Belle par Ambaffadeurs, & ces Ambaffadeurs furent les Ieux & les Ris : mais on ne nomma point le mary. Ce fut le premier fujet qu'eurent les deux fœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'eftoient malicieufement informées de fes qualitez, s'imaginant que ce feroit un vieux Roy qui ne pouvant mieux, amufoit fa femme avec des bijoux. Mais Pfiché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'eftoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre-elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, & pourtant beaucoup de douceur en fon procedé; les traits de vifage agreables; galant fur tout. Elles en feroient

juges elles-mefmes : non de ce voyage : il eftoit abfent : les affaires de fon Eftat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom. Au refte qu'elles fe gardaffent bien d'interpreter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire & d'empoifonneur n'eftoient autre chofe qu'une enigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de fon époux le luy permettroient. Les deux fœurs écoutoient ces chofes avec un chagrin qui alloit jufqu'au defefpoir. Il falut pourtant fe contraindre pour leur honneur, & auffi pour fe conferver quelque creance en l'efprit de leur cadete. Cela leur eftoit neceffaire dans le deffein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'eftoient propofées de tenter toutes fortes de moyens pour engager leur fœur à fe perdre, foit en luy donnant de mauvaifes impreffions de fon mary, foit en renouvellant dans fon ame le fouvenir d'un de fes Amans. Huit jours fe pafferent en divertiffemens continuels à toûjours changer : nos envieufes fe gardoient bien de demander deux fois une mefme chofe : C'euft efté faire plaifir à leur fœur, qui de fon cofté les accabloit de careffes. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, & plus elles s'ennuyoient. Elle auroient pris congé dés le fecond jour, fans la curiofité de voir ce mary qu'elles ne croyoient ny fi beau ny fi aymable que difoit Pfiché. Beaucoup de raifons le leur faifoient juger de la forte. Premierement les paroles de l'Oracle, cette pretenduë abfence qui fe rencontroit juftement dans le temps de leur vifite, cette Province dont Pfiché avoit oublié le

nom, l'embarras où elle eſtoit en parlant de ſon mary; elle n'en parloit qu'en heſitant, eſtant trop bien née & trop jeune pour pouvoir mentir avec aſſurance. Ses ſœurs faiſoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'eſt un demon qui ne laiſſe rien échaper, & qui tire conſequence de toutes choſes auſſi bien que la jalouſie. Au bout des huit jours Pſiché congedia ſes aiſnées avec force dons & prieres de revenir. Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait; qu'elle taſcheroit d'obtenir de ſon mary que les Dragons fuſſent enchaiſnez; qu'auſſi-toſt qu'elles feroient arrivées au pied du rocher on les enleveroit au ſommet, ſoit le Zephire en perſonne, ſoit ſon haleine; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les preſens que leur fit Pſiché furent des eſſences & des pierreries; force raretez à leurs maris; toutes ſortes de joüets à leurs enfans; quant aux perſonnes dont la Belle tenoit le jour, deux fioles d'un elixir capable de rajeunir la vieilleſſe meſme. Les deux ſœurs parties, & le mary revenu, Pſiché luy conta tout ce qui s'eſtoit paſſé, & le receut avec les careſſes que l'abſence a couſtume de produire entre nouveaux mariez; ſi bien que le Monſtre ne trouvant point l'amour de ſa femme diminuée ny ſa curioſité accruë, ſe mit en l'eſprit qu'en vain il craignoit ces ſœurs, & ſe laiſſa tellement perſuader qu'il agréa leurs viſites, & donna les mains à tout ce que voulut ſa femme ſur ce ſujet. Les ſœurs ne trouverent pas à propos de reveler ces merveilles; c'euſt eſté contribuer elles meſmes à la gloire de leur cadete. Elles dirent que leur voyage

avoit efté inutile; qu'elles n'avoient point veu Pfiché, mais qu'elles efperoient la voir par le moyen d'un jeune homme appellé Zephire, qui tournoit fans ceffe à l'entour du roc, & qu'elles gagneroient infailliblement, pourveu qu'elles s'en vouluffent donner la peine. Quand elles eftoient feules, & qu'on ne pouvoit les entendre, elles fe plaignoient l'une à l'autre de la felicité de leur fœur. Si fon mary, difoit l'une, eft auffi bien fait qu'il eft riche, noftre cadete fe peut vanter que l'époufe de Iupiter n'eft pas fi heureufe qu'elle. Pourquoy le fort luy a-t-il donné tant d'avantage fur nous? meritions-nous moins que cette jeune étourdie? & n'avions-nous pas autant de beauté & plus d'efprit qu'elle? je voudrois que vous fceuffiez, difoit l'autre, quelle forte de mary j'ay époufé; il a toûjours une douzaine de medecins à l'entour de fa perfonne. Ie ne fçay comme il ne les fait point coucher avec luy : car pour me faire cet honneur, cela ne luy arrive que rarement, & par des confiderations d'Eftat : encore faut-il qu'Efculape le luy confeille. Ma condition, continuoit la premiere, eft pire que tout cela : Car non feulement mon mary me prive des careffes qui me font deuës; mais il en fait part à d'autres perfonnes. Si voftre époux a une douzaine de Medecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maiftreffes, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fecondité. La famille royale eft tantoft fi ample qu'il y auroit dequoy faire une colonie tres-confiderable. C'eft ainfi que nos envieufes fe confirmoient dans leur méconten-

tement & dans leur deſſein. Vn mois eſtoit à peine écoulé qu'elles propoſerent un ſecond voyage. Les parens l'approuverent fort, les maris ne le deſaprouverent pas : c'eſtoit autant de temps paſſé ſans leurs femmes. Elles partent donc, laiſſent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher ſans obſtacle & ſans dragons. Le Zephire ne parut point, & ne laiſſa pas de les enlever.

Ce meſchant couple amenoit avec luy
La curieuſe & miſerable envie,
Paſle Demon, que le bon-heur d'autruy
Nourrit de fiel & de melancolie.

Cela ne les rendit pas plus peſantes : au contraire la maigreur eſtant inſeparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, & elles ſe trouverent en peu d'heures dans le Palais de leur ſœur. On les y receut ſi bien, que leur déplaiſir en augmenta de moitié. Pſiché s'entretenant avec elles, ne ſe ſouvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint ſon mary la premiere fois ; & par un defaut de memoire où tombent ordinairement ceux qui ne diſent pas la verité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté delicate, & non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que ſortir de page. Les ſœurs eſtonnées de ces contradictions ne ſceurent d'abord qu'en juger. Tantoſt elles ſoupçonnoient leur ſœur de ſe railler d'elles, tantoſt de leur déguiſer les defauts de ſon mary. A la fin elles la

tournerent de tant de coſtez que la pauvre épouſe avoüa la choſe comme elle eſtoit. Ce fut auſſitoſt de luy gliſſer leur venin; mais d'une maniere que Pſiché ne s'en puſt appercevoir. Toute honneſte femme, luy dirent elles, ſe doit contenter du mary que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puiſſe eſtre, & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaiſt à ce mary. Si c'eſtoit toutefois un Monſtre que vous euſſiez épouſé, nous vous plaindrions; d'autant plus que vous pouvez en devenir groſſe; & quel déplaiſir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur, & qui vous font rougir vous & la nature! Helas, dit la Belle avec un ſoûpir, je n'avois pas encore fait de reflexion là-deſſus. Ses ſœurs luy ayant allegué de méchantes raiſons pour ne s'en pas ſoucier, ſe ſeparerent un peu d'elle afin de laiſſer agir leur venin. Quand elle fut ſeule, toutes ſes craintes, tous ſes ſoupçons luy revinrent dans la penſée. Ah mes ſœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez miſe! Les perſonnes riches ſouhaitent d'avoir des enfans : moy qui ne ſuis entourée que de pierreries, il faut que je faſſe des vœux au contraire. C'eſt eſtre bien-malheureuſe que de poſſeder tant de treſors & apprehender la fecondité. Elle demeura quelque temps comme enſevelie dans cette penſée, puis recommença avec plus de vehemence qu'auparavant. Quoy Pſiché peuplera de monſtres tout l'Vnivers! Pſiché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'amours & de graces! non, non, je mourray plûtoſt que de m'expoſer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'é-

claircir, & ſi je trouve que mon mary ſoit tel que je l'apprehende, il peut bien ſe pourveoir de femme ; je ne voudrois pas l'eſtre un ſeul moment du plus riche monſtre de la nature. Nos deux furies, qui ne s'eſtoient pas tant éloignées qu'elles ne puſſent voir l'effet du poiſon, entendirent plus d'à demy ces paroles, & ſe rapprocherent. Pſiché leur declara naïvement la reſolution qu'elle avoit priſe. Pour fortifier ce ſentiment les deux ſœurs le combattirent, & non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curioſité & l'inquietude. Elles ſe parloient à l'oreille, hauſſoient les épaules, jettoient des regards de pitié ſur leur ſœur. La pauvre épouſe ne put reſiſter à tout cela. Elle les preſſa à la fin d'une telle ſorte, qu'aprés un nombre infiny de precautions, elles luy dirent tout bas. Nous voulons bien vous avertir que nous avons veu ſur le poinct du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec aſſez de peine, appuyé ſur le Zephire qui voloit auſſi à coſté de luy. Le Zephire l'a ſouſtenu juſqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le Dragon l'a congedié & s'eſt eſtendu ſur le ſable. Comme nous n'eſtions pas loin, nous l'avons veu ſe repaiſtre de toutes ſortes d'inſectes (vous ſçavez que les avenuës de ce Palais en fourmillent) aprés ce repas & un ſiflement, il s'eſt traiſné ſur le ventre dans la caverne. Nous qui eſtions eſtonnées & toutes tremblantes nous nous ſommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pû, & avons fait le tour du rocher de peur que le Dragon

ne nous entendiſt lors que nous vous appellerions. Nous vous avons meſme appellée moins haut que nous n'avions fait à la precedente viſite. Aux premiers accens de noſtre voix une douce haleine eſt venüe nous enlever, ſans que le Zephire ait paru. C'eſtoit menſonge que tout cela ; cependant Pſiché y ajoûta foy : les perſonnes qui ſont en peine croyent volontiers ce qu'elles apprehendent. De ce moment là noſtre Heroïne ceſſa de goûter ſa beatitude ; & n'eut en l'eſprit qu'un Dragon imaginaire dont la penſée ne la quitta point. C'eſtoit à ſon compte ce digne époux que les Dieux luy avoient donné, avec qui elle avoit eu des converſations ſi touchantes, paſſé des heures ſi agreables, goûté de ſi doux plaiſirs. Elle ne trouvoit plus eſtrange qu'il apprehendaſt d'eſtre veu, c'eſtoit judicieuſement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où noſtre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy ſembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accordoit l'un & l'autre. Mon mary eſt un Demon ou bien un Magicien qui ſe fait tantoſt Dragon, tantoſt loup, tantoſt empoiſonneur & incendiaire, mais toûjours Monſtre. Il me faſcine les yeux, & me fait accroire que je ſuis dans un Palais, ſervie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des muſiques, que je voy des Comedies ; & tout cela ſonge : il n'y a rien de réel ſinon que je couche aux coſtez d'un Monſtre ou de quelque Magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le deſeſpoir de Pſiché paſſa ſi avant que ſes ſœurs eurent tout ſujet d'en eſtre contentes ; ce que ces miſerables femmes ſe gar-

derent bien de témoigner. Au contraire elles firent les affligées : elles prirent mefme à tafche de confoler leur cadete, c'eft à dire de l'attrifter encor davantage, & luy faire voir que puifqu'elle avoit befoin qu'on la confolaft, elle eftoit veritablement malheureufe. Noftre Heroïne ingenieufe à fe tourmenter fit ce qu'elle pût pour les fatisfaire. Mille penfées luy vinrent en l'efprit, & autant de refolutions differentes, dont la moins funefte eftoit d'avancer fes jours fans effayer de voir fon mary. Ie m'en iray, difoit-elle, parmy les Morts, avec cette fatisfaction que de m'eftre fait violence pour luy complaire. La curiofité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir fervy aux plaifirs d'un Monftre. Comment fe monftrer aprés cela ! Il faloit fortir du monde : mais il en faloit fortir par une voye honorable ; c'eftoit de tuer celuy qui fe trouveroit avoir abufé de fa beauté, & fe tuer elle-mefme aprés. Pfiché ne fe pût rien imaginer de plus à propos ny de plus expedient. Elle en demeura donc là : il ne reftoit plus que de trouver les moyens de l'executer : c'eft où la difficulté confiftoit. Car premierement, de voir fon Mary, il ne fe pouvoit : on emportoit les flambeaux dés qu'elle eftoit dans le lit. De le tuer, encore moins : il n'y avoit en ce fejour bienheureux, ny poifon, ny poignard, ny autre inftrument de vengeance & de defefpoir. Nos envieufes y pourveurent ; & promirent à la pauvre époufe de luy apporter au plûtoft une lampe & un poignard : elle cacheroit l'un & l'autre jufqu'à

l'heure que le ſommeil ſe rendoit maiſtre de ce Palais, & tenoit charmez le Monſtre & les Nymphes; car c'eſtoit un des plaiſirs de ce beau ſejour que de bien dormir. Dans ce deſſein les deux ſœurs partirent. Pendant leur abſence Pſiché eut grand ſoin de s'affliger, & encore plus grand ſoin de diſſimuler ſon affliction. Tous les artifices dont les femmes ont couſtume de ſe ſervir quand elles veulent tromper leurs maris, furent employez par la Belle : ce n'eſtoient qu'embraſſemens & careſſes, complaiſances perpetuelles, proteſtations & ſermens de ne point aller contre le vouloir de ſon cher époux : on n'y omit rien; non ſeulement envers le mary, mais envers les Nymphes. Les plus clairvoyantes y furent trompées. Que ſi elle ſe trouvoit ſeule, l'inquietude la reprenoit. Tantoſt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mary qu'à toutes ſortes de marques elle avoit ſujet de croire jeune & bien fait, qui avoit la peau & l'humeur ſi douces, le ton de voix ſi agreable, la converſation ſi charmante; qu'un mary qui aimoit ſa femme & qui la traitoit comme une maiſtreſſe; qu'un mary, dis-je, qui eſtoit ſervy par des Nymphes, & qui traiſnoit à ſa ſuite tous les plaiſirs, fuſt quelque Magicien ou quelque Dragon. Ce que la Belle avoit trouvé ſi delicieux au toucher, & ſi digne de ſes baiſers, eſtoit donc la peau d'un ſerpent! jamais femme s'eſtoit-elle trompée de la ſorte? d'autresfois elle ſe remettoit en memoire la pompe funebre qui avoit ſervi de ceremonie à ſon mariage, les horribles hoſtes de ce rocher, ſur tout le Dragon qu'avoient veu ſes ſœurs, & qui eſtant

ſouſtenu par le Zephire, ne pouvoit eſtre autre que ſon mary. Cette derniere penſée l'emportoit toûjours ſur les autres; ſoit par une fatalité particuliere, ſoit à cauſe que c'eſtoit la pire, & que noſtre eſprit va naturellement là. Au bout de cinq ou ſix jours les deux ſœurs revinrent. Elles s'eſtoient abandonnées dans les airs comme ſi elles euſſent voulu ſe laiſſer tomber. Vn ſoufle agreable les avoit incontinent enlevées, & portées au ſommet du roc. Pſiché leur demanda dés l'abord où eſtoient la lampe & le poignard.

Les voicy, dit ce couple, & nous vous aſſeurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il eſt des bons,
Bien afilé, de bonne trempe.
Comme nous vous aymons, & ne negligeons rien
Quand il s'agit de voſtre bien,
Nous avons eu le ſoin d'empoiſonner la lame :
Tenez-vous ſeure de ſes coups :
C'eſt fait du Monſtre voſtre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots un trait de pitié
Toucha le cœur de noſtre Belle.
Ie vous rends grace, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.

Pſiché leur dit ces paroles aſſez froidement, ce qui leur fit craindre qu'elle n'euſt changé d'avis : mais elles reconnurent bien-toſt que l'eſprit de leur cadete eſtoit

toûjours dans la mesme assiete, & que ce sentiment de pitié dont elle n'avoit pas esté la maistresse estoit ordinaire à ceux qui sont sur le poinct de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quitterent, & ne firent pas long sejour aux environs de cette montagne. Le Mary vint sur le soir, avec une melancolie extraordinaire, & qui luy devoit estre un pressentiment de ce qui se preparoit contre luy : mais les caresses de sa femme le rassurerent. Il se coucha donc; & s'abandonna au sommeil aussi-tost qu'il fut couché. Voila Psiché bien embarassée : comme on ne connoist l'importance d'une action que quand on est prés de l'executer, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, & se trouva combattuë de je ne sçay combien de passions aussi contraires que violentes. L'apprehension, le dépit, la pitié, la colere, & le desespoir, la curiosité principalement; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, & tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de nostre Heroïne, & en fit la Scene de cent agitations differentes. Chaque passion le tiroit à soy. Il falut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la Belle se declara : car pour la colere, il luy fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mary. On n'en vient jamais à une telle extremité sans de grands scrupules, & sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se separe, qu'on proteste de se hayr, il reste toujours un

levain d'amour entre deux perſonnes qui ont eſté unies ſi étroitement. Ces difficultez arreſterent la pauvre épouſe quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, ſe leva ſans bruit, prit le poignard & la lampe qu'elle avoit cachez, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut poſſible vers l'endroit du lit où le Monſtre s'eſtoit couché, avançant un pied, puis un autre, & prenant bien garde à les poſer par meſure, comme ſi elle euſt marché ſur des pointes de diamans. Elle retenoit juſqu'à ſon haleine, & craignoit preſque que ſes penſées ne la décelaſſent. Il s'en falut peu qu'elle ne priaſt ſon ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblans & ſuſpendus
Elle arrive enfin où repoſe
Son époux aux bras étendus,
Epoux plus beau qu'aucune choſe :
C'eſtoit auſſi l'amour : ſon teint par ſa fraiſcheur,
Par ſon éclat, par ſa blancheur,
Rendoit le lys jaloux, ſaiſoit honte à la roſe.
Avant que de parler du teint,
Ie devois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La poſture du Dieu. Son col eſtoit panché.
C'eſt ainſi que le Somme en ſa Grotte eſt couché;
Ce qu'il ne faloit pas vous taire.
Ses bras à demy nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,

Ny mesme ceux d'une Amazone;
Mais ceux d'une Venus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars & flotans,
Et que les mains de la Nature
Avoient frisez à l'avanture,
Celles de Flore parfumez,
Cachoient quelques attraits dignes d'estre estimez :
Mais Psiché n'en estoit qu'à prendre plus facile,
Car pour un qu'ils cachoient elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœux,
Tour à tour de Psiché receurent tous des vœux :
Chacun eut à part son hommage.
Vne chose nuisit pourtant à ces cheveux :
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en diray-je ? & comment
En parler assez dignement ?
Suppleez à mon impuissance ;
Ie ne vous aurois d'aujourd'huy
Dépeint les beautez de celuy
Qui des beautez a l'intendance.
Que dirois je des traits où les Ris sont logez?
De ceux que les Amours ont entre eux partagez ;
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du desir?
Et sur tout des levres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir ?

Psiché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dés l'abord elle jugea bien que c'estoit l'Amour;

car quel autre Dieu luy auroit paru ſi agreable ? Ce que la beauté, la jeuneſſe, le divin charme qui communique à ces choſes le don de plaire ; ce qu'une perſonne faite à plaiſir peut cauſer aux yeux de volupté, & de raviſſement à l'eſprit, Cupidon en ce moment-là le fit ſentir à noſtre Heroïne. Il dormoit à la maniere d'un Dieu, c'eſt à dire profondément, panché nonchalamment ſur un oreiller, un bras ſur ſa teſte, l'autre bras tombant ſur les bords du lit, couvert à demy d'un voile de gaze, ainſi que ſa mere en uſe, & les Nymphes auſſi, & quelquesfois les Bergeres. La joye de Pſiché fut grande ; ſi l'on doit appeller cela joye ce qui eſt proprement extaſe ; encore ce mot eſt-il foible, & n'exprime pas la moindre partie du plaiſir que receut la Belle. Elle benit mille fois le défaut du ſexe, ſe ſceut tres-bon gré d'eſtre curieuſe, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dés le premier jour aux défenſes qu'on luy avoit faites & à ſes ſermens. Il n'y avoit pas d'apparence ſelon ſon ſens qu'il en deuſt arriver de mal ; au contraire cela eſtoit bien, & juſtifioit les careſſes que juſques là elle avoit cru faire à un Monſtre. La pauvre femme ſe repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle eſtoit honteuſe de ſon peu d'amour, toute preſte de reparer cette faute ſi ſon mary le ſouhaitoit, quand meſme il ne le ſouhaiteroit pas. Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jetter & lampe & poignard pour s'abandonner à ſon tranſport. Veritablement le poignard luy tomba des mains, mais la lampe non, elle en avoit trop affaire, & n'avoit pas encore veu

tout ce qu'il y avoit à voir. Vne telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours : il s'en faloit donc servir. C'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir mesme : tantost la bouche de son mary luy demandoit un baiser, & tantost ses yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arrestoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fust songe & illusion; puis recommençoit à considerer son mary. Dieux immortels, dit-elle en soy-mesme, est-ce ainsi que sont faits les Monstres? comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse Psiché! Ah divin époux, pourquoy m'as tu refusé si long-temps la connoissance de ce bon-heur? craignois tu que je n'en mourusse de joye? estoit-ce pour plaire à ta mere, ou à quelqu'une de tes maistresses? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mary. Quoy je t'ay voulu tuer! quoy cette pensée m'est venuë! O Dieux, je fremis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas cruelle Psiché d'exercer ta rage contre toy seule? l'Vnivers n'y eust rien perdu : & sans ton époux que deviendroit-il? folle que je suis, mon mary est immortel : il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fust point. Aprés ces reflexions il luy prit envie de regarder de plus prés celuy qu'elle n'avoit déja que trop veu. Elle pancha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusques là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goute d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vid la pauvre

Pfiché qui toute confufe tenoit fa lampe ; & ce qui fut de plus malheureux il vid auffi le poignard tombé prés de luy. Difpenfez moy de vous raconter le refte : vous feriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

Là finit de Pfiché le bonheur & la gloire :
Et là voftre plaifir pourroit ceffer auffi.
Ce n'eft pas mon talent d'achever une hiftoire
Qui fe termine ainfi.

Ne laiffez pas de continuer, dit Acante, puifque vous nous l'avez promis : peut-eftre aurez vous mieux reüffi que vous ne croyez. Quand cela feroit, reprit Poliphile, quelle fatisfaction aurez vous? vous verrez fouffrir une Belle, & en pleurerez, pour peu que j'y contribuë. Et bien, repartit Acante, nous pleurerons. Voila un grand mal pour nous : les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empefche pas de continuer. La compaffion a auffi fes charmes qui ne font pas moindres que ceux du rire. Ie tiens mefme qu'ils font plus grands : & crois qu'Arifte eft de mon avis. Soyez fi tendre & fi émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. Et moy, dit Gelafte, que deviendray-je? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles auffi bien qu'à vous. Quand Poliphile les confulteroit, & qu'il ne feroit pas tant le pathetique, la chofe n'en iroit que mieux, veu la maniere d'écrire qu'il a choifie. Le fen-

timent de Gelaſte fut approuvé. Et Ariſte qui s'eſtoit teu juſques là, dit en ſe tournant vers Poliphile : Ie voudrois que vous me pûſſiez attendrir le cœur par le recit des avantures de voſtre Belle ; je luy donnerois volontiers des larmes avec le plus grand plaiſir du monde. La pitié eſt celuy des mouvemens du diſcours qui me plaiſt le plus : je le prefere de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il eſt bon de s'accommoder à ſon ſujet ; mais il eſt encore meilleur de s'accommoder à ſon genie. C'eſt pourquoy ſuivez le conſeil que vous a donné Gelaſte. Il faut bien que je le ſuive, continua Poliphile : comment ferois-je autrement? I'ay déja meſlé malgré moy de la gayeté parmy les endroits les plus ſerieux de cette hiſtoire ; je ne vous aſſeure pas que tantoſt je n'en meſle auſſi parmy les plus triſtes. C'eſt un defaut dont je ne me ſçaurois corriger, quelque peine que j'y apporte. Defaut pour defaut, dit Gelaſte, j'ayme beaucoup mieux qu'on me faſſe rire quand je dois pleurer, que ſi l'on me faiſoit pleurer lors que je dois rire. C'eſt pourquoy encore une fois continuez comme vous avez commencé. Laiſſons-luy reprendre haleine auparavant, dit Acante, le grand chaud eſtant paſſé, rien ne nous empeſche de ſortir d'icy, & de voir en nous promenant les endroits les plus agreables de ce jardin. Bien que nous les ayons veus pluſieurs fois je ne laiſſe pas d'en eſtre touché ; & crois qu'Ariſte & Poliphile le ſont auſſi. Quant à Gelaſte, il aymeroit mieux employer ſon temps autour de quelque Pſiché, que de converſer

avec des arbres & des fontaines. On pourra tantoſt le ſatisfaire : nous nous aſſeoirons ſur l'herbe menuë pour écouter Poliphile, & plaindrons les peines & les infortunes de ſon Heroïne avec une tendreſſe d'autant plus grande que la preſence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce melancholie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne ſera pas un grand mal ; il en void bien d'autres par l'vnivers qui en font autant, non pour le malheur d'autruy, mais pour le leur propre. Acante fut creu, & on ſe leva. Au ſortir de cet endroit ils firent cinq ou ſix pas ſans rien dire. Gelaſte ennuyé de ce long ſilence l'interrompit, & fronçant un peu ſon ſourcil ; Ie vous ay, dit-il, tantoſt laiſſé mettre le plaiſir du rire aprés celuy de pleurer ; trouverez-vous bon que je vous gueriſſe de cette erreur? Vous ſçavez que le rire eſt amy de l'homme, & le mien particulier ; m'avez-vous creu capable d'abandonner ſa défenſe ſans vous contredire le moins du monde? Helas non, repartit Acante, car quand il n'y auroit que le plaiſir de contredire, vous le trouvez aſſez grand, pour nous engager en une tres-longue & tres-opiniaſtre diſpute. Ces paroles à quoy Gelaſte ne s'attendoit point, & qui firent faire un petit éclat de riſée, l'interdirent un peu. Il en revint auſſitoſt. Vous croyez, dit-il, vous ſauver par là, c'eſt l'ordinaire de ceux qui ont tort, & qui connoiſſent leur foible, de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous voudrez le combat, ſi faut-il que vous m'avoüiez que voſtre propoſition eſt abſurde, & qu'il

vaut mieux rire que pleurer. A le prendre en general comme vous faites, pourſuivit Ariſte, cela eſt vray; mais vous falſifiez noſtre texte. Nous vous diſons ſeulement que la pitié eſt celuy des mouvemens du diſcours que nous tenons le plus noble; le plus excellent ſi vous voulez; je paſſe encore outre, & le maintiens le plus agreable : voyez la hardieſſe de ce paradoxe! O Dieux immortels, s'écria Gelaſte, y a-t-il des gens aſſez fous au monde pour ſouſtenir une opinion ſi extravagante? Ie ne dis pas que Sophocle & Euripide ne me divertiſſent davantage que quantité de faiſeurs de Comedies : mais mettez les choſes en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaiſir de voir attraper deux vieillards par un droſle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam? Ouy encore un coup, je le quitteray, dit Ariſte. Et vous aymerez mieux, ajoûta Gelaſte, écouter Sylvandre faiſant des plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agreablement ſes maiſtreſſes? C'eſt un autre poinct, pourſuivit Ariſte; mettez les choſes, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondray là deſſus. Sylvandre aprés tout pourroit faire de telles plaintes, que vous les prefereriez vous meſme aux bons mots d'Hilas. Aux bons mots d'Hilas? repartit Gelaſte; penſez-vous bien à ce que vous dites? ſçavez-vous quel homme c'eſt que l'Hilas de qui nous parlons? C'eſt le veritable Heros d'Aſtrée : c'eſt un homme plus neceſſaire dans le Roman qu'une douzaine de Celadons. Avec cela, dit Ariſte, s'il y en avoit

deux ils vous ennuyeroient, & les autres en quelque nombre qu'ils soient ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un & l'autre pour nostre avis, sans en apporter d'autre fondement que nostre avis mesme. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ny de découvrir qui a tort ou qui a raison. Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entieres à nier & à soustenir & point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte. C'est à quoy il faut remedier, dit Ariste : cette matiere en vaut bien la peine, & nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'estre examinées. Mais comme elles meriteroient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, & qu'aprés nous reduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Poliphile, afin de ne pas sortir entierement du sujet pour lequel nous nous rencontrons icy. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fust luy. Neanmoins je commenceray s'il le veut. Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilege. Vous n'estes pas assez fort pour donner de l'avantage à vostre ennemy. Ie vous soustiens donc que les choses estant égales, la plus saine partie du monde préferera toûjours la Comedie à la Tragedie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Ie vous demande où le goust universel d'aujourd'huy se porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers,

les ſçavans, le peuple, tout demande la Comedie, point de plaiſir que la Comedie. Auſſi voyons nous qu'on ſe ſert indifferemment de ce mot de Comedie pour qualifier tous les divertiſſemens du Theatre : on n'a jamais dit les Tragediens, ny, Allons à la Tragedie. Vous en ſçavez mieux que moy la veritable raiſon, dit Ariſte, & que cela vient du mot de bourgade en grec. Comme cette erudition ſeroit longue, & qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laiſſe à part, & m'arreſteray ſeulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comedie eſt pris abuſivement pour toutes les eſpeces du Dramatique, la Comedie eſt préferable à la Tragedie : n'eſt-ce pas là bien conclure ? Cela fait voir ſeulement que la Comedie eſt plus commune ; & parce qu'elle eſt plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les eſprits. Voila bien conclure à voſtre tour, repliqua Gelaſte : le diamant eſt plus commun que certaines pierres ; donc le diamant touche moins les yeux. Hé mon amy, ne voyez-vous pas qu'on ne ſe laſſe jamais de rire ? on peut ſe laſſer du jeu, de la bonne chere, des Dames ; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce ſoit ; Il y a huit jours entiers que nous rions, je vous prie pleurons aujourd'huy ? Vous ſortez toûjours, dit Ariſte, de noſtre theſe ; & apportez des raiſons ſi triviales que j'en ay honte pour vous. Voyez un peu l'homme difficile, reprit Gelaſte : & vrayment puiſque vous voulez que je diſcoure de la Comedie & du rire en Philoſophe Platonicien, j'y conſens ; faites-moy

ſeulement la grace de m'écouter. Le plaiſir dont nous devons faire le plus de cas, eſt toûjours celuy qui convient le mieux à noſtre nature ; car s'eſt s'unir à ſoy-meſme que de le gouſter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire? Il n'eſt pas moins naturel à l'homme que la raiſon. Il luy eſt meſme particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, & en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Ie vous défie, tout ſenſible que vous eſtes, de jetter des larmes auſſi groſſes que celles d'un Cerf qui eſt aux abois, ou du cheval de ce pauvre Prince dont on void la pompe funebre dans l'onzieſme de l'Eneide. Tombez d'accord de ces veritez, je vous laiſſeray aprés pleurer tant qu'il vous plaira : Vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, & moy je riray avec tous les hommes. La concluſion de Gelaſte fit rire ſes trois amis, Ariſte comme les autres; aprés quoy celuy-cy dit. Ie vous nie vos deux propoſitions, auſſi bien la ſeconde que la premiere. Quelque opinion qu'ait eue l'ecole juſqu'à preſent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reſte des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoiſtre qu'ils ne rient point. Ie les tiens ſujets à toutes nos paſſions : il n'y a pour ce point-là de difference entre nous & eux que du plus au moins, & en la maniere de s'exprimer. Quant à voſtre premiere propoſition, tant s'en faut que nous devions toûjours courir aprés les plaiſirs qui nous ſont les plus naturels, & que nous avons le plus à commandement,

que ce n'eſt pas meſme un plaiſir de poſſeder une choſe tres-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour eſt fils de la pauvreté, voulant dire que nous n'avons de paſſion que pour les choſes qui nous manquent, & dont nous ſommes neceſſiteux. Ainſi le rire qui nous eſt à ce que vous dites ſi familier, ſera dans la Scene le plaiſir des laquais & du menu peuple, le pleurer celuy des honneſtes gens. Vous pouſſez la choſe un peu trop loin, dit Acante, je ne tiens pas que le rire ſoit interdit aux honneſtes gens. Ie ne le tiens pas non plus, reprit Ariſte. Ce que je dis n'eſt que pour payer Gelaſte de ſa monnoye. Vous ſçavez combien nous avons ry en liſant Terence, & combien je ris en voyant les Italiens : je laiſſe à la porte ma raiſon & mon argent, & je ris aprés tout mon ſoul. Mais que les belles Tragedies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique ; Gelaſte ne le niera pas luy-meſme s'il y veut faire reflexion. Il faudroit, repartit froidement Gelaſte, condamner à une tres-groſſe amande ceux qui font ces Tragedies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjoüir, & vous y trouvez un homme qui pleure auprés d'un autre homme, & cet autre auprés d'un autre, & tous enſemble avec la Comedienne qui repreſente Andromaque, & la Comedienne avec le Poëte : c'eſt une chaiſne de gens qui pleurent, comme dit voſtre Platon. Eſt-ce ainſi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour ſe réjoüir ? Ne dites point qu'ils y vont pour ſe réjoüir, reprit Ariſte ; dites qu'ils y vont pour ſe diver-

tir. Or je vous ſouſtiens avec le meſme Platon qu'il n'y a divertiſſement égal à la Tragedie, ny qui meine plus les eſprits où il plaiſt au Poëte. Le mot dont ſe ſert Platon, fait que je me figure le meſme poëte ſe rendant maiſtre de tout un peuple, & faiſant aller les ames comme des troupeaux, & comme s'il avoit en ſes mains la baguette du dieu Mercure. Ie vous ſouſtiens, dis-je, que les maux d'autruy nous divertiſſent; c'eſt à dire qu'ils nous attachent l'eſprit. Ils peuvent attacher le voſtre agreablement, pourſuivit Gelaſte, mais non pas le mien. En verité je vous trouve de mauvais gouſt. Il vous ſuffit que l'on vous attache l'eſprit; que ce ſoit avec des charmes agreables ou non, avec les ſerpens de Thiſiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez paſſer l'effet de la Tragedie pour une eſpece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comedie n'en fuſt un auſſi? Ces deux choſes eſtant égales, ferez-vous ſi fou que de préferer la premiere à l'autre? Mais vous meſme, reprit Ariſte, oſez vous mettre en comparaiſon le plaiſir du Rire avec la Pitié? la pitié qui eſt un raviſſement, une extaſe? Et comment ne le feroit-elle pas, ſi les larmes que nous verſons pour nos propres maux ſont au ſentiment d'Homere (non pas tout à fait au mien) ſi les larmes, dis-je, ſont au ſentiment de ce divin Poëte, une eſpece de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille & Priam, l'un du ſouvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ſes enfans, il dit qu'ils ſe ſaoulent de ce plaiſir, il les fait joüir du pleurer

comme ſi c'eſtoit quelque choſe de délicieux. Le Ciel vous veüille envoyer beaucoup de joüiſſances pareilles, reprit Gelaſte, je n'en feray nullement jaloux. Ces extaſes de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque choſe de plus vif & de plus ſenſible : Enfin le rire me rit davantage. Toute la nature eſt en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cytherée, vous y trouverez des Ris, & jamais de pleurs. Nous voicy déja retombez, dit Ariſte, dans ces raiſons qui n'ont aucune ſolidité : vous eſtes le plus frivole défenſeur de la Comedie que j'aye veu depuis bien long-temps. Et nous voicy retombez dans le Platoniſme, repliqua Gelaſte : demeurons-y donc, puiſque cela vous plaiſt tant. Ie m'en vais vous dire quelque choſe d'eſſentiel contre le pleurer, & veux vous convaincre par ce meſme endroit d'Homere dont vous avez fait voſtre capital. Quand Achille a pleuré ſon ſaoul (par parentheſe je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les Heros ils le font dans le ſuprême degré de perfection.) Lors qu'Achille, dis-je, s'eſt raſſaſié de ce beau plaiſir de verſer des larmes, il dit à Priam; Vieillard tu es miſerable : telle eſt la condition des mortels; ils paſſent leur vie dans les pleurs. Les Dieux ſeuls ſont exempts de mal, & vivent la haut à leur aiſe, ſans rien ſouffrir. Que répondrez-vous à cela ? Ie répondray, dit Ariſte, que les mortels ſont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs, mais quand ils pleurent des douleurs d'autruy ce ſont proprement des

Dieux. Les Dieux ne pleurent ny d'une façon ny d'une autre, reprit Gelaſte : pour le rire, c'eſt leur partage. Qu'il ne ſoit ainſi, Homere dit en un autre endroit, que quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maiſon, il leur prit un Rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible vous voyez qu'on ne peut trop rire ny trop long-temps; par celuy de Bienheureux que la beatitude conſiſte au Rire. Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariſte, je vois qu'Homere a failli, & ne vois rien autre choſe. Platon l'en reprend dans ſon troiſiéme de la Republique. Il le blaſme de donner aux Dieux un rire démeſuré & qui ſeroit meſme indigne de perſonnes tant ſoit peu conſiderables. Pourquoy voulez-vous qu'Homere ait plûtoſt failli que Platon ? repliqua Gelaſte. Mais laiſſons les autoritez & n'écoutons que la raiſon ſeule. Nous n'avons qu'à examiner ſans prévention la Comedie & la Tragedie. Il arrive aſſez ſouvent que cette derniere ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autruy ne nous touche que par rapport à nous meſmes, & en tant que nous croyons que pareille choſe nous peut arriver; l'Amour propre faiſant ſans ceſſe que l'on tourne les yeux ſur ſoy. Or comme la Tragedie ne nous repreſente que des avantures extraordinaires, & qui vray-ſemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, & nous ſommes froids, à moins que l'ouvrage ne ſoit excellent, que le Poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par ſon adreſſe, & ne nous mettions en la

place de quelque Roy. Alors, j'avouë que la Tragedie nous touche; mais de crainte, mais de colere, mais de mouvemens funeftes qui nous renvoyent au logis, pleins des chofes que nous avons veuës, & incapables de tout plaifir. La Comedie n'employant que des avantures ordinaires, & qui peuvent nous arriver, nous touche toûjours; plus ou moins, felon fon degré de perfection. Quand elle eft fort bonne, elle nous fait rire. La Tragedie nous attache fi vous voulez; mais la Comedie nous amufe agreablement, & meine les ames aux champs Elifées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que pour effacer les impreffions que la Tragedie avoit faites en nous, on luy fait fouvent fucceder un divertiffement comique; mais de celuy-cy à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le fuprême degré du plaifir, aprés quoy il n'y a plus rien, c'eft la Comedie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content & de belle humeur : quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin & remply de noires idées. C'eft ce qu'il y a à gagner avec les Oreftes & les Oedipes, triftes fantofmes qu'a évoquez le Poëte Magicien dont vous nous avez parlé tantoft. Encore ferions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroiftre : cela vaut mieux que de s'ennuyer : mais où font les habiles Poëtes qui nous dépeignent ces chofes au vif? Ie ne veux pas dire que le dernier foit mort avec Euripide ou avec Sophocle;

je dis ſeulement qu'il n'y en a guere. La difficulté n'eſt pas ſi grande dans le Comique ; il eſt plus aſſeuré de nous toucher en ce que ſes incidens ſont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-meſmes plus aiſément. Cette fois là, dit Ariſte, voila des raiſons ſolides & qui meritent qu'on y réponde ; il faut y taſcher. Le meſme ennuy qui nous fait languir pendant une Tragedie, où nous ne trouvons que de mediocres beautez, eſt commun à la Comedie, & à tous les ouvrages de l'eſprit, particulierement aux Vers : Ie vous le prouverois aiſément ſi c'eſtoit la queſtion ; mais ne s'agiſſant que de comparer deux choſes également bonnes, chacune ſelon ſon genre, & la Tragedie, à ce que vous dites vous-meſme, devant l'eſtre ſouverainement, nous ne devons conſiderer la Comedie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut paſſer de la Tragedie à la Comedie ; & de celle-cy à l'autre, jamais. Ie vous le confeſſe, mais je ne tombe pas d'accord de vos conſequences, ny de la raiſon que vous apportez. Celle qui me ſemble la meilleure, eſt que dans la Tragedie nous faiſons une grande contention d'ame ; ainſi on nous repreſente en ſuite quelque choſe qui délaſſe noſtre cœur & nous remet en l'eſtat où nous eſtions avant le ſpectacle, afin que nous en puiſſions ſortir ainſi que d'un ſonge. Par voſtre propre raiſonnement vous voyez déja que la Comedie touche beaucoup moins que la Tragedie ; il reſte à prouver que cette derniere eſt beaucoup plus agreable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que

la memoire ne m'en échape, je vous diray qu'il s'en faut bien que la Tragedie nous renvoye chagrins & mal ſatisfaits, la Comedie tout à fait contens & de belle humeur : car, ſi nous apportons à la Tragedie quelque ſujet de triſteſſe qui nous ſoit propre, la compaſſion en détourne l'effet ailleurs, & nous ſommes heureux de répandre pour les maux d'autruy les larmes que nous gardions pour les noſtres. La Comedie au contraire nous faiſant laiſſer noſtre melancholie à la porte, nous la rend lors que nous ſortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au ſpectacle, & que nous ne ſçaurions mieux employer qu'à la pitié. Premierement niez-vous qu'elle ſoit plus noble que le Rire? Il y a ſi long temps que nous diſputons, repartit Gelaſte, que je ne vous veux plus rien nier. Et moy je vous veux prouver quelque choſe, reprit Ariſte : je vous veux prouver que la pitié eſt le mouvement le plus agreable de tous. Voſtre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Ie crains celle-cy encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'eſt un plaiſir, & tres-grand plaiſir. En voicy quelques raiſons neceſſaires & qui vous prouveront par conſequent que la choſe eſt telle que je vous dis. La pitié eſt un mouvement charitable & genereux, une tendreſſe de cœur dont tout le monde ſe ſçait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veüille paſſer pour un homme dur & impenetrable à ſes traits? Or qu'on ne faſſe les choſes loüables avec un tres grand plaiſir, je m'en rapporte à la ſatisfaction interieure des

gens de bien; je m'en rapporte à vous-mesme, & vous demande si c'est une chose loüable que de rire. Asseurément ce n'en est pas une, non plus que de boire & de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que nostre interest. Voila donc déja un plaisir qui se rencontre en la Tragedie, & qui ne se rencontre pas en la Comedie. Ie vous en puis alleguer beaucoup d'autres. Le principal à mon sens, c'est que nous nous mettons au dessus des Roys par la pitié que nous avons d'eux; & devenons Dieux à leur égard; contemplans d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs mal-heurs; ny plus ny moins que les Dieux considerent de l'Olympe les miserables mortels. La Tragedie a encore cela au dessus de la Comedie, que le Stile dont elle se sert, est sublime; & les beautez du sublime, si nous en croyons Longin & la verité, sont bien plus grandes & ont tout un autre effet que celles du mediocre. Elles enlevent l'ame, & se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques tout beaux qu'ils sont, n'ont ny la douceur de ce charme ny sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente & d'une autre qui a des graces : celle cy plaist, mais l'autre ravit. Voila proprement la difference que l'on doit mettre entre la Pitié & le Rire. Ie vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'estoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile; c'est luy cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence & d'attention, comme vous voyez. Ie

veux bien ne pas repliquer, dit Gelaste, & avoir cette complaisance pour luy : mais ce sera à condition que vous ne pretendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute. Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Poliphile, mais vous en ferez peut estre à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutesfois à l'honnesteté de Poliphile; mais en mesme temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arresterent long temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautez toutes differentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là dans des chars dorez le Prince avec sa Cour
Va gouster la fraischeur sur le déclin du jour.
L'un & l'autre Soleil unique en son espece
Estale aux regardans sa pompe & sa richesse.
Phœbus brille à l'envy du Monarque François.
On ne sçait bien souvent à qui donner sa voix.
Tous deux sont pleins d'éclat & rayonnans de gloire.
Ah, si j'estois aydé des filles de Memoire!
De quels traits j'ornerois cette comparaison!
Versailles ce seroit le Palais d'Apollon :
Les Belles de la Cour passeroient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.
En face d'un parterre au Palais opposé
Est un Amphitheatre en rampes divisé.

La descente en est douce, & presque imperceptible.
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toûjours verds les bords en sont ornez.
Le Myrte par qui sont les Amans couronnez,
Y range son feüillage en Globe, en Pyramide;
Tel jadis le tailloient les Ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe un Sphinx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.
Il se jouë avec eux, leur rit à sa maniere,
Et ne se souvient plus de son humeur si fiere.
Au bas de ce degré Latone & ses gemeaux
De gens durs & grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.
Déja les doigts de l'un en nageoires s'étendent.
L'autre en le regardant est metamorphosé.
De l'insecte & de l'homme un autre est composé.
Son épouse le plaint d'une voix de grenoüille ;
Le corps est femme encor. Tel luy mesme se moüille,
Se lave, & plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribüe à les rendre parfaits.
La Scene est un bassin d'une vaste étenduë.
Sur les bords cette engeance insecte devenuë
Tasche de lancer l'eau contre les deïtez.
A l'entour de ce lieu pour comble de beautez
Vne troupe immobile & sans pieds se repose,
Nymphes, Heros, & Dieux de la metamorphose,
Termes de qui le sort sembleroit ennuyeux
S'ils n'estoient enchantez par l'aspect de ces lieux.
Deux parterres ensuite entretiennent la veuë.

Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre & menuë.
Tous deux ont un baſſin qui lance ſes treſors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
L'onde ſort du goſier de differens reptiles.
Là ſiflent les lezards germains des crocodiles :
Et là mainte tortuë apportant ſa maiſon
Allonge en vain le col pour ſortir de priſon.
Enfin par une allée auſſi large que belle
On deſcend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une eſt un rond à pans, l'autre eſt un long canal,
Miroirs où l'on n'a point épargné le criſtal.
Au milieu du premier Phœbus ſortant de l'onde
A quitté de Thetis la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau ſort de ſon flambeau.
On void preſque en vapeur ſe reſoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de criſtal une nuë eſt formée :
Et lors que le Soleil ſe trouve vis à vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.
Les courſiers de ce Dieu commençans leur carriere
A peine ont hors de l'eau la croupe toute entiere :
Cependant on les void impatiens du frein.
Ils forment la roſée en ſecoüant leur crin.
Phœbus quitte à regret ces humides demeures :
Il ſe plaint à Thetis de la haſte des heures.
Elles pouſſent ſon char par leurs mains preparé,
Et diſent que le Somme en ſa grotte eſt rentré.
Cette figure à pans d'une place eſt ſuivie.
Mainte allée en étoile à ſon centre aboutie

Meine aux extremitez de ce vaste pourpris.
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
Par sentiers alignez l'œil va de part & d'autre :
Tout chemin est allée aux Royaumes du NOSTRE.
Muses, n'oublions pas à parler du canal.
Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.
Qu'il soit pur, transparent, que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galatée.
Iamais on n'a trouvé ses rives sans Zephirs :
Flore s'y rafraischit au vent de leurs soûpirs.
Les Nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ay dépeints, le Canal, le Rondeau,
Parterres d'un dessein agreable & nouveau,
Amphitheatres, jets, tous au Palais répondent ;
Sans que de tant d'objets les beautez se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventez !
On ne connoissoit point autresfois ces beautez.
Tous parcs estoient vergers du temps de nos Ancestres ;
Tous vergers sont faits parcs : le sçavoir de ces maistres
Change en jardins royaux ceux des simples Bourgeois,
Comme en jardins de Dieux il change ceux des Roys.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore.
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on cherira Flore,
Les Nymphes des jardins loüeront incessamment
Cet art qui les sçavoit loger si richement.

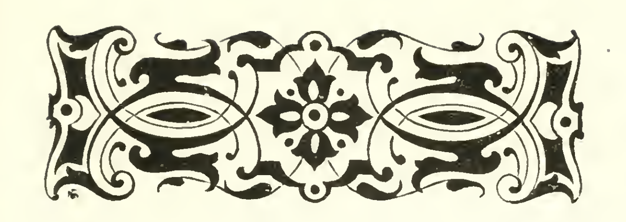
Poliphile & en suite ses trois amis prirent là dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces

merveilles, & qui fait agir tant de mains ſçavantes pour la ſatisfaction du Monarque. Ie ne rapporteray point les loüanges qu'on luy donna; elles furent grandes, & par conſequent ne luy plairoient pas. Les qualitez ſur leſquelles nos quatre amis s'étendirent furent ſa fidelité & ſon zele. On remarqua que c'eſt un genie qui s'applique à tout, & ne ſe relaſche jamais. Ses principaux ſoins ſont de travailler pour la gloire de ſon maiſtre; mais il ne croit pas que le reſte ſoit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Iupiter n'eſt au deſſous des miniſtres de ſa puiſſance. Nos quatre amis étant convenus de toutes ces choſes allerent en ſuite voir le Salon & la galerie qui ſont demeurez debout aprés la Fête qui a eſté tant vantée. On a jugé à propos de les conſerver afin d'en baſtir de plus durables ſur le modele. Tout le monde a oüi parler des merveilles de cette Feſte, des Palais devenus jardins & des jardins devenus Palais, de la ſoudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainſi dire, ces choſes, & qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce ſpectacle. Quelques perſonnes en ont fait la deſcription avec beaucoup d'élegance & d'exactitude; c'eſt pourquoy je ne m'arreſteray point en cet endroit; je diray ſeulement que nos quatre amis s'aſſirent ſur le gazon qui borde un ruiſſeau, ou plûtoſt une goulette, dont cette galerie eſt ornée. Les feüillages qui la couvroient eſtant déja ſecs & rompus en beaucoup d'endroits,

laiſſoient entrer aſſez de lumiere pour faire que Poliphile luſt aiſément. Il commença donc de cette ſorte le recit des malheurs de ſon Heroïne.







LIVRE SECOND.



La criminelle Pſiché n'eut pas l'aſſurance de dire un mot. Elle ſe pouvoit jetter à genoux devant ſon mary : elle luy pouvoit conter comme la choſe s'eſtoit paſſée : & ſi elle n'euſt juſtifié entierement ſon deſſein, elle en auroit du moins rejetté la faute ſur ſes deux ſœurs. En tout cas elle pouvoit demander pardon, proſternée aux pieds de l'Amour, les luy embraſſant avec des marques de repentir, & les luy moüillant de ſes larmes. Il y avoit outre cela un party à prendre ; c'eſtoit de relever le poignard par la pointe, & le preſenter à ſon mary en luy découvrant ſon ſein, & en l'invitant de percer un cœur qui s'eſtoit revolté contre luy. L'eſtonnement & ſa conſcience luy oſterent l'uſage de la parole & celuy des ſens. Elle

demeura immobile, & baiſſant les yeux elle attendit avec des tranſes mortelles ſa deſtinée. Cupidon outré de colere ne ſentit pas la moitié du mal que la goute d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jetta quelques regards foudroyans ſur la malheureuſe Pſiché : puis ſans luy faire ſeulement la grace de luy reprocher ſon crime, ce Dieu s'envola, & le Palais diſparut. Plus de Nymphes, plus de Zephire : la pauvre épouſe ſe trouva ſeule ſur le rocher, demy morte, paſle, tremblante, & tellement poſſedée de ſon exceſſive douleur, qu'elle demeura long temps les yeux attachez à terre ſans ſe connoiſtre, & ſans prendre garde qu'elle eſtoit nuë. Ses habits de fille eſtoient à ſes pieds; elle avoit les yeux deſſus, & ne les appercevoit pas. Cependant l'Amour eſtoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extremitez ſon épouſe ſeroit reduite; ne voulant pas qu'elle ſe portaſt à aucune violence contre ſa vie : ſoit que le courroux du Dieu n'euſt pas eſteint tout à fait en luy la compaſſion; ſoit qu'il reſervaſt Pſiché à de longues peines, & à quelque choſe de plus cruel que de ſe tuer ſoy-meſme. Il la vid tomber évanoüie ſur la roche dure, cela le toucha; mais non juſqu'au poinct de l'obliger à ne ſe plus ſouvenir de la faute de ſon épouſe. Pſiché ne revint à ſoy de long temps apres. La premiere penſée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là conſiderant les abyſmes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes preſtes à la mettre en pieces; & levant quelquesfois les yeux vers la lune qui l'éclairoit :

Sœur du Soleil, luy dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empefche pas de me regarder. Sois témoin du defefpoir d'une malheureufe; & fay moy la grace de raconter à celuy que j'ay offenfé, les circonftances de mon trépas; mais ne les racontes point aux perfonnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta courfe des miferables; dy-moy, y a en a-t-il un de qui l'infortune ne foit legere au prix de la mienne? Rochers élevez, qui ferviez naguere de fondemens à un Palais dont j'eftois maiftreffe, qui auroit dit que la nature vous euft formez pour me fervir maintenant à vn ouvrage fi different? A ces mots elle regarda encore le precipice; & en mefme temps la mort fe monftra à elle fous la forme la plus affreufe. Plufieurs fois elle voulut s'élancer, plufieurs fois auffi un fentiment naturel l'en empefcha. Quelles font, dit-elle, mes deftinées! j'ay quelque beauté, je fuis jeune; il n'y a qu'un moment que je poffedois le plus agreable de tous les Dieux, & je vas mourir! je me vas moy mefme donner la mort! faut-il que l'Aurore ne fe leve plus pour Pfiché? quoy voila les derniers inftans qui me font donnez par les Parques : Encore fi ma nourrice me fermoit les yeux : fi je n'eftois point privée de la fepulture. Ces irrefolutions, & ces retours vers la vie qui font la peine de ceux qui meurent, & dont les plus defefperez ne font pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de noftre Heroine. Douce lumiere, s'écria-t-elle, qu'il eft difficile de te quitter! Helas! en quels lieux iray-je quand je me feray bannie moy-

mesme de ta presence? Charitables filles d'enfer, aydez-moy à rompre les nœuds qui m'attachent; venez, venez me representer ce que j'ay perdu. Alors elle se recueillit en elle mesme; & l'image de son malheur étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude & de violence, que le Zephire qui l'observoit & qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du desespoir l'auroit amenée à ce poinct, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remede. Psiché n'estoit plus, s'il eust attendu encor un moment. Il la retira du goufre; & luy faisant prendre un autre chemin dans les airs que celuy qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, & l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute & fort escarpée pouvoit passer pour un precipice encor plus horrible que le premier. C'est l'ordinaire des malheureux d'interpreter toutes choses sinistrement. Psiché se mit en l'esprit que son époux outré de ressentiment ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyast, ce genre de mort estant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il estoit plus lent, & par consequent plus cruel. Peut estre mesme ne faloit-il pas qu'elle soüillast de son sang ces Rochers. Sçavoit-elle si son mary ne les avoit point destinez à un usage tout opposé? Ce pouvoit estre une retraite amoureuse où l'Infant de Cypre craignant sa mere logeoit secretement ses maistresses comme il y avoit logé son épouse: car le lieu estoit

écarté & inacceſſible : ainſi elle auroit commis un ſacrilege ſi elle avoit fait ſervir à ſon deſeſpoir ce qui ne ſervoit qu'aux plaiſirs. Voilà comme raiſonnoit la pauvre Pſiché, ingenieuſe à ſe procurer du mal; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eüe l'Amour, à qui cet endroit où la belle ſe trouvoit alors, eſtoit venu fortuitement dans l'eſprit; ou qui peut-eſtre l'avoit laiſſé à la diſcretion du Zephire. Il vouloit la faire ſouffrir; tant s'en faut qu'il exigeaſt d'elle une mort ſi prompte. Dans cette penſée il défendit au Zephire de la quitter, (pour quelque occaſion que ce fuſt, quand meſme Flore luy auroit donné un rendez-vous) tant que cette premiere violence euſt jetté ſon feu. Ie me ſuis eſtonné cent-fois comme le Zephire n'en devint pas amoureux. Il eſt vray que Flore a bien du merite, puis de courir ſur les pas d'un maiſtre, & d'un maiſtre comme l'Amour, c'euſt eſté à luy une perfidie trop grande, & meſme inutile. Ayant donc l'œil inceſſamment ſur Pſiché, & luy voyant regarder le fleuve d'une maniere toute pitoyable, il ſe douta de quelque nouvelle penſée de deſeſpoir ; & pour n'eſtre pas ſurpris encore une fois, il en avertit auſſi-toſt le dieu de ce fleuue, qui de bonne fortune tenoit ſa cour à deux pas de là, & qui avoit alors aupres de luy la meilleure partie de ſes Nymphes. Ce Dieu eſtoit d'un temperament froid, & ne ſe ſoucioit pas beaucoup d'obliger la Belle ny ſon mary. Neantmoins la crainte qu'il eut que les poëtes ne le diffamaſſent, ſi la premiere beauté du monde, fille de Roy, & femme d'un Dieu, ſe noyoit chez luy, & ne

l'appellaſſent Frere du Stix, cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ſes Nymphes qu'elles recueilliſſent Pſiché, & qu'elles la portaſſent vers l'autre rive, qui eſtoit moins haute & plus agreable que celle-là, prés de quelque habitation. Les Nymphes luy obeïrent avec beaucoup de plaiſir. Elles ſe rendirent toutes à l'endroit où eſtoit la Belle, & ſe cacherent ſous le rivage. Pſiché faiſoit alors des réflexions ſur ſon avanture, ne ſçachant que conjecturer du deſſein de ſon mary, ny à quelle mort ſe reſoudre. A la fin tirant de ſon cœur un profond ſoupir : Et bien, dit-elle, je finiray ma vie dans les eaux : veüillent ſeulement les deſtins que ce ſupplice te ſoit agreable. Auſſi toſt elle ſe precipita dans le fleuve, bien eſtonnée de ſe voir incontinent entre les bras de Cimodocé & de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuſe rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faiſoient preſque que de la quitter : Car l'Amour en avoit choiſi de toutes les ſortes & dans tous les chœurs pour ſervir de filles d'honneur à noſtre Heroïne pendant le temps bien-heureux où elle avoit part aux affections & à la fortune d'un Dieu. Cette rencontre qui devoit du moins luy apporter quelque conſolation, ne luy apporta au contraire que du déplaiſir. Comment ſe reſoudre ſans mourir à paroiſtre ainſi malheureuſe & abandonnée devant celles qui la ſervoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle eſt la folie de l'eſprit humain ; les perſonnes nouvellement décheües de quelque eſtat floriſſant fuyent les gens qui les connoiſſent avec plus de

ſoin qu'elles n'évitent les eſtrangers, & preferent ſouvent la mort au ſervice qu'on leur peut rendre. Nous ſupportons le malheur, & ne ſçaurions ſupporter la honte. Ie ne vous aſſureray pas ſi ce fleuve avoit des Tritons, & ne ſçais pas bien ſi c'eſt la couſtume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis aſſeurer, c'eſt qu'aucun Triton n'approcha de noſtre Heroïne. Les ſeules Nayades eurent cet honneur. Elles ſe preſſoient ſi fort autour de la Belle que malaiſément un Triton y euſt trouvé place. Naïs & Cimodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement & de laſſitude elle ſe laiſſoit aller la teſte languiſſamment, tantoſt ſur l'une tantoſt ſur l'autre, arroſant leur ſein tour à tour avec ſes larmes. Auſſi-toſt qu'elle fut à bord, ces deux Nymphes qui avoient eſté du nombre de ſes favorites (comme prudentes & diſcretes entre toutes les Nymphes du monde) firent ſigne à leurs compagnes de ſe retirer; &, ne diminüant rien du reſpect avec lequel elles la ſervoient pendant ſa fortune, elles prirent ſes habits des mains du Zephire qui ſe retira auſſi; & demanderent à Pſiché ſi elle ne vouloit pas bien qu'elles euſſent l'honneur de l'habiller encore une fois. Pſiché ſe jetta à leurs pieds pour toute reſponſe, & les leur baiſa. Cet abaiſſement exceſſif leur cauſa beaucoup de confuſion & de pitié. L'Amour meſme en fut touché plus que de pas une choſe qui fuſt arrivée à noſtre Heroïne depuis ſa diſgrace. Il ne l'avoit point quittée de veüe, recevant quelque ſatisfaction à l'aſpect du mal qu'elle ſe faiſoit; car cela ne

pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon gouſtoit dans les airs ce cruel plaiſir. Le battement de ſes aiſles obligea Naïs & Cimodocé de tourner la teſte. Elles apperceurent le Dieu; & par conſideration, tout au moins autant que par reſpect, mais principalement pour faire plaiſir à la Belle, elles ſe retirerent à leur tour. Et bien Pſiché, dit l'Amour, que te ſemble de ta fortune? eſt ce impunément que l'on veut tuer le maiſtre des Dieux? il te tardoit que tu te fuſſes détruite : te voila contente; tu ſçais comme je ſuis fait, tu m'as veu : mais dequoi cela te peut-il ſervir? je t'avertis que tu n'es plus mon épouſe. Iuſques-là la pauvre Pſiché l'avoit écouté ſans lever les yeux : à ce mot d'épouſe elle dit : Helas je ſuis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'oſe ſeulement eſperer que vous me recevrez pour eſclave. Ny mon eſclave non plus, reprit l'Amour; c'eſt de ma mere que tu l'es; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu ſouffres, mais je ne veux pas que tu meures; tu en ſerois trop toſt quitte. Que ſi tu as deſſein de m'obliger, vange moy de tes deux Demons de ſœurs; n'écoute ny conſideration du ſang ny pitié; ſacrifie-les moy. Adieu Pſiché; la bruſlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de noſtre Heroïne reprit des forces. Execrable lampe! maudite lampe! avoir bruſlé un Dieu ſi ſenſible & ſi delicat! qui ne ſçauroit rien endurer! l'Amour! Pleure, pleure, Pſiché: ne te repoſe ny jour

ny nuit : cherche ſur les monts & dans les vallées quelque herbe pour le guerir, & porte-la luy. S'il ne s'eſtoit point tant preſſé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que ſon mal me fait, & ce luy feroit un ſoulagement : mais il eſt party ! il eſt party ſans me laiſſer aucune eſperance de le revoir. Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de noſtre Belle, & amena ce jour-là force nouveautez. Venus, entre autres, fut avertie de ce qui eſtoit arrivé à Pſiché : & voyez comme les choſes ſe rencontrent. Les Medecins avoient ordonné à cette Déeſſe de ſe baigner, pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit ſon bain des le poinct du jour, puis ſe recouchoit. C'eſtoit dans ce fleuve qu'elle ſe baignoit d'ordinaire, à cauſe de la qualité de ſes eaus refroidiſſantes. Ie penſe meſme vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu. Vne oye babillarde qui ſçavoit ces choſes & qui ſe trouvant cachée entre des glayeuls avoit veu Pſiché arriver à bord, & avoit entendu enſuite les reproches de ſon mary, ne manqua pas d'aller redire à Venus toute l'avanture de poinct en poinct. Venus ne perd point de temps ; elle envoye gens de tous les coſtez avec ordre de luy amener morte ou vive Pſiché ſon eſclave. Il s'en falut peu que ces gens ne la rencontraſſent. Des que ſon époux l'eut quittée elle s'habilla, ou pour mieux parler elle jetta ſur ſoy ſes habits : c'eſtoient ceux qu'elle avoit quitez en ſe mariant, habits lugubres, & commandez par l'oracle, comme vous pouvez vous en ſouvenir. En cet eſtat elle reſo-

lut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la bruſlure de ſon mary, puis de le chercher luy meſme. Elle n'eut pas marché vne demie heure qu'elle crût appercevoir vn peu de fumée qui ſortoit d'entre des arbres & des rochers. C'eſtoit l'habitation d'un peſcheur ſituée au penchant d'un mont, où les chevres meſme, avoient de la peine à monter. Ce mont reveſtu de cheſnes auſſi vieux que luy, & tout plein de rocs, preſentoit aux yeux quelque choſe d'effroyable mais de charmant. Le caprice de la Nature ayant creuſé deux ou trois de ces rochers qui eſtoient voiſins l'un de l'autre, & leur ayant fait des paſſages de communication & d'iſſuë, l'induſtrie humaine avoit achevé cet ouvrage, & en avoit fait la demeure d'un bon vieillard & de deux jeunes bergeres. Encore que Pſiché dans ces commencemens fuſt timide, & apprehendaſt la moindre rencontre, ſi eſt ce qu'elle avoit beſoin de s'enquerir en quelle contrée elle eſtoit, & ſi on ne ſçavoit pas une compoſition, une racine ou une herbe pour la brûlure de ſon mary. Elle dreſſa donc ſes pas vers le lieu où elle avoit veu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque coſté que ſa veuë ſe puſt étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit ſentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun : de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient ſon habit, quelquefois la peau, ſans que d'abord elle le ſentiſt. L'affliction ſuſpendoit en elle les autres douleurs. A la fin ſon linge qui eſtoit

moüillé, le froid du matin, les épines & la rosée commencerent à l'incommoder. Elle se retira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût; puis un petit pré dont l'herbe estoit encore aussi vierge que le jour qu'elle naquit, la mena jusques sur le bord d'un torrent. C'estoit un torrent & un abysme. Vn nombre infiny de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazoüillement à peu prés semblable à celuy des catadupes du Nil. Psiché arrestée tout court par cette barriere, & d'ailleurs extrémement abättuë, tant de la douleur que du travail, & pour avoir passé sans dormir une nuit entiere, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva. Deux satellites de son ennemie arriverent un moment aprés en ce mesme endroit. La ravine les empescha de passer outre : ils s'arresterent quelque-temps à la regarder, avec un si grand peril pour Psiché, que l'un d'eux marcha sur sa robe, & croyant la Belle aussi loin de luy qu'elle en estoit prés, il dit à son camarade : Nous cherchons icy inutilement : ce ne sçauroient estre que des oiseaux qui se refugient dans ces lieux; nos compagnons seront plus heureux que nous : & je plains cette personne s'ils la rencontrent : car nostre Maistresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble à la voir que ce soit la mesme douceur; mais je vous la donne pour une femme vindicative, & aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psiché luy dispute la préeminence des charmes :

c'eſt juſtement le moyen de la rendre furieuſe, & d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ſes petits : ſa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ſes mains. Pſiché entendit ces mots fort diſtinctement, & rendit graces au hazard qui en luy donnant des frayeurs mortelles, luy donnoit auſſi un avis qui n'eſtoit nullement à negliger. De bonheur pour elle ces gens partirent preſque auſſi-toſt. A peine elle en eſtoit revenuë, que ſur l'autre bord de la ravine un nouveau ſpectacle luy cauſa de l'eſtonnement. La vieilleſſe en propre perſonne luy apparut chargée de filets, & en habit de peſcheur. Les cheveux luy pendoient ſur les épaules, & la barbe ſur la ceinture. Vn tres-beau vieillard, & blanc comme un lys, mais non pas ſi frais, ſe diſpoſoit à paſſer. Son front eſtoit plein de rides, dont la plus jeune eſtoit preſque auſſi ancienne que le déluge. Auſſi Pſiché le prit pour Deucalion, & ſe mettant à genoux ; Pere des humains, luy cria-t-elle, protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laiſſa tomber ſes filets, s'oubliant ſoy-meſme auſſi bien que s'il euſt eſté dans ſon plus bel âge ; oubliant auſſi le danger où il ſe mettroit d'eſtre rencontré par les ennemis de la Belle, s'il alloit la prendre ſur l'autre bord. Il me ſemble que je vois les Vieillards de Troye qui ſe preparent à la guerre en voyant Helene. Celuy-cy ne ſe ſoucioit pas de perir, pourveu qu'il contribuaſt à la ſeureté d'une malheureuſe comme la noſtre. Le beſoin preſſant

qu'on avoit de ſon aſſiſtance luy fit remettre au premier loiſir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il paſſa du coſté où eſtoit Pſiché ; & l'abordant de fort bonne grace, & avec reſpect, comme un homme qui ſçavoit faire autre choſe que de tromper les poiſſons ; Belle Princeſſe, dit-il (car à vos habits c'eſt le moins que vous puiſſiez eſtre) reſervez vos adorations pour les Dieux. Ie ſuis un mortel qui ne poſſede que ces filets, & quelques petites commoditez dont j'ay meublé deux ou trois rochers ſur le penchant de ce mont. Cette retraite eſt à vous auſſi bien qu'à moy : je ne l'ay point achetée : c'eſt la Nature qui l'a baſtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a ſur terre un lieu d'aſſurance contre les pourſuites des hommes c'eſt celuy-là : je l'éprouve depuis long-temps. Pſiché accepta l'azile. Le Vieillard la fit deſcendre dans la ravine, marchant devant elle, & luy enſeignant à poſer le pied, tantoſt ſur cet endroit-là, tantoſt ſur cet autre ; non ſans peril : mais la crainte donne du courage. Si Pſiché n'euſt point fuy Venus, elle n'auroit jamais oſé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverſer le torrent qui couloit au fond. Il eſtoit large, creux, & rapide. Où es-tu Zephire ? s'écria Pſiché, mais plus de Zephire. l'Amour luy avoit donné congé ſur l'aſſurance que noſtre Heroïne n'oſeroit attenter contre elle, puiſqu'il le luy avoit défendu, ny faire choſe qui luy dépluſt. En effet, elle n'avoit garde. Vn pont portatif que le Vieillard tiroit aprés ſoy ſi toſt qu'il eſtoit paſſé ſup-

pléa à ce defaut. C'eſtoit un tronc à demy pourry avec deux baſtons de ſaule pour garde-fous. Ce tronc ſe poſoit ſur deux gros cailloux qui ſervoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Pſiché paſſa donc; & n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à deſcendre. De nouveaux obſtacles ſe preſenterent. Il faloit encore grimper, & grimper par dedans un bois ſi touffu que l'ombre éternelle n'eſt pas plus noire. Pſiché ſuivoit le Vieillard, & le tenoit par l'habit. Aprés bien des peines ils arriverent à une petite eſplanade aſſez découverte, & employée à divers offices : c'eſtoit les jardins, la court principale, les avant-cours, & les avenuës de cette demeure. Elle fourniſſoit des fleurs à ſon maiſtre, & un peu de fruit, & d'autres richeſſes du jardinage. De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrez & par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature. Auſſi tenoient-ils un peu du Toſcan pour en dire la verité. Ce Palais n'avoit pour toict que cinq ou ſix arbres d'une prodigieuſe hauteur dont les racines cherchoient paſſage entre les voutes de ces rochers. Là deux jeunes Bergeres aſſiſes voyoient paiſtre à dix pas d'elles cinq ou ſix chevres, & filoient de ſi bonne grace, que Pſiché ne ſe pût tenir de les admirer. Elles avoient aſſez de beauté pour ne ſe pas voir mépriſées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit ſeize. Elles ſalüerent noſtre Heroïne d'un air naïf, & pourtant fort ſpirituel, quoy qu'un peu de honte l'accompagnaſt. Mais ce qui

ſit principalement que Pſiché crut trouver de l'eſprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles temoignerent en la regardant. Pſiché les baiſa, & leur fit un petit compliment champeſtre, dans lequel elle les loüoit de beauté & de gentilleſſe : à quoy elles reſpondirent par l'incarnat qui leur monta auſſi-toſt aux jouës. Vous voyez mes petites-filles, dit le Vieillard à Pſiché : leur mere eſt morte depuis ſix mois. Ie les éleve avec un auſſi grand ſoin que ſi ce n'eſtoient pas des bergeres. Le regret que j'ay, c'eſt que n'ayant jamais bougé de cette montagne elles ſont incapables de vous ſervir. Souffrez toutesfois qu'elles vous conduiſent dans leur demeure. Vous devez avoir beſoin de repos. Pſiché ne ſe fit pas preſſer davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deſhabillerent avec cent ſignes d'admiration à leur mode, quand elle avoit la teſte tournée ; ſe faiſant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautez qu'elles découvroient ; beautez capables de leur donner de l'amour, & d'en donner, s'il faut ainſi dire à toutes les choſes du monde. Pſiché avoit pris leur lit, couchée proprement, ſous du linge jonché de roſes. L'odeur de ces fleurs, ou la laſſitude, ou d'autres ſecrets dont Morphée ſe ſert, l'aſſoupirent incontinent. I'ay toûjours crû, & le crois encore, que le ſommeil eſt une choſe invincible. Il n'y a procés, ny affliction, ny amour qui tienne. Pendant que Pſiché dormoit, les Bergeres coururent aux fruits. On luy en fit prendre à ſon reveil, & un peu de lait. Il n'entroit guere d'autre nourriture en ce lieu. On y

vivoit à peu prés comme chez les premiers humains; plus proprement à la verité, mais de viandes que la ſeule Nature aſſaiſonnoit. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, ſans autre tapis de pied qu'un peu de mouſſe étenduë, & ſur cette mouſſe l'equipage du Dieu Morphée. Vn autre rocher plus ſpacieux, & plus richement meublé, eſtoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc & d'écorce tendre y tenoient lieu de tapiſſerie, des plumes d'oiſeaux, des feſtons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc ſervoit auſſi de feneſtre, comme celles de nos balcons; & par le moyen de l'eſplanade elle découvroit un pays fort grand, diverſifié, agreable : le Vieillard avoit abatu les arbres qui pouvoient nuire à la veuë. Vne choſe m'embaraſſe, c'eſt de vous dépeindre cette porte ſervant auſſi de feneſtre, & ſemblable à celles de nos balcons, en ſorte que le champeſtre ſoit conſervé. Ie n'ay jamais pû ſçavoir comment cela s'eſtoit fait. Il ſuffit de dire qu'il n'y avoit rien de ſauvage en cette habitation, & que tout l'eſtoit à l'entour. Pſiché ayant regardé ces choſes témoigna à noſtre Vieillard qu'elle ſouhaitoit de l'entretenir, & le pria de s'aſſeoir prés d'elle. Il s'en excuſa ſur ſa qualité de ſimple mortel, puis il obeït. Les deux filles ſe retirerent. C'eſt en vain, dit noſtre Heroïne, que vous me cachez voſtre veritable condition. Vous n'avez pas employé toute voſtre vie à peſcher, & parlez trop bien pour n'avoir jamais converſé qu'avec des poiſſons. Il eſt impoſſible que vous

n'ayez veu le beau monde, & hanté les grands ; ſi vous n'eſtes vous meſme d'une naiſſance au deſſus de ce qui paroiſt à mes yeux. Voſtre procedé, vos diſcours, l'éducation de vos filles, meſme la propreté de cette demeure me le font juger. Ie vous prie, donnez-moy conſeil. Il n'y a qu'un jour que j'eſtois la plus heureuſe femmedu monde. Mon mary eſtoit amoureux de moy. Il me trouvoit belle. Et ce mary c'eſt l'Amour. Il ne veut plus que je ſois ſa femme : je n'ay pû ſeulement obtenir de luy d'eſtre ſon eſclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zephire. I'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies, & des plus qualifiées, qui ſe tinrent heureuſes d'une parole que je leur dis, & qui baiſerent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les delices, la Comedie, rien ne me manquoit. Si j'euſſe voulu qu'un plaiſir fuſt venu des extremitez de la terre pour me trouver, j'euſſe eſté incontinent ſatisfaite. Ma felicité eſtoit telle que le changement des habits & celuy des ameublemens ne me touchoit plus. I'ay perdu tous ces avantages ; & les ay perdus par ma faute ; & ſans eſperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Ie ne vous demande pas ſi je ceſſeray de l'aymer, il m'eſt impoſſible : je vous demande auſſi peu ſi je ceſſeray de vivre, ce remede m'eſt interdit. Garde-toy, m'a dit mon mary, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je ſuis réduite : il m'eſt défendu de me ſouſtraire à la peine.

C'eſt bien le comble du deſeſpoir que de n'oſer ſe deſeſperer. Quand je le feray neantmoins, quelle punition y a-t-il par de là la mort? Me conſeillez vous de traiſner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les miniſtres de ſa fureur? Si je tombe entre ſes mains (& je ne puis m'empeſcher d'y tomber) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon deſſein n'eſt pas de m'enfoncer un fer dans le ſein : les Dieux me gardent de deſobeir à l'Amour juſqu'à ce poinct là : mais ſi je refuſe la nourriture; ſi je permets à un aſpic de décharger ſur moy ſa colere; ſi par hazard je rencontre de l'aconit, & que j'en mette un peu ſur ma langue, eſt-ce un ſi grand crime? Tout au moins me doit-il eſtre permis de me laiſſer mourir de triſteſſe. Au nom de l'Amour le vieillard s'eſtoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler il ſe proſterna, & la traitant de Déeſſe il s'alloit jetter en des excuſes qui n'euſſent finy de long-temps, ſi Pſiché ne les euſt d'abord prévenües, & ne luy euſt commandé par tous les titres qu'il voudroit luy donner, ſoit de Belle, ſoit de Princeſſe, ſoit de Déeſſe, de ſe remettre en ſa place, & de dire ſon ſentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laiſſaſt ces qualitez qui ne faiſoient rien pour la conſoler, & dont il eſtoit liberal juſques à l'excés. Le vieillard ſçavoit trop bien vivre pour conteſter de ceremonies avec l'épouſe de Cupidon. S'eſtant donc aſſis; Madame, dit-il, ou voſtre mary

vous a communiqué l'immortalité ; & cela eſtant que vous ſervira de vouloir mourir ? ou vous eſtes encore ſujette à la loy commune. Or cette loy veut deux choſes ; l'une veritablement que nous mourions ; l'autre que nous taſchions de conſerver noſtre vie le plus long-temps qu'il nous eſt poſſible. Nous naiſſons également pour l'un & pour l'autre : & l'on peut dire que l'homme a en meſme temps deux mouvemens oppoſez : il court inceſſamment vers la mort, il la fuit auſſi inceſſamment. De violer cet inſtinct, c'eſt ce qui n'eſt pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiſeau, qui ayant eu pour demeure une foreſt agreable & toute la campagne des airs, ſe void renfermé dans une cage d'un pied d'eſpace ? cependant il ne ſe donne pas la mort. Il chante au contraire, & taſche à ſe divertir. Les hommes ne ſont pas ſi ſages : ils ſe deſeſperent. Regardez combien de crimes un ſeul crime leur fait commettre. Premierement vous détruiſez l'ouvrage du Ciel, & plus cet ouvrage eſt beau plus le crime doit eſtre grand. Iugez donc quelle ſeroit voſtre faute ? En ſecond lieu vous vous défiez de la providence, ce qui eſt vn autre crime. Pouvez vous répondre de ce qui vous arrivera ? Peut-eſtre le Ciel vous reſerve-t-il un bon-heur plus grand que celuy que vous regrettez : peut-eſtre vous réjoüirez-vous bien-toſt du retour de voſtre mary, ou pour mieux dire de voſtre amant, car à ſon dépit je le juge tel. I'ay tant veu de ces amans échapez revenir incontinent, & faire ſatisfaction aux

perſonnes qui leur avoient donné ſujet de ſe plaindre ; j'ay tant veu de malheureux d'un autre coſté changer de condition & de ſentiment, que ce ſeroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loiſir de tourner ſa roüe. Outre ces raiſons generales voſtre mary vous a défendu d'attenter contre voſtre vie. Ne me propoſez point pour expedient de vous laiſſer mourir de triſteſſe ; c'eſt un détour que votre propre conſcience doit condamner. I'approuverois bien pluſtoſt que vous vous perçaſſiez le ſein d'un poignard. Celuy-cy eſt un crime d'un moment, qui a le premier tranſport pour excuſe ; l'autre eſt une continuation de crimes, que rien ne peut excuſer. Qu'il n'y ait point de punition par de là la mort, je ne penſe pas qu'on vous ait enſeigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, & de particulierement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, & qui ne la laiſſent pas envoler. Mon pere, reprit Pſiché, cette derniere conſideration fait que je me rends ; car d'eſperer le retour de mon mary, il n'y a pas d'apparence : je ſeray reduite à ne faire de ma vie autre choſe que le chercher. Ie ne le crois pas, dit le vieillard. I'oſe vous répondre au contraire qu'il vous cherchera : quelle joye alors aurez vous ? attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoiſſance de vous-meſme, & à l'eſtude de la ſageſſe : vous y menerez la vie que j'y meine depuis long-temps, & que j'y mene avec tant de tranquillité, que ſi Iupiter vouloit changer de con-

dition contre moy, je le renvoirois ſans deliberer. Mais comment vous eſtes vous aviſé de cette retraite? repartit Pſiché: Ne vous feray-je point importune ſi je vous prie de m'apprendre voſtre avanture? Ie vous la diray en peu de mots, reprit le vieillard: I'eſtois à la cour d'un Roy qui ſe plaiſoit à m'entendre, & qui m'avoit donné la charge de premier Philoſophe de ſa maiſon. Outre la faveur je ne manquois pas de biens. Ma famille ne conſiſtoit qu'en une perſonne qui m'eſtoit fort chere; j'avois perdu mon épouſe depuis long-temps. Il me reſtoit une fille de beauté exquiſe; quoy qu'infiniment au deſſous des charmes que vous poſſedez. Ie l'élevay dans des ſentimens de vertu convenables à l'eſtat de notre fortune, & à la profeſſion que je faiſois. Point de coquetterie ny d'ambition: point d'humeur auſtere non plus. Ie voulois en faire une compagne commode pour un mary, pluſtoſt qu'une maiſtreſſe agreable pour des amans. Ses qualitez la firent bien-toſt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illuſtre à la Cour. Celuy qui commandoit les armées du Roy l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épouſée, il en fut jaloux. Il luy donna des eſpions & des gardes; pauvre eſprit qui ne voyoit pas que ſi la vertu ne garde une femme en vain l'on poſe des ſentinelles à l'entour. Ma fille auroit eſté long-temps malheureuſe ſans les hazards de la guerre. Son mary fut tué dans un combat. Il la laiſſa mere d'une des filles que vous voyez, & groſſe de l'autre. L'affliction fut plus forte que le ſouvenir des mauvais traitemens du défunct. & le temps fut plus fort que l'affliction. Ma

fille reprit à la fin ſa gayeté, ſa douce converſation & ſes charmes; reſolüe pourtant de demeurer veuve, voire de mourir, pluſtoſt que de tenter un ſecond hazard. Les amans reprirent auſſi leur train ordinaire : mon logis ne deſempliſſoit point d'importuns : le plus incommode de tous fut le fils du Roy. Ma fille à qui ces choſes ne plaiſoient pas, me pria de demander pour recompenſe de mes ſervices qu'il me fuſt permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allaſmes à une maiſon des champs que j'avois. A peine eſtions-nous partis que les amans nous ſuivirent : ils y arriverent auſſi-toſt que nous. Le peu d'eſperance de s'en ſauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour, & d'en chercher un chez des peuples du voiſinage. Cela fit des guerres, & ne nous délivra point des amans : ceux de la contrée eſtoient plus perſecutans que les autres. Enfin nous nous retiraſmes au deſert, avec peu de ſuite, ſans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que noſtre fuite fuſt plus ſecrete. La retraite que nous choiſiſmes eſtoit fort cachée ; mais ce n'eſtoit rien en comparaiſon de celle-cy. Nous y paſſaſmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troiſiéme jour on ſçeut où nous nous eſtions refugiez. Vn amant vint nous demander le chemin ; un autre amant ſe mit à couvert de la pluye dans noſtre cabane. Nous voilà deſeſperez, & n'attendant de tranquillité qu'aux champs Eliſées. Ie propoſay à ma fille de ſe marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y euſt condamnée

ſous peine du dernier ſupplice : encore prefereroit elle la mort à l'hymen. Elle avoüoit bien que l'importunité des amans eſtoit quelque choſe de tres-faſcheux ; mais la tyrannie des meſchans maris alloit au de là de tous les maux qu'on eſtoit capable de ſe figurer. Que je ne me miſſe en peine que de moy ſeul ; elle ſçauroit reſiſter aux cajoleries que l'on luy feroit, & ſi l'on venoit à la violence ou à la neceſſité du mariage, elle ſçauroit encor mieux mourir. Ie ne la preſſay pas davantage. Vne nuit que je m'eſtois endormy ſur cette penſée, la Philoſophie m'apparut en ſonge. Ie veux dit-elle, te tirer de peine : ſuy moy. Ie luy obeïs. Nous traverſaſmes les lieux par où je vous ay conduite. Elle m'amena juſque ſur le ſeüil de cette habitation. Voila, dit-elle, le ſeul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin demeurerent dans ma memoire. Ie me réveillay fort content. Le lendemain je contay ce ſonge à ma fille ; & comme nous nous promenions, je remarquay que le chemin où la Philoſophie m'avoit fait entrer aboutiſſoit à noſtre cabane. Qu'eſt-il beſoin d'un plus long recit? nous fiſmes reſolution d'éprouver le reſte du ſonge. Nous congediaſmes nos domeſtiques, & nous nous ſauvaſmes avec ces deux filles dont la plus âgée n'avoit pas ſix ans ; il nous falut porter l'autre. Apres les meſmes peines que vous avez eües nous arrivaſmes ſous ces rochers. Ma famille s'y eſtant établie, je retournay prendre le peu de meubles que vous voyez ; les apportant à diverſes fois, & mes livres auſſi. Pour ce qui

nous eſtoit reſté de bagues & d'argent, il eſtoit déja en lieu d'aſſurance : nous n'en avons pas encore eu beſoin. Le voiſinage du fleuve nous fait ſubſiſter; ſinon avec luxe & delicateſſe, avec beaucoup de ſanté tout au moins. I'y prens du poiſſon que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, & où je ne ſuis connu de perſonne. Mon poiſſon n'eſt pas ſi-toſt ſur la place qu'il eſt vendu. Tous les habitans ſont gens riches, de bonne chere, fort pareſſeux. Ils ont peine à ſortir de leurs murailles, comment viendroient-ils icy m'interrompre? ſi ce n'eſt que voſtre mary s'en meſle à la fin, & qu'il nous envoye des amans, ſoit de ce lieu là, ſoit d'un autre : les amans ſe font paſſage par tout; ce n'eſt pas pour rien que leur protecteur a des aiſles. Ces filles comme vous voyez ſont en âge de l'apprehender. Ie ne ſuis pourtant pas certain qu'elles prennent la choſe du meſme biais que l'a toûjours priſe leur mere. Voila, Madame, comme je ſuis arrivé icy. Le vieillard finit par l'exageration de ſon bon-heur, & par les loüanges de la ſolitude. Mais mon pere, reprit Pſiché, eſt-ce un ſi grand bien que cette ſolitude dont vous parlez? eſt-il poſſible que vous ne vous y ſoyez point ennuyé vous ny voſtre fille? à quoy vous eſtes vous occupez pendant dix années? A nous preparer pour une autre vie, luy répondit le vieillard : nous avons fait des reflexions ſur les fautes & ſur les erreurs à quoy ſont ſujets les hommes. Nous avons employé le temps à l'eſtude. Vous ne me perſuaderez point, repartit Pſiché, qu'une grandeur legitime & des plaiſirs innocens ne ſoient

preferables au train de vie que vous menez. La veritable grandeur à l'égard des Philosophes, luy répliqua le vieillard, est de regner sur soy-mesme, & le veritable plaisir de joüir de soy. Cela se trouve en la solitude, & ne se trouve guere autre-part. Ie ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moy, ce seroit un mal pour vous. Vne personne que le Ciel a composée avec tant de soin & avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, & regner ailleurs que dans le desert. Helas, mon pere, dit nostre Heroïne en soûpirant, vous me parlez de regner, & je suis esclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je regne? Ce ne peut estre ny sur mon cœur ny sur celuy de l'Amour; de regner sur d'autres c'est une gloire que je refuse. Là dessus elle luy conta son histoire succinctement. Aprés avoir achevé, Vous voyez, dit-elle, combien j'ay sujet de craindre Venus. I'ay toutesfois resolu de me mettre en queste de mon mary devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiete trop: ne sçavez-vous point un secret pour le guerir sans douleur & en un moment? Le Vieillard soûrit: I'ay, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les mineraux, & n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal: mais croyez-vous que les Dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en ayent de bons, & de bons Medecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vostre époux: pour cela il vout faut attendre; laissez-le dormir sur sa colere: si vous vous presentez à luy devant

que le temps l'ait adoucie, vous vous mettrez au hazard d'eſtre rebutée, ce qui vous feroit d'une tres-perilleuſe conſequence pour l'avenir. Quand les maris ſe ſont fâchez une fois, & qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur couſte plus rien aprés. Pſiché ſe rendit à cet avis, & paſſa huit jours en ce lieu-là, ſans y trouver le repos que ſon hoſte luy promettoit. Ce n'eſt pas que l'entretien du Vieillard & celuy meſme des jeunes filles, ne charmaſſent quelquesfois ſon mal; maisi ncontinent elle retournoit aux ſoûpirs, & le Vieillard luy diſoit que l'affliction diminueroit ſa beauté qui eſtoit le ſeul bien qui luy reſtoit & qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allegué de raiſon à noſtre Heroïne qui luy plûſt tant. Ce n'eſtoit pas ſeulement au Vieillard qu'elle parloit de ſa paſſion : elle demandoit quelquesfois conſeil aux choſes inanimées : elle importunoit les arbres & les rochers. Le Vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Vn peu de jour y venoit d'enhaut. Des deux coſtez de la route eſtoient des réduits où une Belle pouvoit s'endormir ſans beaucoup de temerité. Les Sylvains ne frequentoient pas cette foreſt ; ils la trouvoient trop ſauvage. La commodité du lieu obligea Pſiché d'y faire des vers, & d'en rendre les Heſtres participans. Elle rappella les idées de la Poëſie que les Nymphes luy avoient données. Voicy à peu prés le ſens de ſes Vers.

Que nos plaiſirs paſſez augmentent nos ſupplices!

Qu'il eſt dur d'éprouver aprés tant de delices
Les cruautez du ſort !
Faloit-il eſtre heureuſe avant qu'eſtre coupable ?
Et ſi de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoy m'aymer d'abord !

Que ne puniſſois-tu mon crime par avance !
Il eſt bien temps d'oſter à mes yeux ta preſence,
Quand tu luis dans mon cœur.
Encor ſi j'ignorois la moitié de tes charmes?
Mais je les ay tous veus : j'ay veu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

I'ay veu la beauté meſme, & les graces dormantes.
Vn doux reſſouvenir de cent choſes charmantes
Me ſuit dans les deſerts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma memoire me dit : Quoy Pſiché, tu reſpires
Aprés ce que tu perds ?

Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait déſenſe
D'attenter ſur des jours qu'il tient en ſa puiſſance
Tout malheureux qu'ils ſont.
Le cruel veut helas que mes mains ſoient captives.
Ie n'oſe me ſouſtraire aux peines exceſſives
Que mes remords me font.

C'eſt ainſi qu'en un bois Pſiché contoit aux arbres
Sa douleur dont l'excés faiſoit fendre les marbres

Habitans de ces lieux.
Rochers qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versez ses beaux yeux.

Elle n'avoit guere d'autre plaisir. Vne fois pourtant la curiosité de son sexe & la sienne propre, luy fit écouter une conversation secrete des deux Bergeres. Le Vieillard avoit permis à l'aisnée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu prés comme nos Romans, & l'avoit défendu à la cadete, luy trouvant l'esprit trop ouvert & trop éveillé. C'est une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empescher de sçavoir ce que c'est qu'Amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort, & cela est mesme inutile, la Nature servant d'Astrée. Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien leu, croit qu'on n'a garde de la tromper, & est plûtost prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en guarentir. Si jamais vous avez des filles laissez-les lire. Celles-cy s'entretenoient à l'écart. Psiché estoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vist. La cadete dit à l'aisnée : Ie vous prie, ma sœur, consolez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faisois : vous semble-t-il pas que la presence de Psiché nous ait changée l'une & l'autre ? I'avois du plaisir à me regar-

der devant qu'elle vinſt, je n'y en ay plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aiſnée. Il ſe faut bien regarder, reprit la cadete : comment feroit-on autrement pour s'ajuſter comme il faut? Penſez-vous qu'une fille ſoit comme une fleur qui ſçait arranger ſes feüilles ſans ſe ſervir de miroir? ſi j'eſtois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvaſt pas à ſon gré? Rencontrée dans ce deſert? dit l'aiſnée : vous me faites rire. Ie ſçais bien, reprit la cadete, qu'il eſt difficile d'y aborder; mais cela n'eſt pas abſolument impoſſible. Pſiché n'a point d'aiſles, ny nous non plus, nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Pſiché, que ſignifient les paroles qu'elle a gravées ſur nos Heſtres? pourquoy mon pere l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? d'où vient qu'elle ſoûpire inceſſamment? qui eſt cet Amour qu'elle dit qu'elle ayme? Il faut que ce ſoit ſon frere, repartit l'aiſnée. Ie gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere? C'eſt donc ſon mary, repliqua la ſœur. Ie vous entends bien, reprit la cadete; mais les maris viennent-ils au monde tout faits? ne ſont-ils point quelque autre choſe auparavant? qu'eſtoit l'Amour à ſa femme devant que de l'épouſer? c'eſt ce que je vous demande. Et ce que je ne vous diray pas, répondit la ſœur; car on me l'a défendu. Vous feriez bien eſtonnée, dit la jeune fille, ſi je le ſçavois déja. C'eſt un mot qui m'eſt venu dans l'eſprit ſans que perſonne me l'ait appris. Devant que l'Amour fuſt le mary de Pſiché c'eſtoit ſon Amant. Qu'eſt-ce à

dire Amant? s'écria l'aiſnée; y a-t-il des Amans au monde? S'il y en a? reprit la cadete : voſtre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? il y a tantoſt ſix mois que le mien ne me parle d'autre choſe. Petite fille, reprit ſa ſœur, ſi l'on vous entend vous ſerez criée. Quel mal y a-t-il à ce que je dis? luy repartit la jeune Bergere. Hé ma chere ſœur, continua-t-elle en luy jettant les deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'aiſnée. C'eſt à cauſe de cela, reprit la cadete, que j'ay une extrême envie de le ſçavoir. Ie me laſſe d'eſtre un enfant & une ignorante. I'ay reſolu de prier mon pere qu'il me meine un de ces jours à la ville: & la premiere fois que Pſiché ſe parlera à elle meſme, ce qui luy arrive ſouvent eſtant ſeule, je me cacheray pour l'entendre. Cela n'eſt pas neceſſaire, dit tout haut Pſiché de l'endroit où elle eſtoit. Elle ſe leva auſſi-toſt, & courut à nos deux Bergeres qui ſe jetterent à ſes genoux ſi confuſes qu'à peine pûrent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Pſiché les baiſa, les prit par la main, & les fiſt aſſeoir à coſté d'elle, puis leur parla de cette maniere. Vous n'avez rien dit qui m'offenſe, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adreſſant à la jeune ſœur & en la baiſant encore une fois, je vous ſatisferay tout à l'heure ſur vos ſoupçons. Voſtre pere m'avoit priée de ne le pas faire: mais puiſque ſes précautions ſont inutiles, & que la Nature vous en a déja tant appris, je vous diray qu'en effet il y a au monde un certain peuple agreable, inſi-

nuant, dont les manieres ſont tout à fait douces, qui ne ſonge qu'à nous plaire, & nous plaiſt auſſi. Il n'a rien d'extraordinaire en ſon viſage ny en ſa mine, cependant nous le trouvons beau pardeſſus tous les autres peuples de l'Univers. Quand on en vient là les ſœurs & les freres ne ſont plus rien. Ce peuple eſt répandu par toute la terre ſous le nom d'amans. De vous dire préciſement comme il eſt fait, c'eſt une choſe impoſſible ; en certains païs il eſt blanc ; en d'autres païs il eſt noir. L'Amour ne dedaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu eſtoit mon amant devant que de m'épouſer ; & ce qui vous eſtonneroit ſi vous ſçaviez comme ſe gouverne le monde, c'eſt qu'il l'eſtoit meſme eſtant mon mary; mais il ne l'eſt plus. En ſuite de cette déclaration Pſiché leur conta ſon avanture bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son recit eſtant achevé ; Ie vous ay, dit-elle, conté ces choſes afin que vous faſſiez deſſus des reſlexions, & qu'elles vous ſervent pour la conduite de voſtre Vie. Non que mes malheurs provenant d'une cauſe extraordinaire doivent eſtre tirez à conſequence par des bergeres, ny qu'ils doivent vous dégouſter d'une paſſion dont les peines meſme ſont des plaiſirs : Comment reſiſteriez-vous à la puiſſance de mon mary ? tout ce qui reſpire luy ſacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient diſpenſer. Ces cœurs y viennent à leur tour. I'ay veu le temps que le mien eſtoit du nombre. Ie dormois tranquillement, on ne m'entendoit point ſoûpirer, je ne pleurois point ; je n'eſtois pas plus

heureufe que je le fuis. Cette felicité languiffante n'eft pas une chofe fi fouhaitable que voftre pere fe l'imagine : les Philofophes la cherchent avec un grand foin, les morts la trouvent fans nulle peine. Et ne vous arreftez pas à ce que les Poëtes difent de ceux qui ayment ; ils leur font paffer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuyent jamais. Ce que vous avez à faire eft de bien choifir, & de choifir une fois pour toutes : une fille qui n'ayme qu'en un endroit ne fçauroit eftre blâmée ; pourveu que l'honnefteté, la difcretion, la prudence, foient conductrices de cette affaire, & pourveu qu'on garde des bornes, c'eft à dire qu'on faffe femblant d'en garder. Quand vos Amours iront mal, pleurez, foûpirez, defefperez-vous ; je n'ay que faire de vous le dire ; faites feulement que cela ne paroiffe pas ; quand elles iront bien que cela paroiffe encor moins ; fi vous ne voulez que l'envie s'en mefle, & qu'elle corrompe de fon venin toute voftre beatitude ; comme vous voyez qu'il eft arrivé à mon égard. I'ay crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis ; & ne comprens pas la penfée de voftre pere. Il fçait bien que vous ne demeurerez pas toûjours dans cette ignorance ; qu'attend-il donc ? que voftre propre experience vous rende fages ? Il me femble qu'il vaudroit mieux que ce fuft l'experience d'autruy ; & qu'il vous permift la lecture à l'une auffi bien qu'à l'autre : je vous promets de luy en parler. Pfiché plaidoit la caufe de fon époux : & peut-eftre fans cela n'auroit elle pas

inſpiré ces ſentimens aux deux jeunes filles. Les ſœurs l'écoutoient comme une perſonne venüe du Ciel. Il ſe tint en ſuite entre les trois Belles un conſeil ſecret touchant les affaires de noſtre Heroïne. Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur ſembloit de ſon avanture, & quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les ſœurs la prierent de trouver bon qu'elles demeuraſſent dans le reſpect, & s'abſtinſſent de dire leur ſentiment : il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de deliberer ſur la fortune d'une Déeſſe. Quel conſeil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore veu que leur troupeau ? Noſtre Heroïne les preſſa tant que l'aiſnée luy dit qu'elle approuvoit ſes ſoûmiſſions & ſon repentir : qu'elle luy conſeilloit de continuer ; car cela ne pouvoit luy nuire & pouvoit extremement luy profiter : qu'aſſeurement ſon mary n'avoit point diſcontinüé de l'aymer ; ſes reproches, & le ſoin qu'il avoit eu d'empeſcher qu'elle ne mouruſt, ſa colere meſme en eſtoient des temoignages infaillibles : il vouloit ſans plus luy faire acheter ſes bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuſes. C'eſtoit un ſecond ragouſt dont il s'aviſoit, & qui tout conſideré n'eſtoit pas à beaucoup pres ſi eſtrange que le premier.. La cadete fut d'un avis tout contraire, & s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu eſtoit-il raiſonnable ? avoit-il des yeux de laiſſer languir à ſes pieds la fille d'un Roy, Reyne elle-meſme de la beauté ? Tout cela parce qu'on avoit eu la curioſité de le voir. La belle raiſon de quitter ſa femme, & de faire un ſi grand bruit ! S'il euſt

eſté laid, il euſt eu ſujet de ſe faſcher; mais eſtant ſi beau, on luy avoit fait plaiſir. Bien loin que cette curioſité fuſt blaſmable, elle meritoit d'eſtre loüée, comme ne pouvant provenir que d'excés d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que voſtre mary revienne au logis. Ie ne connois ny le naturel des Dieux ny celuy des hommes, mais je juge d'autruy par moy-meſme, & crois que chacun eſt fait à peu prés de la meſme ſorte; quand nous avons quelque different ma ſœur & moy, ſi je fais la froide & l'indifferente elle me recherche; ſi elle ſe tient ſur ſon quant-à-moy je vas au devant. Pſiché admira l'eſprit de nos deux bergeres, & conjectura que la cadete avoit attrapé les livres dont la bibliotheque de ſa ſœur eſtoit compoſée, & les avoit leus en cachete : Ajouſtez aux livres l'excellence du naturel, lequel ayant eſté fort heureux dans la mere de ces deux filles revivoit en l'une & en l'autre avec avantage, & n'avoit point eſté abaſtardi par la ſolitude. Pſiché préfera l'avis de l'aiſnée à celuy de la cadete. Elle reſolut de ſe mettre en queſte de ſon mary dés le lendemain. Cette entrepriſe avoit quelque choſe de bien hardi & de bien eſtrange. La fille d'un Roy aller ainſi ſeule! car pour eſtre femme d'un dieu, ce n'eſtoit pas une qualité qui deuſt faire trouver de la meſſeance en la choſe : les Déeſſes vont & viennent comme il leur plaiſt, & perſonne n'y trouve à dire. La difficulté eſtoit plus grande à l'égard de noſtre Heroïne : non ſeulement elle apprehendoit de rencontrer les ſatellites de ſon ennemie,

mais tous les hommes en general. Et le moyen d'empeſcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoy que ſon habit fuſt de deüil, c'eſtoit auſſi un habit de nopces, chargé de diamans en beaucoup d'endroits, & qui avoit conſumé deux années du revenu de ſon pere. Tant de beauté en une perſonne, & de richeſſes en ſon veſtement tenteroient le premier venu. Elle eſperoit veritablement que ſon mary preſerveroit la perſonne, & empeſcheroit que l'on n'y touchaſt : les diamans deviendroient ce qu'il plairoit au deſtin. Quand elle n'auroit rien eſperé, je crois qu'il n'en euſt eſté autre choſe. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle eſtoit piquée d'une mouſche : je ſoupçonne fort cette mouſche de reſſembler à l'Amour autrement que par les aiſles. Bien prit à Pſiché que la mouſche qui la piquoit eſtoit ſon mary; cela excuſoit toutes choſes. L'Aiſnée des deux filles luy propoſa de ſe faire faire un autre habit dans cette Ville voiſine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce ſoin là ſi elle le jugeoit à propos. Pſiché qui voyoit que cette fille eſtoit d'une taille à peu prés comme la ſienne, ayma mieux changer d'habit avec elle, & voulut que la metamorphoſe s'en fiſt ſur le champ. C'eſtoit une occaſion de s'acquitter envers ſes hoſteſſes. Quelle ſatisfaction pour elle ſi le prix de ces diamans augmentoit celuy de ces filles, & y faiſoit mettre l'enchere par plus d'amans! Qui ſe trouva empeſchée ce fut la bergere. Le reſpect, la honte, la repugnance de recevoir ce preſent, mille choſes l'embaraſſoient : elle apprehendoit que ſon

pere ne la blaſmaſt. Toutes bergeres qu'eſtoient ces filles, elles avoient du cœur, & ſe ſouvenoient de leur naiſſance quand il en eſtoit beſoin. Il falut cette fois là que l'aiſnée ſe laiſſaſt perſuader; à condition, dit-elle, que cet habit luy tiendroit lieu de dépoſt. Nos deux Traveſties ſe trouverent en leurs nouveaux accouſtremens, comme ſi Pſiché n'euſt fait toute ſa vie autre choſe qu'eſtre Bergere, & la Bergere qu'eſtre Princeſſe. Quand elles ſe preſenterent au Vieillard, il eut de la peine à les reconnoiſtre. Pſiché ſe fit un divertiſſement de cette Metamorphoſe. Elle commençoit à mieux eſperer gouſtant les raiſons qu'on luy apportoit. Le lendemain ayant trouvé le Vieillard ſeul elle luy parla ainſi; Vous ne pouvez pas toûjours vivre, & eſtes en un âge qui vous doit faire ſonger à vos filles : que deviendront-elles, ſi vous mourez? Ie leur laiſſeray le Ciel pour tuteur, reprit le Vieillard; puis l'aiſnée a de la prudence ; & toutes deux ont aſſez d'eſprit. Si la Parque me ſurprend, elles n'auront qu'à ſe retirer dans cette ville voiſine : le peuple y eſt bon, & aura ſoin d'elles. Ie vous confeſſe que le plus ſeur eſt de prevenir la Parque. Ie les conduiray moy-meſme en ce lieu dés que vous ſerez partie. C'eſt un lieu de felicité pour les femmes; elles y font tout ce qu'elles veulent, & cela leur fait vouloir tout ce qui eſt bien. Ie ne crois pas que mes filles en uſent autrement. S'il eſtoit bien ſeant à moy de les loüer, je vous dirois que leurs inclinations ſont bonnes, & que l'exemple & les leçons de leur mere ont trouvé en elles des

ſujets déja diſpoſez à la vertu. La cadete ne vous a-t-elle point ſemblé un peu libre? Ce n'eſt que gayeté & jeuneſſe, reprit Pſiché. Elle n'ayme pas moins la gloire que ſon aiſnée. L'âge luy donnera de la retenuë : la lecture luy en auroit déja donné ſi vous y aviez conſenty. Au reſte ſervez vous des diamans qui ſont ſur l'habit que j'ay laiſſé à vos filles : cela vous aydera peut-eſtre à les marier. Non que leur beauté ne ſoit une dot plus que ſuffiſante; mais vous ſçavez auſſi bien que moy, que quand la beauté eſt riche, elle eſt de moitié plus belle. Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philoſophe. Il ne ſe voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dés le meſme jour tous quatre partirent de ce deſert. Quand ils eurent paſſé la ravine, & le petit ſentier bordé de ronces, ils ſe ſeparerent. Le Vieillard avec ſes enfans prit le chemin de la ville; Pſiché celuy que la fortune luy preſenta. La peine de ſe quitter fut égale, & les larmes bien reciproques. Pſiché embraſſa cent fois les deux jeunes filles, & les aſſeura que ſi elle rentroit en grace elle feroit tant auprés de l'Amour qu'il les combleroit de ſes biens, leur departiroit à petite meſure ſes maux, juſtement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Aprés le renouvellement des adieux & celuy des larmes chacun ſuivit ſon chemin; ce ne fut pas ſans tourner la teſte. La famille du Vieillard arriva heureuſement dans le lieu où elle avoit deſſein de s'établir. Ie vous conterois ſes avantures ſi je ne m'eſtois point preſcrit des

bornes plus reſſerrées. Peut eſtre qu'un jour les memoires que j'ay recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera ſur cette matiere, & qui s'en acquittera mieux que moy : maintenant je n'acheveray que l'hiſtoire de noſtre Heroïne. Si-toſt qu'elle eut perdu de veuë ces perſonnes, ſon deſſein ſe repreſenta à elle tel qu'il eſtoit, avec ſes inconveniens, ſes dangers, ſes peines, dont elle n'avoit apperceu juſque-là qu'une petite partie. Il ne luy reſtoit de tant de treſors qu'un ſimple habit de Bergere. Les Palais où il luy faloit coucher eſtoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une maſure. Là pour compagnie elle rencontroit des hiboux & force ſerpens. Son manger croiſſoit ſur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des cheſnes, ou ſe trouvoit parmy celles des palmiers. Qui l'auroit veuë pendant le midy, lors que la campagne n'eſt qu'un deſert, contrainte de s'appuyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit, & n'en pouvant plus de chaleur, de faim, & de laſſitude, priant le Soleil de moderer quelque peu l'exceſſive ardeur de ſes rayons, puis conſiderant la terre, & reſſuſcitant avec ſes larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit veuë, dis-je, en cet eſtat & ne ſe feroit pas fondu en pleurs auſſi bien qu'elle, auroit eſté un veritable rocher. Deux jours ſe paſſerent à aller de coſté & d'autre, puis revenir ſur ſes pas, auſſi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer ſa queſte que de la route qu'il faloit prendre. Le troiſiéme elle ſe ſouvint que l'Amour

luy avoit recommandé ſur toutes choſes de le venger. Pſiché eſtoit bonne : jamais elle n'auroit pû ſe reſoudre de faire du mal à ſes ſœurs autrement que par un motif d'obeïſſance, quelque meſchantes & quelque dignes de punition qu'elles fuſſent. Que ſi elle avoit voulu tuer ſon mary, ce n'eſtoit pas comme ſon mary, mais comme Dragon. Auſſi ne ſe propoſa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ſes ſœurs ſeparément que l'Amour vouloit l'épouſer, ayant repudié leur cadete comme indigne de l'honneur qu'il luy avoit fait : tromperie qui dans l'apparence n'aboutiſſoit qu'à les faire courir l'une & l'autre, & leur faire conſumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette reſolution elle ſe remet en chemin : & comme une perſonne de ſon ſexe vint à paſſer, (elle avoit ſoin de ſe détourner des hommes,) elle la pria de luy dire par où on alloit à certains Royaumes, ſituez en un canton, qui eſtoit entre telle & telle contrée, enfin où regnoient les ſœurs de Pſiché. Le nom de Pſiché eſtoit plus connu que celuy de ces Royaumes; ainſi cette femme comprit par là ce que l'on luy demandoit, & enſeigna à noſtre Bergere une partie de la route qu'il faloit ſuivre. A la premiere croiſée de chemins qu'elle rencontra ſes frayeurs ſe renouvellerent. Les gens qu'avoit envoyez Venus pour ſe ſaiſir d'elle, ayant rendu à leur Reyne un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déeſſe ne trouva point d'autre expedient que de faire trompeter ſa rivale. Le Crieur des Dieux eſt Mercure; c'eſt un de

ſes cent meſtiers. Venus le prit dans ſa belle humeur; & aprés s'eſtre laiſſé dérober par ce Dieu deux ou trois baiſers, & une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec luy, moyennant lequel il ſe chargea de crier Pſiché par tous les carrefours de l'Vnivers, & d'y faire planter des poſteaux où ce plaquart ſeroit affiché :

De par la Reyne de Cythere,
Soient dans l'un & l'autre Hemiſphere
Tous humains deument avertis,
Qu'elle a perdu certaine eſclave blonde,
Se diſant femme de ſon fils,
Et qui court à preſent le monde.
Quiconque enſeignera ſa retraite à Venus,
(Comme c'eſt choſe qui la touche)
Aura trois baiſers de ſa bouche;
Qui la luy livrera, quelque choſe de plus.

Noſtre Bergere rencontra donc un de ces poſteaux; il y en avoit à toutes les croiſées de chemins un peu frequentez. Aprés ſix jours de travail elle arriva au Royaume de ſon aiſnée. Cette malheureuſe femme ſçavoit déja par le moyen des plaquarts ce qui eſtoit arrivé à ſa ſœur. Ce jour-là elle eſtoit ſortie afin d'en voir un. La ſatisfaction qu'elle en eut, fut veritablement aſſez grande pour meriter qu'elle la goutaſt à loiſir. Ainſi elle renvoya à la ville la meilleure partie de ſon train; & voulut coucher en une maiſon des champs où elle alloit quelquesfois, ſituée au deſſus

d'une prairie fort agreable & fort étenduë. Là ſa joye ſe dilatoit quand noſtre Bergere paſſa. La maudite Reyne avoit voulu qu'on la laiſſaſt ſeule. Deux ou trois de ſes officiers & autant de femmes ſe promenoient à cinq cens pas d'elle, & s'entretenoient poſſible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils diſoient qu'à ce que penſoit leur maiſtreſſe. Pſiché la reconnût d'aſſez loin. L'autre eſtoit tellement occupée à ſe réjoüir du plaquart, que ſa ſœur ſe jetta à ſes genoux devant qu'elle l'apperceuſt. Quelle temerité à une Bergere! ſurprendre ſa Majeſté! la retirer de ſes reſveries! ſe jetter à ſes genoux ſans l'en avertir! il faloit chaſtier cette audacieuſe. Et qui es-tu inſolente qui oſes ainſi m'approcher? Helas, Madame, je ſuis voſtre ſœur, autrefois l'épouſe de Cupidon, maintenant eſclave, & ne ſçachant preſque que devenir. La curioſité de voir mon mary l'a mis en telle colere qu'il m'a chaſſée. Pſiché, m'a-t-il dit, vous ne meritez pas d'eſtre aymée d'un Dieu : Pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos; car de voſtre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à voſtre aiſnée, elle l'auroit conſervé, & ne feroit pas tombée dans la faute que vous avez faite; je ne ſerois pas malade d'une brûlure qui me cauſe des douleurs extrêmes, & dont je ne gueriray de long-temps. Vous n'avez que de la beauté; j'avouë que cela fait naiſtre l'amour; mais pour le faire durer il faut autre choſe, il faut ce qu'a voſtre aiſnée, de l'eſprit, de la beauté & de la prudence. Ie vous ay dit

les raiſons qui m'empeſchoient de me laiſſer voir : voſtre ſœur s'y ſeroit renduë ; mais pour vous ce n'a eſté que legereté d'eſprit, contradiction, opiniaſtreté. Ie ne m'eſtonne plus que ma mere ait deſaprouvé noſtre mariage : elle voyoit vos defauts : que je luy propoſe de trouver bon que j'épouſe voſtre ſœur, je ſuis certain qu'elle l'agréra. Si je faiſois cas de vous, je prendrois le ſoin moy-meſme de vous punir : je laiſſe cela à ma mere ; elle s'en ſçaura acquiter. Soyez ſon eſclave, puiſque vous ne meritez pas d'eſtre mon épouſe. Ie vous repudie, & vous donne à elle. Voſtre employ ſera, ſi elle me croit, de garder certaine ſorte d'oyſons qu'elle fait nourrir dans ſa ménagerie d'Amatonte. Allez la trouver tout incontinent, portez luy ces lettres ; & paſſez par le Royaume de voſtre aiſnée. Vous luy direz que je l'ayme, & que ſi elle veut m'épouſer, tous ces treſors ſont à elle. Ie vous ay traitée comme une étourdie & comme un enfant. Ie la traiteray d'une autre maniere ; & luy permettray de me voir tant qu'il luy plaira. Qu'elle vienne ſeulement ; & s'abandonne à l'haleine du Zephire, comme déja elle a fait ; j'auray ſoin qu'elle ſoit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement noſtre Hymen : je ne veux pas qu'il vous en reſte la moindre choſe ; non pas meſme cet habit que vous portez maintenant : dépoüillez-le tout à l'heure, en voila un autre : il a falu obeïr. Voila, Madame, quel eſt mon ſort. La ſœur ſe croyant déja entre les bras de l'Amour, chatoüillée de ce témoignage de ſon merite, & de mille autres penſées agreables,

ne marchanda point à ſe reſoudre en ſon ame à quitter mary & enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Pſiché : & regardant ſa cadete avec un viſage de Matrone : Ne vous avois-je pas dit auſſi, luy repartit-elle, qu'une honneſte femme ſe devoit contenter du mary que les Dieux luy avoient donné, de quelque façon qu'il fuſt fait, & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaiſoit à ce mary qu'elle penetraſt ? Si vous m'euſſiez creuë, vous ne feriez pas vagabonde comme vous eſtes. Voila ce que c'eſt qu'une jeuneſſe inconſiderée, qui veut agir à ſa teſte ; & qui ne croit pas conſeil. Encore eſtes vous heureuſe d'en eſtre quitte à ſi bon marché. Vous meritiez que voſtre mary vous fiſt enfermer dans une tour. Or bien ne raiſonnons plus ſur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire eſt de vous monſtrer le moins qu'il ſera poſſible ; & puiſqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oiſons, ne les point quiter. Il y a meſme trop de ſomptuoſité à voſtre habit. Cela ne ſent pas ſa criminelle aſſez repentante. Coupez ces cheveux, & prenez un ſac ; je vous en feray donner un : vous laiſſerez icy cet accouſtrement. Pſiché la remercia. Puiſque vous voulez, ajouſta la faiſeuſe de remonſtrances, ſuivre toûjours voſtre fantaiſie, je vous abandonne, & vous laiſſe aller où il vous plaira. Quant aux propoſitions de l'Amour, nous ferons ce qu'il ſera à propos de faire. Là deſſus elle ſe tourna vers ſes gens ; & laiſſa Pſiché qui ne s'en ſoucioit pas trop, & qui voyoit bien que ſon aiſnée avoit mordu à l'hameçon : car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus

qu'elle ne fuſt ſeule pour donner un libre cours à ſa joye. Pſiché de ce meſme pas s'en alla faire à ſon autre ſœur la meſme ambaſſade. Cette ſœur cy n'avoit plus d'époux. Il eſtoit allé en l'autre monde à grandes journées, & par un chemin plus court que celuy que tiennent les gens du commun : les medecins le luy avoient enſeigné. Quoy qu'il n'y euſt pas plus d'un mois qu'elle eſtoit veuve, il y paroiſſoit des-ja : c'eſt à dire que ſa perſonne eſtoit en meilleur eſtat ; peut-eſtre l'entendiez-vous d'autre ſorte. Si bien que cette puiſnée eſtant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, & moins de fois mere que l'autre, le rétabliſſement de ſes charmes n'eſtoit pas une affaire de ſi longue haleine : elle pouvoit bien pluſtoſt & plus hardiment ſe preſenter à l'Amour. L'autre avoit des reparations à faire de tous les coſtez. Le bain y fut employé, les chimiſtes, les atourneuſes. Cela eſtonna le Roy ſon mary. La galanterie croiſſoit à veüe d'œil, les galants ne paroiſſoient point. Il n'y avoit ny ingredient, ny eau, ny eſſence qu'on n'éprouvaſt : mais tout cela n'eſtoit que plaſtrer la choſe. Les charmes de la pauvre femme eſtoient trop avant dans les chroniques du temps paſſé pour les rappeller ſi facilement. Tandis qu'elle fait ſes préparatifs, ſa ſeconde ſœur la previent, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au ſommet ſans rencontrer de Dragons. Cela luy plût fort : elle crût qu'Amour luy épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier ; tourna vers l'endroit où elle & ſa ſœur avoient couſtume de ſe preſenter ;

& pour eſtre enlevée plus aiſément par le Zephire elle ſe planta ſur un roc qui commandoit aux abyſmes de ces lieux là. Amour, dit-elle, me voila venüe : noſtre étourdie de cadete m'a aſſeurée que tu me voulois épouſer. Ie n'attendois autre choſe; & me doutois bien que tu la repudierois pour l'amour de moy; car c'eſt une écervelée. Regarde comme je te ſuis des-ja obeiſſante. Ie ne feray pas comme a fait ma ſœur Pſiché. Elle a voulu à toute force te voir : moy je veux tout ce que l'on veut : monſtre-toy, ne te montre pas, je me tiendray tres heureuſe. Si tu me careſſes, tu verras comme je ſçais y répondre : ſi tu ne me careſſes pas, mon défunct mary m'y a tout accouſtumée. Ie te feray rire de ſon regime, & je t'en diray mille choſes divertiſſantes : tu ne t'ennuyras point avec moy. Ma ſœur Pſiché n'eſtoit qu'un enfant qui ne ſçavoit rien; moy je ſuis un eſprit fait. O Dieux! je ſens des-ja une douce haleine. C'eſt celle de ton ſerviteur Zephire. Que ne l'as-tu envoyé luy meſme? il m'auroit pluſtoſt enlevée; j'en ſerois pluſtoſt entre tes bras, & tu en ſerois pluſtoſt entre les miens : Ie pretends que tu trouves la choſe égale; & puis que tu as de l'amour, tu dois avoir auſſi de l'impatience. Adieu miſerables mortelles que les hommes ayment : vous voudriez bien eſtre aymées comme moy d'un Dieu qui n'euſt point de poil au menton : ce n'eſt pas pour vous : qu'il vous ſuffiſe de m'invoquer, & je pourvoiray à vos neceſſitez amoureuſes. Diſant ces paroles elle s'abandonna dans les airs à ſon ordinaire; & au lieu d'eſtre enlevée

dans le palais de l'Amour, elle tomba premierement ſur une pointe de rocher, & puis ſur une autre, de roc en roc; chacun d'eux emporta ſa piece : ils ſe la renvoyoient les uns aux autres comme un joüet: de maniere qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proſerpine. Quelques jours apres ſon aiſnée ſe vint planter ſur le meſme roc. Celle-cy fit ſa harangue au Zephire. Amant de Flore, luy cria-t-elle, quitte tes amours, & me vien porter dans le palais de ton maiſtre. Ne me bleſſe point en chemin; je ſuis delicate. Que ſi tu ne veux envoyer que ton haleine, cela ſuffira; auſſi-bien n'aymay-je pas qu'on me touche, principalement les hommes; pour l'Amour, tant qu'il luy plaira. Pren garde ſur tout à ne point gaſter ma coifure. Ayant dit ces mots elle tira un miroir de ſa poche; & fut quelque temps à ſe regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquesfois rien; non ſans ſe moüiller les levres; & tant de façons que ſi l'Amour avoit eſté là il en auroit ry. Elle remit ſon miroir; accuſant le plus agreablement qu'elle pût le Zephire d'eſtre un pareſſeux, qui ne ſe foucioit que de ſes amours, negligeoit celles de ſon maiſtre : ſe moquoit-il de la laiſſer au Soleil? Iuſtement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'eſtoit fortuitement égaré vint paſſer à quatre pas d'elle; jugez la joye. Noſtre pretenduë fiancée ſe donne le branſle à ſoy meſme : mais au-lieu d'aller trouver l'Amour comme elle penſoit, elle va trouver ſa ſœur, droit par le chemin que l'autre

luy avoit tracé, ſans ſe deſtourner d'un pas. Ce ſont les Echos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux ſœurs. Ils la conterent quelque temps apres au Zephire. Luy incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Venus qui le régala d'un fort beau préſent. Pſiché cependant continüoit de chercher l'Amour toûjours en ſon habit de bergere. Il avoit une telle grace ſur elle que ſi ſon ennemie l'euſt veüe avec cet habit, elle luy en auroit donné un de Déeſſe en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos & de nourriture ävoient toutefois diminué ſes appas; ſi bien que ſans une force de beauté extraordinaire ce n'auroit plus eſté que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de luy dans le monde. Bien luy prit d'avoir des charmes à moiſſonner pour le temps, & pour la douleur, & encore de reſte pour elle. Le plus cruel de ſon avanture eſtoit les craintes qu'on luy donnoit. Tantoſt elle entendoit dire que Venus la faiſoit chercher par d'autres gens; quelquefois meſme qu'elle eſtoit tombée entre les mains de ſon ennemie qui à force de tourmens l'avoit renduë méconnoiſſable. Vn jour elle eut une telle alarme qu'elle ſe jetta dans une chapelle de Ceres comme en un azile qui de bonne fortune ſe preſentoit. Cette chapelle eſtoit pres d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur recolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Noſtre Bergere ſe proſterna devant l'image de la Déeſſe; puis luy mit au

bras un chapeau de fleurs lesquelles elle venoit de cueillir en courant & sans aucun choix. C'estoit de ces fleurs qui croissent parmy les bleds. Psiché avoit oüy dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Ceres, & qu'une personne qui vouloit obtenir des Dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leur maison les mains vuides. Apres son offrande elle se remit à genoux, & fit ainsi sa priere : Divinité la plus necessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protege moy contre celle que je n'ay jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, & que je vive du bled qui en tombera. Cytherée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien, mais puis qu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle & assez de peine pour moy ? Faut-il que la colere des Dieux soit si grande ? S'il est vray que la justice se soit retirée parmy eux, ils doivent considerer l'innocence d'une personne qui leur a obey en se mariant. Ay-je corrompu l'Oracle ? ay-je usé d'aucun artifice pour me faire aymer ? puis-je-mais si un Dieu me void ? quand je m'enfermerois dans une tour, me verroit-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mere, que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'estoit l'Amour, & que j'avois plû à ce Dieu. C'est donc un crime d'estre agreable : Helas ! je ne le suis plus, & ne l'ay jamais esté par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aye employé ny affeterie ny paroles enforcelantes.

Venus a encore ſur le cœur l'indiſcretion des mortels qui ont quitté ſon culte pour m'honorer. Qu'elle ſe plaigne donc des mortels; mais de moy c'eſt une injuſtice. Ie leur ay dit qu'ils me faiſoient tort. Si les hommes ſont imprudens ce n'eſt pas à dire que je ſois coupable. C'eſt ainſi que noſtre Bergere ſe juſtifioit à Ceres. Soit que les Déeſſes s'entendent, ou que celle-cy fuſt faſchée de ce qu'on l'avoit appellée nourrice, ou que le Ciel veüille que nos prieres ſoient veritablement des prieres & non des apologies, celle de Pſiché ne fut nullement écoutée. Ceres luy cria de la voute de ſa Chapéle qu'elle ſe retiraſt au plus viſte, & laiſſaſt le tas de javelles comme il eſtoit; ſinon, Venus en auroit l'avis. Pourquoy rompre en faveur d'une mortelle avec une Déeſſe de ſes amies? Venus ne luy en avoit donné aucun ſujet. Qu'on diſt tout ce qu'on voudroit de ſa conduite, c'eſtoit une bonne femme, qui luy avoit obligation, à la verité ainſi qu'à Bacchus; mais elle le ſçavoit bien reconnoiſtre, & le publioit par tout. Ce fut beaucoup de déplaiſir à Pſiché de ſe voir excluſe d'un azile, où elle auroit crû eſtre mieux venuë qu'en pas un autre qui fuſt au monde. En effet ſi Ceres bien-faiſante de ſon naturel & qui ne ſe piquoit pas de beauté luy refuſoit ſa protection, il n'y avoit guere d'apparence que des Déeſſes tant ſoit peu galantes & d'humeur jalouſe luy accordaſſent la leur. D'y intereſſer les Dieux, c'eſtoit s'expoſer à quelque choſe de pis que la perſecution de Venus: il faloit ſçavoir auparavant quelle ſorte de reconnoiſſance ils exigeoient

de la Belle : encore le plus à propos eſtoit-il de ne s'adreſſer qu'aux divinitez de ſon Sexe, tant pour empeſcher la médiſance, que pour ne donner aucun ombrage à ſon mary. Iunon la deſſus luy vint en l'eſprit. Pſiché crût qu'y ayant quelque ſorte d'emulation entre Cytherée & cette Déeſſe, & pour le credit, & pour la beauté, la Reyne des Dieux ſeroit bien aiſe de trouver une occaſion de nuire à ſa concurrente, ſuivant l'uſage de la Cour, & le ſerment que font les femmes en venant au monde. Il ne fuſt pas difficile à noſtre Bergere de trouver Iunon. La jalouſe femme de Iupiter deſcend ſouvent ſur la terre & vient demander aux mortels des nouvelles de ſon mary. Pſiché l'ayant rencontrée luy chanta un Hymne où il n'eſtoit fait mention que de la puiſſance de cette Déeſſe : en quoy elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre ſur ſa beauté ; la loüange en eſt tout autrement agreable. Ce ſont les Rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les Reines il faut les feliciter d'autre choſe, qui veut bien faire. Auſſi l'épouſe de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La difference qu'il y eut fut que celle-cy ſe paſſa quelque peu plus mal que la premiere. Car outre les conſiderations de Cerés Iunon ajouſta qu'il faloit punir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour, & obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmy les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel aſſez de beauté pour eux. Non qu'elle en parlaſt pour ſon intereſt, ſe ſouciant peu de ces choſes, & ne craignant du coſté des charmes

qui que ce fuſt. La Reine des Dieux ne diſoit pas tout : il y avoit encore une raiſon plus preſſante que cela; comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voiſins que le moins qu'on peut. Vne femme judicieuſe ne doit point deſobliger le fils de Venus; ſçait elle ſi quelque jour elle n'aura point affaire de luy? Apparemment le couroux du Dieu duroit encore contre Pſiché : ainſi le plus ſeur eſtoit de ne point entrer dans leurs differends. Noſtre Bergere, rebutée de tant de coſtez ne ſceut plus à qui s'adreſſer. Il reſtoit veritablement Diane & Pallas : mais l'une & l'autre ayant fait vœu de virginité n'auroit pas les prieres d'une femme pour agreables, & croiroit ſoüiller ſes oreilles en les écoutant. Toutefois, comme Diane rendoit des Oracles, la Bergere crût que pour le moins cette Déeſſe ne feroit pas ſi farouche que de luy en refuſer un, & elle ne luy demanderoit autre choſe. Auſſi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne feroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu eſtoit à l'entrée d'une foreſt extremement ſolitaire & propre à la chaſſe. Diane y avoit un Temple dont elle faiſoit une de ſes maiſons de plaiſir. On faiſoit environ deux mille pas dans le bois; puis on rencontroit une clariere qui ſervoit comme de parvis au Temple. Il eſtoit petit; mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obeliſque de marbre blanc, à quatre faces, poſé ſur autant de boules, & élevé ſur un pied d'eſtal ayant de hauteur moitié de celle de l'obeliſque. Sur chaque coſté du

plinthe qui regardoit directement, auſſi bien que les faces de la Pyramide, le midy, le ſeptentrion, le couchant & le levant, eſtoient entaillez ces mots.

Qui que tu ſois, qui as ſacrifié à l'Amour ou à l'Hymenée, garde toy d'entrer dans mon ſanctuaire.

Pſiché qui avoit ſacrifié à l'un & à l'autre n'oſa entrer dans le Temple : elle demeura à la porte, où la Preſtreſſe luy apporta cet Oracle.

Ceſſe d'eſtre errante : ce que tu cherches a des aiſles: quand tu ſçauras comme luy marcher dans les airs, tu ſeras heureuſe.

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité & l'obſcurité ordinaire des réponſes que font les Dieux. Pſiché ſe tourmenta fort pour en tirer quelque ſens, & n'en pût venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me preſcrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour ; nous ne le ſçaurions trouver, il faut donc mourir : allons nous livrer à noſtre ennemie, c'en eſt le moyen. Mais l'Oracle m'a aſſurée que je ſerois quelque jour heureuſe : allons nous jetter aux pieds de Venus : nous la ſervirons, nous endurerons patiemment ſes outrages, cela l'émouvera à compaſſion, elle nous pardonnera, nous recevra pour ſa fille, fera ma paix elle-meſme avec ſon fils. C'eſtoient là les plus belles eſperances du monde, & bien enchaiſnées comme vous voyez ; un moment de reflexion les détruiſoit toutes. Pſiché ſe confirma toutefois dans ſon deſſein. Elle s'informa du plus prochain Temple de Cytherée, reſoluë, ſi la Déeſſe n'y eſtoit preſente,

de s'embarquer & d'aller en Cypre. On luy dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux & fort frequenté, portant pour inſcription : *A la Déeſſe des Graces.* Apparemment Venus s'y plaiſoit, & y tenoit ſouvent en perſonne ſon tribunal, veu les miracles qui s'y faiſoient, & le grand concours de gens qui y accouroient de tous les coſtez. Il y en avoit meſme qui ſe vantoient de l'y avoir veuë pluſieurs fois. Noſtre Bergere ſe met en chemin, plus heureuſe, ce luy ſembloit, que devant l'Oracle. Car elle ſçavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, ſortiroit d'irreſolution & d'incertitude, qui ſont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, ny ayant pas d'apparence que ſa mere vinſt ſi ſouvent en un lieu ſans l'y amener. Suppoſé que la pauvre épouſe n'euſt cette ſatisfaction, qu'en preſence d'une Belle-mere qui la haïſſoit, & qui bien loin de la reconnoiſtre pour ſa bru, la traiteroit en eſclave ; c'eſtoit toûjours quelque choſe ; les affaires pourroient changer ; la compaſſion, la veuë de la Belle, ſon humilité, ſa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela ſeroit capable de rallumer le deſir du Dieu. En tout cas elle le verroit, & c'eſtoit beaucoup : toutes peines luy ſeroient douces quand elles luy pourroient procurer un quart d'heure de ce plaiſir. Pſiché ſe flatoit ainſi : pauvre infortunée qui ne ſongeoit pas combien les haines des femmes ſont violentes. Helas la Belle ne ſçavoit guere ce que le deſtin luy preparoit. Le cœur luy batit pourtant dés qu'elle approcha de la

contrée où eſtoit le Temple. Long-temps devant qu'on y arrivaſt on reſpiroit un air embaûmé, tant à cauſe des perſonnes qui venoient offrir des parfums à la Déeſſe, & qui eſtoient parfumez eux-meſmes, que parce que le chemin eſtoit bordé d'Orangers, de Iaſmins, de Myrtes, & tout le pays parſemé de fleurs. On découvroit le Temple de loin, quoy qu'il fuſt ſitué dans une vallée ; mais cette vallée eſtoit ſpacieuſe, plus longue que large, ceinte de coſteaux merveilleuſement agreables. Ils eſtoient meſlez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui ſe reſſentoient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une ſauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux meſme ne s'y faiſoient point la guerre ; jamais de Loups ; jamais d'autres pieges que ceux que l'Amour fait tendre. Dés qu'on avoit atteint l'âge de diſcernement on ſe faiſoit enregiſtrer dans la confrairie de ce Dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raiſon. S'il ſe rencontroit une Indifferente, on en purgeoit le pays. Sa famille eſtoit ſequeſtrée pour un certain temps. Le Clergé de la Déeſſe avoit ſoin de purifier le canton où ce prodige eſtoit ſurvenu. Voilà quant aux mœurs & au gouvernement du pays. Il abondoit en oyſeaux de joly plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient. On en comptoit juſqu'à trois eſpeces ; tourterelles oyſeaux, tourterelles Nymphes, & tourterelles Bergeres. La ſeconde eſpece eſtoit rare. Au milieu de la vallée couloit un Canal de meſme longueur que la plaine, large

comme un fleuve, & d'une eau ſi tranſparente, qu'un atome ſe fuſt veu au fond : en un mot vray criſtal fondu. Force Nymphes & force Syrenes s'y joüoient; on les prenoit à la main. Les perſonnes riches avoient couſtume de s'embarquer ſur ce Canal qui lescond uiſoit juſqu'aux degrez du parvis. Ils loüoient je ne ſçai combien d'Amours; qui plus, qui moins, ſelon la charge qu'avoit le vaiſſeau; chaque Amour ſon Cygne, qu'il atteloit à la barque, & monté deſſus il le conduiſoit avec un ruban. Deux autres nacelles ſuivoient; l'une chargée de muſique, l'autre de bijoux & d'Oranges douces. Ainſi s'en alloit la barque fort gayement. De chaque coſté du Canal s'eſtendoit une prairie verte comme fine émeraude, & bordée d'ombrages delicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là eſtoient tellement frequentez que Pſiché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le poinct du jour elle arriva à un lieu nommé, les deux ſepultures. Ie vous en diray la raiſon, parce que l'origine du Temple en dépend. Vn Roy de Lydie appellé Philocharez, pria autrefois les Grecs de luy donner femme. Il ne luy importoit de quelle naiſſance, pourveu que la beauté s'y trouvaſt : Vne fille eſt noble quand elle eſt belle. Ses Ambaſſadeurs diſoient que le Prince avoit le gouſt extremement délicat. On luy envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis; l'autre Megano. Celle-cy eſtoit fort grande, de belle taille, les traits du viſage tres-beaux, & ſi bien proportionnez qu'on n'y trouvoit que reprendre; l'eſprit fort doux; avec cela ſon eſprit, ſa

beauté, ſa taille, ſa perſonne ne touchoit point, faute de Venus qui donnaſt le ſel à ces choſes. Myrtis au contraire excelloit en ce poinct-là. Elle n'avoit pas une beauté ſi parfaite que Megano : meſme un mediocre critique y auroit trouvé matiere de s'exercer. En recompenſe il n'y avoit ſi petit endroit ſur elle, qui n'euſt ſa Venus, & plûtoſt deux qu'une ; outre celle qui animoit tout le corps en general. Auſſi le Roy la prefera-t-il à Megano, & voulut qu'on la nommaſt Aphrodiſée ; tant à cauſe de ce charme, que parce que le nom de Myrtis ſentoit ſa Bergere, ou ſa Nymphe au plus, & ne ſonnoit pas aſſez pour une Reyne. Les gens de ſa Cour afin de plaire à leur Prince appellerent Megano, Anaphrodite. Elle en conceut un tel déplaiſir qu'elle mourut peu de temps aprés. Le Roy la fit enterrer honorablement. Aphrodiſée veſcut fort long-temps, & toûjours heureuſe ; poſſedant le cœur de son mary tout entier : on luy en offrit beaucoup d'autres qu'elle refuſa. Comme les Graces eſtoient cauſe de ſon bonheur, elle ſe crût obligée à quelque reconnoiſſance envers leur Déeſſe, & perſuada à ſon mary de luy faire baſtir un Temple ; diſant que c'eſtoit un vœu qu'elle avoit fait. Philocharez approuva la choſe, il y conſuma tout ce qu'il avoit de richeſſe ; puis ſes ſujets y contribuerent. La devotion fut ſi grande que les femmes conſentirent que l'on vendiſt leurs colliers, & n'en ayant plus, elles ſuivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la ſatisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de ſon

vœu. Elle ordonna par ſon teſtament qu'on luy baſtit un tombeau le plus prés du Temple qu'il ſe pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus frequenté. Là ſes cendres ſeroient enfermées, & ſon avanture écrite à l'endroit le plus en veuë. Philocharez qui luy ſurveſcut executa cette volonté. Il fit élever à ſon épouſe un Mauſolée digne d'elle & de luy auſſi, car ſon cœur y devoit tenir compagnie à celuy d'Aphrodiſée. Et pour rendre plus celebre la memoire de cette choſe, & la gloire de Myrtis plus grande, on tranſporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent miſes dans un tombeau preſque auſſi ſuperbe que le premier, ſur l'autre coſté du chemin; les deux ſepulchres ſe regardoient. On voyoit Myrtis ſur le ſien, entourée d'Amours, qui luy accommodoient le corps & la teſte ſur des quarreaux. Megano de l'autre part ſe voyoit couchée ſur le coſté, un bras ſous ſa teſte, verſant des larmes, en la poſture où elle eſtoit morte. Sur la bordure du Mauſolée, où repoſoit la Reyne des Lydiens, ces mots ſe liſoient.

Icy repoſe Myrtis qui parvint à la Royauté par ſes charmes, & qui en acquit le ſurnom d'Aphrodiſée.

A l'une des faces qui regardoit le chemin ces autres paroles eſtoient.

Vous qui allez viſiter ce Temple, arreſtez un peu, & écoutez-moy. De ſimple Bergere que j'eſtois née je me ſuis veüe Reyne. Ce qui m'a procuré ce bien ce n'eſt pas tant la beauté que ce ſont les Graces. J'ay plû, & cela ſuffit. C'eſt ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe

de quelques ſleurs ; & pour recompenſe veüille la Déeſſe des Graces que vous plaiſiez.

Sur la bordure de l'autre tombe eſtoient ces paroles.

Icy ſont les cendres de Megano qui ne pût gagner le cœur qu'elle conteſtoit, quoy qu'elle euſt une beauté accomplie.

A la face du tombeau ces autres paroles ſe rencontroient.

Si les Roys ne m'ont aymée, ce n'eſt pas que je ne fuſſe aſſez belle pour meriter que les Dieux m'aimaſſent : mais je n'eſtois pas, dit-on, aſſez jolie. Cela ſe peut-il? Ouy cela ſe peut, & ſi bien qu'on me prefera ma compagne. Elle en acquit le ſurnom d'Aphrodiſée, moy celuy d'Anaphrodite. I'en ſuis morte de déplaiſir. Adieu paſſant, je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ay eſté; & ne te mets point en peine de donner des larmes à ma memoire. Si je n'ay fait la joye de perſonne, du moins ne veux-je troubler la joye de perſonne auſſi.

Pſiché ne laiſſa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprens rien à ton avanture. Ie veux que Myrtis euſt des graces, n'eſt-ce pas en avoir auſſi que d'eſtre belle comme tu eſtois? Adieu Megano, ne refuſe point mes larmes · je ſuis accouſtumée d'en verſer. Elle alla en ſuite jetter des fleurs ſur la tombe d'Aphrodiſée. Cette ceremonie eſtant faite, le jour ſe trouva aſſez grand pour luy faire conſiderer le Temple à ſon aiſe. L'architecture en eſtoit exquiſe, & avoit autant de grace que de majeſté. L'architecte s'eſtoit ſervy de l'ordre ionique à cauſe de ſon ele-

gance. De tout cela il refultoit une Venus que je ne fçaurois vous dépeindre. Le frontifpice répondoit merveilleufement bien au corps. Sur le tympan du fronton fe voyoit la naiffance de Cytherée en figures de haut relief. Elle eftoit affife dans une conque, en l'eftat d'une perfonne qui viendroit de fe baigner, & qui ne feroit que fortir de l'eau. Vne des Graces luy épreignoit les cheveux encor tout moüillez. Vne autre tenoit des habits tout prefts pour les luy veftir, dés que la troifiefme auroit achevé de l'effuyer. La Déeffe regardoit fon fils qui menaçoit déja l'univers d'une de fes fleches. Deux Syrenes tiroient la conque. Mais comme cette machine eftoit grande, le Zephire la pouffoit un peu. Des legions de Ieux & de Ris fe promenoient dans les airs : car Venus naquit avec tout fon équipage, toute grande, toute formée, toute prefte à recevoir de l'amour, & à en donner. Les gens de Paphos fe voyoient de loin fur la rive, tendans les mains, les levans au Ciel, & ravis d'admiration. Les colomnes & l'entablement eftoient d'un marbre plus blanc qu'albaftre. Sur la frife une table de marbre noir portoit pour infcription du Temple : *A la Déeffe des Graces.* Deux enfans à demy couchez fur l'architrave laiffoient pendre à des cordons une medaille à deux teftes : c'eftoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit efcrit : *Philocharez & Myrtis Aphrodifée fon époufe ont dédié ce temple à Venus.* Sur chaque bafe des deux colomnes les plus proches de la porte, eftoient entaillez ces

mots : *Ouvrage de Lyſimante :* nom de l'architecte apparemment. Avant que d'entrer dans le Temple je vous diray un mot du parvis. C'eſtoient des portiques ou galeries baſſes ; & au deſſus des appartemens fort ſuperbes, chambres dorées, cabinets & bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoy l'employer ; ceux qui n'en apportoient point on les renvoyoit. Pſiché voyant ces merveilles ne ſe pût tenir de ſoûpirer. Elle ſe ſouvint du palais dont elle avoit eſté la maiſtreſſe. Le dedans du temple eſtoit orné à proportion. Ie ne m'arreſteray pas à vous le décrire : c'eſt aſſez que vous ſçachiez que toutes ſortes de vœux dont toutes ſortes de perſonnes s'eſtoient acquitées, s'y voyoient en des chapelles particulieres, pour éviter la confuſion, & ne rien cacher de l'architecture du Temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoiſſance de la Venus que leur avoit departie le Ciel. Ils eſtoient en petit nombre. Les autres arts, comme la Peinture & ſes œurs en fourniſſoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles & de leurs amans : l'un pour des faveurs ſecretes, l'autre pour un mariage ; celle cy pour avoir enlevé un amant à cette autre là. Vne certaine Callinicé qui s'eſtoit maintenuë juſqu'à ſoixante ans bien avec les Graces, & encore mieux avec les Plaiſirs, avoit donné une lampe de vermeil doré, & la peinture de ſes amours. Ie ne vous aurois jamais ſpecifié ces dons : il s'en trouvoit meſme de Capitaines dont les exploits, comme dit le bon Amiot,

avoient cette grace de ſoudaineté qui les rendoit encore plus agreables. L'architecture du tabernacle n'eſtoit guere plus ornée que celle du Temple, afin de garder la proportion ; & de crainte auſſi que la veüe eſtant diſſipée par une quantité d'ornemens ne s'en arreſtaſt d'autant moins à conſiderer l'image de la Déeſſe, laquelle eſtoit veritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la ſienne ſur le modele de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir entre des colomnes de cette meſme couleur ; ce qui la rendoit plus blanche & faiſoit un bel effet à la veüe. A l'un des coſtez du ſanctuaire on avoit élevé un throſne, où Venus à demy couchée ſur des couſſins de ſenteurs recevoit quand elle venoit en ce temple les adorations des mortels, & diſtribuoit ſes graces ainſi que bon luy ſembloit. On ouvroit le Temple aſſez matin, afin que le peuple fuſt écoulé quand les perſonnes qualifiées entreroient. Cela ne ſervit de rien cette journée-là : car dés que Pſiché parut on s'aſſembla autour d'elle. On crut que c'eſtoit Venus qui pour quelque deſſein caché ou pour ſe rendre plus familiere, peut-eſtre auſſi par galanterie avoit un habit de ſimple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus pareſſeux accoururent incontinent. La pauvre Pſiché s'alla placer dans un coin du temple, honteuſe & confuſe de tant d'honneurs dont elle avoit grand ſujet de craindre la ſuite, & ne pouvoit pourtant s'empeſcher d'y prendre plaiſir. Elle rougiſſoit à chaque moment, ſe détournoit quelquefois le viſage, témoi-

gnoit qu'elle euſt bien voulu faire ſa priere, tout cela en vain : elle fut contrainte de dire qui elle eſtoit. Quelques-uns la crurent; d'autres perſiſterent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule eſtoit tellement grande autour d'elle, que quand Venus arriva cette Déeſſe eut de la peine à paſſer. On l'avoit déja avertie de cette avanture, ce qui la fit accourir le viſage en feu comme une Megere, & non plus la Reine des Graces, mais des Furies. Toutefois de peur de ſedition elle ſe contint. Ses Gardes luy ayant fait faire paſſage, elle s'alla placer ſur ſon throſne, où elle écouta quelques ſupplians avec aſſez de diſtraction. La meilleure partie des hommes eſtoit demeurée auprés de Pſiché avec les femmes les moins jolies, ou qui eſtoient ſans prétention & ſans intereſt. Les autres avoient pris d'abord le party de la Déeſſe; eſtant de la politique parmy les perſonnes de ce ſexe qui ſe ſont miſes ſur le bon pied, de faire la guerre aux ſurvenantes, comme à celles qui leur oſtent pour ainſi dire le pain de la main. Ie ne ſçaurois vous aſſeurer bien préciſement ſi elles tiennent cette couſtume-là des Auteurs, ou ſi les Auteurs la tiennent d'elles. Noſtre Bergere n'oſant approcher, la Déeſſe la fit venir. Vne foule d'hommes l'accompagna; & la choſe reſſembloit plûtoſt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Pſiché n'eſtoit nullement coupable de ces honneurs : au contraire ſi on l'euſt creüe on ne l'auroit pas regardée : elle faiſoit de ſa part tout ce qu'une ſuppliante doit faire. La preſence de Venus luy avoit fait oublier

ſa harangue. Il eſt vray qu'elle n'en eut pas beſoin : car dés que Venus la vid, à peine luy donna-t-elle le loiſir de ſe proſterner : elle deſcendit de ſon throſne : Ie vous veux, dit-elle, entendre en particulier; Venez à Paphos; je vous donneray place en mon char. Pſiché ſe défia de cette douceur : mais quoy, il n'eſtoit plus temps de deliberer : & puis c'eſtoit à Paphos principalement qu'elle eſperoit revoir ſon époux. De crainte qu'elle n'echapaſt, Venus la fit ſortir avec elle; les hommes donnant mille benedictions à leurs deux Déeſſes, & une partie des femmes diſant entre elles : C'eſt encore trop que d'en avoir une : établiſſons parmy nous une republique, où les vœux, les adorations, les ſervices, les biens d'Amour ſeront en commun. Si Pſiché s'en vient encor une fois amuſer les gens qui nous ſerviront à quelque choſe, & qu'elle pretende reünir ainſi tous les cœurs ſous une meſme domination, il nous la faut lapider. On ſe moqua des républiquaines, & on ſouhaita bon voyage à noſtre Bergere. Cytherée la fit monter effectivement ſur ſon char; mais ce fut avec trois divinitez de ſa ſuite peu gracieuſes; il y a de toutes ſortes de gens à la cour. Ces divinitez eſtoient la cholere, la jalouſie, & l'envie; monſtres ſortis de l'abyſme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point ſans leurs foüets, & dont la veüe ſeule eſtoit un ſupplice. Venus s'en alla par un autre endroit. Quand Pſiché ſe vid dans les airs, en ſi mauvaiſe compagnie que celle-là, un tremblement la ſaiſit; ſes cheveux ſe heriſſerent; la voix luy demeura au goſier.

Elle fut long-temps ſans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, & plûtoſt ſtatuë que perſonne veritablement animée : On l'auroit creuë morte ſans quelques ſoûpirs qui luy échaperent. Les diverſes peines des condamnez luy paſſerent devant les yeux. Son imagination les luy figura encor plus cruelles qu'elles ne ſont. Il n'y en eut point que la crainte ne luy fiſt ſouffrir par avance. Enfin ſe jettant aux pieds de ces trois furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage. Dites moy à quel tourment je ſuis condamnée. Ne vous auroit on point donné ordre de me jetter dans la mer? Ie vous en épargneray la peine ſi vous voulez, & m'y precipiteray moy-meſme. Les trois filles de l'Acheron ne luy répondirent rien, & ſe contenterent de la regarder de travers. Elle eſtoit encore à leurs genoux lors que le char s'abatit. Il poſa ſa charge en un deſert, dans l'arriere-court d'un palais que Venus avoit fait baſtir entre deux montagnes à my-chemin d'Amatonte & de Paphos. Quand Cytherée eſtoit laſſe des embarras de ſa Cour, elle ſe retiroit en ce lieu avec cinq ou ſix de ſes confidentes. Là qui que ce ſoit ne l'alloit voir. Des médiſans diſent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Venus eſtoit déja arrivée quand le char parut. Les trois Satellites menerent Pſiché dans la chambre où la Déeſſe ſe rajuſtoit. Cette meſme crainte qui avoit fait oublier à noſtre Bergere la harangue qu'elle avoit faite luy en rafraiſchit la memoire. Bien que les grandes paſſions troublent l'eſ-

prit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles. Noſtre infortunée ſe proſterna à quatre pas de la Déeſſe, & luy parla de la ſorte : Reine des Amours & des Graces, voicy cette malheureuſe eſclave que vous cherchez. Ie ne vous demande pour récompenſe de l'avoir livrée que la permiſſion de vous regarder. Si ce n'eſt point ſacrilege à une miſerable mortelle comme je ſuis de jetter les yeux ſur Venus, & de raiſonner ſur les charmes d'une Déeſſe, je trouve que l'aveuglement des hommes eſt bien grand d'eſtimer en moy de mediocres appas, apres que les voſtres leur ont paru. Ie me ſuis oppoſée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ay refuſez, & que je ne meritois pas. Voſtre fils s'eſt laiſſé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on luy a faits. Les deſtins m'ont donnée à luy ſans me demander mon conſentement. En tout cela j'ay failly, puiſque vous me jugez coupable. Ie devois cacher des traits qui eſtoient cauſe de tant d'erreurs, je devois les déſigurer : Il faloit mourir, puiſque vous m'aviez en averſion : je ne l'ay pas fait. Ordonnez-moy des punitions ſi ſeveres que vous voudrez, je les ſouffriray ſans murmure, trop heureuſe ſi je vois voſtre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arreſt de ma deſtinée. Ouy, Pſiché, repartit Venus, je vous en donneray le plaiſir. Voſtre feinte humilité ne me touche point. Il faloit avoir ces ſentimens, & dire ces choſes devant que vous fuſſiez en ma puiſſance. Lors que vous eſtiez à couvert des atteintes de ma colere, voſtre miroir vous diſoit qu'il

n'y avoit rien à voir aprés vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bien-toſt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne ſçauroit perir, & la voſtre dépend de moy. Ie la détruiray quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albaſtre dont mon fils a publié les merveilles, & qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos ſions filles de la nuit, & me l'empourprez ſi bien que cette blancheur ne trouve pas meſme un azile en ſon propre Temple. A cet ordre ſi cruel Pſiché devint paſle, & tomba aux pieds de la Déeſſe, ſans donner aucune marque de vie. Cytherée ſe ſentit émuë : mais quelque demon s'oppoſa à ce mouvement de pitié, & la fit ſortir. Dés qu'elle fut hors, les miniſtres de ſa vengeance prirent des branches de Myrte, & ſe bouchant les oreilles ainſi que les yeux, elles déchirerent l'habit de noſtre Bergere; innocent habit; helas ! celle qui l'avoit donné luy croyoit procurer un ſort que tout le monde envieroit. Pſiché ne reprit ſes ſens qu'aux premieres atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Iamais les Echos n'avoient repeté de ſi pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là ſe pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne ſçaurois vous dépeindre.

Là les lys luy ſervoient de throſne & d'oreillers.
Des eſcadrons d'Amours chez Pſiché familiers

Furent chaſſez de cet azile.
Le pleurer leur ſut inutile.
Rien ne pût attendrir les trois filles d'enfer.
Leurs cœurs ſurent d'acier; leurs mains ſurent de ſer.
La Belle eut beau ſouffrir : il ſalut que ſes peines
Allaſſent juſqu'au poinct que les ſœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne ſurvinſt à ſon tour.
Ah trop impitoyable Amour,
En quels lieux eſtois-tu? dy cruel, dy barbare :
C'eſt toy, c'eſt ton plaiſir, qui cauſa ſa douleur:
Ouy tigre, c'eſt toy ſeul qui t'en dois dire auteur :
Pſiché n'euſt rien ſouffert ſans ton courroux bizarre.
Le bruit de ſes clameurs s'eſt au loin répandu;
Et tu n'en as rien entendu!
Pendant tous ces tourmens tu dormois, je le gage;
Car ta brûlure n'eſtoit rien.
La Belle en a ſouffert mille fois davantage
Sans l'avoir merité ſi bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albaſtre :
Il ſaloit amener une troupe de Ris.
Des ſouffrances d'un corps dont tu fus idolaſtre
Vous vous feriez tous divertis.
Helas Amour, j'ay tort. Tu répandis des larmes
Quand tu ſceus de Pſiché la peine & le tourment;
Et tu luy fis trouver un baûme pour ſes charmes
Qui la guerit en un moment.

Telle fut la premiere peine que Pſiché ſouffrit. Quand Cytherée fut de retour, elle la trouva étenduë

ſur les tapis dont cette chambre eſtoit ornée, preſte d'expirer, & n'en pouvant plus. La pauvre Pſiché fit un effort pour ſe lever, & taſcha de contenir ſes ſanglots. Cytherée luy commanda de baiſer les cruelles mains qui l'avoient miſe en cet eſtat. Elle obeyt ſans tarder, & ne témoigna nulle repugnance. Comme le deſſein de la Déeſſe n'eſtoit pas de la faire mourir ſi toſt, elle la laiſſa guerir. Parmy les ſervantes de Venus il y en avoit une qui trahiſſoit ſa maiſtreſſe, & qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faiſoit à Pſiché, & les travaux qu'on luy impoſoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourveoir. Cette fois là il luy envoya un baûme excellent par celle qui eſtoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Pſiché ne crûſt que ſon mary eſtoit appaiſé, & qu'elle n'en tiraſt des conſequences trop avantageuſes. Le Dieu n'eſtoit pas encore guery de ſa brûlure & tenoit le lit. L'operation de ſon baûme irrita Venus, à l'inſceu de qui la choſe ſe conduiſoit, & qui ne ſçachant à quoy imputer ce miracle reſolut de ſe défaire de Pſiché par une autre voye. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite & à gauche cette maiſon, eſtoit une voute auſſi ancienne que l'Vnivers. Là ſourdoit une eau qui avoit la proprieté de rajeunir : c'eſt ce qu'on appelle encore aujourd'huy la Fontaine de Iouvence. Dans les premiers temps du monde il eſtoit libre à tous les mortels d'y aller puiſer. L'abus qu'ils firent de ce threſor, obligea les Dieux de leur en oſter l'uſage. Pluton Prince des lieux ſouſter-

rains commit à la garde de cette eau un dragon enorme. Il ne dormoit point, & devoroit ceux qui eſtoient ſi temeraires que d'en approcher. Quelques femmes ſe hazardoient, aymant mieux mourir que de prolonger une carriere où il n'y avoit plus ny beaux jours ny Amans pour elles. Cinq ou ſix jours eſtant écoulez, Cytherée dit à ſon eſclave. Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Iouvence, & m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'eſt pas pour moy, comme tu peux croire; mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont beſoin. Si tu reviens ſans apporter de cette eau, je te feray encore ſouffrir le meſme ſupplice que tu as ſouffert. Cette ſuivante dont j'ay parlé qui eſtoit aux gages de Cupidon l'alla avertir. Il luy commanda de dire à Pſiché que le moyen d'endormir le Monſtre eſtoit de luy chanter quelques longs recits qui luy plûſſent premierement, & puis l'ennuyaſſent. Et ſi-toſt qu'il dormiroit qu'elle puiſaſt de l'eau hardiment. Pſiché s'en va donc avec ſa cruche. On n'oſoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la pluſpart du temps l'entrée. Il avoit l'adreſſe de couler ſa queuë entre des broſſailles, en ſorte qu'elle ne paroiſſoit point; puis auſſi-toſt que quelque animal venoit à paſſer, fuſt-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monſtre la ramenoit en pluſieurs retours, & en entortilloit les jambes de l'anima avec tant de ſoudaineté & de force, qu'il le faiſoit trébucher, ſe jettoit deſſus, puis s'en repaiſſoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient ſurpris : l'endroit eſtoit

plus connu & plus diffamé que le voisinage de Sylle & Charibde. Lors que Psiché alla à cette fontaine, le Monstre se réjoüissoit au Soleil, qui tantost doroit ses écailles, tantost les faisoit paroistre de cent couleurs. Psiché qui sçavoit quelle distance il faloit laisser entre luy & elle (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le sort l'ayant attaché avec des chaisnes de diamant) Psiché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle estoit accoustumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il luy fut possible sa cruche, & commença melodieusement ce recit.

Dragon, gentil dragon, à la gorge beante,
Ie suis messagere des Dieux.
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bien tost une jeune serpente,
Et qui change au Soleil de couleur comme toy,
Viendra partager ton employ.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie,
Amour t'envoyra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te diray-je encor
Qui te chatoüille & qui te plaise?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux sont flambans comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépoüiller ta peau.
Quelle felicité d'avoir chez toy cette eau !
Si tu veux t'enrichir permets que l'on y puise.
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté.

I'en ſçais qui pour avoir cette commodité
Donneront juſqu'à leur chemiſe.

Pſiché chanta beaucoup d'autres choſes qui n'avoient aucune ſuite, & que les oiſeaux de ces lieux ne pûrent par conſequent retenir, ny nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un tres-grand plaiſir. A la fin il commença à baailler & puis s'endormit. Pſiché prend viſte l'occaſion. Il faloit paſſer entre le dragon & l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il aſſez de place pour une perſonne. Peu s'en falut que la Belle de frayeur qu'elle eut ne laiſſaſt tomber ſa cruche; ce qui euſt eſté pire que la goute d'huile. Ce dormeur-cy n'eſtoit pas fait comme l'autre : ſon courroux & ſes remontrances c'eſtoit de mettre les gens en pieces. Noſtre Heroïne vint à bout de ſon entrepriſe par un grand bon-heur. Elle emplit ſa cruche, & s'en retourna triomphante. Venus ſe douta que quelque puiſſance divine l'avoit aſſiſtée. De ſçavoir laquelle, c'eſtoit le poinct. Son fils ne bougeoit du lit. Iupiter ny aucun des Dieux n'auroit laiſſé Pſiché dans cet eſclavage : les Déeſſes ſeroient les dernieres à la ſecourir. Ne t'imagine pas en eſtre quitte, luy dit Venus : je te feray des commandemens ſi difficiles que tu manqueras à quelqu'un; & pour chaſtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paiſſent au delà du fleuve, je m'en veux faire faire un habit. C'eſtoient les moutons du Soleil; tous avoient des cornes, furieux au dernier poinct, & qui pourſui-

voient les Loups. Leur laine eſtoit d'un couleur de feu ſi vif qu'il ébloüiſſoit la veuë. Ils paiſſoient alors de l'autre coſté d'une riviere extremement large & profonde, qui traverſoit le valon, à mille pas ou peu plus de ce Chaſteau. De bonne fortune pour noſtre Belle Iunon & Ceres vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles luy avoient déja rendu deux autres viſites depuis la maladie de ſon fils, & avoient auſſi veu l'Amour. Cette derniere viſite empeſcha Venus de prendre garde à ce qui ſe paſſeroit, & donna une facilité à noſtre Heroïne d'executer ce commandement. Sans cela il auroit eſté impoſſible, ny ayant ny pont, ny baſteau, ny gondole ſur la riviere. Cette Suivante qui eſtoit de l'intelligence dit à Pſiché : Nous avons icy des Cignes que les Amours ont dreſſez à nous ſervir de gondoles : j'en prendray un : nous traverſerons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raiſon que je vas vous dire. C'eſt que ces moutons ſont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déja à courir aprés les Bergeres & aprés les Nymphes. Ie paſſeray la premiere, & amuſeray les deux jeunes Faunes qui ne manqueront pas de me pourſuivre, ſans autre deſſein que de folaſtrer ; car ils me connoiſſent, & ſçavent que j'appartiens à Venus. Au pis aller j'en ſeray quitte pour deux baiſers : vous paſſerez cependant. Iuſque-là voila qui va bien, repartit Pſiché ; mais comment approcheray-je des moutons? me connoiſſent-ils auſſi? ſçavent-ils que j'appartiens à Venus? Vous

prendrez de leur laine parmy les ronces, repliqua cette Suivante, ils y en laiſſent quand elle eſt meure, & qu'elle commence à tomber : tout ce canton là en eſt plein. Comme la choſe avoit eſté concertée elle reuſſit. Seulement au lieu des deux baiſers que l'on avoit dit, il en couſta quatre. Pendant que noſtre Bergere & ſa compagne executent leur entrepriſe, Venus prie les deux Déeſſes de ſonder les ſentimens de ſon fils. Il ſemble à l'entendre, leur dit-elle, qu'il ſoit fort en colere contre Pſiché ; cependant il ne laiſſe pas ſous main de luy donner aſſiſtance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'eſtes amies toutes deux, détournez-le de cette amour. Repreſentez-luy le devoir d'un fils. Dites-luy qu'il ſe fait tort : il s'ouvrira bien plûtoſt à vous qu'il ne feroit à ſa mere. Iunon & Ceres promirent de s'y employer. Elles allerent voir le malade. Il ne les ſatisfit point; & leur cacha le plus qu'il pût ſa penſée. Toutefois autant qu'elles pûrent conjecturer, cette paſſion luy tenoit encore au cœur. Meſme il ſe plaignit de ce qu'on pretendoit le gouverner ainſi qu'un enfant. Luy un enfant! on ne conſideroit donc pas qu'il terraçoit les Hercules, & qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Apres cela, diſoit-il, on me tiendra encore en tutelle! on croira me contenter de moulinets & de papillons, moy qui ſuis le diſpenſateur d'un bien pres de qui la gloire & les richeſſes ſont des poupées! C'eſt bien le moins que je puiſſe faire que de retenir ma part de cette felicité là. Ie ne me marieray pas moy qui en marie tant d'autres!

Les Déeſſes entrerent en ſes ſentimens ; & retournerent dire à Venus comme leur legation s'eſtoit paſſée. Nous vous conſeillons en amies, ajouſterent-elles, de laiſſer agir voſtre fils comme il luy plaira : il eſt déſormais en âge de ſe conduire. Qu'il épouſe Hebé, repartit Venus. Qu'il choiſiſſe parmy les Muſes, parmy les Graces, parmy les Heures ; je le veux bien. Vous moquez vous ? dit Iunon. Voudriez vous donner à voſtre fils une de vos ſuivantes pour femme ? & encore Hebé qui nous ſert à boire ? Pour les Muſes, ce n'eſt pas le fait de l'Amour qu'une Precieuſe, elle le feroit enrager. La beauté des Heures eſt fort journaliere : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces perſonnes ſont des Déeſſes, & Pſiché eſt ſimple mortelle. N'eſt-ce pas un party bien avantageux pour mon fils que la cadete d'un Roy de qui les eſtats tourneroient dans la baſſe court de ce Chaſteau ? Ne mepriſez pas tant Pſiché, dit Ceres : vous pourriez pis faire que de la prendre pour voſtre Bru. La beauté eſt rare parmy les Dieux ; la richeſſe & la puiſſance ne le ſont pas. I'ay bien voyagé, comme vous ſcavez ; mais je n'ay point veu de perſonne ſi accomplie. Iunon fut contrainte d'avoüer qu'elle avoit raiſon : & toutes deux conſeillerent Cytherée de pourveoir ſon fils. Quel plaiſir quand elle tiendroit entre les bras un petit Amour qui reſſembleroit à ſon pere ! Venus demeura picquée de ce propos-là. Le rouge luy monta au front. Cela vous ſieroit mieux qu'à moy, reprit-elle aſſez bruſquement. Ie me ſuis

regardée tout ce matin, mais il ne m'a point ſemblé que j'euſſe encore l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeurerent pas ſans reſponſe : & les trois amies ſe ſéparerent en ſe querellant. Ceres & Iunon eſtant montées ſur leurs chars, Venus alla faire des remonſtrances à ſon fils ; & le regardant avec un air dédaigneux : Il vous ſied bien, luy dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaiſir. Depuis quand vous eſt venuë, dites moy, une ſi ſage penſée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, & le perſonnage grave & retiré que voila. Sans mentir je voudrois vous avoir veu pere de famille pour un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous ? ſongez, ſongez à vous acquiter de voſtre employ, & ſoyez le Dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous eſtes accablé d'affaires de tous coſtez : l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne ſe conclud, & vous conſumez le temps en des propoſitions inutiles de mariage. Il y a tantoſt trois mois que vous eſtes au lit, plus malade de fantaiſie que d'une bruſlure. Certes vous avez eſté bleſſé dans une occaſion bien glorieuſe pour vous. Le bel honneur, lors que l'on dira que voſtre femme aura eſté cauſe de cet accident ! ſi c'eſtoit une maiſtreſſe, je ne dis pas. Quoy vous m'amenerez icy une matrone qui ſera neuf mois de l'année à toûjours ſe plaindre ! je la traiſneray au bal avec moy ! Sçavez-vous ce qu'il y a ? Ou renoncez à Pſiché, ou je ne veux plus que vous paſſiez pour mon fils. Vous croyez peut eſtre que je ne puis faire un

autre Amour, & que j'ay oublié la maniere dont on les fait : Ie veux bien que vous ſçachiez que j'en feray un quand il me plaira. Ouy j'en feray un, plus joly que vous mille fois, & luy remettray entre les mains voſtre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc & ces fleches, & tout l'attirail dont je vous ay équipé ; auſſi bien vous eſt-il inutile déſormais : je vous le rendray quand vous ſerez ſage. L'Amour ſe mit à pleurer ; & prenant les mains de ſa mere il les luy baiſa. Ce n'eſtoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout ſon poſſible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Pſiché, ce qu'il ne voulut jamais faire. Cytherée ſortit en le menaçant. Pour achever le chagrin de cette Déeſſe, Pſiché arriva avec un paquet de laine auſſi peſant qu'elle. Les choſes s'eſtoient paſſées de ce coſté-là avec beaucoup de ſuccés. Le Cygne avoit merveilleuſement bien fait ſon devoir, & les deux Sylvains le leur : devoir de courir, & rien davantage : hors-mis qu'ils danſerent quelques chanſons avec la Suivante, luy déroberent quelques baiſers, luy donnerent quelques brins de thin & de marjolaine, & peut-eſtre la cotte verte ; le tout avec la plus grande honneſteté du monde. Pſiché cependant faiſoit ſa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces le laiſſerent oſter leur belles robes ſans la piquer une ſeule fois. Pſiché repaſſa la premiere. A ſon retour Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverſer la riviere. Pſiché répondit qu'il n'en avoit pas eſté beſoin, & que le vent avoit envoyé des

flocons de laine de ſon coſté. Ie ne croyois pas, reprit Cytherée, que la choſe fuſt ſi facile. Ie me ſuis trompée dans mes meſures, je le vois bien, la nuit nous ſuggerera quelque choſe de meilleur. Le fils de Venus qui ne ſongeoit à autre choſe qu'à tirer Pſiché de tous ces dangers, & qui n'attendoit peut-eſtre pour ſe raccommoder avec elle, que ſa gueriſon & le retour de ſes forces, avoit remandé premierement le Zephire, & fait venir dans le voiſinage une Fée qui faiſoit parler les pierres. Rien ne luy eſtoit impoſſible : elle ſe moquoit du deſtin, diſpoſoit des vents & des aſtres, & faiſoit aller le monde à ſa fantaiſie. Cytherée ne ſçavoit pas qu'elle fuſt venuë. Quant au Zephire, elle l'apperceut; & ne douta nullement que ce ne fuſt luy qui euſt aſſiſté Pſiché. Mais s'eſtant la nuit aviſée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute poſſibilité, elle dit le lendemain à ſon fils : L'agent general de vos affaires n'eſt pas loin de ce chaſteau ; vous luy avez deffendu de s'écarter. Ie vous défie tous tant que vous eſtes. Vous ſerez habiles gens l'un & l'autre ſi vous empeſchez que voſtre Belle ne ſuccombe au commandement que je luy feray aujourd'huy. En diſant ces mots elle fit venir Pſiché, luy ordonna de la ſuivre, & la mena dans la baſſe-court du Chaſteau. Là ſous une eſpece de halle eſtoient entaſſez peſle-meſle quatre differentes ſortes de grain leſquels on avoit donnez à la Déeſſe pour la nourriture de ſes pigeons. Ce n'eſtoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magazin, & touchoit le faiſte.

Cytherée dit à Psiché : Ie ne veux doresnavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoy separe ces quatre sortes de grain. Fais en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune espece. Ie m'en vas à Amatonte pour quelques affaires de plaisir : Ie reviendray sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tasche faite, & qu'il y ayt seulement un grain de meslé, je t'abandonneray aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char, & laisse Psiché desesperée. En effet ce commandement estoit un travail, non pas d'Hercule mais de Demon. Sitost que l'Amour le sceut il en envoya avertir la Fée qui par ses suffumigations, par ses cercles, par ses parolles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extremitez de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmy qui fit ce jour là quatre mille lieües. C'estoit un plaisir que d'en voir des hordes & des caravanes arriver de tous les costez.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thetis, & l'Ocean encore.
L'Indien dégarnit toutes ses regions.
Le Garamante envoye aussi ses legions.
Il en part du Couchant des nations entieres.
Le Nort ny le Midy n'ont plus de fourmilleres.
Il semble qu'on en ayt épuisé l'univers.
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts.
Maint vieux chesne en fournit des cohortes nombreuses.

Il n'eſt arbre mangé qui ſous ſes voutes creuſes
Souffre que de ce peuple il reſte un ſeul eſſain.
Tout déloge; & la terre en tire de ſon ſein.
L'Ethiopique gent arrive, & ſe partage.
On crée en chaque troupe un maiſtre de l'ouvrage.
Il a l'œil ſur ſa bande : aucun n'oſe faillir.
On entend un bruit ſourd; le mont ſemble boüillir.
Déja ſon tour décroiſt; ſa hauteur diminüe.
A la ſoudaineté l'ordre auſſi contribuë.
Chacun a ſon employ parmy les travailleurs.
L'un ſepare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau diſparoiſt ainſi que par machine.
Quatre tas differens reparent ſa rüine;
De bled riche preſent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil pour les pigeons manger delicieux;
De ſegle au gouſt aigret; d'orge rafraiſchiſſante,
Qui donne aux gens du Nort la cervoiſe engraiſſante.
Telles l'on démolit les maiſons quelquefois.
La pierre eſt miſe à part; à part ſe met le bois;
On void comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En ſon eſtre premier retourne l'aſſemblage.
Là ſont des tas confus de marbres non gravez,
Et là les ornemens qui ſe ſont conſervez.

Les fourmis s'en retournerent auſſi vite qu'elles eſtoient venües, & n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuſes, leur dit Pſiché, je vous ſouhaite des magazins qui ne deſempliſſent jamais. Si c'eſt un plaiſir de ſe tourmenter pour les biens du monde, tour-

mentez-vous, & vivez heureuſes. Quand Venus fut de retour, & qu'elle apperceut les quatre monceaux, ſon étonnement ne fut pas petit : ſon chagrin fut encor plus grand. On n'oſoit approcher d'elle, ny ſeulement la regarder. Il n'y eut ny Amours ny Graces qui ne s'enfuiſſent. Quoy, dit Cytherée en elle-meſme, une Eſclave me reſiſtera? je luy fourniray tous les jours une nouvelle matiere de triompher? Et qui craindra deſormais Venus? qui adorera ſa puiſſance? car pour la beauté, ie n'en parle plus ; c'eſt Pſiché qui en eſt Déeſſe. O deſtins, que vous ay-je fait? Iunon s'eſt vangée d'Io & de beaucoup d'autres : il n'eſt femme qui ne ſe vange. Cytherée ſeule ſe void privée de ce doux plaiſir. Si faut-il que j'en vienne à bout : Vous n'eſtes pas encore à la fin Pſiché, mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniaſtre à vous proteger, plus je m'opiniaſtreray à vous perdre. Cette reſolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'eſtoit promis. A deux jours delà elle fit appeller Pſiché, & diſſimulant ſon dépit ; Puiſque rien ne vous eſt impoſſible, luy dit-elle, vous irez bien au Royaume de Proſerpine : & n'eſperez pas m'échaper quand vous ſerez hors d'icy : en quelque lieu de la terre que vous ſoyez je vous trouveray. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers j'en ſuis tres-contente. Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous luy direz que je la prie de me donner une boëte de ſon fard : j'en ay beſoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy ſans tarder ce que l'on vous

aura donné, & n'y touchez point. Pſiché partit tout à l'heure. On ne la laiſſa parler à qui que ce ſoit. Elle alla trouver la Fée que ſon mary avoit fait venir. Cette Fée eſtoit dans le voiſinage ſans que perſonne en ſceuſt rien. De peur de ſoupçon elle ne tint pas long diſcours à noſtre Heroïne. Seulement elle luy dit : Vous voyez d'icy une vieille tour : allez y tout droit, & entrez dedans. Vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'apprehendez point les ronces qui bouchent la porte : elles ſe détourneront d'elles-meſmes. Pſiché remercie la Fée, & s'en va au vieux baſtiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla : Bon jour Pſiché, lui dit-elle, que voſtre voyage vous ſoit heureux. Ce m'eſt un tres-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de ſi charmant n'y eſtoit entré. Ie ſçais le ſujet qui vous amene. Pluſieurs chemins conduiſent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Deſcendez dans cette cave que vous voyez, & garniſſez-vous auparavant de ce qui eſt à vos pieds : ce panier à anſe vous aydera à le porter. Pſiché baiſſa auſſi-toſt la veuë ; & comme le faiſte de la tour eſtoit découvert, elle vid à terre une lampe, ſix boules de cire, un gros paquet de ſiſcelle, un panier avec deux deniers. Vous avez beſoin de toutes ces choſes, pourſuivit la Tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoy que vous ayez prés de mille marches à deſcendre : cette lampe vous aydera. Vous ſuivrez à ſa lueur un chemin vouté qui eſt dans le fond, & qui vous conduira juſqu'au bord du Stix. Il vous faudra

donner à Charon un de ces deniers pour le paſſage, auſſi bien en revenant qu'en allant. C'eſt un Vieillard qui n'a aucune conſideration pour les Belles, & qui ne vous laiſſera pas monter dans ſa barque ſans payer le droit. Le fleuve paſſé vous rencontrerez un aſne boiteux & n'en pouvant plus de vieilleſſe, avec un miſerable qui le chaſſera. Celuy-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fiſcelle, ſi vous en avez dans voſtre panier, afin de lier certains paquets dont ſon aſne ſera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'eſt un piege que vous tend Venus. Vous avez beſoin de voſtre fiſcelle à une autre choſe : car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes ſont fort aiſées à tenir en allant ; mais quand on en revient il eſt impoſſible de les démeſler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fiſcelle. La porte deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle delà en a un. C'eſt un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il diſcerne à l'odorat les morts d'avec les vivans (car il ſe rencontre des perſonnes qui ont affaire auſſi bien que vous en ces lieux.) Le portier laiſſe paſſer les premiers & étrangle les autres devant qu'ils paſſent. Vous luy empaſterez ſes trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront auſſi la force de l'endormir. Dés que vous ſerez ſortie du labyrinthe, deux demons des champs eliſées viendront au devant de vous, & vous conduiront juſqu'au throſne de Proſerpine. Adieu, charmante Pſiché : que voſtre

voyage vous ſoit heureux. Pſiché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, deſcend dans la cave, & pour abreger, elle arrive ſaine & ſauve au delà du labyrinthe, malgré les Spectres qui ſe preſenterent ſur ſon paſſage. Il ne ſera pas hors de propos de vous dire qu'elle vid ſur les bords du Stix gens de tous eſtats arrivans de tous les coſtez. Il y avoit dans la barque, lors que la Belle paſſa, un Roy, un Philoſophe, un General d'armée, je ne ſçais combien de ſoldats, avec quelques femmes. Le Roy ſe mit à pleurer de ce qu'il luy faloit quitter un ſejour où eſtoient de ſi beaux objets. Le Philoſophe au contraire loüa les Dieux de ce qu'il en eſtoit ſorty avant que de voir un objet ſi capable de le ſeduire, & dont il pouvoit alors approcher ſans aucun peril. Les ſoldats diſputerent entre eux à qui s'aſſeoiroit le plus prés d'elle, ſans aucun reſpect du Roy, ny aucune crainte du General qui n'avoit pas ſon baſton de commandement. La choſe alloit à ſe battre, & à renverſer la nacelle, ſi Charon n'euſt mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Pſiché; & ſe conſolerent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que noſtre Heroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à perſonne qu'elle fuſt vivante. Son habit eſtonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Auſſi-toſt qu'elle fut ſortie du labyrinthe les deux demons l'aborderent, & luy firent voir les ſingularitez de ces lieux. Elles ſont tellement étranges que j'ay beſoin d'un ſtile extraordinaire pour vous les décrire. Poliphile ſe teut

à ces mots : & aprés quelques momens de ſilence il reprit d'un ton moins familier.

Le Royaume des morts a plus d'une avenuë.
Il n'eſt route qui ſoit aux humains ſi connuë.
Des quatre coins du monde on ſe rend aux enfers.
Tiſiphone les tient inceſſamment ouverts.
La faim, le deſeſpoir, les douleurs, le long âge,
Meinent par tous endroits à ce triſte paſſage;
Et quand il eſt franchi, les filles du Deſtin
Filent aux habitans une nuit ſans matin.
Orphée a toutefois merité par ſa lire
De voir impunément le tenebreux empire.
Pſiché par ſes appas obtint meſme faveur.
Pluton ſentit pour elle un moment de ferveur.
Proſerpine craignit de ſe voir déthroſnée :
Et la boête de fard à l'inſtant fut donnée.
L'Eſclave de Venus ſans guide & ſans ſecours
Arriva dans les lieux où le Stix fait ſon cours.
Sa cruelle ennemie eut ſoin que le Cerbere
Luy lançaſt des regards enflammez de colere.
Par les monſtres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vid ce qu'en ont tant d'auteurs enſeigné.
Mille ſpectres hideux, les hydres, les harpies,
Les triples Gerions, les manes des Tities,
Preſentoient à ſes yeux maint fantoſme trompeur
Dont le corps retournoit auſſi-toſt en vapeur.
Les cantons deſtinez aux Ombres criminelles,
Leurs cris, leur deſeſpoir, leurs douleurs eternelles,

Tout l'attirail qui ſuit toſt ou tard les méchans,
La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.
Là ſur un pont d'airain l'orgueilleux Salmonée,
Triſte chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
S'efforçoit de paſſer en des lieux moins cruels,
Et par tout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Stix portoit en vain ſa bouche,
Toûjours proche d'un bien que jamais il ne touche :
Et Siſiphe en ſueur eſſayoit vainement
D'arreſter ſon rocher pour le moins un moment.
Là les ſœurs de Pſiché dans l'importune glace
D'un miroir que ſans ceſſe elles avoient en face,
Revoyoient leur cadete heureuſe, & dans les bras,
Non d'un Monſtre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allaſt cette engeance maudite,
Le miroir ſe plaçoit toûjours à l'oppoſite.
Pour les tirer d'erreur leur cadete accourut ;
Mais ce couple s'enfuit ſi-toſt qu'elle parut.
Non loin d'elles Pſiché vid l'immortelle taſche
Où les cinquante ſœurs s'exercent ſans relaſche.
La Belle les plaignit, & ne pût ſans fremir
Voir tant de malheureux occupez à gemir.
Chacun trouvoit ſa peine au plus haut poinct montée.
Ixion ſouhaitoit le ſort de Promethée.
Tantale euſt conſenty pour aſſouvir ſa faim
Que Pluton le livraſt à des flâmes ſans fin.
En un lieu ſeparé l'on void ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuſe flâme,
Offenſé Cupidon, mépriſé ſes autels,

Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquetes :
Là Megere punit les langues indiscretes :
Sur tout ceux qui tachez du plus noir des forfaits,
Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée :
Dans un fleuve glacé la Volage est plongée :
Et l'Insensible expie en des lieux embrasez
Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a causez.
Ministres, confidens, domestiques perfides
Y lassent sous les foüets le bras des Eumenides.
Prés d'eux sont les autheurs de maint Hymen forcé,
L'amant chiche, & la Dame au cœur interessé ;
La troupe des Censeurs peuple à l'Amour rebelle,
Ceux enfin dont les Vers ont noircy quelque Belle.

Venus avoit obligé Mercure par ses carresses de prier de la part de cette Déesse toutes les puissances d'enfer, d'effrayer tellement son ennemie par la veuë de de ces fantosmes & de ces supplices, qu'elle en mourust d'apprehension ; & mourust si bien que la chose fust sans retour, & qu'il ne restast plus de cette Beauté qu'une ombre legere. Aprés quoy, disoit Cytherée, je permets à mon fils d'en estre amoureux, & de l'aller trouver aux enfers, pour luy renouveller ses caresses. Cupidon ne manqua pas d'y pourveoir : & dés que Psiché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire (comme je crois vous avoir dit) par deux demons des champs elysées (ceux-là ne sont pas méchans.) Ils

la raſſûrerent, & luy apprirent quels eſtoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute conſolée, n'y trouvant rien qui euſt du rapport à ſon avanture. Aprés tout, la faute qu'elle avoit commiſe ne meritoit pas une telle punition. Si la curioſité rendoit les gens malheureux juſqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à eſtre femme. En paſſant auprés des champs elyſées, comme le nombre des bien heureux a de tout temps eſté fort petit, Pſiché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui juſqu'alors avoient fait valoir la puiſſance de ſon époux, gens du Parnaſſe pour la plus-part. Ils eſtoient ſous de beaux ombrages, ſe recitant les uns aux autres leurs poëſies, & ſe donnant des loüanges continuelles ſans ſe laſſer. Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura ſurpriſe. Depuis Proſerpine ils ne ſe ſouvenoient point d'avoir veu d'objet qui leur euſt touché le cœur que celuy-là ſeul. Proſerpine meſme en eut de la jalouſie ; car ſon mary regardoit déja la Belle d'une autre ſorte qu'il n'a couſtume de faire ceux qui approchent de ſon tribunal, & il ne tenoit pas à luy qu'il ne ſe défiſt de cet air terrible qui fait partie de ſon apannage. Sur tout, il y avoit du plaiſir à voir Radamante ſe radoucir. Pluton fit ceſſer pour quelques momens les ſouffrances & les plaintes des malheureux; afin que Pſiché euſt une audiance plus favorable. Voicy à peu prés comme elle parla, adreſſant ſa voix tantoſt à Pluton & à Proſerpine conjointement, tantoſt à cette Déeſſe ſeule.

Vous ſous qui tout fléchit, Deïtez dont les loix
Traitent également les Bergers & les Roys;
Ny le deſir de voir, ny celuy d'eſtre veuë,
Ne me font viſiter une Cour inconnuë :
I'ay trop appris helas! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaiſirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'Eſclave infortunée
Qu'à des larmes ſans fin Venus a condamnée.
C'eſt peu pour ſon courroux des maux que j'ay ſoufferts;
Il faut chercher encore un fard juſqu'aux enfers.
Reyne de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte voſtre nom; & c'eſt ce qui m'eſtonne.
Ne vous offenſez point, Déeſſe aux traits ſi doux;
On s'apperçoit aſſez qu'il n'eſt pas fait pour vous.
Plaire ſans fard eſt choſe aux Déeſſes facile :
A qui ne peut vieillir cet art eſt inutile :
C'eſt moy qui dois taſcher en l'eſtat où je ſuis
A reparer le tort que m'ont fait les ennuis.
Mais j'ay quitté le ſoin d'une beauté fatale.
La Nature ſouvent n'eſt que trop liberale.
Pleuſt au ſort que mes traits à preſent ſans éclat
N'euſſent jamais paru que dans ce triſte eſtat!
Mes ſœurs les envioient : que mes ſœurs eſtoient folles!
D'abord je me repûs d'eſperances frivoles.
Enfin l'Amour m'amya : je l'aymay ſans le voir :
Ie le vis; il s'enfuit; rien ne pût l'émouvoir;
Il me précipita du comble de la gloire.
Souvenirs de ces temps ſortez de ma memoire.
Chacun ſçait ce qui ſuit. Maintenant dans ces lieux

Ie viens pour obtenir un fard ſi precieux.
Ie n'en merite pas la faveur ſinguliere;
Mais le nom de l'Amour ſe joint à ma priere.
Vous connoiſſez ce Dieu; qui ne le connoiſt pas?
S'il deſcend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une boëte de fard recompenſez ſa femme;
Ainſi durent chez-vous les douceurs de ſa flâme!
Ainſi voſtre bonheur puiſſe rendre envieux
Celuy qui pour ſa part eut l'empire des Cieux!

Cette harangue eut tout le ſuccés que Pſiché pouvoit ſouhaiter. Il n'y eut ny demon ny Ombre qui ne compatiſt au malheur de cette affligée, & qui ne blâmaſt Venus. La pitié entra pour la premiere fois au cœur des Furies : & ceux qui avoient tant de ſujet de ſe plaindre eux-meſmes, mirent à part le ſentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouſe de Cupidon. Pluton fut ſur le poinct de luy offrir une retraite dans ſes Eſtats ; mais c'eſt un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur eſt poſſible, Proſerpine empeſcha ce coup. La jalouſie la poſſedoit tellement que ſans conſiderer qu'une Ombre ſeroit incapable de luy nuire, elle recommanda inſtamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette perſonne, & de prendre ſi bien leurs meſures qu'on ne la reviſt aux enfers que vieille & ridée. Puis ſans tarder davantage, elle mit entre les mains de Pſiché une boëte bien fermée avec défenſe de l'ouvrir, & avec charge d'aſſeurer Venus de ſon amitié. Pour

Pluton, il ne pût voir ſans déplaiſir le départ de noſtre Heroïne, & le preſent qu'on luy faiſoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a couſté d'eſtre curieuſe. Allez; & n'accuſez pas Pluton de voſtre deſtin. Tant que le pays des morts continua, la boëte fut en aſſurance; Pſiché n'avoit garde d'y toucher : elle apprehendoit que parmy un ſi grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en euſt qui obſervaſſent ſes actions. Auſſi-toſt qu'elle eut atteint noſtre monde, & que ſe trouvant ſous ce conduit ſouterrain elle crût n'avoir pour témoins que les pierres qui le ſouſtenoient, la voila tentée à ſon ordinaire, elle eut envie de ſçavoir quel eſtoit ce fard dont Proſerpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empeſcher ? elle feroit femme, & laiſſeroit échapper une telle occaſion de ſe ſatisfaire ! A qui le diroient ces pierres ? poſſible perſonne qu'elle n'eſtoit deſcendu ſous cette voute depuis qu'on l'avoit baſtie. Puis ce n'eſtoit pas une ſimple curioſité qui la pouſſoit; c'eſtoit un deſir naturel & bien innocent de remedier au déchet où eſtoient tombez ſes appas. Les ennuis, le haſle, mille autres choſes l'avoient tellement changée qu'elle ne ſe connoiſſoit plus elle-meſme. Il faloit abandonner les prétentions qui luy reſtoient ſur le cœur de ſon mary, ou bien reparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celuy qu'elle avoit en ſa puiſſance ? que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Venus ? non qu'elle euſt deſſein d'en abuſer, ny de plaire à d'autres qu'à ſon mary : les dieux le ſçavoient :

pourveu ſeulement qu'elle impoſaſt à l'Amour cela ſuffiroit. Tout artifice eſt permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Venus l'avoit creüe ſi ſimple que de n'oſer toucher à ce fard elle s'eſtoit fort trompée : mais qu'elle y touchaſt ou non, Cytherée l'en ſoupçonneroit toûjours; ainſi il luy feroit inutile de s'abſtenir. Pſiché raiſonna ſi bien qu'elle s'attira un nouveau mal-heur. Vne certaine apprehenſion toutesfois la retenoit : elle regardoit la Boëte, y portoit la main, puis l'en retiroit, & l'y reportoit auſſi-toſt. Apres un combat qui fut aſſez long, la victoire demeura ſelon ſa couſtume à cette malheureuſe curioſité. Pſiché ouvrit la boëte en tremblant, & à peine l'eut-elle ouverte qu'il en ſortit une vapeur fuligineuſe, une fumée noire & penetrante qui ſe répandit en moins d'un moment par tout le viſage de noſtre Heroïne, & ſur une partie de ſon ſein. L'impreſſion qu'elle y fit fut ſi violente que Pſiché ſoupçonna d'abord quelque ſiniſtre accident; d'autant qu'il ne reſtoit dans la boëte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Pſiché alarmée, & ſe doutant preſque de ce qui luy eſtoit arrivé, ſe haſta de ſortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pûſt apprendre l'eſtat où cette vapeur l'avoit miſe. Quand elle fut dans la tour, & qu'elle ſe preſenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui s'eſtoient d'elles-meſmes détournées pour laiſſer paſſer Pſiché la premiere fois, ne la reconnoiſſant plus l'areſterent. La tour fut contrainte de luy demander ſon nom. Noſtre

infortunée le luy dit en ſoupirant. Quoy c'eſt vous Pſiché ? qui vous a teint le viſage de cette ſorte ? Allez viſte vous laver, & gardez bien de vous preſenter en cet eſtat à voſtre mary. Pſiché court à un ruiſſeau qui n'eſtoit pas loin, le cœur luy battant de telle maniere que l'haleine luy manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva ſur le bord de ce ruiſſeau, & s'eſtant panchée elle y apperceut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ny le nez ny la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'eſtoit une More. Pſiché eſtonnée tourna la teſte pour voir ſi quelque Afriquaine ne ſe regardoit point derriere elle. N'ayant veu perſonne, & certaine de ſon mal-heur, les genoux commencerent à luy faillir, les bras luy tomberent. Elle eſſaya toutesfois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Apres s'eſtre lavée long-temps ſans rien avancer, O deſtins, s'écria-t-elle, me condamnez-vous à perdre auſſi la beauté ? Cytherée, Cytherée, quelle ſatisfaction vous attend ? Quand je me preſenteray parmy vos eſclaves, elles me rebuteront ; je ſeray le deſhonneur de voſtre Cour ; qu'ay-je fait qui meritaſt une telle honte ? ne vous ſuffiſoit-il pas que j'euſſe perdu mes parens, mon mary, les richeſſes, la liberté, ſans perdre auſſi encore l'unique bien avec lequel les femmes ſe conſolent de tous malheurs ? Quoy ne pouviez vous attendre que les années vous vengeaſſent ? C'eſt une choſe ſi-toſt paſſée que la beauté des mortelles : La melancholie ſeroit venüe au ſecours du temps. Mais j'ay tort de vous accuſer : c'eſt moy ſeule qui ſuis la cauſe

de mon infortune ; c'eſt cette curioſité incorrigible, qui non contente de m'avoir oſté les bonnes graces de voſtre fils, m'oſte auſſi le moyen de les regagner. Helas! ce ſera ce fils le premier qui me regardera avec horreur & qui me fuira. Ie l'ay cherché par tout l'Vnivers, & j'apprehende de le trouver. Quoy mon mary me fuira ? mon mary qui me trouvoit ſi charmante ? Non non Venus, vous n'aurez pas ce plaiſir : & puis qu'il m'eſt défendu d'avancer mes jours, je me retireray dans quelque deſert où perſonne ne me verra : j'acheveray mes deſtins parmy les ſerpens & parmy les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'aſſez pitoyable pour me devorer. Dans ce deſſein elle court à une foreſt voiſine, s'enfonce dans le plus profond, choiſit pour principale retraite un antre effroyable : là ſon occupation eſt de ſoupirer & de répandre des larmes ; ſes joües s'applatiſſent, ſes yeux ſe cavent ; ce n'eſtoit plus celle de qui Venus eſtoit devenuë jalouſe : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée ſans envie. L'Amour commençoit alors à ſortir ; & comme il eſtoit guery de ſa cholere auſſi bien que de ſa bruſlure, il ne ſongeoit plus qu'à Pſiché ; Pſiché devoit faire ſon unique joye ; il devoit quitter ſes Temples pour ſervir Pſiché : reſolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mary-cy ne ſe propoſoit plus de fin dans ſa paſſion, ny dans le bon traitement qu'il avoit reſolu de faire à ſa femme. Son deſſein eſtoit de ſe jetter à ſes pieds, de luy demander pardon, de luy proteſter qu'il ne retomberoit jamais en de telles

bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces chofes : la nuit venuë il continuoit, & continuoit encore pendant fon fommeil. Auffi-toft que l'Aurore commençoit à poindre il la prioit de luy ramener Pfiché ; car la Fée l'avoit affeuré qu'elle reviendroit des enfers. Des que le Soleil eftoit levé noftre époux quitoit le lit afin d'éviter les vifites de fa mere, & s'alloit promener dans le bois où la Belle Ethiopienne avoit choifi fa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les refveries d'un amant. Vn jour Pfiché s'eftoit endormie à l'entrée de fa caverne. Elle eftoit couchée fur le cofté, le vifage tourné vers la terre, fon mouchoir deffus, & encore un bras fur le mouchoir, pour plus grande précaution, & pour s'empefcher plus affeurément d'eftre veüe. Si elle euft pû s'envelopper de tenebres elle l'auroit fait. L'autre bras eftoit couché le long de la cuiffe : il n'avoit pas la mefme rondeur qu'autresfois : Le moyen qu'une perfonne qui ne vivoit que de fruits fauvages, & laquelle ne mangeoit rien qui ne fuft moüillé de fes pleurs, euft de l'embonpoint? La délicateffe & la blancheur y eftoient toûjours. L'Amour l'apperceut de loin. Il fentit un treffaillement qui luy dit que cette perfonne eftoit Pfiché. Plus il approchoit, & plus il fe confirmoit dans ce fentiment ; car quelle autre qu'elle auroit une taille fi bien formée? Quand il fe trouva affez pres pour confiderer le bras & la main, il n'en douta plus ; non que la maigreur ne l'arreftaft ; mais il jugeoit bien qu'une perfonne affligée ne pouvoit eftre en meilleur eftat. La furprife

de ce Dieu ne fut pas petite ; pour ſa joye je vous la laiſſe à imaginer. Vn amant que nos Romanciers auroient fait, ſeroit demeuré deux heures à conſiderer l'objet de ſa paſſion ſans l'oſer toucher ny ſeulement interrompre ſon ſommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenoüilla d'abord aupres de Pſiché ; & luy ſouleva une main laquelle il étendit ſur la ſienne ; puis uſant de l'autorité d'un Dieu, & de celle d'un mary il y imprima deux baiſers. Pſiché eſtoit ſi fort abattuë qu'elle s'eveilla ſeulement au ſecond baiſer. Dés qu'elle apperceut l'Amour elle ſe leva ; s'enfuit dans ſon antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émeuë qu'elle ne ſçavoit à quoy ſe reſoudre. L'eſtat où elle avoit veu le Dieu, cette poſture de ſuppliant, ce baiſer dont la chaleur luy faiſoit connoiſtre que c'eſtoit un veritable baiſer d'amour, & non un baiſer de ſimple galanterie, tout cela l'enhardiſſoit : mais de ſe monſtrer ainſi noire & déſigurée à celuy dont elle vouloit regagner le cœur il n'y avoit pas d'apparence. Cependant l'Amour s'eſtoit approché de la caverne, & repenſant à l'ebene de cette perſonne qu'il avoit veuë, il croyoit s'eſtre trompé, & ſe vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour ſon épouſe. Quand il fut dans l'antre ; Belle More, lui cria-t-il, vous ne ſçavez guere ce que je ſuis, de fuir ainſi : ma rencontre ne fait pas peur. Dites moy ce que vous cherchez dans ces provinces : peu de gens y viennent que pour aymer : ſi c'eſt là ce qui vous ameine, j'ay dequoy vous ſatisfaire : avez-vous beſoin d'un amant ?

je ſuis le Dieu qui les fais. Quoy vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! Helas, dit Pſiché, je ne vous fuis point; j'oſte ſeulement de devant vos yeux un objet que j'apprehende que vous ne fuyiez vous meſme. Cette voix ſi douce, ſi agreable, & autresfois familiere au fils de Venus, fut auſſitoſt reconnuë de luy. Il courut au coin où s'eſtoit refugiée ſon épouſe. Quoy c'eſt vous! dit-il, quoy ma chere Pſiché c'eſt vous! Auſſi-toſt il ſe jetta aux pieds de la Belle. I'ay failly, continua-t-il en les embraſſant : mon caprice eſt cauſe qu'une perſonne innocente, qu'une perſonne qui eſtoit née pour ne connoiſtre que les plaiſirs a ſoufert des peines que les coupables ne ſouffrent point : & je n'ay pas renverſé le Ciel & la Terre pour l'empeſcher! je n'ay pas ramené le Chaos au monde! je ne me ſuis pas donné la mort tout Dieu que je ſuis! Ah Pſiché que vous avez de ſujets de me déteſter! Il faut que je meure, & que j'en trouve les moyens, quelque impoſſible que ſoit la choſe. Pſiché chercha une de ſes mains pour la luy baiſer. L'Amour s'en douta, & ſe relevant, Ah, s'écria-t-il, que vous ajouſtez de douceur à vos autres charmes! Ie ſçais les ſentimens que vous avez eus; Toute la nature me les a dits : il ne vous eſt pas échappé un ſeul mot de plainte contre ce Monſtre qui eſtoit indigne de voſtre amour. Et comme elle luy avoit trouvé la main : Non, pourſuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs; je n'en ſuis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'impoſiez vous-meſme. Ma Pſiché, ma chere

Pſiché, dites-moy, à quoy me condamnez vous ? Ie vous condamne à eſtre aymé de voſtre Pſiché éternellement, dit noſtre Heroïne ; car que vous l'aymiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'eſt plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix ſi touchant que l'Amour ne pût retenir ſes larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Pſiché, & preſſant cette main entre les ſiennes, il ſe teut long-temps, & par ce ſilence il s'exprima mieux que s'il euſt parlé : les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient ſçeu faire. Pſiché charmée de cette éloquence, y répondit comme une perſonne qui en ſçavoit tous les traits. Et conſiderez, je vous prie, ce que c'eſt que d'aymer ; Le couple d'amans le mieux d'accord, & le plus paſſionné qu'il y euſt au monde employoit l'occaſion à verſer des pleurs & à pouſſer des ſoûpirs : Amans heureux, il n'y a que vous qui connoiſſiez le plaiſir. A cette exclamation Poliphile tout tranſporté laiſſa tomber l'écrit qu'il tenoit, & Acante ſe ſouvenant de quelque choſe fit un ſoûpir. Gelaſte leur dit avec un ſourire moqueur : Courage Meſſieurs les amans, voila qui eſt bien, & vous faites votre devoir. O les gens heureux, & trois fois heureux que vous eſtes ! moy miſerable je ne ſçaurois ſoûpirer aprés le plaiſir de verſer des pleurs. Puis ramaſſant le papier de Poliphile, Tenez, luy dit-il, voilà voſtre écrit, achevez Pſiché, & remettez-vous. Poliphile reprit ſon cahier, & continua ainſi. Cette converſation de larmes devint à la fin converſation de baiſers ; je paſſe legerement cet endroit.

L'Amour pria ſon épouſe de ſortir de l'antre, afin qu'il appriſt le changement qui eſtoit ſurvenu en ſon viſage, & pour y apporter remede s'il ſe pouvoit. Pſiché luy dit en riant: Vous m'avez refuſé, s'il vous en ſouvient, la ſatisfaction de vous voir lors que je vous l'ay demandée, je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, & avec bien plus de raiſon que vous n'en aviez ; mais j'ayme mieux me détruire dans voſtre eſprit que de ne pas vous complaire. Auſſi bien faut-il que vous cherchiez un remede à la paſſion qui vous occupe : elle vous met mal avec voſtre mere & vous fait abandonner le ſoin des mortels & la conduite de voſtre empire. En diſant ces mots elle luy donna la main, pour le mener hors de l'antre. L'Amour ſe plaignit de la penſée qu'elle avoit, & luy jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle; car ce n'eſtoit pas ſeulement ſon corps qui le rendoit amoureux, c'eſtoit ſon eſprit & ſon ame pardeſſus tout. Quand ils furent ſortis de l'antre, & que l'Amour eut jetté les yeux ſur ſon épouſe, il recula trois ou quatre pas tout ſurpris & tout étonné. Ie vous l'avois bien promis, luy dit-elle, que cette veuë ſeroit un remede pour voſtre amour .: je ne m'en plains pas, & n'y trouve point d'injuſtice. La pluſpart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles diſent qu'on doit les aymer pour elles, & non pas pour le plaiſir de les voir : qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent ſeulement à ſe ſatisfaire : que cette ſorte de paſſion qui n'a pour objet que ce qui

touche les ſens, ne doit point entrer dans une belle ame, & eſt indigne qu'on y réponde : c'eſt aymer comme ayment les animaux; au lieu qu'il faudroit aymer comme les eſprits détachez des corps. Les vrais amans, les amans qui meritent que l'on les ayme, ſe mettent le plus qu'ils peuvent dans cet eſtat : ils s'affranchiſſent de la tyrannie du temps; ils ſe rendent independans du hazard & de la malignité des aſtres; tandis que les autres ſont toûjours en tranſe, ſoit pour le caprice de la fortune, ſoit pour celuy des ſaiſons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce coſté-là, les années leur font une guerre continuelle : il n'y a pas un moment au jour qui ne détruiſe quelque choſe de leur plaiſir : c'eſt une neceſſité qu'il aille toûjours en diminuant; & d'autres raiſons tres-belles & tres-peu perſuaſives. Ie n'en veux oppoſer qu'une à ces femmes. Leur beauté & leur jeuneſſe ont fait naiſtre la paſſion que l'on a pour elles, il eſt naturel que le contraire l'aneantiſſe. Ie ne vous demande donc plus d'amour; ayez ſeulement de l'amitié; ou ſi je n'en ſuis pas digne, quelque peu de compaſſion. Il eſt de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour eſclaves des perſonnes de mon ſexe : faites-moy la grace que j'en ſois une. L'Amour trouva ſa femme plus belle aprés ce diſcours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il ſe jetta à ſon col : Vous ne m'avez, luy repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et conſolez-vous; il vous reſte plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles enſemble. Il eſt vray que

voſtre viſage a changé de teint; mais il n'a nullement changé de traits : & ne contez-vous pour rien le reſte du corps ? Qu'avez-vous perdu de lys & d'albaſtre à comparaiſon de ce qui vous en eſt demeuré ? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoy qu'il ſoit petit, la rendra contente, & nous reconciliera les uns & les autres : ſinon j'auray recours à Iupiter, & je le prieray de vous rendre voſtre vray teint. Si cela dépendoit de moy, vous feriez déja ce que vous eſtiez, lors que vous me rendiſtes amoureux : ce feroy icy le plus beau moment de vos jours. Mais un Dieu ne ſçauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Iupiter à qui ce privilege ſoit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys, ſans qu'il y en ait un ſeul perdu, je feray perir la race des animaux & des hommes; que feront les Dieux aprés cela ? Pour les roſes, c'eſt mon affaire; & pour l'embonpoint, la joye le ramenera. Ce n'eſt pas encore aſſez, je veux que l'Olympe vous reconnoiſſe pour mon épouſe. Pſiché ſe fuſt jettée à ſes pieds, ſi elle n'euſt ſceu comme on doit agir avec l'Amour. Elle ſe contenta donc de luy dire en rougiſſant : Si je pouvois eſtre voſtre femme ſans eſtre blanche; cela ſeroit bien plus court & bien plus certain. Ce poinct là vous eſt aſſuré, repartit l'Amour; je l'ay juré par le Styx; mais je veux que vous ſoyez blanche. Allons nous preſenter à Venus. Pſiché ſe laiſſa conduire; bien qu'elle euſt beaucoup de repugnance à ſe montrer, & peu d'eſperance de reüſſir. La ſoûmiſſion aux volontez de ſon époux luy fermoit les yeux : elle

ſe ſeroit reſoluë pour luy complaire à des choſes plus difficiles. Pendant le chemin elle luy conta les principales avantures de ſon voyage ; la merveille de cette Tour qui luy avoit donné des adreſſes; l'Acheron, le Styx, l'aſne boiteux, le labyrinthe, & les trois gueules de ſon portier ; les fantoſmes qu'elle avoit veus, la Cour de Pluton & de Proſerpine; enfin ſon retour, & ſa curioſité qu'elle-meſme jugeoit tres-digne d'eſtre punie. Elle achevoit ſon recit quand ils arriverent à ce Chaſteau qui eſtoit à my chemin de Paphos & d'Amatonte. Venus ſe promenoit dans le Parc. On luy alla dire de la part d'Amour qu'il avoit une Affriquaine aſſez bien faite à luy preſenter : elle en pourroit faire une quatriéme Grace, non ſeulement brune comme les autres, mais toute noire. Cytherée reſvoit alors à ſa jalouſie ; à la paſſion dont ſon fils eſtoit malade, & qui tout conſideré n'eſtoit pas un crime ; aux peines à quoy elle avoit condamné la pauvre Pſiché, peines tres cruelles, & qui luy faiſoient à elle même pitié. Outre cela l'abſence de ſon ennemie avoit laiſſé refroidir ſa colere, de façon que rien ne l'empeſchoit plus de ſe rendre à la raiſon. Elle eſtoit dans le moment le plus favorable qu'on euſt pû choiſir pour accommoder les choſes. Cependant toute la Cour de Venus eſtoit accouruë pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'eſtoit à qui la regarderoit de plus pres. Quelque étonnement que ſa veüe cauſaſt, on y prenoit du plaiſir; & on auroit bien donné demy douzaine de blanches pour cette noire. Au reſte ſoit que la couleur euſt

changé ſon air, ſoit qu'il y euſt de l'enchantement, perſonne ne ſe ſouvint d'avoir rien veu qui luy reſſemblaſt. Les Ieux & les Ris firent connoiſſance avec elle d'abord, ſans ſe la remettre, admirant les graces de ſa perſonne, ſa taille, ſes traits, & diſant tout haut que la couleur n'y faiſoit rien. Neantmoins ce viſage d'Ethiopienne enté ſur un corps de Greque ſembloit quelque choſe de fort eſtrange. Toute cette Cour la conſideroit comme un tres beau monſtre & tres digne d'eſtre aymé. Les uns aſſuroient qu'elle eſtoit fille d'un blanc & d'une noire, les autres d'un noir & d'une blanche. Quand elle fut à quatre pas de Venus elle mit un genouil en terre : Charmante Reyne de la beauté, luy dit-elle, c'eſt votre eſclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnût auſſi-toſt. On demeura fort ſurpris. Les Ieux & les Ris, qui ſont un peuple aſſez étourdi, eurent de la diſcretion cette fois-là, & diſſimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maiſtreſſe. Vous ne ſçauriez croire combien elle eſtoit aymée dans cette Cour. La pluſpart des gens avoient reſolu de ſe cantonner à moins que Cytherée ne la traitaſt mieux. Pſiché remarqua fort bien les mouvemens que ſa preſence excitoit dans le fond des cœurs, & qui paroiſſoient meſme ſur les viſages ; mais elle n'en témoigna rien, & continua de cette ſorte. Proſerpine m'a donné charge de vous faire ſes complimens, & de vous aſſeurer de la continuation de ſon amitié. Elle m'a mis entre les mains une boëte que j'ay ouverte, bien que

vous m'euffiez défendu de l'ouvrir. Ie n'oferois vous prier de me pardonner, & me viens foûmettre à la peine que ma curiofité a meritée. Venus jettant les yeux fur Pfiché, ne fentit pas tout le plaifir & la joye que fa jaloufie luy avoit promife. Vn mouvement de compaffion l'empefcha de joüir de fa vengeance & de la victoire qu'elle remportoit; fi bien que paffant d'une extremité en une autre, à la maniere des femmes, elle fe mit à pleurer, releva elle-mefme noftre Heroïne, puis l'embraffa : Ie me rends, dit-elle, Pfiché; oubliez le mal que je vous ay fait. Si c'eft effacer les fujets de haine que vous avez contre moy, & vous faire une fatisfaction affez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la foyez. Montrez vous meilleure que Venus, auffi bien que vous eftes déja plus belle; ne foyez pas fi vindicative que je l'ay efté, & allez changer d'habit. Toutesfois, ajoufta-t-elle, vous avez befoin de repos : puis fe tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a preparé pour moy, & faites-la repofer en fuite; je l'iray voir en fon lit. La Déeffe n'y manqua pas; & voulut que noftre Heroïne couchaft avec elle cette nuit-là; non pour l'ofter à fon fils; mais on refolut de celebrer un nouvel hymen, & d'attendre que noftre Belle euft repris fon teint. Venus confentit qu'il luy fuft rendu; mefme qu'un brevet de Déeffe luy fuft donné, fi tout cela fe pouvoit obtenir de Iupiter. L'Amour ne perd point de temps, & pendant que fa mere eftoit en belle humeur, il s'en va trouver le Roy des Dieux. Iupiter qui avoit appris

l'hiſtoire de ſes amours, luy en demanda des nouvelles ; comme il ſe portoit de ſa bruſlure ; pour quoy il abandonnoit les affaires de ſon Eſtat. L'Amour répondit ſuccinctement à ces queſtions, & vint au ſujet qui l'amenoit. Mon fils, luy dit Iupiter en l'embraſſant, vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez voſtre mere : le teint de Pſiché eſt auſſi blanc que jamais il fut : I'ay fait ce miracle dés le moment que vous m'avez témoigné le ſouhaiter. Quant à l'autre poinct ; le rang que vous demandez pour voſtre épouſe n'eſt pas une choſe ſi aiſée à accorder qu'il vous ſemble. Nous n'avons parmy nous que trop de Déeſſes. C'eſt une neceſſité qu'il y ayt du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de voſtre épouſe eſtant telle que vous dites, ce ſera des ſujets de jalouſie & de querelles, leſquelles je ne viendray jamais à bout d'appaiſer. Il ne faudra plus que je ſonge à mon office de foudroyant ; j'en auray aſſez de celuy de mediateur pour le reſte de mes jours. Mais ce n'eſt pas ce qui m'arreſte le plus. Des que Pſiché ſera Déeſſe il luy faudra des Temples auſſi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera noſtre portion. Déja nous nous morfondons ſur nos autels, tant ils ſont froids & mal encenſez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin ſi commune que les mortels ne ſe mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe ? reprit l'Amour. Voſtre felicité dépend-elle du culte des hommes ? qu'ils vous negligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas icy heureux & tranquille, dormant les trois quarts du temps.

laiſſant aller les choſes du monde comme elles peuvent, tonnant, & greſlant lors que la fantaiſie vous en vient? vous ſçavez combien quelquefois nous nous ennuyons: jamais la compagnie n'eſt bonne s'il n'y a des femmes qui ſoient aymables. Cibelle eſt vieille; Iunon de mauvaiſe humeur, Ceres ſent ſa divinité de Province, & n'a nullement l'air de la Cour; Minerve eſt toûjours armée; Diane nous rompt la teſte avec ſa trompe; on pourroit faire quelque choſe d'aſſez bon de ces deux dernieres; mais elles ſont ſi farouches qu'on ne leur oſeroit dire un mot de galanterie : Pomone eſt ennemie de l'oiſiveté, & a toûjours les mains rudes; Flore eſt agreable, je le confeſſe ; mais ſon ſoin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures; l'Aurore ſe leve de trop grand matin, on ne ſçait ce qu'elle devient tout le reſte de la journée : il n'y a que ma mere qui nous réjoüiſſe, encore a-t-elle toûjours quelque affaire qui la détourne, & demeure une partie de l'année à Paphos, Cythere, ou Amatonte. Comme Pſiché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que ſa beauté ne ſera pas un petit ornement pour voſtre Cour. Ne craignez point que les autres ne luy portent envie ; il y a trop d'inegalité entre ſes charmes & les leurs. La plus intereſſée c'eſt ma mere, qui y conſent. Iupiter ſe rendit à ces raiſons, & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit ſon conſentement à l'Apotheoſe, par une petite inclination de teſte qui eſbranla legerement l'vnivers, & le fit trembler ſeulement une demie heure. Auſſi-toſt l'Amour

fit mettre les Cignes à ſon char; deſcendit en terre; & trouva ſa mere qui elle meſme faiſoit office de Grace autour de Pſiché; non ſans luy donner mille loüanges & preſque autant de baiſers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces ſe promettant bien de danſer aux nopces. Ie n'en décriray point la ceremonie, non plus que celle l'Apotheoſe : je décriray encore moins les plaiſirs de nos époux; il n'y a qu'eux ſeuls qui pûſſent eſtre capables de les exprimer. Ces plaiſirs leur eurent bien-toſt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les Dieux & les hommes dés qu'on la vid. On luy a baſti des Temples ſous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, ſans qui dés noſtre enfance
Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux;
Aymant univerſel de tous les animaux,
Que tu ſçais attirer avecque violence!
Par toy tout ſe meut icy bas :
C'eſt pour toy, c'eſt pour tes appas
Que nous courons aprés la peine.
Il n'eſt ſoldat, ny Capitaine,
Ny Miniſtre d'Eſtat, ny Prince, ny ſujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourriſſons, ſi pour fruit de nos veilles
Vn bruit delicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous ſentions chatoüillez de ce ſon,
Ferions nous un mot de chanſon?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui ſervoit de prix dans les jeux Olympiques,

N'eſt que toy proprement divine Volupté.
Et le plaiſir des ſens n'eſt-il de rien compté?
Pourquoy ſont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant, & l'Aurore?
Pomone & ſes mets delicats?
Bacchus l'ame des bons repas?
Les foreſts, les eaux, les prairies,
Meres des douces réveries?
Pourquoy tant de beaux arts qui tous ſont tes enfans?
Mais pourquoy les Cloris aux appas triomphans,
Que pour maintenir ton commerce?
I'entends innocemment : ſur ſon propre deſir
Quelque rigueur que l'on exerce
Encore y prend-on du plaiſir.
Volupté, Volupté, qui fus jadis maiſtreſſe
Du plus bel eſprit de la Grece,
Ne me dédaigne pas, vien-t-en loger chez moy,
Tu n'y feras pas ſans employ.
I'ayme le Ieu, l'Amour, les Livres, la Muſique,
La Ville & la Campagne, enfin tout, il n'eſt rien
Qui ne me ſoit ſouverain bien,
Iuſqu'au ſombre plaiſir d'un cœur melancolique.
Vien donc; & de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu ſçavoir au vray la meſure certaine?
Il m'en faut tout au moins un ſiecle bien compté;
Car trente ans, ce n'eſt pas la peine.

Poliphile ceſſa de lire. Il n'avoit pas crû pouvoir mieux finir que par l'hymne de la volupté, dont le

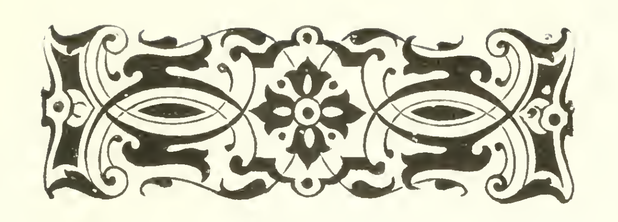
deſſein ne déplût pas tout à fait à ſes trois amis. Aprés quelques courtes reflexions ſur les principaux endroits de l'ouvrage; Ne voyez-vous pas, dit Ariſte, que ce qui vous a donné le plus de plaiſir, ce ſont les endroits où Poliphile a taſché d'exciter en vous la compaſſion ? Ce que vous dites eſt fort vray, repartit Acante; mais je vous prie de conſiderer ce gris de lin, ce couleur d'Aurore, cet orangé, & ſur tout ce pourpre, qui environnent le Roy des Aſtres. En effet, il y avoit tres long-temps que le ſoir ne s'eſtoit trouvé ſi beau. Le Soleil avoit pris ſon char le plus éclatant, & ſes habits les plus magnifiques.

Il ſembloit qu'il ſe fuſt paré
Pour plaire aux filles de Nerée;
Dans un nuage bigarré
Il ſe coucha cette ſoirée.
L'air eſtoit peint de cent couleurs :
Iamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de ſortes de müances.
Aucune vapeur ne gaſtoit
Par ſes malignes influences
Le plaiſir qu'Acante gouſtoit.

On luy donna le loiſir de conſiderer les dernieres beautez du jour : puis la Lune eſtant en ſon plein, nos Voyageurs & le cocher qui les conduiſoit la voulurent bien pour leur guide.



LETTRES



LETTRES.

A MONSIEUR JANNART.

A Rheims, ce lundy 14 février 1656.

Monſieur mon oncle,



'AI enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19,114 liv., à mon beau-frère ; c'eſt-à-dire qu'il a fait eſchange avec moy de ſon bien de Chaſtillon, qu'il a promis par un acte ſéparé de me faire valoir dix mille ſix cens livres, m'a baillé 214 liv., m'a fait une promeſſe payable dans trois mois de 1,300 liv., & du ſurplus montant à 7,000 liv., il m'a fait conſtitution. Ainſy il a fallu que j'aye vendu le bien de Chaſtillon, ce qui nous a fait une difficulté, car celuy qui l'a achepté a dit qu'il vouloit que quelqu'un s'obligeaſt à la guarantie & entretenement de la vendition

que je lui faifois, jufqu'à ce que mademoifelle de La Fontaine euft l'aage & euft ratifié. J'en ai parlé à M. Héricart mon beau-frère, qui s'en eft excufé, & a dit que s'il intervenoit à ladite vendition, l'efchange paroiftroit fimulé, & que cela luy feroit tort pour les lots & ventes. J'ay creu qu'il vouloit peuteftre laiffer cet obftacle afin de fe defdire, & ayant reçeu depuis peu une lettre de monfieur Faur, où je ne trouvois pas mon conte à beaucoup près, j'ay creu qu'il falloit achever l'affaire à quelque prix que ce fuft... au marchand qui vous portera trois mille efcus & vous demandera voftre guarantie; s'il euft voulu de celle de M. de Villemontée & de ma fœur, je ne vous aurois pas importuné de cela; mais il a dit qu'il ne les connoiffoit pas. Pour mon père, il en vouloit bien, mais je ne romps jamais la tefte à mon père de mes affaires. Je diray à M. Bellanger & à mon beau-frère que je vous fais toucher l'argent de ladite vendition pour voftre feureté, en attendant que je vous aye fait bailler une indemnité de voftre guarantie par M. de Villemontée, mon beau-frère, ou bien par qui il vous plaira, & cela fera bien de la forte. Je vous prie auffi fi on vous en efcrit de mander la mefme chofe.

Quand vous aurez l'argent entre vos mains, mon père vous prie de lui en prefter 4 mil cinq cens livres pour rachepter partie d'une rente qu'il doit conjoinctement avec ma fœur aux héritiers de M. Pidoux ; moyennant quoy il fera defchargé de la guarantie. Du refte ma fœur vous en entretiendra fi vous voulez, &

vous ne ſauriez mieux faire valoir voſtre argent : premièrement je me contenteray de l'intereſt ſur & tant moins d'autant de la penſion que vous ſçavez, & puis après la mort de mon père je vous rembourſeray infailliblement, & vous donneray enſuite une partie conſidérable de ce qui me reſtera, aux conditions que je vous ay dites.

Je vous eſcris de Rheims où je ſuis chez meſſieurs de Maucroix, attendant voſtre reſponſe ſur tous ces poincts. Le meſſager qui vous porte celle-cy part aujourd'huy lundy ; vous pourrez, ſi vous en voulez prendre la peine, me reſcrire mercredy ; il ne faut que demander le meſſager de Rheims ſur le pont Noſtre-Dame, ou écrire par la poſte de Champagne & adreſſer les lettres *à M. de La Fontaine chez M. de Maucroix chanoine à Rheims ;* le plus toſt ſera le meilleur, car le marchand de Chaalon attend votre reſponſe pour vous porter l'argent. La copie de l'obligation que je vous envoye eſt de la main de M. de Maucroix, à cauſe que le meſſager me preſſoit. Je vous prie très humblement de me faire reſponſe au plus toſt & ſuis,

Monſieur mon oncle,

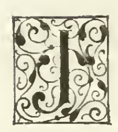
Votre très humble & obéiſſant ſerviteur,

DE LA FONTAINE.

AU MÊME.

Chaûry, ce 29 février 1656.

Monſieur mon oncle,


'AI reçu vos deux lettres, la première à Reims, la ſeconde de Jeanne Bruyer, & vous remercie de la grace que vous nous faites à mon père & à moi. Il prendra 4,500 liv. ſur l'argent qu'on vous portera; le reſte de ce qu'il doit en principal, qui eſt environ 300 liv. & un peu moins d'une année d'arrérages, il vous le fera tenir par la première commodité qui ſera, comme je crois, devant la quinzaine. J'écris à ma ſœur, qui a auſſi deſſein de rembourſer ſa part, de vous entretenir là-deſſus. Vous vous ferez ſubroger en la place de celui à qui on doit, ou bien mon père rembourſera & vous fera une nouvelle conſtitution comme vous le jugerez à propos, pour le moins de frais & le plus de ſûreté pour vous & pour nous. Celui qui a acheté le bien de Châtillon vous portera 3000 écus la première ſemaine de carême. Je pourvoirai aux moyens de vous faire tenir le reſte; & ce pendant je demeurerai, après avoir fait mes très humbles baiſemains à mademoiſelle Jannart,

Monſieur mon oncle,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur & neveu,

DE LA FONTAINE.

P. S. J'ai écrit au ſieur Caſtel de vous aller trouver, & vous ſupplier d'accommoder notre affaire. Ma belle-mère lui doit ſix cent vingt livres. Il ne faut premièrement point qu'il parle des frais ; & quant au principal, je lui donnerai volontiers 100 fr. Il ſera tout heureux de les prendre : car il aura de la peine aſſez à ſe faire payer ; & ma belle-mère m'a dit qu'il ne lui en étoit pas tant dû légitimement.

J'ai compté depuis peu avec M. Bellenger de quelques dettes de ma belle-mère ; mais je n'ai pas jugé qu'il ſoit de la bienſéance de lui parler de 12 écus d'argent, dont j'ai compté avec vous, & que vous me baillâtes pour les affaires de M. de Brecet. J'en donnai 4 à M. Vabeil, & en rendis 8 à M. de Brecet. Ainſi c'eſt à moi qu'on les doit ; vous leur en ferez, s'il vous plaît, ſouvenir ; autrement je les perdrois. Ce n'eſt pas que je les redemande, c'eſt ſeulement afin que la mémoire n'en ſoit pas abolie : je ne ſais ſi c'eſt au beau-père ou au gendre d'acquitter cela. Les écus d'argent valoient lors 12 ſous.

Si je n'avois peur de donner atteinte à la neutralité que vous avez promiſe, je vous écrirois un mot en faveur de M. de La Haye, quand ce ne ſeroit que pour apprendre à Meſſieurs du préſidial ce que c'eſt qu'*Alea judiciorum ;* & que M. le lieutenant, qui veut faire paſſer ſes raiſons pour des démonſtrations mathématiques, n'eſt pas du tout ſi ſavant qu'Archimède. Je ſuis ſon ſerviteur ; mais j'incline pour le prévôt auſſi bien que tous les honnêtes gens de Chaûry.

AU MÊME.

A Chaûry, ce 5 janvier 1658.

Monſieur mon oncle,



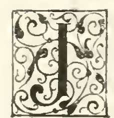
E vous envoie le papier que M. de Breſſay m'a donné ſuivant votre lettre, & crois que M. Viſinier vous le portera lui-même pour plus d'aſſurance. Nous vous avons beaucoup d'obligation de ce que vous voulez bien donner la ſomme que je vous ai prié de donner à M. de Villemontée; ce n'eſt pas la première fois que vous m'avez témoigné la bonne volonté que vous avez pour moi, & je vois bien d'après les termes de votre lettre que ce ne ſera pas la dernière. J'eſſaierai de mériter cette bonne volonté par mes ſervices, étant,

Monſieur mon oncle, &c.

AU MÊME.

A Chaûry, le 25 février 1658.

Monſieur mon oncle,



'AI montré votre lettre à mon père, qui eſt bien aiſe de ne plus devoir qu'à vous, & vous en écrit. Je crois que ſa lettre peut tenir lieu de procuration. Le principal intérêt qu'il a eu cette affaire eſt d'être déchargé envers

tous du total de la rente, & de n'être plus obligé que pour ſa part envers vous. Il vous ſupplie d'y prendre garde, & de ne point rembourſer ſa part que ma ſœur n'ait auſſi rembourſé, ou ne rembourſe la ſienne.

Mademoiſelle de La Fontaine a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne ſera rien. Nous avons réſolu d'aller incontinent après Pâques à Paris, pour accommoder notre affaire; cependant je baiſe très humblement les mains à mademoiſelle Jeannart avec votre permiſſion, & ſuis,

Monſieur mon oncle,

Votre, &c.

AU MÊME.

A Chaûry, ce 16 mars 1658.

Monſieur mon oncle,


Vous ne recevrez point encor par cet ordinaire de lettre de mon père; il eſt toujours malade & a été ſaigné encor une fois. Ce n'eſt pourtant pas choſe fort dangereuſe. Dez qu'il ſera en meilleur eſtat, il ne manquera pas de vous eſcrire touchant l'affaire de ma ſœur, qu'il vous prie d'achever au plus toſt, ſi vos affaires

vous le permettent. Je vous efcrivis au long mardy dernier touchant voftre ferme des aulnes bouillans; par celle cy vous trouverez bon que je faffe le folliciteur, & vous recommande une affaire où madame de Pont-de-Bourg a intereft. Je n'ay pas l'honneur d'eftre connu d'elle, mais quantité de perfonnes de mérite prennent part à fes intèrefts. Je fuis prié de vous en efcrire de fi bonne part qu'il a fallu malgré moy vous eftre importun, fi c'eft vous eftre importun que de vous folliciter pour une dame de qualité qui a une parfaitement belle fille. J'ay veu le temps que vous vous laiffiez toucher à ces chofes, & ce temps n'eft pas efloigné, c'eft pourquoy j'efpère que vous interpreterez les loix en faveur de madame de Pont-de-Bourg. Vous en aurez des remerciements de l'Académie, mais je les conte pour rien, à comparaifon de ceux que vous fera cette belle fille, dont la beauté doit eftre fort éloquente de la façon qu'on me l'a dépeinte.

J'iray à Paris devant la fin du carefme, & peut-eftre devant la fin de la fepmaine où nous allons entrer ; ce fera pour avifer avec vous au moyen de terminer noftre affaire. Mademoifelle de La Fontaine m'en preffe ; ce n'eft pas qu'elle foit plus mal qu'elle n'eftoit il y a fix mois ; mais il eft bon d'affeurer la chofe au plus toft. J'y ai un intereft trop grand pour la laiffer plus long-temps au hazard, outre que mademoifelle de La Fontaine ne veut pas faire à Paris un long féjour, & fera bien ayfe de trouver les affaires toutes difpofées. Avec voftre permiffion, mademoi-

ſelle Jeannart aura pour agréables mes très humbles baiſemains. Je ſuis,

Monſieur mon oncle,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur,

DE LA FONTAINE.

AU MÊME.

Reims, ce 19 août 1658.



E vous renvoie le calcul de ma ſœur, bien différent du mien. La différence vient de ce que, dans le mémoire des quittances que vous m'avez envoyées, il y en a une de 400 liv., du 2 ſeptembre 1656, dont il n'eſt point fait mention dans le mémoire de ma ſœur ; & peut-être impute-t-elle cela ſur les arrérages qui précèdent la dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie; car mon père n'étoit pas encore mort, & poſſible avez-vous payé, en ſon acquit, ces 400 liv. pour les arrérages de la rente; car il me ſouvient qu'environ ce temps vous fournîtes quelque argent pour lui à Paris, qu'il rendit à Jeanne Bruyer. Vous n'avez qu'à voir les termes de cette quittance de 400 liv. : le méconte vient auſſi de ce que je n'imputois pas les ſommes données ſur les arrérages précédents fait à fait qu'elles ont été données, mais je faiſois un gros de tous

ces arrérages jufqu'à préfent, & je le déduifois fur les fommes données & fur l'intérêt, & en cela ma fœur pourroit bien avoir raifon; mais dans fon mémoire il y a une erreur de 240 liv. ou environ, que j'ai marquée à la marge. C'eft pourquoi la chofe vaut bien la peine que vous faffiez calculer le tout fur une table d'intérêt : je n'en ai point en ce pays-ci.

Je ne puis aller à Paris de plus d'un mois, & ne m'y crois nullement néceffaire ; je vous écris de Reims, où vos lettres m'ont été envoyées. Je ferai dans trois ou quatre jours à Chaûry. Ma fœur me mande qu'elle a fort affaire d'argent, c'eft à vous de prendre votre commodité.

AU MÊME.

A Chaûry, ce 1er février 1659.

Monfieur mon oncle,



E qu'on vous a mandé de l'emprunt & du jeu eft très faux; fi vous l'avez creu, il me femble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande; je la méritois bien par le refpect que j'ai pour vous, & par l'affection que vous m'avez toujours tefmoignée. J'efpère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en cholere, & que, s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mademoifelle de La Fontaine

ne ſçait nullement bon gré à ce donneur de faux avis qui eſt auſſi mauvais politique qu'intéreſſé. Noſtre ſéparation peut avoir fait quelque bruit à La Ferté, mais elle n'en a pas fait beaucoup à Chaûry, & perſonne n'a creu que cela fuſt néceſſaire.

J'ay fait une ſommation pour recevoir l'annuel, mais je n'ay point conſigné ; mandez-moi s'il eſt encore temps. La commiſſion dont je vous ay eſcrit eſt une excellente affaire pour le profit, & je ne ſuis pas aſſez ambitieux pour ne courir qu'après les honneurs ; quand l'un & l'autre ſe rencontreront enſemble je ne les rejetteray pas : cependant dez que M. Nacquart fera un tour à Chaûry, je lui feray la propoſition, ſauf de m'en rapporter à vous touchant le choix.

J'eſpère qu'aujourd'hui votre échange avec Madame de l'Hôtel-Dieu ſera bien avancé ; je ſuis ſur le point d'en faire encore un. M. de La Place me doit un ſurcens de trois ſetiers & mine de blé, & deux ſetiers d'avoine ; le ſurcens eſt aſſis ſur dix arpents de terre qui ſont à la porte d'une de ſes fermes. Il me veut donner en échange dix autres arpents, enfermés dans vos terres de la Trueterie. Je trouve la choſe à propos ; mais il faut qu'elle ſe faſſe ſous votre nom, & auparavant il faudroit que je vous euſſe cédé le ſurcens ; il me ſemble que cela ſe peut faire par procuration, & qu'il n'eſt pas beſoin d'attendre un voyage de Paris pour cela. Suivant ce que vous m'en manderez, j'enverrai mémoire.

Si vous n'avez trouvé à troquer vos terres de Cli-

gnon, M. Oudan, de Reims, s'en accommodera avec vous, & vous donnera de l'argent ou des terres dans la prairie. Si l'affaire d'Étampes se faisoit, je vous conseillerois de choisir des terres.

Vous ne me mandez rien touchant le rachapt que j'ay fait de vos rentes sous sein privé ; je ne l'ay pas voulu faire par devant notaire sans avoir auparavant vostre avis à cause des lots & ventes ; souvenez-vous s'il vous plaist, de m'en escrire. Je suis,

Monsieur mon oncle,

Votre très humble & très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

Je vous escrivis hier vendredy, & vous priay de vous employer pour celui qui vous portera la lettre, car peut-estre recevrez-vous celle-cy la première. Je n'osay à cause de la parenté de mademoiselle de La Fontaine luy refuser de vous escrire, mais comme c'est pour essayer de luy procurer quelque employ, qu'on luy a fait esperer, & que ces choses ne se demandent ny ne s'obtiennent facilement, vous en userez comme il vous plaira & vous vous réserverez, si vous le jugez à propos, pour quelque meilleure occasion. Enfin je ne prétens point vous importuner pour autruy dans une affaire de cette nature, c'est bien assez que je le fasse pour moy seulement ; je vous prie de vous excuser de la meilleure grace qu'il sera possible, & cela suffit.

A M **

ous vous eſtonnez, dites-vous, de ce que tant d'honneſtes gens ont eſté les dupes de Mademoiſelle C. & de ce que j'y ay eſté moy meſme attrapé. Ce n'eſt pas un ſujet d'étonnement que ce dernier point; au contraire c'en feroit un, ſi la choſe s'eſtoit autrement paſſée à mon égard : ainſi vous faites tres-ſagement de me mettre au nombre des honneſtes gens, puis qu'auſſi bien je ne puis nier que je ne ſois de celuy des dupes. Cela vous eſt-il nouveau? & d'où venez-vous, de vous eſtonner ainſi? Sçavez-vous pas bien que pour peu que j'aime, je ne vois dans les defauts des perſonnes non plus qu'une Taupe qui auroit cent pieds de terre ſur elle? Si vous ne vous en eſtes pas apperceu, vous eſtes cent fois plus Taupe que moy. Dés que j'ay un grain d'amour, je ne manque pas d'y meſler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magaſin; cela fait le meilleur effet du monde, je dis des ſottiſes en Vers & en Proſe, & ſerois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas ſolemnelle : enfin, je loüe de tous mes forces.

Homo ſum qui ex ſtultis inſanos reddam.

Ce qu'il y a, c'eſt que l'inconſtance remet les choſes en leur ordre. Ne vous eſtonnez donc plus; voyez ſeulement ma Palinodie; mais voyez-la ſans vous en ſcandaliſer. Pourquoy ne me retracterois-je pas? Tant

de grands hommes ſe ſont retractez. Et puis fiez-vous à nous autres faiſeurs de Vers.

RELATION DE L'ENTRÉE DE LA REINE.

A MONSEIGNEUR LE SURINTENDANT

Monseigneur,



OMME je ſerai bien-toſt voſtre redevable, j'ay crû que la magnificence de ces jours paſſez eſtoit une occaſion de m'acquiter, & que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une ſi agreable matiere. Je vous dirai donc que l'Entrée ne ſe paſſa point ſans moy, que j'y eus ma place auſſi-bien que beaucoup d'autres Provinciaux, & que ce monde de regardans eſt une des choſes qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuſe affluence,
Et je crois qu'elle ſe fit
Aux yeux de toute la France.
Ce jour-là le Soleil fut aſſez matineux,
Mais pour mieux laiſſer voir ce pompeux équipage
Il tempera ſon éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut ſage;

Car quand il euſt eu des habits
Tout parſemez de Rubis,
Et couverts des Treſors du Pactole & du Tage,
Qu'il euſt paru plus beau qu'il n'eſt au plus beau jour,
Le moins brillant des Seigneurs de la Cour
Euſt brillé cent fois davantage.
La Cour ne ſe mit pas ſeule ſur le bon bout,
Et le luxe paſſa juſqu'à la Bourgeoiſie.
Chacun fit de ſon mieux, ce n'étoit qu'or par tout,
Vous n'avez veu de voſtre vie
Une ſi belle Infanterie.
On euſt dit qu'ils ſortoient tous de chez le Baigneur.
Imaginez vous, Monſeigneur,
Dix mille hommes en broderie.
Ce fut un bel objet que Meſſieurs du Conſeil.
Auſſi leurs Majeſtez s'en tiennent honorées,
On n'en peut trop loüer le pompeux appareil,
Leur Troupe eſtoit des mieux parées.
Tout le monde admira leurs ſuperbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs houſſes de velours,
Et leurs differentes livrées.
Leur Chef vétu de brocard d'or
Depuis les pieds juſqu'à la teſte,
Ce jour-là parut un Medor,
Et fut un des beaux de la Feſte.
Je ne puis aſſez dignement
Loüer le riche accoutrement
Qui le para cette journée,
Ni le Coffret des Sceaux que portoit fierement

La Chanceliere Haquenée,
Nommée ainſi tres-juſtement.*

De vouloir peindre auſſi les trois Cours Souveraines
Et leur auguſte majeſté,
Ma Muſe n'y perdroit que ſon temps & ſes peines.
C'eſt un ſujet trop vaſte & trop peu limité.
Meſſieurs de Ville eurent en verité
Bonne part de l'honneur en cette illuſtre Feſte.
Je trouvay ſur tout bien monté
Celui qui marchoit à la teſte.
Il n'eſt pas juſqu'à Recollet
Qui ne fuſt ſur ſa bonne mine.
Son Cheval qui n'étoit pas laid,
Et ſembloit de taille aſſez fine,
Lui ſecoüoit un peu l'échine,
Et penſa mettre en deſarroy
Ce brave ſerviteur du Roy.

Si je m'étois trouvé plus prés
Des harangueurs & des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues.
Sans mentir j'ay beaucoup perdu

* A cauſe que cette Haquenée tomba.

De n'en avoir rien entendu ;
Car en ſait de magnificence,
Les complimens ſur les habits
L'ont emporté comme je penſe ;
Mais tout cela n'eſt rien au prix
Des Mulets de ſon Eminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher ;
Ils ſe ſuivoient en file ainſi que Patenotres,
On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher,
Puis autres vingt & quatre, & puis vingt & quatre autres.
Les houſſes des premiers étoient d'un fort grand prix,
Les ſeconds les paſſoient, paſſez par les troiſiémes,
Mais ceux-cy n'ont à mon avis,
Rien laiſſé pour les quatriémes.
Monſieur le Cardinal l'entend en bonne ſoy,
Car aprés ces Mulets marchoient quinze Attelages,
Puis ſa Maiſon, & puis ſes Pages,
Se panadant en bel arroy,
Montez ſur Chevaux auſſi ſages
Que pas un d'eux, comme je croy.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en eſt point de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danſe,
Et que cela n'eſt rien au prix
Des Mulets de ſon Eminence.

Bien-toſt aprés les Seigneurs de la Cour,
Propres, dorez, & beaux comme des Anges,

Ou comme le Dieu d'Amour,
Attirerent nos loüanges.
J'entens le Dieu d'Amour quand il tient du Dieu Mars,
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ſes dards.
Car ces Seigneurs qui ſont prés d'une belle
Auſſi doux que des moutons,
Sont pires que vrais lions
Quand ils ont une querelle,
Ou que le bruit des canons
Leur échauffe la cervelle.
En habits ſous l'or tout cachez,
En chevaux bien enharnachez,
Ils avoient fait groſſe dépenſe,
Et quant à moy je fus ſurpris
De voir une telle abondance
Et n'eſtimai plus rien au prix
Les Mulets de ſon Eminence.

Incontinent on vit paſſer
Des legions de Mouſquetaires.
C'eſt un bel endroit à tracer,
Mais ſans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur Maiſtre n'a que trop de quoy m'embaraſſer.
Vous le voyez quelquefois,
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de Rois,
Ou de taille auſſi belle, ou de mine auſſi bonne?
Ce n'eſt pas mon avis, & lors que je le vois
Je croy voir la Grandeur elle même en perſonne.

Comme jadis le Monarque des Cieux
Dans le Ciel fit ſon Entrée,
Aprés avoir puni l'orgueil audacieux
Des Supoſts de Briarée;
Ou bien comme Apollon des traits de ſon Carquois
Ayant du fier Pithon percé l'énorme maſſe,
Triompha ſur le Parnaſſe;
Ou comme Mars entra pour la premiere fois
Dans la capitale de Trace,
Ainſi je crois encor voir le Prince qui paſſe;
Et vous pouvez choiſir de ces trois là
Celui qu'il vous plaira.

Mais comment de ces vers ſortir à mon honneur?
Cecy de plus en plus m'embaraſſe & m'empêche,
Et de fievre en chaud mal, me voicy, Monſeigneur,
Enfin tombé ſur la Caleche.
On dit qu'elle eſtoit d'or, & ſembloit d'or maſſif,
Et qu'il s'en fait peu de pareilles;
Mais je ne la pûs voir, tant j'étois attentif
A regarder d'autres merveilles.
Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux blonds,
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas ſans ſeconds
D'une Perſonne ſans ſeconde.

Qu'on ne me demande pas
Qui c'étoit que la Perſonne
En qui logeoient tant d'appas,
La queſtion ſeroit bonne.
Tant d'agrément, tant de beauté,
Tant de douceur, & tant de Majeſte,
Tant de graces ſi naturelles,
Où l'on trouveroit de quoy
Faire un million de belles,
Ne peuvent en bonne foy
Se trouver qu'en la Merveille
Sans égale, & ſans pareille,
Qui donne aux autres la Loy,
Et qui dort avec le Roy.

A M. F.

Monseigneur,


Le zele que vous avez pour toute la maiſon Royale me fait eſperer que ce terme cy vous ſera plus agreable que pas un autre, & que vous luy accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce paſſe-port qui n'a jamais eſté violé, il vous ira trouver ſans rien craindre. J'y loüe la merveille que nous ont donnée les Anglois. Encore que ſa naiſſance vienne des Dieux, ce n'eſt pas ce qui fait ſon plus grand merite ; mille au-

tres qualitez toutes excellentes font qu'elle eſt l'ornement auſſi bien que l'admiration de nôtre Cour. C'eſt ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette Princeſſe; car nôtre Cour eſt telle à preſent, que ſon approbation ſeroit glorieuſe à la mere meſme des Graces. L'entrepriſe de loüer dans le meſme Ouvrage le digne Frere de nôtre Monarque eſtoit infiniment au deſſus de moy : Cependant ce n'eſtoit pas encore aſſez faire; il faloit, MONSEIGNEUR, vous dire auſſi quelque choſe touchant la groſſeſſe de la Reine. Je ſerois coupable ſi je me taiſois tandis que chacun raiſonne ſur la qualite du preſent qu'elle nous fera : Il ſera beau, l'on n'en doute point ; mais que ce doive eſtre un Dieu ou une Deeſſe, c'eſt ce qui n'eſt pas encore tout-à-fait certain. Quoy que ce puiſſe eſtre, on s'en réjoüit dans l'Olympe, malgré tous les ſujets d'envie qu'on y peut avoir. Ces nouvelles divinitez pourroient bien ravir aux autres leurs Temples : Je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos cœurs à leurs Majeſtez, qui ne ſçauroient avec toute leur puiſſance nous rien donner de plus parfait qu'elles. Je ne pouvois, MONSEIGNEUR, vous entretenir de ſujets qui meritaſſent mieux d'interrompre vos occupations & vos ſoins. La groſſeſſe de la Reine eſt l'attente de tout le monde. On a déjà conſulté les Aſtres ſur ce ſujet.

Quant à moy ſans eſtre devin,
J'oſe gager que d'un Dauphin
Nous verrons dans peu la naiſſance

Tereſe accompliſſant le repos de la France
Y fera je m'aſſeure encor cette façon.
Ce qui confirme mon ſoupçon,
C'eſt la faveur des Dieux qui ſert nôtre Monarque,
Comme il merite, & qui ne put jamais
Luy refuſer aucune marque
Du reſpect que le ſort a pour tous ſes ſouhaits.
La conjecture que je fais
N'eſt pas, Seigneur, fort difficile ;
Car ſans vous étaler d'un diſcours inutile
Toutes les raiſons que j'en ay,
Nous avons un Roy trop habile
Pour ne pas reüſſir en tous ſes coups d'eſſay.

A peine il commença ſes premiers exercices
Qu'il ſe fit admirer des Heros de ſa Cour ;
Puis d'un cœur ennemy de ces molles délices,
Qui loin du champ de Mars ont choiſi leur ſejour,
Il ſortit des bras de l'Amour,
Fit trembler cent Citez, porta par tout la guerre ;
Maint rempart fut ouvert, maint eſcadron rompu :
Les Flamans, s'ils euſſent pû,
Se fuſſent cachez ſous terre.
Tel on voit un jeune Lion
Courir à ſa premiere proye.
La Flandre alloit ſouffrir plus de maux qu'Ilion :
Ses peuples ignoroient l'uſage de la joye.
Louys euſt renverſé le reſte de leurs tours,
Si la fille du Prince Ibere
N'euſt interpoſé les Amours,

Qui firent plus en quatre jours,
Qu'aucun Plenipotentiaire,
Par ſon travail & ſes diſcours,
En quatre mois n'auroit ſceu faire.

Que ſi nôtre Monarque aux tournois de Bellone,
Se fit dés l'abord renommer,
N'a-t-il pas mieux fait que perſonne
Son apprentiſſage d'aimer?
Pour l'objet qui l'a ſceu charmer
N'a-t-il pas cedé des conqueſtes?
Refuſé des treſors? mépriſé des Eſtats?
Et preferé Tereſe aux palmes toutes prétes,
Que le ſort promettoit aux efforts de ſon bras?

Mais comment s'eſt-il pris tout d'un coup aux affaires?
Quel Roy mieux que le nôtre entend le cabinet?
Peut-on déveloper d'un jugement plus net
Tant de conſeils ſi neceſſaires?
Les ſoins de ſon Eſtat ne le laſſent jamais:
Et dans les travaux de la paix
Il agit encore en Hercule.
Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule;
Mais de quel changement eſt ſuivy ſon trépas?
Louys ne l'ayant plus, ſçait regir ſes Provinces:
La machine de nos Etats,
Qui ſans l'effort de cet Atlas
Eût fait ſuccomber d'autres Princes,

Ne pese point au nôtre, & non plus que les Cieux
N'a besoin pour support que du maître des Dieux.

Tous ses commencemens ayant esté si beaux,
Celuy de son Hymen nous promet des miracles :
J'en attens un Dauphin dont les exploits nouveaux
Ne pourront rencontrer d'assez puissans obstacles.

La victoire en tous lieux le doit accompagner.
Sans qu'il se fasse craindre, on le verra regner ;
C'est bien le mieux qui le sçait faire :
Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire
Se verront d'eux-mesmes soûmis.
Aux dépens de ses ennemis
Son Estat un jour doit s'accroître.
Il aura les Dieux pour amis,
Il aura son Pere pour maître.

Terese le portant avec un soin si tendre
L'ornera de vertus, & de dons inoüis :
Jugez quel il doit estre, & ce qu'on peut attendre
D'un chef-d'œuvre formé par elle, & par Loüis.
De sa Mere, il tiendra la douceur & les charmes ;
Et de son Pere, l'art de dompter par les armes,
Ceux qui resisteront à toutes ses bontez :
Il sera conquerant en diverses manieres ;
Et son Empire un jour n'aura plus de frontieres,
Non pas mesme les cœurs des plus fieres beautez.

Celle dont nous venons de chanter l'hymenée,
Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accomply ;
De bien moins de fleurons sa teste est couronnée,
Que son cœur de vertus ne se montre remply.
Les Graces, les Beautez qui reluisent en elle
Ne sont que la moitié d'un tout si precieux :
Son esprit est divin, son ame est toute belle :
Terese est un chef-d'œuvre achevé par les Cieux.

Je me croyois sorty d'une haute entreprise,
Et mon chant me sembloit ne pouvoir mieux finir :
Anne, par ses bontez dont mon ame est éprise,
S'est encor presentée à mon ressouvenir.
Nostre Dauphin en doit tenir
Les mêmes dons ; mais d'une autre maniere :
La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumiere,
La fermeté que l'on trouve aux Heros,
Et la constance dans les maux ;
(Mais quoy, de l'exercer il n'est plus de matiere.)
Vous dépeindre Anne toute entiere,
C'est pour ma Muse un trop hardy projet :
Si vous regardez mon sujet,
Que diray-je d'assez sublime ?
Que ne diray-je point si je suis mon devoir !
Dieux qu'on est empesché quand il faut qu'on exprime
Ce qu'on ne sçauroit concevoir !

Dispensez-moy de cette peine ;
Vous sçavez Monseigneur quelle est Anne & Loüis ;

Vous voyez tous les jours noſtre nouvelle Reine;
Si vos yeux n'en ſont ébloüis,
Je les tiens bons; ils le ſont, & perſonne
N'en a douté juſques icy;
Puiſſent-ils dans vingt ans veiller pour la Couronne,
Je ne vous plaindray pas d'avoir un tel ſoucy.

Voila, Monſeigneur, ce que je penſe ſur ce ſujet. J'ay corrigé les derniers Vers que vous avez leus, & qui ont eu l'honneur de vous plaire : j'eſpere que vous les trouverez en meilleur eſtat qu'ils n'eſtoient, entre autres fautes j'y avois mis un deux pour un trois, ce qui eſt la plus grande rêverie dont un nourriſſon du Parnaſſe ſe pût aviſer; la béveuë ne vient que de là : car je prens trop d'intereſt en tout ce qui regarde voſtre famille pour ne pas ſçavoir de combien d'amours & de graces elle eſt compoſée. Je me retracteray plus amplement à la premiere occaſion, & cependant je ſeray toûjours, Monſeigneur, &c.

LETTRE A M. DE MAUCROIX.

Relation d'une Fête donnée à Vaux.



Si tu n'as pas reçu réponſe à la Lettre que tu m'as écrite, ce n'eſt pas ma faute, je t'en dirai une autre fois la raiſon, & je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le Sur-Intendant : non que je m'engage à

t'envoyer des Relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable; l'entreprife feroit trop grande, & en ce cas-là je le fupplierois très-humblement de fe donner quelquefois la peine de faire des chofes qui ne méritaffent point que l'on en parlât, afin que j'euffe le loifir de me repofer. Mais je croi qu'il y feroit auffi empêché que je le fuis à préfent. On diroit que la Renommée n'eft faite que pour lui feul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette Déeffe de ce qu'elle eft née avec cent bouches, encore n'en a-t'elle pas la moitié de ce qu'il faudroit pour célébrer dignement un fi grand Héros, & je croi que quand elle en auroit mille, il trouveroit de quoi les occuper toutes. Je ne te conterai donc que ce qui s'eft paffé à Vaux le 17 de ce mois : le Roi, la Reine Mére, Monfieur, Madame, quantité de Princes & de Seigneurs s'y trouverent : il y eut un fouper magnifique, une excellente Comédie, un Balet fort divertiffant, & un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'Entrée.

Tous les fens furent enchantez,
Et le régal eut des beautez
Dignes du lieu, dignes du Maître,
Et dignes de leurs Majeftez,
Si quelque chofe pouvoit l'être.

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaifir. Jamais Vaux ne

ſera plus beau qu'il le fut cette ſoirée-là, ſi la préſence de la Reine ne lui donne encore un luſtre qui veritablement lui manquoit. Elle étoit demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante, tu vois bien que j'entens parler de ſa groſſeſſe. Cela fit qu'on ſe conſola; & enfin on ne penſa plus qu'à ſe réjoüir. Il y eut grande conteſtation entre la Caſcade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, & les Animaux, à qui plairoit davantage ; les Dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Conteſterent auſſi chacune à ſa maniére,
La Reine avec ſes fils conteſta de bonté,
Et Madame d'éclat avecque la lumiére.

Je remarquai une choſe à quoi peut-être on ne prit pas garde, c'eſt que les Nymphes de Vaux eurent toujours les yeux ſur le Roi : ſa bonne mine les ravit toutes, s'il eſt permis d'uſer de ce mot en parlant d'un ſi grand Prince. Enſuite de la promenade on alla ſouper. La délicateſſe & la rareté des mets furent grandes; mais la grace avec laquelle Monſieur & Madame la Sur-Intendante firent les honneurs de leur maiſon, le fut encore davantage. Le ſouper fini, la Comédie eut ſon tour : on avoit dreſſé le Théatre au bas de l'allée des ſapins.

En cet endroit, qui n'eſt pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu ſi délectable,

Au pied de ces ſapins & ſous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre & des Zéphirs ;
Furent préparez les plaiſirs
Que l'on goûta cette ſoirée.
De feüillages touffus la ſcéne étoit parée,
Et de cent flambeaux éclairée,
Le Ciel en fut jaloux : enfin figure-toi
Que lorſqu'on eût tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaiſir du Roi,
La muſique, les eaux, les luſtres, les étoiles.

Les Décorations furent magnifiques, & cela ne ſe paſſa pas ſans Muſique.

On vit des Rocs s'ouvrir, des Thermes ſe mouvoir,
Et ſur ſon pié-d'eſtal tourner mainte figure;
Deux Enchanteurs pleins de ſavoir
Firent tant par leur impoſture,
Qu'on crut qu'ils avoient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces Enchanteurs eſt le ſieur Torelli,
Magicien expert, & faiſeur de miracles :
Et l'autre, c'eſt Lebrun, par qui Vaux embelli
Préſente aux regardans mille rares ſpectacles.
Lebrun dont on admire & l'eſprit & la main,
Pére d'inventions agréables & belles,
Rival des Raphaëls, ſucceſſeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au Romain.

Par l'avis de ces deux la chofe fut reglée ;
D'abord aux yeux de l'affemblée
Parut un rocher fi bien fait
Qu'on le crut rocher en effet ;
Mais infenfiblement fe changeant en coquille,
Il en fortit une Nymphe gentille,
Qui reffembloit à la Béjar,
Nymphe excellente dans fon art
Et que pas une ne furpaffe.
Auffi recita-t'elle avec beaucoup de grace
Un Prologue eftimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ofe dire.
Car il eft de la façon
De notre ami Peliffon.
Ainfi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puifqu'il n'eft pas permis
De loüer fes amis.

Dans ce Prologue, la Béjar qui reprefente la Nymphe de la fontaine où fe paffe cette action, commande aux Divinitez qui lui font foumifes, de fortir des marbres qui les enferment, & de contribuer de tout leur pouvoir au divertiffement de Sa Majefté : auffi-tôt les Thermes & les Statuës qui font partie de l'ornement du Théatre, fe meuvent, & il en fort, je ne fai comment, des Faunes & des Bacchantes qui font l'une des entrées du Balet. C'eft une fort plaifante chofe

que de voir accoucher un Therme, & danſer l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la Comédie, dont le ſujet eſt un homme arrêté par toute ſorte de gens ſur le point d'aller à une aſſignation amoureuſe.

C'eſt un ouvrage de Moliére.
Cet écrivain par ſa maniére,
Charme à préſent toute la Cour.
De la façon que ſon nom court,
Il doit être par-de-là Rome :
J'en ſuis ravi, car c'eſt mon homme.
Te ſouvient-il bien qu'autre fois,
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût & l'air de Terence?
Plaute n'eſt plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit ſi bon
Se trouver à la Comédie,
Car ne penſe pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon in illo tempore;
Nous avons changé de méthode,
Jodelet n'eſt plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

On avoit accommodé le Balet à la Comédie autant qu'il étoit poſſible, & tous les danſeurs y repréſentoient

des fâcheux de plusieurs maniéres : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire on les trouva fort divertissans, & ils se retirérent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrois bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistans.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vû tomber des étoiles ?
Tel est le sillon enflâmé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare
Figure-toi le tintamare,
Le fracas & les sifflemens
Qu'on entendoit à tous momens.
De ces colonnes embrazées,
Il renaissoit d'autres fuzées,
Ou d'autres formes de petart,
Ou quelqu'autre effet de cet art ;
Et l'on voyoit regner la guerre

Entre ces enfans du tonnerre.
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant & pirouëttant,
Faisoit un bruit épouventable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le Chœur des Néreides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné,
Eût craint de se voir détrôné,
Si le Monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence
Ce Dieu des moittes Tribunaux,
Qui crut que les Dieux infernaux
Venoient donner des sérénades
A quelques-unes des Nayades.
Enfin la peur l'ayant quitté,
Il salüa sa Majesté :
Je n'en vis rien, mais il n'importe :
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon; & quant à toi
Ne t'en fais pas un point de soi.

Au bruit de ce feu ſucceda celui des tambours ; car le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les Mouſquetaires étoient commandez. On retourna donc au Château, où la colation étoit préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenoit

de ces chofes; & lorfqu'on ne s'attendoit plus à rien, on vit èn un moment le Ciel obfcurci d'une épouvantable nuée de fufées & de ferpentaux : faut-il dire obfcurci ou éclairé? Cela partoit de la lanterne du Dôme. Ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord; on crut que tous les aftres grands & petits étoient defcendus en terre, afin de rendre hommage à Madame; mais l'orage étant ceffé, on les vit tous en leur place : la cataftrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux qui jadis un carroffe tirerent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les foffez de Vaux tomberent,
Et puis de-là dans l'Acheron.

Ils étoient attelez à l'un des caroffes de la Reine, & s'étant cabrez à caufe du feu & du bruit, il fut impoffible de les retenir. Je ne croyois pas que cette relation dût avoir une fin fi tragique & fi pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles chofes que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 Août 1661.

A M. DE MAUCROIX.

Ce famedi matin (feptembre 1662).

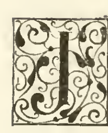


E ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit fur mes affaires, mon cher ami; elles ne touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au furintendant. Il eft arrêté, & le roi eft violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre... Ah! s'il le fait, il fera autrement cruel que fes ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injufte. Madame de B. a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pelliffon : fi ça eft, c'eft encore un grand furcroît de malheur. Adieu, mon cher ami : t'en dirois beaucoup davantage, fi j'avois l'efprit tranquille préfentement; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

Feriunt fummos fulmina montes.

A M. FOUQUET.

Monſeigneur,

'AI toujours bien cru que vous ſauriez conſerver la liberté de votre eſprit dans la priſon même, & je n'en veux pour témoignage que vos défenſes; il ne ſe peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit. Les Apoſtilles que vous avez faites à mon Ode ne ſauroient partir non plus que d'un jugement très-ſolide & d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monſeigneur, que l'endroit de Rome ſoit ſupprimé : & vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'étes pas inſtruit de l'état préſent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de Céſar étant chez les Anciens, il vous ſemble qu'il ne ſera pas aſſez connû : cela pourroit arriver ſans le jour que les Ecrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occaſions. Je m'en ſuis ſervi, parce qu'il eſt conſacré à cette matiére. D'ailleurs ayant déja parlé d'Henry IV. dans mon Elégie, je ne voulois pas propoſer à notre Prince de moindres modéles que les actions de clémence du plus grand perſonnage de l'Antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poëtique, pour pouvoir plaire à notre Monarque, je le puis changer en cas que l'on lui préſente mon Ode; ce que je n'a

jamais prétendu. Que pourroient ajouter les Muſes aux ſollicitations qu'on ſera pour vous ? Car je ne doute nullement que les premiéres perſonnes du monde ne s'y employent. J'ai donc compoſé cette Ode à la conſidération du Parnaſſe. Vous ſavez aſſez quel intérêt le Parnaſſe prend à ce qui vous touche. Or ce ſont les traits de Poéſie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en eſt plein, même aux endroits où il parle au Roi. Je viens enfin à cette Apoſtille où vous dites que je demande trop baſſement une choſe qu'on doit mépriſer. Ce ſentiment eſt digne de vous, Monſeigneur, & en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir; mais peut-être n'avez-vous pas conſidéré que c'eſt moi qui parle, moi qui demande une grace qui nous eſt plus chére qu'à vous. Il n'y a point de termes ſi humbles, ſi pathétiques & ſi preſſans, que je ne m'en doive ſervir en cette rencontre. Quand je vous introduirai ſur la ſcéne, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre ame. Cependant permettez moi de vous dire que vous n'avez pas aſſez de paſſion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon Ode en l'état où vous ſouhaiterez qu'elle ſoit, & je ſerai toujours, &c.

A Paris, ce 30. Janvier 1663.

A MADAME DE LA FONTAINE.

Relation d'un Voyage de Paris en Limousin.



Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des Chevaliers de la Table Ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matiéres peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; & c'est à vous de loüer en cela mon intention, quand elle ne seroit pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne joüez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; & hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les Romans qui vous divertissent. C'est un fonds bien-tôt épuisé; vous avez lû tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux; & parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si en badinant, je vous avois accoutumée à l'Histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous desennuyer toute votre vie, pourvû que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer : ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, & c'en est une très-mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de perſonnes de condition & de ſes amis. M. le Lieutenant Criminel en uſa généreuſement, libéralement, royalement; il ouvrit ſa bourſe & nous dit que nous n'avions qu'à puiſer. Le reſte du voiſinage fit des merveilles. Quand il eût été queſtion de transférer le Quay des Orfèvres, la Cour du Palais, & le Palais même, à Limoges, la choſe ne ſe feroit pas autrement paſſée. Enfin, ce n'étoit chez nous que proceſſions de gens abbattus, & tombez des nuës. Avec tout cela, je ne pleurai point : ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de conſtance dans cette affaire. La fantaiſie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'eſprit, comme ſi j'euſſe eu des preſſentimens de l'ordre du Roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre choſe que d'aller tantôt à S. Cloud, tantôt à Charonne, & j'étois honteux d'avoir tant vêcu ſans rien voir : cela ne me ſera plus reproché, graces à Dieu. On nous a dit entr'autres merveilles que beaucoup de Limouſines de la premiére Bourgeoiſie portent des chaperons de drap roſe-ſéche ſur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuſer en paſſant, & par curioſité ſeulement. Quoi qu'il en ſoit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage, nous avons déjà fait trois lieuës ſans aucun mauvais accident, ſinon que l'épée de M. Jannart s'eſt rompuë; mais

comme nous ſommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'auſſi-bien elle étoit trop longue, & l'embarraſſoit. Préſentement nous ſommes à Clamart, au deſſous de cette fameuſe montagne où eſt ſitué Meudon; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'eſt plaiſir que de voyager, on rencontre toujours quelque choſe de remarquable ; vous ne ſauriez croire combien eſt excellent le beurre que nous mangeons, je me ſuis ſouhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, & ce qui s'enſuit, hormis la batteuſe qui eſt un peu vieille. Le jardin de M. C. mérite auſſi d'avoir place dans cette hiſtoire, il a beaucoup d'endroits fort champêtres, & c'eſt ce que j'aime ſur toutes choſes. Ou vous l'avez vû, ou vous ne l'avez pas vû; ſi vous l'avez vû, ſouvenez-vous de ces deux terraſſes que le parterre a en face, & à la main gauche, & des rangs de Chênes & de Chataigners qui les bordent : je me trompe bien ſi cela n'eſt beau. Souvenez-vous auſſi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix ſiécles; les arbres n'en ſont pas ſi vieux à la vérité, mais toujours peuvent-ils paſſer pour les plus anciens du Village, & je ne croi pas qu'il y en ait de plus vénérables ſur la terre. Les deux allées qui ſont à droite & à gauche me plaiſent encore: elles ont cela de particulier que ce qui les borne, eſt ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de Paume; elle eſt à préſent bordée d'un amphithéâtre de

gazons, & a le fonds relevé de huit ou dix marches; il y a de l'apparence que c'eſt l'endroit où les Divinitez du lieu reçoivent l'hommage qui leur eſt dû.

Si le Dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un Trône,
C'en ſera là le patron.

Deux Chataigners, dont l'ombrage
Eſt majeſtueux & frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainſi que d'un riche dais

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient ſuperbe
Voit ſes Empereurs aſſis.

Beautez ſimples & divines,
Vous contentiez nos Ayeux.
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi ſert tant de dépenſe ?
Les Grands ont beau s'en vanter :
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter.

Nonobſtant ces moralitez, j'ai conſeillé à Madame C. de faire bâtir une maiſon proportionnée en quelque maniére à la beauté de ſon jardin, & de ſe ruïner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, & nous irons prendre au Bourg la Reine la commodité du Carroſſe de Poitiers, qui y paſſe tous les Dimanches. Là ſe doit trouver un valet de pied du Roi, qui a ordre de nous accompagner juſques à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, & ce qui me ſemblera digne d'être obſervé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, & dites-lui que peut-être j'aménerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire joüer, & pour lui tenir compagnie.

A Clamart ce 25. Août 1663.

A LA MESME.

(Suite du même voyage.)



LES occupations que nous eûmes à Clamart, votre Oncle & moi, furent différentes. Il ne fit aucune choſe digne de mémoire. Il s'amuſa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainſi de moi, je me

promenai, je dormis, je paſſai le temps avec les Dames qui nous vinrent voir. Le Dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C. & notre Tante nous accompagnérent juſqu'au Bourg la Reine. Nous y attendîmes près de trois heures, & pour nous deſennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne ſais pas bien lequel je dois dire) nous oüîmes une Meſſe paroiſſiale. La Proceſſion, l'Eau bénîte, le Prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le Curé étoit ignorant, & ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le Carroſſe paſſât, le valet de pied y étoit, point de Moines, mais en récompenſe trois femmes, un Marchand qui ne diſoit mot, & un Notaire qui chantoit toujours & qui chantoit très-mal, il reportoit en ſon pays quatre volumes de chanſons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui ſe qualifioit Comteſſe; elle paroiſſoit aſſez jeune & de taille raiſonnable, témoignoit avoir de l'eſprit, déguiſoit ſon nom, & venoit de plaider en ſéparation contre ſon mari; toutes qualitez de bon augure, & j'y euſſe trouvé matiére de cajollerie, ſi la beauté s'y fût rencontrée, mais ſans elle rien ne me touche, c'eſt à mon avis le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de ſel dans une perſonne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons euë juſques au Port de Pilles. Il fallut à la fin que l'Oncle & la Tante ſe ſéparaſſent; les derniers adieux furent tendres, & l'euſſent été beaucoup davantage, ſi le Cocher nous eût donné le loiſir de les achever. Comme

il vouloit regagner le temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laiſſe en ſortant du Bourg la Reine, Sceaux à la droite, & à quelques lieuës de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Eſt-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry?* C'eſt Montlehéry quand le vers eſt trop court, & Montléry quand il eſt trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une forterеſſe que les Anglois, lorſqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir ſur une colline aſſez élevée. Au pied de cette colline eſt un Bourg qui en a gardé le nom. Pour la forterеſſe elle eſt démolie, non point par les ans : ce qui en reſte, qui eſt une tour fort haute, ne ſe dément point, bien qu'on en ait ruïné un côté : il y a encore un eſcalier qui ſubſiſte, & deux chambres où l'on voit des peintures Angloiſes, ce qui fait foi de l'antiquité & de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre Oncle, qui dit avoir entré dans les chambres; pour moi je n'en ai rien vu; le Cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands Maîtres. Nous y dinâmes; après le dîner nous vîmes encore à droite & à gauche force Châteaux, je n'en dirai mot, ce ſeroit une œuvre infinie. Seulement nous paſſâmes auprès du Pleſſy-pâté, & traverſâmes enſuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou : car ſans avoir étudié en Philoſophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée ſans montagne. Je ne ſonge point à cette vallée de Tréfou, que je ne frémiſſe.

C'eſt un paſſage dangereux,
Un lieu pour les voleurs, d'embûche & de retraite,
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne eſt toute pleine
De Rochers faits comme ceux
De notre petit Domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le Carroſſe, nous deſcendîmes, afin de ſoulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre choſe que des commoditez de la guerre: en effet, ſi elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui eſt un grand bien pour tout le monde, & particuliérement pour moi qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous cotoyâmes en fourmille: cela n'eſt pas bien, il mériteroit qu'on le brûlât.

République de loups, aſyle de brigans,
Faut-il que tu ſois dans le monde?
Tu favoriſes les méchans
Par ton ombre épaiſſe & profonde.
Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le déſir de voir, fait ſortir de ſa terre!
En combien de façons, hélas, le genre humain
Se fait à ſoi-même la guerre?
Puiſſe le feu du Ciel déſoler ton enceinte;
Jamais celui d'Amour ne s'y faſſe ſentir,

Ni ne s'y laiſſe amortir!
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane & d'Aminte,
On ne trouve chez toi que vilains Bocherons,
Charbonniers, noirs comme démons,
Qui t'accommodent de maniére
Que tu ſois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un Cimetiére.

Notre premiére traite s'acheva plus tard que les autres; il nous reſta toutefois aſſez de jour pour remarquer en entrant dans Etampes quelques monumens de nos guerres: ce n'eſt pas les plus riches que j'aye vûs; j'y trouvai beaucoup de Gothique: auſſi eſt-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laiſſe ces monumens
Pour marque de nos mouvemens.
Quand Turenne aſſiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la Cour lui dit,
Tavanne non: car il ſe défendit,
Et joüa de la Sarbacanne.

Beaucoup de ſang François fut alors répandu;
On perd des deux côtez dans la guerre civile:
Notre Prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la Ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les Fauxbourgs d'Etampes. Imaginez-vous une ſuite de maiſons ſans

toits, ſans fenêtres, percées de tous les côtez ; il n'y a rien de plus laid & de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troyes la grande. En vérité, la fortune ſe moque bien du travail des hommes. J'en entretins le ſoir notre compagnie, & le lendemain nous traverſâmes la Beauſſe, pays ennuyeux, & qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fourniſſoit un très-beau ſujet. Pour s'en empêcher, on mit une queſtion de controverſe ſur le tapis : notre Comteſſe en fut cauſe, elle eſt de la Religion, & nous montra un livre de du Moulin ; M. de Châteauneuf (c'eſt le nom du valet de pied) l'entreprit, & lui dit que ſa Religion ne valoit rien pour bien des raiſons. Premiérement, Luther a eu je ne ſai combien de bâtards ; les Huguenots ne vont jamais à la Meſſe ; enfin il lui conſeilloit de ſe convertir, ſi elle ne vouloit aller en Enfer : car le Purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine ſe mit auſſi-tôt ſur l'Ecriture, & demanda un paſſage où il fût parlé du Purgatoire ; pendant cela le Notaire chantoit toujours, M. Jannart & moi nous endormîmes. L'après-dinée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît ſur la controverſe, je demandai à notre Comteſſe inconnuë s'il y avoit de belles perſonnes à Poitiers ; elle nous en nomma quelques-unes, entr'autres, une fille appellée Barigny, de condition médiocre, car ſon père n'étoit que Tailleur, mais au reſte on ne pouvoit dire aſſez de choſes de la beauté de cette perſonne. C'étoit une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce

qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre il y avoit peu de choses à souhaiter; car rien, c'est trop dire. Enfin non seulement les Astres de la Province, mais ceux de la Cour lui devoient céder, jusques-là que dans un Bal où étoit le Roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès, que de simples étoiles. Outre cela elle savoit les Romans, & ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un Gentilhomme appellé Miravaux, en avoit été passionnément amoureux, & vouloit l'épouser à toute force; les parens du Gentilhomme s'y opposérent ; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Clothon ne se fût mise de la partie; l'Amant mourut à l'armée, où il commandoit un Régiment. Les derniéres actions de sa vie & ses derniers soupirs ne furent que penser à sa Maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son Testament, outre quantité de meubles & de nippes de conséquence, qu'il lui avoit donné dès auparavant. A la nouvelle de cette mort Mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard, & en attendant recueillit le legs que son Amant lui avoit fait. Procez pour cela au Présidial de Poitiers. Appel à la Cour : Mais qui ne préféreroit une Belle à des héritiers ? Les juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la Dame fut contesté

avec plus de chaleur encore. Ce fut un nommé Cartignon, qui en hérita. Ce dernier amant s'eſt trouvé plus heureux que l'autre : la Belle eut ſoin qu'il ne mourût point ſans être payé de ſes peines: il y a, dit-on, Sacrement entr'eux, mais la choſe eſt tenuë ſecréte. Que dites-vous de ces mariages de conſcience ? Ceux qui en ont amené l'uſage, n'étoient pas niais. On eſt fille & femme tout à la fois; le mari ſe comporte en galant; tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y oppoſer, les parens ne font point les diables, toute choſe vient en ſon temps, & s'il arrive qu'on ſe laſſe les uns des autres, il ne faut aller ni au Juge ni à l'Evêque. Voilà l'hiſtoire de la Barigny. Ces avantures nous divertirent de telle ſorte que nous entrâmes dans Orleans ſans nous en être preſque apperçus. Il ſembloit même que le Soleil ſe fût amuſé à les entendre auſſi-bien que nous : car quoique nous euſſions fait vingt lieuës, il n'étoit pas encore au bout de ſa traitte. Bien davantage, ſoit que la Barigny fût cette ſoirée à la promènade; ſoit qu'il dût ſe coucher au ſein de quelque riviére charmante comme la Loire, il s'étoit tellement paré que M. Châteauneuf & moi nous l'allâmes regarder de deſſus le Pont. Par même moyen je vis la Pucelle, mais ma foi ce fut ſans plaiſir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le viſage d'une Amazone. L'infante Gradafillée en vaut dix comme elle, & ſi ce n'étoit que M. Chapelain eſt ſon Croniqueur, je ne ſais ſi j'en ferois mention. Je la regardai pour l'amour de lui plus long-temps que je n'aurois

fait. Elle eſt à genoux devant une Croix, & le Roi Charles en même poſture vis à vis d'elle, le tout fort chétif & de petite apparence. C'eſt un monument qui ſe ſent de la pauvreté de ſon ſiécle. Le Pont d'Orleans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majeſté proportionnée à la nobleſſe de ſon emploi, & à la place qu'il occupe dans l'Univers.

Ce n'eſt pas petite gloire
Que d'être Pont ſur la Loire.
On voit à ſes pieds rouler
La plus belle des Riviéres
Que de ſes vaſtes carriéres
Phébus regarde couler.

Elle eſt près de trois fois auſſi large à Orléans que la Seine l'eſt à Paris. L'horiſon très-beau de tous les côtez, & borné comme il le doit être. Si bien que cette Riviere étant baſſe à proportion, ſes eaux fort claires, ſon cours ſans replis, on diroit que c'eſt un canal. De chaque côté du Pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles; les unes montent, les autres deſcendent; & comme le bord n'eſt pas ſi grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les diſtingue toutes : on les conte, on remarque en quelle diſtance elles ſont les unes des autres, c'eſt ce qui fait une de ſes beautez : en effet, ce ſeroit dommage qu'une eau ſi pure fût entiérement couverte par des batteaux. Les voiles de ceux-ci ſont fort amples : cela leur donne

une majeſté de navire, & je m'imaginai voir le Port de Conſtantinople en petit. D'ailleurs Orleans, à le regarder de la Sologne, eſt d'un bel aſpect. Comme la Ville va en montant, on la découvre quaſi toute entiére. Le mail & les autres arbres qu'on a plantez en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes; & à mon avis cela lui ſied bien. De la particulariſer en dedans, je vous ennuirois: c'en eſt déja trop pour vous de cette matiére. Vous ſaurez pourtant que le quartier par où nous deſcendîmes au Pont eſt fort laid, le reſte aſſez beau, des ruës ſpacieuſes, nettes, agréables, & qui ſentent leur bonne ville. Je n'eus pas aſſez de temps pour voir le rempart, mais je m'en ſuis laiſſé dire beaucoup de bien, ainſi que de l'Egliſe Sainte Croix. Enfin notre compagnie qui s'étoit diſperſée de tous les côtez, revint ſatisfaite. L'un parla d'une choſe, l'autre d'une autre. L'heure du ſouper venuë, Chevaliers & Dames ſe furent ſeoir à leurs tables aſſez mal ſervies, puis ſe mirent au lit incontinent, comme on peut penſer;. & ſur ce le Croniqueur fait fin au préſent chapitre.

A Amboiſe ce 30. Août 1663.

A LA MESME.

(Suite du même voyage.)



UTANT que la Beauſſe m'avoit ſemblé ennuyeuſe, autant le pays qui eſt depuis Orleans juſqu'à Amboiſe me parut agréable & divertiſſant. Nous eumes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel eſt de l'autre côté de la riviere. Auſſi a-t-on un Niais du pays pour très-peu de choſe, car ceux-là ne ſont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie. Je crois que les Niaiſes coûtent davantage. Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai auſſi-tôt viſiter l'Egliſe. C'eſt une Collégiale aſſez bien rentée pour un Bourg, non que les Chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aye oüi dire. Louis XI y eſt enterré : on le voit à genoux ſur ſon tombeau, quatre enfans aux coins : ce ſeroient quatre Anges, & ce pourroient être quatre Amours, ſi on ne leur avoit point arraché les aîles. Le bon apôtre de Roi fait là le ſaint homme, & eſt bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

Je lui trouvai la mine d'un matois,
Auſſi l'étoit ce Prince, dont la vie
Doit rarement ſervir d'exemple aux Rois,
Et pourroit étre en quelques points ſuivie.

A ses genoux sont ses Heures & son Chapelet, & autres menuës ustanciles, sa main de Justice, son Sceptre, son chapeau, & sa Notre-Dame; je ne sais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt Tristan; le tout est de marbre blanc, & m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette Eglise, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre, il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner: & m'étant aller promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit; un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, & j'arrivai assez à temps pour compter. De Cléry à S. Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieuës, chemin agréable & bordé de hayes, ce qui me fit faire une partie de la traitte à pied. Il ne m'y arriva aucune avanture digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux & quelques Pélerins de S. Jacques. Comme S.-Dié n'est qu'un Bourg, & que les hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. Châteauneuf voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différent de Potrot & de la Dame de Noüaillé. Les gens de Potrot & ceux de la Dame de Noüaillé ayant mis pendant la foire de Niort les hardes de leur Maître & de leur Maîtresse en même hôtellerie & sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : Je coucherai dans ce

lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la Dame de Noüaillé, mais j'y coucherai auſſi. Par point d'honneur & pour ne ſe pas ceder, ils y couchérent tous deux. La choſe ſe paſſa d'une autre maniére : la Comteſſe ſe plaignit fort le lendemain des puces. Je ne ſais ſi ce fut cela qui éveilla le Cocher : je veux dire les puces du Cocher, & non celles de la Comteſſe : tant y a qu'il nous fit partir de ſi grand matin qu'il n'étoit quaſi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis à vis de Blois, rien que la Loire entredeux. Blois eſt en pente comme Orleans, mais plus petit & plus ramaſſé; les toits des maiſons y ſont diſpoſez en beaucoup d'endroits de telle maniére qu'ils reſſemblent aux dégrez d'un Amphithéâtre; cela me parut très beau, & je croi que difficilement on pourroit trouver un aſpect plus riant & plus agréable; le Château eſt à un bout de la Ville, à l'autre bout Sainte Solenne; cette Egliſe paroît fort grande, & n'eſt cachée d'aucunes maiſons, enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince; chacun de ces bâtimens eſt ſitué ſur une éminence dont la pente ſe vient joindre vers le milieu de la Ville, de ſorte qu'il s'en faut peu que Blois ne faſſe un croiſſant dont Sainte Solenne & le Château ſont les cornes. Je ne me ſuis pas informé des mœurs anciennes. Quant à préſent la façon de vivre y eſt fort polie, ſoit que cela ait été ainſi de tout temps, & que le climat & la beauté du pays y contribuent; ſoit que le ſéjour de Monſieur ait amené cette politeſſe, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en ſis

nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des boſſus, choſe aſſez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le Ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'eſprit par cette voye-là : car on dit que boſſu n'en manqua jamais : & cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raiſon. La voici telle qu'on me l'a appriſe. Elle regarde auſſi la conſtitution de la Beauſſe & du Limouſin.

La Beauſſe avoit jadis des monts en abondance,
Comme le reſte de la France :
De quoi la Ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéans,
Qui vouloient marcher à leur aiſe,
Se plaignit, & fit la mauvaiſe,
Et Meſſieurs les Orléanois
Dirent au Sort tous d'une voix,
Une fois, deux fois & trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de deſcendre, & remonter encor.
Quoi ! toujours mont, & jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
Oh oh ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins, & dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous ſeuls qui des monts vous plaigniez.

Puiſqu'ils vous nuiſent à vos pieds,
Vous les aurez ſur vos épaules.
Lors la Beauſſe de s'applanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace :
Et boſſus de naître en la place :
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir ſur les gens,
Si bien que la troupe céleſte
Ne ſachant que faire du reſte
S'en alloit les placer dans le terroir voiſin,
Lorſque Jupiter dit : Epargnons la Touraine
Et le Bléſois ; car ce Domaine
Doit être un jour à mon Couſin,*
Mettons-les dans le Limouſin.

Ceux de Blois comme voiſins & bons amis de ceux d'Orleans, les ont ſoulagez d'une partie de leur charge. Les uns & les autres doivent encore avoir une génération de boſſus, & puis c'en eſt fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira; ce que je vous aſſure être fort vrai, eſt que M. Châteauneuf & moi nous déjeûnâmes très-bien, & allâmes voir enſuite le logis du Prince. Il a été bâti à pluſieurs repriſes, une partie ſous François I, l'autre ſous quelqu'un de ſes devanciers; il y a en face un corps de logis à la moderne que feu Monſieur a fait commen-

* M. le duc d'Orleans.

cer : toutes ces trois piéces ne font Dieu-merci nulle ſymétrie, & n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre, l'Architecte a évité cela autant qu'il a pû. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reſte ; il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornemens ſans régularité, & ſans ordre ; cela fait quelque choſe de grand qui plaît aſſez. Nous n'eûmes pas le loiſir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monſieur eſt mort, car je la conſidérois comme une relique ; en effet, il n'y a perſonne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce Prince ; les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raiſon ; jamais régne ne fut plus doux, plus tranquille ni plus heureux que l'a été le ſien ; & en vérité, de ſemblables Princes devroient naître un peu plus ſouvent, ou ne point mourir ; j'euſſe auſſi fort ſouhaité de voir ſon jardin de plantes, lequel on tenoit pendant ſa vie pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre Cocher, qui ne ſe foucia que de déjeûner largement, puis nous fit partir. Tant que la journée dura nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : ſur-tout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée, l'un vaut l'autre. C'eſt une chauſſée qui ſuit les bords de la Loire, & retient cette riviére dans ſon lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, & qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en ſaurois dire aſſez de merveilles. Point

de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix; mais de part & d'autre, côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois; mais en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est :
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en taît?
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque Reine, quelque Amazone,
Quelque Nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher?
Ces origines sont communes,
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters & les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.
Laissons-là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une Riviére
Arrosant un pays favorisé des Cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fiére
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravageroit mille moissons fertiles,

Engloutiroit des Bourgs, feroit flotter des Villes,
Détruiroit tout en une nuit,
Il ne faudroit qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement.
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout-à-l'heure.
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on n'y touche incessamment,
Et pour cet entreténement
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautez, Bourgs & Villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vûë.
J'y rencontrai de si charmans appas
Que j'en ai l'ame encore tout émuë.
Côteaux rians y sont des deux côtez,
Côteaux non pas si voisins de la nuë
Qu'en Limousin, mais côteaux enchantez,
Belles maisons, beaux parcs & bien plantez.
Prez verdoyans dont ce pays abonde,
Vignes & bois, tant de diversitez,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute,

On la voit rarement s'écarter de ſa route,
Elle a peu de replis dans ſon cours meſuré,
Ce n'eſt pas un ruiſſeau qui ſerpente en un pré,
C'eſt la fille d'Amphitrite,
C'eſt elle dont le merite,
Le nom, la gloire & les bords
Sont dignes de ces Provinces,
Qu'entre tous leurs plus grands tréſors
Ont toujours placé nos Princes.
Elle répand ſon criſtal
Avec magnificence ;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

Je lui veux du mal en une choſe, c'eſt que l'ayant vûë, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir; il ne me reſta ni curioſité ni déſir. Richelieu m'a bien fait changer de ſentiment. C'eſt un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai datté ma troiſiéme Lettre parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne ſoit minuit & nous devons nous lever demain avant le Soleil, bien qu'il ait promis en ſe couchant qu'il ſe léveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me ſont les plus précieuſes à vous faire des Rélations, moi qui ſuïs enfant du ſommeil & de la pareſſe. Qu'on me parle après cela des maris, qui ſe ſont ſacrifiez pour leurs femmes : je prétens les ſurpaſſer tous, & que vous ne ſauriez vous acquitter envers

moi, ſi vous ne me ſouhaitez d'auſſi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaiſes avant que notre voyage ſoit achevé.

A Richelieu, ce 3. Septembre 1663.

A LA MESME.

(Suite du même voyage.)



OUS arrivâmes à Amboiſe d'aſſez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laiſſai pas d'employer le reſte du jour à voir le Château; de vous en faire le plan, c'eſt à quoi je ne m'amuſerai point, & pour cauſe. Vous ſaurez ſans plus, que devers la Ville il eſt ſitué ſur un roc, & paroît extrêmement haut. Vers la campagne le terrain d'alentour eſt plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choſes fort remarquables. La premiére eſt ce bois de cerf dont on parle tant, & dont on ne parle pas aſſez ſelon mon avis : car ſoit qu'on le veuille faire paſſer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un ſujet d'étonnement preſque égal. Ceux qui le trouvent artificiel, tombent d'accord que c'eſt bois de cerf, mais de pluſieurs piéces; or le moyen de les avoir jointes ſans qu'il y paroiſſe de liaiſon ? De dire auſſi qu'il ſoit naturel, & que l'univers ait jamais produit un animal aſſez grand pour le porter, cela n'eſt guéres croyable.

Il en ſera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été
Plus ancien qu'un Patriarche.
Tel animal en vérité
N'eût jamais ſû tenir dans l'Arche.

Ce que je remarquai encore de ſingulier, ce furent deux Tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des eſcaliers en forme de rampes par où l'on deſcend juſqu'au pied du Château : ſi bien qu'elles touchent, ainſi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, & leur ſtructure me plut autant que le reſte du Château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faiſoit ſervir de berceau à nos jeunes Rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matiére aſſez ſolide, & qui n'étoit pas pour ſe renverſer ſi facilement. Ce qu'il y a de beau, c'eſt la vûë : elle eſt grande, majeſtueuſe, d'une étenduë immenſe. L'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il ſoit à quinze ou vingt lieuës : du reſte on a en aſpect la côte la plus riante, & la mieux diverſifiée que j'aie encore vûë, & au pied d'une prairie qu'arroſe la Loire : car cette riviere paſſe à Amboiſe. De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais pendant ſon ſéjour joüir un petit moment : on

avoit bouché toutes les fenêtres de ſa chambre, & on n'y avoit laiſſé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir, triſte plaiſir, je vous le confeſſe, mais enfin je le demandai : le ſoldat qui nous conduiſoit, n'avoit pas la clef : au défaut je fus long-temps à conſidérer la porte, & me fis conter la maniére dont le priſonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la deſcription, mais ce ſouvenir eſt trop affligeant.

Qu'eſt-il beſoin que je retrace
Une garde au ſoin nompareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
Jours ſans Soleil,
Nuits ſans ſommeil,
Trois portes en ſix pieds d'eſpace?
Vous peindre un tel appartement
Ce ſeroit attirer vos larmes ;
Je l'ai fait inſenſiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie; & le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, & la laiſſâmes à la droite : j'en ſuis très fâché, non pas que les Riviéres nous ayent manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu juſques au Limouſin
Nous en avons paſſé quatre en chemin

De fort bon compte : au moins qu'il m'en ſouvienne,
L'Indre, le Cher, la Creuſe & la Vienne ;
Ce ne ſont pas ſimples ruiſſeaux,
Non non, la carte nous les nomme,
Ceux qui ſont péris ſous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La premiére que nous rencontrâmes ce fut l'Indre. Après l'avoir paſſée nous trouvâmes au bord trois hommes d'aſſez bonne mine, mais mal vêtus & fort délabrez. L'un de ces héros Guzmaneſques avoit fait une treſſe de ſes cheveux, laquelle lui pendoit en derriere comme une queuë de cheval. Non loin de-là nous apperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'Egypte, qui venoient vers nous danſant, folâtrant, montrant leurs épaules & traînant après elles des doüégnas déteſtables à proportion, & qui nous regardoient avec autant de mépris que ſi elles euſſent été belles & jeunes. Je frémis d'horreur à ce ſpectacle, & j'en ai été plus de deux jours ſans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient enſuite; elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, & n'étoient Anges à bien parler qu'entant que les autres étoient de véritables démons. Nous ſaluâmes ces deux avec beaucoup de reſpect, tant à cauſe d'elles que de leurs juppes qui véritablement étoient plus riches que ne ſembloit le promettre un tel équipage. Le reſte de leur habit conſiſtoit en une cappe d'étoffe blanche, & ſur la tête un petit chapeau à l'Angloiſe de tafetas de couleur

avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre ſalut qu'en faiſant une legere inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de Déeſſes, & ne daignant preſque jetter les yeux ſur nous comme ſimples mortels que nous étions. D'autres doüégnas les ſuivoient, non moins laides que les précédentes; & la caravanne étoit fermée par un Cordelier. Le bagage marchoit en queuë, partie ſur chariots, partie ſur bêtes de ſomme, puis quatre carroſſes vuides, & quelques valets à l'entour,

Non ſans écureüils & turquets,
Ni, je penſe, ſans perroquets;

le tout eſcorté par M. de la Fourcade, Garde du Corps. Je vous laiſſe à deviner quelles gens c'étoient. Comme ils ſuivoient notre route, & qu'ils débarquérent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait deſcendre, le ſcrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, & de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la Comteſſe. Nous allâmes le jour ſuivant coucher à Montels, & dîner le lendemain au Port de Pilles; où notre compagnie commença de ſe ſéparer. La Comteſſe envoya un laquais, non chez ſon mari, mais chez un de ſes parens, porter les nouvelles de ſon arrivée, & donner ordre qu'on lui amenât un caroſſe avec quelque eſcorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieuës, je n'avois garde de manquer de l'aller voir; les Allemans

ſe détournent bien pour cela de pluſieurs journées. M. Châteauneuf qui connoiſſoit le pays, s'offrit de m'accompagner; je le pris au mot; & ainſi votre oncle demeura ſeul, & alla coucher à Chatelleraud, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin. Le Port de Pilles eſt un lieu paſſant, & où l'on trouve toutes ſortes de commoditez, même incommodes : il s'y rencontre de méchans chevaux,

Encore mal ferrez, & plus mal embouchez,
Et très-mal enharnachez.

Mais quoi, nous n'avions pas à choiſir : tels qu'ils étoient, je les fais mettre en état,

Laiſſe le pire, & ſur le meilleur monte.

Pour plus d'aſſurance nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trouſſe, l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eumes que ce qu'il falut pour voir les choſes les plus remarquables. J'avois promis de ſacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux Zephirs une brebis blanche, & à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limouſin; ils nous furent tous favorables. Je croi toutefois qu'il ſuffira que je les paye en chanſons, car les bœufs du Limouſin ſont trop chers, & il y en a qui ſe vendent cent écus dans le pays. Etant arrivez à Richelieu, nous commençâmes par le Château, dont je ne vous envoye-

rai pourtant la deſcription qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'eſt qu'elle aura bien-tôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle eſt déſertée petit à petit, à cauſe de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieuës de toute riviére & de tout paſſage. En cela ſon fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ſes meſures, choſe qui ne lui arrivoit pas fort ſouvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'avoit pas fait tranſporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait paſſer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut il devoit choiſir un autre endroit; & il en eut auſſi la penſée : mais l'envie de conſacrer les marques de ſa naiſſance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanitez que beaucoup de gens blâmeront, & qui ſont pourtant communes à tous les Héros : témoin celle-là d'Alexandre-le-Grand, qui faiſoit laiſſer où il paſſoit, des mords & des brides plus grandes qu'à l'ordinaire, afin que la poſtérité crût que lui & ſes gens étoient d'autres hommes, puiſqu'ils ſe ſervoient de ſi grands chevaux. Peut-être auſſi que l'ancien parc de Richelieu, & les bois de ſes avenuës qui étoient beaux, ſemblérent à leur maître dignes d'un Château plus ſomptueux que celui de ſon patrimoine; & ce Château attira la Ville, comme le principal fait l'acceſſoire.

Enfin elle eſt à mon avis
Mal ſituée & bien bâtie,

On en a fait tous les logis
D'une pareille ſymétrie.

Ce ſont des bâtimens fort hauts,
Leur aſpect vous plairoit ſans faute,
Les dedans ont quelques défauts,
Le plus grand, c'eſt qu'ils manquent d'hôte.

La plûpart ſont inhabitez,
Je ne vis perſonne en la ruë,
Il m'en déplut, j'aime aux citez
Un peut de bruit & de cohuë.

J'ai dit la ruë, & j'ai bien dit,
Car elle eſt ſeule, & des plus droites;
Que Dieu lui donne le crédit
De ſe voir un jour des cadettes.

Vous vous ſouviendrez bien & beau
Qu'à chaque bout eſt une Place
Grande, quarrée, & de niveau,
Ce qui ſans doute a bonne grace.

C'eſt auſſi tout, mais c'eſt aſſez;
De ſavoir ſi la ville eſt forte
Je m'en remets à ſes foſſez,
Murs, parapets, remparts, & porte.

Au reſte, je ne vous ſaurois mieux dépeindre tous

ces logis de même parure, que par la Place Royale: les dedans ſont beaucoup plus ſombres, vous pouvez croire, & moins ajuſtez. J'oubliois à vous marquer que ce ſont des gens de Finance & du Conſeil, Sécrétaires d'Etat, & autres perſonnes attachées à ce Cardinal, qui ont fait faire la plûpart de ces bâtimens, par complaiſance, & pour lui faire leur cour. Les beaux Eſprits auroient ſuivi leurs exemples, ſi ce n'étoit qu'ils ne ſont pas grands édificateurs, comme dit Voiture; car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zéle & d'affection pour ce grand Miniſtre. Voilà ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la deſcription du Château à une autre fois, afin d'avoir plus ſouvent occaſion de vous demander de vos nouvelles, & pour ménager un amuſement qui vous doit faire paſſer notre exil avec moins d'ennui.

A Châtelleraud, ce 5. Septembre 1663.

A Madame de La Fontaine.

(Suite de la relation du voyage de Limoges.)

A Limoge ce 12 feptembre 1663.



E vous promis par le dernier ordinaire la defcription du chafteau de Richelieu; affez legerement pour ne vous en point mentir, & fans confiderer mon peu de memoire, ny la peine que cette entreprife me deuoit donner. Pour la peine, ie n'en parle point, & tout mari que ie fuis ie la veux bien prendre : ce qui me retient, c'eft le défaut de memoire; pouuant dire la plufpart du temps que ie n'ay rien veu de ce que i'ay veu, tant ie fçais bien oublier les chofes. Auec cela, ie crois qu'il eft bon de ne point paffer par deffus cet endroit de mon voyage fans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquite, il y aura toufiours à profiter : & vous n'en vaudrez que mieux de fçauoir, finon toute l'hiftoire de Richelieu, au moins quelques fingularitez qui ne me font point efchapées par ce que ie m'y fuis particulierement arrefté. Ce ne font peut eftre pas les plus remarquables; mais que vous importe? De l'humeur dont ie vous connois, vne galanterie fur ces matieres vous plaira plus que tant d'obferuations fcauantes & curieufes. Ceux qui chercheront de ces obferuations fcauantes dans les lettres que ie vous efcris fe trompe-

ront fort. Vous ſcavez mon ignorance en matiere d'architecture, & que ie n'ay rien dit de Vaux que ſur des memoires: le meſme auantage me manque pour Richelieu : veritablement au lieu de cela i'ay eu les auis de la concierge, & ceux de monſieur de Chaſteauneuf: auecque l'ayde de Dieu & de ces perſonnes i'en ſortiray. Ne laiſſez pas de mettre la choſe au pis, car il vaut mieux ce me ſemble eſtre trompée de cette façon que de l'autre. En tout cas vous aurez recours à ce que monſieur des Mareſts a dit de cette maiſon. C'eſt vn grand maiſtre en fait de deſcriptions. Ie me garderois bien de particulariſer aucun des endroits où il a pris plaiſir à s'eſtendre, ſi ce n'eſtoit que la maniere dont ie vous eſcris ces choſes n'a rien de commun avec celle de ſes *Promenades*. Nous arriuaſmes donc à Richelieu par vne auenuë qui borde vn coſté du parc. Selon la verité cette auenuë peut auoir vne demi lieüe, mais à conter ſelon l'impatience où i'eſtois nous trouuaſmes qu'elle auoit vne bonne lieüe tout au moins. Iamais preambule ne s'eſt rencontré ſi mal à propos & ne m'a ſemblé ſi long. Enfin on ſe trouue en vne place fort ſpacieuſe : ie ne me ſouuiens pas bien de quelle figure elle eſt : demi rond ou demi ouale, cela ne fait rien à l'hiſtoire, & pourueu que vous ſoyez auertie que c'eſt la principale entrée de cette maiſon il ſuffit. Ie ne me ſouuiens pas non plus en quoy conſiſte la baſſecour, l'auancour, les arrierecours, ny du nombre des pauillons & corps de logis du chaſteau, moins encore de leur ſtructure : ce détail m'eſt echapé, dequoy vous eſtes femme encore

vne fois à ne vous pas ſoucier bien fort. C'eſt aſſez que le tout eſt d'vne beauté, d'vne magnificence, d'vne grandeur dignes de celuy qui l'a fait baſtir. Les foſſez ſont larges, & d'vne eau treſpure. Quand on a paſſé le pont leuis, on trouue la porte gardée par deux Dieux, Mars & Hercule. Ie loüay fort l'architecte de les auoir placez en ce poſte là; car puiſqu'Apollon ſeruoit quelquefois de ſimple commis aux ſecretaires de ſon éminence, Mars & Hercule pouuoient bien luy ſeruir de ſuiſſes. Ils meriteroient que ie m'arreſtaſſe à eux vn peu dauantage, ſi cette porte n'auoit des choſes encor plus ſingulieres. Vous vous ſouuiendrez ſur tout qu'elle eſt couuerte d'vn dome, & qu'il y a vne Renommée au ſommet : c'eſt vne déeſſe qui ne ſe plaiſt pas d'eſtre enfermée, & qui s'ayme mieux en cet endroit que ſi on luy auoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Meſme elle eſt en vne poſture
Toute preſte à prendre l'eſſor ;
Vn pied dans l'air, à chaque main vn cor,
Legere, & déployant les aiſles,
Comme allant porter les nouuelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal duc, & demi dieu :
Telle enfin qu'elle deuoit eſtre
Pour bien ſeruir vn ſi bon maiſtre ;
Car tant moins elle a de loiſir
Tant plus on luy fait de plaiſir.

Cette figure eſt de bronze & fort eſtimée. Aux deux coſtez du frontiſpice que ie deſcris, on a eſleué en maniere de ſtatües, de pyramides ſi vous voulez, deux colomnes du corps deſquelles ſortent des bouts de nauires (bouts de nauires ne vous plaira guere, & peut eſtre aymeriez vous mieux le terme de pointes ou celuy de becs : choiſiſſez le moins mauuais de ces trois mots-là : ie doute fort que pas vn ſoit propre; mais i'ayme autant m'en ſeruir que d'appeller cela colomnes roſtrales) ce ſont des reſtes d'amphitheatre qu'on a rencontrez fort heureuſement, n'y ayant rien qui conuienne mieux à l'amirauté laquelle celuy qui a fait baſtir ce chaſteau ioignoit à tant d'autres titres. De dedans la cour, & ſur le fronton de la meſme entrée on void trois petits Hercules autant poupins & autant mignons que le peuuent eſtre de petits Hercules; chacun d'eux garni de ſa peau de lion & de ſa maſſüe (cela ne vous fait il point ſouuenir de ce ſt Michel garni de ſon diable). Le ſtatuaire en leur donnant la contenance du pere, & en les proportionnant à ſa taille, leur a auſſi donné l'air d'enfans, ce qui rend la choſe ſi agreable qu'en vn beſoin ils paſſeroient pour Ieux ou pour Ris, vn peu membrus à la verité. Tout ce frontiſpice eſt de l'ordonnance de Iaqües Le Mercier, & a de part & d'autre vn mur en terrace qui découure entierement la maiſon, & par où il y a apparence que ſe communiquent deux pauillons qui ſont aux deux bouts. Si le reſte du logis m'arreſte à proportion de l'entrée, ce ne ſera pas icy vne lettre mais vn volume ;

qu'y feroit on, il faut bien que i'employe à quelque chofe le loifir que le Roy nous donne. Autour du chafteau font force buftes & force ftatües, la plufpart antiques; comme vous pourriez dire des Iupiters, & des Apollons, des Bacchus, des Mercures, & autres gens de pareille eftofe; car pour les Dieux ie les connois bien, mais pour les Heros & grands perfonnages ie n'y fuis pas fort expert : mefme il me fouuient qu'en regardant ces chefd'œuures ie pris Fauftine pour Venus (à laquelle des deux faut il que ie faffe reparation d'honneur) & puifque nous fommes fur le chapitre de Venus, il y en a quatre de bon conte dans Richelieu, vne entre autres diuinement belle, & dont monfieur de Maucroix dit que le Pouffin luy a fort parlé, iufqu'à la mettre au deffus de celle de Medicis. Parmi les autres ftatües qui ont là leur appartement & leurs niches, l'Apollon & le Bacchus emportent le prix au gouft des fcauans; ce fut toutefois Mercure que ie confideray dauantage, à caufe de ces hirondelles qui font fi fimples que de luy confier leurs petits, tout larron qu'il eft, lifez cet endroit des *Promenades de Richelieu,* il m'a femblé beau; auffi bien que la defcription de ces deux captifs dont Monfieur des Marefts dit que l'vn porte fes chaifnes patiemment, l'autre auecque force & contrainte : on les a placez en lieu remarquable, c'eft à dire à l'endroit du grand degré l'vn d'vn cofté du veftibule, l'autre de l'autre; ce qui eft vne efpece de confolation pour ces marbres dont Michel Ange pouuoit faire deux empereurs.

L'vn toutefois de ſon deſtin ſoupire,
L'autre paroiſt vn peu moins mutiné.
Heureux captifs ! ſi cela ſe peut dire
D'vn marbre dur & d'vn homme enchaiſné.

Ie ne voudrois eſtre ny l'vn ny l'autre
Pour embellir vn ſeiour ſi charmant ;
En d'autres cas voſtre ſexe & le noſtre
De l'vn des deux ſe pique également.

Nous nous piquons d'eſtre eſclaues des dames.
Vous vous piquez d'eſtre marbres pour nous ;
Mais c'eſt en vers où les fers & les flames
Sont fort communs & n'ont rien que de doux.

Pardonnez moy cette petite digreſſion ; il m'eſt impoſſible de tomber ſur ce mot d'eſclaue ſans m'arreſter ; que voulez vous ? chacun ayme à parler de ſon meſtier, cecy ſoit dit toutefois ſans vous faire tort. Pour reuenir à nos deux captifs, ie penſe bien qu'il y a eu autrefois des eſclaues de voſtre façon qu'on a eſtimez, mais ils auroient de la peine à valoir autant que ceux cy. On dit qu'il ne ſe peut rien voir de plus excellent, & qu'en ces ſtatuës Michel Ange a ſurpaſſé non ſeulement les ſculpteurs modernes, mais auſſi beaucoup de choſes des anciens. Il y a vn endroit qui n'eſt quaſi qu'ébauché, ſoit que la mort ne pouuant ſoufrir l'accompliſſement d'vn ouurage qui deuoit eſtre immortel ayt arreſté Michel Ange en cet endroit là, ſoit que

ce grand perſonnage l'ayt fait à deſſein, & afin que la poſterité reconnuſt que perſonne n'eſt capable de toucher à vne figure apres luy. De quelque façon que cela ſoit, ie n'en eſtime que dauantage ces deux captifs, & ie tiens que l'ouurier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne ſe plaigne pas que la choſe ayt eſté
Imparfaite trouuée;
Le prix en eſt plus grand, l'auteur plus regreté
Que s'il l'euſt acheuée.

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous deuions en eſtant ſi proches, nous nous laiſſaſmes conduire par la concierge, ce qui nous fit perdre l'occaſion de le voir, & il n'en fut fait nulle mention. Monſieur de Chaſteauneuf luy meſme qui l'auoit veu ne ſe ſouuint pas d'en parler.

Dequoy ie ne luy ſcais aucunement bon gré,
Car d'autres gens m'ont dit qu'ils auoient admiré
Ce degré,
Et qu'il eſt de marbre iaſpé.

Pour moy ce n'eſt ny le marbre ny le iaſpe que ie regrete, mais les antiques qui ſont au haut : particulierement ce fauori de l'empereur Adrien, Antinoüs qui dans ſa ſtatüe conteſtoit de beauté & de bonne

mine contre Apollon, auec cette difference pourtant que celuy cy auoit l'air d'vn Dieu & l'autre d'vn homme. Ie ne m'amuſeray point à vous deſcrire les diuers enrichiſſemens ny les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau monſieur des Mareſts l'a dit : puis nous n'euſmes quaſi pas le loiſir de conſiderer ces choſes, l'heure & la concierge nous faiſant paſſer de chambre en chambre ſans nous arreſter qu'aux originaux des Albert Dure, des Titians, des Pouſſins, des Peruſins, des Mantegnes, & autres heros dont l'eſpece eſt auſſi commune en Italie que les generaux d'armée en Suede. Il y eut pourtant vn endroit où ie demeuray longtemps. Ie ne me ſuis pas auiſé de remarquer ſi c'eſt vn cabinet ou vne antichambre : quoy que ce ſoit le lieu eſt tapiſſé de portraits.

Pour la pluſpart enuiron grands
Comme des miroirs de toilette ;
Si nous euſſions eu plus de temps,
Moins de haſte, vne autre interprete,
Ie vous dirois de quelles gens.

Vous pouuez iuger que ce ne ſont pas gens de petite eſtofe. Ie m'attachay particulierement au Cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'hiſtoire que trente Papes. Au duc qui a herité de ſon nom, de ſes vertus, de ſes belles inclinations, & de ſon chaſteau. Au feu Amiral de Brezé ; c'eſt dommage qu'il ſoit mort ſi ieune, car chacun en parle comme d'vn

ſeigneur qui eſtoit merueilleuſement accompli, & bien aupres de Mars, d'Armand, & de Neptune. Monſieur le Prince & luy auoient entrepris de remplir le monde de leurs merueilles, Monſieur le Prince la terre, & le Duc de Brezé la mer. Le premier eſt venu à bout de ſon entrepriſe, l'autre l'auroit fort auancée s'il euſt veſcu, mais vn coup de canon l'arreſta, & l'alla choiſir au milieu d'vne armée nauale. Ie ne ſcais ſi on me monſtra le marquis & l'abbé de Richelieu : il y a toutefois apparence que leurs portraits ſont auſſi dans ce cabinet quoyqu'ils ne fuſſent qu'enfans lors qu'on le mit en l'eſtat qu'il eſt. Tous deux ſont bien dignes d'y auoir place. Tant que le marquis a veſcu il a eſté aymé du Roy & des belles; l'Abbé l'eſt de tout le monde par vne fatalité dont il ne faut point chercher la cauſe parmi les aſtres. Outre la famille de Richelieu ie parcourus celle de Louis treize. Le reſte eſt plein de nos Roys & Reynes; des grands ſeigneurs des grands perſonnages de France (ie fais deux claſſes des grands perſonnages & des grands ſeigneurs, ſcachant bien qu'en toutes choſes il eſt bon d'euiter la confuſion). Enfin c'eſt l'hiſtoire de noſtre nation que ce cabinet. On n'a eu garde d'y oublier les perſonnes qui ont triomphé de nos Roys : ne vous allez pas imaginer que i'entende par là des anglois ou des eſpagnols; c'eſt vn peuple bien plus redoutable & bien plus puiſſant dont ie veux parler : en vn mot ce ſont les Iocondes, les Belle-Agnes, & ces conquerantes illuſtres ſans qui Henri quatrieſme auroit eſté vn prince inuincible. Ie les regarday d'auſſi bon cœur que

ie voudrois voir voſtre oncle à cent lieües d'icy. Enfin nous ſortiſmes de cet endroit, & trauerſaſmes ie ne ſcais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées, & dont ie ne diray rien, car de m'amuſer à des lambris & à des dorures moy que Richelieu a rempli d'originaux & d'antiques vous ne me le conſeilleriez pas : toutefois ie vous auoueray que l'appartement du Roy m'a ſemblé merueilleuſement ſuperbe; celuy de la Reyne ne l'eſt pas moins : il y a tant d'or qu'à la fin ie m'en ennuyay : iugez ce que peuuent faire les grands ſeigneurs, & quelle miſere c'eſt d'eſtre riche : il a fallu qu'on ayt inuenté les chambres de ſtuc où la magnificence ſe cache ſous vne apparence de ſimplicité. Il eſt encore bon que vous ſcachiez que l'appartement du Roy conſiſte en diuerſes pieces dont l'vne appellée le grand cabinet eſt remplie de peintures exquiſes : il y a entre autres des Bacchanales du Pouſſin, & vn combat burleſque & enigmatique de Pallas & de Venus d'vn peintre que la concierge ne nous put nommer. Venus a le caſque en teſte & vne longue eſtocade. Ie voudrois pour beaucoup me ſouuenir des autres circonſtances de ce combat, & des differens perſonnages dont eſt compoſé le tableau, car chacune de ces déeſſes a ſon parti qui la fauoriſe. Vous trouueriez fort plaiſantes les viſions que le peintre a euës. Il fait demeurer l'auantage à la fille de Iupiter : mais à propos elles ſont toutes deux ſes filles : ie voulois donc dire à celle qui eſt née de ſon cerueau. La pauure Venus eſt bleſſée par ſon ennemie; en quoy

l'ouurier a reprefenté les chofes non comme elles font, car d'ordinaire c'eft la beauté qui eft victorieufe de la vertu, mais pluftoft comme elles doiuent eftre ; affeurément fa maiftreffe luy auoit ioüé quelque mauuais tour. Ce grand cabinet dont ie parle eft accompagné d'vn autre petit où quatre tableaux pleins de figures reprefentent les quatre elemens. Ces tableaux font du Pouffin ; la concierge nous le dit fi ie ne me trompe ; & quand ie me tromperois, ce n'en feroit pas moins les quatre elemens. On y void des feux d'artifice, des courfes de bague, des carrouzels, des diuertiffemens de traifneaux, & autres gentilleffes femblables. Si vous me demandez ce que tout cela fignifie, ie vous refpondray que ie n'en fçais rien. Au refte le Cardinal de Richelieu, comme Cardinal qu'il eftoit, a eu foin que fon chafteau fuft fuffifamment fourni de chapelles. Il y en a trois, dont nous vifmes les deux d'en haut, pour celle d'en bas nous n'eufmes pas le temps de la voir, & i'en ay regret à caufe d'vn faint Sebaftien que l'on prife fort. Dans l'vne de celles qui font en haut ie trouuay l'original de cette dondon que noftre coufin a fait mettre fur la cheminée de fa falle. C'eft vne Magdeleine du Titian, groffe & graffe, & fort agreable ; de beaus tetons comme aux premiers iours de fa penitence, auparauant que le ieufne euft commencé d'empieter fur elle : (ces nouuelles penitentes font dangereufes, & tout homme de fain entendement les fuira.) Il me femble que ie n'ay pas parlé trop deuotement de la Magdeleine ; auffi n'eft ce pas mon fait que de

raiſonner ſur des matieres ſpirituelles, i'y ay eu mauuaiſe grace toute ma vie : c'eſt pourquoy ie paſſeray ſous ſilence les raretez de ces deux chapelles, & m'arreſteray ſeulement à vn ſt Hieroſme tout de pieces rapportées, la pluſpart grandes comme des teſtes d'épingles, quelques unes comme des cirons. Il n'y en a pas vne qui n'ayt eſté employée auec ſa couleur ; cependant leur aſſemblage eſt vn ſt Hieroſme ſi acheué que le pinceau n'auroit pu mieux faire : auſſi ſemble-t-il que ce ſoit peinture; meſme à ceux qui regardent de pres cet ouurage. I'admiray non ſeulement l'artifice, mais la patience de l'ouurier. De quelque façon que l'on conſidere ſon entrepriſe, elle ne peut eſtre que ſinguliere.

Et dans l'art de niueler
L'auteur de ce ſaint Hieroſme
Deuoit ſans doute exceller
Sur tous les gens du royaume.

Ce n'eſt pas que ie ſçache ſon pays pour en parler franchement, ny meſme ſon nom; mais il eſt bon de dire que c'eſt vn francois afin de faire paroiſtre cette merueille d'autant plus grande. Ie voudrois pour comble de niuelerie qu'vn autre entrepriſt de conter les pieces qui la compoſent. Mais ne paſſeray-ie point moy meſme pour vn niuelier de tant m'arreſter à ce ſt Hieroſme ? Il faut le laiſſer ; auſſi bien dois-ie reſeruer mes loüanges pour cette fameuſe table dont vous deuez auoir entendu

parler, & qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon, c'est à dire au bout de la galerie, le salon n'en estant separé que par vne arcade. Il me semble que i'aurois bien fait d'inuoquer les Muses pour parler de cette table assez dignement.

Elle est de pieces de rapport,
Et chaque piece est vn tresor;
Car ce sont toutes pierres fines,
Agates, iaspe, & cornalines,
Pierres de prix, pierres de nom,
Pierres d'éclat & de renom :
Voila bien de la pierrerie.
Considerez que de ma vie
Ie n'ay trouué d'obiet qui fust si precieux.
Ce qu'on prise aux tapis de Perse & de Turquie.
Fleurons, compartimens, animaux, broderie,
Tout cela s'y presente aux yeux.
L'eguille & le pinceau ne rencontrent pas mieux.
I'en admiray chaque figure;
Et qui n'admireroit ce qui naist sous les Cieux?
Le sçauoir de Pallas aydé de la teinture
Cede au caprice heureux de la simple nature :
Le hazard produit des morceaux
Que l'art n'a plus qu'à ioindre, & qui font sans peinture
Des modeles parfaits de fleurons & d'oiseaus.

Tout cela pourtant n'est de rien conté : ce qui fait la valeur de cette table, c'est vne agate qui est au milieu,

grande preſque comme vn baſſin, taillée en ouale, & de couleurs extremement viues. Ses veines ſont delicates, & meſlées de feuille morte, iſabelle, & couleur d'aurore : au reſte vraye agate d'Orient laquelle a toutes les qualitez qu'on peut ſouhaiter aux pierres de cette eſpece.

Et pour dire en vn mot la Reyne des agates.

Dans tout l'empire des camayeux, (ce ſont peuples dont les agates ſont une branche) ie ne crois pas qu'il ſe trouue encore vne merueille auſſi grande que celle cy, ny que rien de plus rare nous ſoit venu

Des bords où le ſoleil commence ſa carriere.

I'en excepte cette agate qui repreſentoit Apollon & les neuf Muſes ; car ie la mets la premiere, & celle de Richelieu la ſeconde.

Ce Palais ſi fameux des princes de Florence,
Riche & brillant ſeiour de la magnificence ;
Le treſor de Saint Marc ; celuy dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs Roys ;
Les vaſtes magaſins dont le Serrail abonde,
Magaſins enrichis des deſpouilles du monde ;
Iule enfin n'eut iamais rien de plus precieux.

Et pour m'exprimer familierement, & en termes moins poetiques,

Saint Denys & Saint Marc, le palais du grand Duc,
L'hoſtel de Mazarin, le ſerrail du grand Turc,
N'ont rien à ce qu'on dit de plus conſiderable.
Ie me ſuis informé du prix de cette table :
Voulez vous le ſcauoir ? Mettez cent mille eſcus,
Doublez les, aiouſtez cent autres par deſſus ;
Le produit en ſera la valeur veritable.

Dans le meſme lieu où on l'a miſe ſont quatre ou cinq buſtes, & quelques ſtatuës, parmi leſquelles on me nomma Tibere & Liuie ; ce ſont perſonnes que vous connoiſſez & dont monſieur de la Calprenede vous entretient quelquefois. Ie ne vous en diray rien dauantage, auſſi bien ma lettre commence à me ſembler vn peu longue. Il m'eſt pourtant impoſſible de ne point parler d'vn certain buſte dont la draperie eſt de iaſpe, belle teſte mais mal peignée, des traits de viſage groſſiers quoyque bien proportionnez & qui ont quelque choſe d'heroique & de farouche tout à la fois, vn regard fier & terrible ; enfin la vraye image d'vn ieune Scite : vous ne prendriez iamais cette teſte pour celle d'vn de nos galans, c'eſt auſſi celle d'Alexandre. I'euſſe fait tort à ce Prince ſi i'euſſe regardé apres luy vn moindre Heros que le grand Armand. Nous rentraſmes pour ce ſuiet dans la galerie. On y void ce miniſtre peint en habit de caualier & de Cardinal, encourageant des troupes par ſa preſence, & monté ſur vn parfaitement beau cheual : ce pourroit bien eſtre ce barbe qu'on appelloit l'*Impudent ;* animal ſans conſideration ny reſpect,

& qui deuant les maieſtez & les eminences rioit à toutes celles qui luy plaiſoient. Les tableaux de cette galerie repreſentent vne partie des conqueſtes que nous auons faites ſous le miniſtere d'Armand. Apres que i'eus ietté l'œil ſur les principales nous deſcendiſmes dans les iardins qui ſont beaus ſans doute & fort eſtendus. Rien ne les ſepare d'auec le parc. C'eſt vn pays que ce parc; on y court le cerf. Quant aux iardins, le parterre eſt grand, & l'ouurage de plus d'vn iour. Il a fallu pour le faire qu'on ayt tranché toute la croupe d'vne montagne. La retenuë des terres eſt couuerte d'vne pallissade de Philirea apparemment ancienne car elle eſt chauue en beaucoup d'endroits : il eſt vray que les ſtatües qu'on y a miſes reparent en quelque façon les ruines de ſa beauté. Ces endroits comme vous ſcauez ſont d'ordinaire le quartier des Flores. I'y en vis vne, & vne Venus, vn Bacchus moderne, vn conſul (que fait ce conſul parmi de ieunes déeſſes) vne dame greque, vne autre dame romaine, auec vne autre ſortant du bain. Auoüez le vray ; cette dame ſortant du bain n'eſt pas celle que vous verriez le moins volontiers. Ie ne vous ſcaurois dire comme elle eſt faite, ne l'ayant conſiderée que fort peu de temps. Le declin du iour & la curioſité de voir vne partie des iardins en furent la cauſe. Du lieu où nous regardions ces ſtatuës on void à droite vne fort longue pelouze, & en ſuite quelques allées, profondes, couuertes, agreables, & où ie me plairois extremement à auoir vne auanture amoureuſe : en vn mot de ces ennemies du

iour tant celebrées par les poetes. A midi veritablement on y entreuoid quelque chofe.

Comme au foir lors que l'ombre arriue en vn feiour ;
Ou lors qu'il n'eft plus nuit, & n'eft pas encor iour.

Ie m'enfonçay dans l'vne de ces allées. Monfieur de Chafteauneuf qui eftoit las me laiffa aller. A peine eus-ie fait dix ou douze pas, que ie me fentis forcé par vne puiffance fecrete de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Ie les ay depuis acheuez fur les memoires que me donnerent les nymphes de Richelieu : leur prefence à la verité m'a manqué trop toft ; il feroit à fouhaiter que i'euffe mis la derniere main à ces vers au mefme lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez vous que ie fuis dans vne allée où ie medite ce qui s'enfuit.

Manes du grand Armand, fi ceux qui ne font plus
Peuuent goufter encor des honneurs fuperflus,
Receuez ce tribut de la moindre des Mufes :
Iadis de vos bontez fes fœurs eftoient confufes ;
Auffi n'a-t-on point veu que d'vn filence ingrat
Phœbus de vos bienfaits ayt eftoufé l'éclat.
Ses enfans ont chanté les pertes de l'Ibere,
Et le deftin forcé de nous eftre profpere,
Par tout où vos confeils plus craints que le Dieu Mars
Ont porté la terreur de nos fiers eftandars.
Ils ont reprefenté les vents & la fortune,

Vainement indignez du tort fait à Neptune,
Quand vous tinstes ce Dieu si longtemps enchaisné :
Le rempart qui couuroit vn peuple mutiné,
Nos voisins enuieux de nostre diadesme,
Et les Roys de la mer, & la mer elle mesme,
Ne purent arrester le cours de vos efforts.
La Seine vous reuid triomphant sur ses bords.
Que ne firent alors les peuples du Permesse!
On leur ouit chanter vos faits, vostre sagesse,
Vos proiets éleuez, vos triomphes diuers ;
Le son en dure encore aux bouts de l'vniuers.
Ie n'y puis aiouster qu'vne simple priere.
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carriere
De ce renom si beau, si grand, si glorieux!
Que Flore & les Zephirs ne bougent de ces lieux!
Qu'ainsi que vostre nom leur beauté soit durable!
Que leur maistre ayt le sort à ses vœux fauorable!
Qu'il vienne quelquefois visiter ce seiour!
Et soit touiours content du prince & de la cour!

Ie serois encore au fonds de l'allée où ie commençay ces vers si monsieur de Chasteauneuf ne fust venu m'auertir qu'il estoit tard. Nous repassasmes dans l'auantcour afin de gagner plustost l'autre costé des iardins. Comme nous estions pres du pont leuis, vn vieux domestique nous aborda fort ciuilement, & me demanda ce qu'il me sembloit de Richelieu. Ie luy respondis que c'estoit vne maison accomplie; mais que n'ayant pu tout voir nous reuiendrions le lendemain,

& reconnoiſtrions ſes ciuilitez & les offres qu'il nous faiſoit (ie ne ſongeois pas à noſtre promeſſe). On ne manque iamais de dire cela, repartit cet homme, i'y ſuis tous les iours attrapé par des Allemans. Sans la crainte de nous faſcher, & par conſequent de ne rien auoir, il auroit, ie penſe, aiouſté, à plus forte raiſon le feray-ie par des François : meſme ie vis bien que le haut de chauſſe de monſieur de Chaſteauneuf luy ſembloit de mauuais augure. Cela me fit rire, & ie luy donnay quelque choſe. A peine l'euſmes nous congedié que le peu qui reſtoit de iour nous quita. Nous ne laiſſaſmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout ſi ſombres que les precedentes ; elles pourront l'eſtre dans deux cens ans. De tout ce canton ie ne remarquay qu'vn mail & deux ieus de longue paume dont l'vn pourroit bien eſtre tourné vers l'orient, & l'autre vers le midi ou vers le ſeptentrion ; ie ſuis aſſeuré que c'eſt l'vn des deux : on ſe ſert apparemment de ces ieux de paume ſelon les differentes heures du iour pour n'auoir pas le ſoleil en veüe. Du lieu où ils ſont il fallut rentrer en de nouuelles obſcuritez, & marcher quelque temps ſans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouuaſmes dans cette place qui eſt au deuant du chaſteau, moy fort ſatisfait, & monſieur de Chaſteauneuf qui eſtoit en groſſes bottes fort las.

A LA MÊME.

(Suite du même voyage)

A Limoge ce 13 sept. 1663.


E feroit vne belle chofe que de voyager, s'il ne fe falloit point leuer fi matin. Las que nous eftions monfieur de Chafteauneuf & moy; luy pour auoir fait tout le tour de Richelieu en groffes bottes, ce que ie crois vous auoir mandé, n'ayant pas deu obmettre vne circonftance fi remarquable; moy pour m'eftre amufé à vous efcrire au lieu de dormir; noftre promeffe, & la crainte de faire attendre le voiturier, nous obligerent de fortir du lit deuant que l'aurore fuft éueillée. Nous nous difpofafmes à prendre congé de Richelieu fans le voir. Il arriua malheureufement pour nous, & plus malheureufement encore pour le fenefchal dont nous fufmes contraints d'interrompre le fommeil, que les portes fe trouuerent fermées par fon ordre. Le bruit couroit que quelques gentilshommes de la prouince auoient fait complot de fauuer certains prifonniers foupçonnez de l'affafinat du marquis de Faure. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Ie ne loüay mefme que fobrement la prudence du fenefchal. Pour me contenter monfieur de Chafteauneuf luy parla, & luy dit que nous portions le paquet du Roy. Auffitoft il donna ordre qu'on nous ouuriſt; fi bien que nous eufmes du temps

de reſte, & arriuaſmes à Chaſtelleraut qu'on nous croyoit encore à moitié chemin. Nous y trouuaſmes voſtre oncle en maiſon d'ami. On luy auoit promis des cheuaux pour acheuer ſon voyage; & il s'eſtoit reſolu de laiſſer Poitiers, comme le plus long, pourueu que ie n'euſſe point vne curioſité trop grande de voir cette ville. Ie me contentay de la relation qu'il m'en fit, & ſon ami le pria de ne point partir qu'il n'en fuſt preſſé par le valet de pied qui l'accompagnoit. Nous accordaſmes à cet ami vn iour ſeulement. Ce n'eſt pas qu'il ne dépendiſt de nous de luy en accorder dauantage, monſieur de Chaſteauneuf eſtant honneſte homme, & s'acquitant de telles commiſſions au gré de ceux qu'il conduit auſſi bien que de la cour; mais nous iugeaſmes qu'il valoit mieux obeïr ponctuellement aux ordres du Roy. Tout ce qui ſe peut imaginer de franchiſe, d'honneſteté, de bonne chere, de politeſſe, fut employé pour nous regaler. La Vienne paſſe au pied de Chaſtelleraut, & en ce canton elle porte des carpes qui ſont petites quand elles n'ont qu'vne demi aune. On nous en ſeruit des plus belles, auec des melons que le maiſtre du logis meſpriſoit, & qui me ſemblerent excellens. Enfin cette iournée ſe paſſa auec vn plaiſir non mediocre; car nous eſtions non ſeulement en pays de connoiſſance mais de parenté. Ie trouuay à Chaſtelleraut vn Pidoux dont noſtre hoſte auoit eſpouſé la belle ſœur. Tous les Pidoux ont du nez, & abondamment. On nous aſſeura de plus qu'ils viuoient longtemps, & que la mort, qui eſt vn accident

ſi commun chez les autres hommes, paſſoit pour prodige parmi ceux de cette lignée. Ie ſerois merueilleuſement curieux que la choſe fuſt veritable. Quoy que c'en ſoit mon parent de Chaſtelleraut demeure onze heures à cheual ſans s'incommoder, bien qu'il paſſe quatre vingt ans. Ce qu'il a de particulier & que ſes parens de Chaſteauthierry n'ont pas, il ayme la chaſſe & la paume, ſçait l'eſcriture, & compoſe des liures de controuerſe : au reſte l'homme le plus gay que vous ayez veu, & qui ſonge le moins aux affaires, excepté celles de ſon plaiſir. Ie crois qu'il s'eſt marié plus d'vne fois; la femme qu'il a maintenant eſt bien faite, & a certainement du merite : ie luy ſçais bon gré d'vne choſe, c'eſt qu'elle caieole ſon mari, & vit avec luy comme ſi c'eſtoit ſon galant : & ie ſçais bon gré d'vne choſe à ſon mari, c'eſt qu'il luy fait encore des enfans. Il y a ainſi d'heureuſes vieilleſſes, à qui les plaiſirs, l'amour, & les graces tiennent compagnie iuſqu'au bout : il n'y en a guere, mais il y en a, & celle cy en eſt vne. De vous dire quelle eſt la famille de ce parent, & quel nombre d'enfans il a; c'eſt ce que ie n'ay pas remarqué, mon humeur n'eſtant nullement de m'arreſter à ce petit peuple. Trop bien me fit on voir vne grande fille, que ie conſideray volontiers, & à qui la petite verole a laiſſé des graces & en a oſté. C'eſt dommage : car on dit que iamais fille n'a eu de plus belles eſperances que celle là.

Quelles imprecations
Ne merites tu point, cruelle maladie,

Qui ne peux voir qu'auec enuie
Le ſuiet de nos paſſions!
Sans ton venin, cauſe de tant de larmes,
Ma parente m'auroit fait moitié plus d'honneur :
Encore eſt ce vn grand bonheur
Qu'elle ayt eu tel nombre de charmes.
Tu n'as pas tout deſtruit; ſa bouche en eſt témoin,
Ses yeux, ſes traits, & d'autres belles choſes.
Tu luy laiſſas des lis ſi tu luy pris des roſes;
Et comme elle eſt ma parente de loin,
On peut penſer qu'à le luy dire
I'aurois pris vn fort grand plaiſir;
I'en eus la volonté mais non pas le loiſir :
Cet aueu luy pourra ſuffire.

On nous aſſeura qu'elle danſoit bien, & ie n'eus pas de peine à le croire. Ce qui m'en plut dauantage fut le ton de voix & les yeux; ſon humeur auſſi me sembla douce. Du reſte ne m'en demandez rien de particulier; car pour parler franchement ie l'entretins peu, & de choſes indifferentes; bien reſolu ſi nous euſſions fait vn plus long ſeiour à Chaſtelleraut de la tourner de tant de coſtez que i'aurois découuert ce qu'elle a dans l'ame, & ſi elle eſt capable d'vne paſſion ſecrete : ie ne vous en ſcaurois apprendre autre choſe ſinon qu'elle ayme fort les romans; c'eſt à vous qui les aymez fort auſſi de iuger quelle conſequence on en peut tirer. Outre cette parente de Chaſtelleraut, ie dois auoir à Poitiers vn couſin germain,

dont ie n'ay point memoire qu'on m'ayt rien dit : ie m'en fouuiens feulement parce qu'il m'a plaidé autrefois. Poitiers eſt ce qu'on appelle proprement vne villace, qui tant en maiſons que terres labourables peut auoir deux ou trois lieües de circuit : ville mal pauée. pleine d'écoliers, abondante en preſtres & en moines. Il y a en recompenſe nombre de belles, & l'on y fait l'amour auſſi volontiers qu'en lieu de la terre ; c'eſt de la comteſſe que ie le ſçais. I'eus quelque regret de n'y point paſſer ; vous en pourriez ayſément deuiner la cauſe.

Ce n'eſt ny la pierre leuée,
Ny le rocher paſſe lourdin :
Pour vous en dire ma penſée
Ie les ay laiſſez ſans chagrin ;
Et quant à cet autre couſin
Mon ame en eſt fort conſolée ;
Mais ie voudrois bien auoir veu
La Landru.

Toutefois ayant le cœur tendre,
Ie ſuis certain que Cupidon
N'eut iamais manqué de me prendre
S'il m'euſt tendu ce hameçon ;
Et puis me voila beau garçon,
Car au départ il ſe faut pendre :
Ie ſerois faſché d'auoir veu
La Landru.

Cependant ie l'aurois veuë ſi nous euſſions continüé noſtre route; i'en auois deſia trouué vn moyen que ie vous diray. Pour reuenir à Chaſtelleraut, vous ſcaurez qu'il eſt miparti de huguenots & de catoliques, & que nous n'euſmes aucun commerce auec les premiers. Le terme dont nous eſtions conuenus auec noſtre hoſte eſtant écoulé, il fallut prendre congé de luy; ce ne fut pas ſans qu'il renouuelaſt ſes prieres. Nous luy donnaſmes le plus de temps qu'il nous fut poſſible, & le luy donnaſmes de bonne grace, c'eſt à dire en deſieunant bien, & tenant table longtemps; de ſorte qu'il ne nous reſta de l'heure que pour gagner Chauigni, miſerable giſte, & où commencent les mauuais chemins & l'odeur des aulx, deux proprietez qui diſtinguent le Limoſin des autres prouinces du monde. Noſtre ſeconde couchée fut Belac. L'abord de ce lieu m'a ſemblé vne choſe ſinguliere, & qui vaut la peine d'eſtre deſcrite. Quand de huit ou dix perſonnes qui y ont paſſé ſans deſcendre de cheual ou de carroſſe il n'y en a que trois ou quatre qui ſe ſoient rompus le cou on remercie Dieu.

Ce ſont morceaus de rochers
Antez les uns ſur les autres,
Et qui ſont dire aux cochers
De terribles patenoſtres.

Des plus ſages à la fin
Ce chemin

Epuiſe la patience :
Qui n'y fait que murmurer
Sans iurer
Gagne cent ans d'indulgence.

Monſieur de Chaſteauneuf l'auroit cent fois maudit,
Si d'abord ie n'euſſe dit,
Ne plaignons point noſtre peine :
Ce ſentier rude & peu batu
Doit eſtre celuy qui meine
Au ſeiour de la vertu.

Voſtre oncle reprit qu'il falloit donc que nous nous fuſſions deſtournez. Ce n'eſt pas, aiouſta-t-il, qu'il n'y ayt d'honneſtes gens à Belac auſſi bien qu'ailleurs; mais quelques rencontres ont mis ſes habitans en mauuaiſe odeur. Là deſſus il nous conta qu'eſtant de la commiſſion des grands iours, il fit le proces à vn lieutenant de robe courte de ce lieu là, pour auoir obligé vn gueux à prendre la place d'vn criminel condamné à eſtre pendu; moyennant vingt piſtoles données à ce gueux & quelque aſſeurance de grace dont on le leurra. Il ſe laiſſa conduire & guinder à la potence fort gayement, comme vn homme qui ne ſongeoit qu'à ſes vingt piſtoles, le preuoſt luy diſant touſiours qu'il ne ſe miſt point en peine, & que la grace alloit arriuer. A la fin le pauure diable s'apperceut de ſa ſotiſe; mais il ne s'en apperceut qu'en faiſant le ſaut, temps mal propre à ſe repentir & à declarer qui on eſt. Le tour eſt bon,

comme vous voyez, & Belac ſe peut vanter d'auoir eu vn preuoſt auſſi hardi, & auſſi pendable qu'il y en ayt. Autant que l'abord de cette ville eſt faſcheux, autant eſt elle deſagreable, ſes ruës vilaines, ſes maiſons mal accommodées & mal priſes. Diſpenſez moy, vous qui eſtes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays là la cuiſine au ſecond eſtage. Qui a vne fois veu ces cuiſines n'a pas grande curioſité pour les ſauſſes qu'on y appreſte. Ce ſont gens capables de faire vn tres meſchant mets d'vn tres bon morceau. Quoy que nous euſſions choiſi la meilleure hoſtellerie, nous y beuſmes du vin à teindre les nappes, & qu'on appelle communement la tromperie de Belac. Ce prouerbe a cela de bon que Louis treize en eſt l'auteur. Rien ne m'auroit plu ſans la fille du logis, ieune perſonne, & aſſez iolie. Ie la caieolay ſur ſa coiffure : c'eſtoit vne eſpece de cale à oreilles, des plus mignones, & bordée d'vn galon d'or large de trois doigts. La pauure fille croyant bien faire, alla querir auſſi toſt ſa cale de ceremonie pour me la monſtrer. Paſſé Chauigny l'on ne parle quaſi plus françois; cependant cette perſonne m'entendit ſans beaucoup de peine. Les fleuretes s'entendent par tout pays, & ont cela de commode qu'elles portent auecq elles leur trucheman. Tout meſchant qu'eſtoit noſtre giſte, ie ne laiſſay pas d'y auoir vne nuit fort douce. Mon ſommeil ne fut nullement bigarré de ſonges comme il a couſtume de l'eſtre : ſi pourtant Morphée m'euſt amené la fille de l'hoſte, ie penſe bien que ie ne l'aurois pas renuoyée : il ne le

ſit point & ie m'en paſſay. Monſieur Iannart ſe leua deuant qu'il fuſt iour; mais ſa diligence ne ſeruit de rien, car tous nos cheuaux eſtant déferrez, il fallut attendre, & pour mes pechez, ie vis les rües de Belac encore vne fois. Tandis que ie faiſois preſſer le mareſchal, monſieur de Chaſteauneuf qui auoit entrepris de nous guider ce iour là, s'informa tant des chemins que cela ne ſeruit pas peu à luy faire prendre les plus longs & les plus mauuais. De bonne fortune noſtre traite n'eſtoit pas grande: comme Limoge n'eſt eſloigné de Belac que d'vne petite iournée, nous euſmes tout loiſir de nous égarer, dequoy nous nous acquitaſmes tres bien, & en gens qui ne connoiſſoient ny la langue ny le pays. Dez que nous fuſmes arriuez, mon fidelle Achate (qui pourroit ce eſtre que monſieur de Chaſteauneuf) diſpoſa les choſes pour ſon retour, & choiſit la voye du meſſager à cheual qui deuoit partir le lendemain. Ie fus faſché de ce qu'il nous quitoit ſi toſt, car en verité il eſt honneſte homme, & ſçait debiter ce qui ſe paſſe à la cour de fort bonne grace : puis il me ſemble qu'il ne fait pas mal ſon perſonnage dans cette relation. Deſormais nous taſcherons de nous en paſſer, auec d'autant moins de peine qu'il ne reſte à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de noſtre retraite : cela merite vne lettre entiere; en attendant ſi vous deſirez ſcauoir comme ie m'y trouue, ie vous diray aſſez bien; & voſtre oncle s'y doit trouuer encor mieux, veu les témoignages d'eſtime & de bienueillance que chacun luy rend; l'eueſque principalement. C'eſt vn

prelat qui a toutes les belles qualitez que vous ſçauriez vous imaginer; ſplendide ſur tout, & qui tient la meilleure table du Limoſin; il vit en grand ſeigneur, & l'eſt en effect. N'allez pas vous figurer que le reſte du dioceſe ſoit malheureux, & diſgracié du ciel, comme on ſe le figure dans nos provinces. Ie vous donne les gens de Limoge pour auſſi fins & auſſi polis que peuple de France : les hommes ont de l'eſprit en ce pays là, & les femmes de la blancheur : mais leurs couſtumes, façon de viure, occupations, complimens ſur tout ne me plaiſent point. C'eſt dommage que **** n'y ayt eſté mariée. Quant à mon égard

Ce n'eſt pas vn plaiſant ſeiour :
I'y trouue aux myſteres d'amour
Peu de ſçauans, force profanes ;
Peu de Philis, beaucoup de Ieannes;
Peu de muſcat de Saint Meſmin,
Force boiſſon peu ſalutaire ;
Beaucoup d'ail, & peu de iaſmin ;
Iugez ſi c'eſt là mon affaire.

A M. BAFOY,

Intendant des affaires de Son Alteſſe Monſeigneur le Duc de Bouillon, à Paris.

Monſieur


OICY le temps de faire nos ventes venu. Nous auons ſurcis l'exploitation de celles de l'an paſſé par deference aux volontez de ſon Alteſſe & à ce que ſon conſeil auoit exigé de nous. Ainſi il y a tantoſt deux ans que nous ne touchons rien de nos charges. Ie m'adreſſe à vous pluſtoſt qu'à pas vn autre ſçachant tres bien que vous eſtes pour la iuſtice, & vous ſupplie en mon particulier & au nom de tous les officiers de conſiderer qu'il n'y en a pas vn de nous qui puiſſe ainſi attendre la iouiſſance de ſon reuenu ſans vne extreme incommodité. Ie ne crois pas que ſon Alteſſe veuille que des gens qui ont eu aſſez de reſpect pour ne ſe pas vouloir ſeruir de leurs arreſts ſoient reduits à ne pouuoir ſubſiſter ny qu'elle veuille que nous ſoyons plus malheureux que tous ſes autres ſuiets. Ie vous prie Monſieur de faire ſçauoir à Monſieur de Viuarets l'ordre que le conſeil de ſon Alteſſe prétend y mettre. Quoy qu'il arriue ie feray touſiours

Monſieur

Voſtre tres humble & tres obeiſſant ſeruiteur

DELAFONTAINE

A Rheims ce 1er ſept. 1666.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.


E ne ſçais, Madame, qu'écrire à V. A. qui ſoit digne d'elle, & qui puiſſe la réjoüir. Il m'a ſemblé que la Poéſie s'acquitteroit mieux de ce devoir que la ſimple Proſe. Il m'a encore paru qu'il vous falloit donner un nom du Parnaſſe. Je croi vous avoir déja donné celui d'Olimpe en des occaſions de pareille nature. Ne pourroit-on point mettre en chant ces paroles?

Qu'Olimpe a de beautez, de graces & de charmes!
Elle ſçait enchanter les eſprits & les yeux.
Mortels, aimez-la tous; mais ce n'eſt qu'à des Dieux
Qu'eſt reſervé l'honneur de lui rendre les armes.

Ce que je vais ajoûter n'eſt pas moins vrai, & m'a été confirmé par des Correſpondans que j'ai toûjours eus à Paphos, à Cythere, & à Amatonte. Je me doutay bien que cela feroit, & m'en étois déja apperceu la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir.

La Mere des Amours, & la Reine dês Graces,
C'eſt Bouillon, & Venus lui céde ſes emplois;
Tout ce peuple à l'envi s'empreſſe ſur vos traces,
Plus nombreux qu'il n'étoit, & tout fier de vos loix.

Vous fîtes dire l'année paſſée à Mr. de La Haye qu'il eût ſoin que je ne m'ennuyaſſe point à Château-

Thierry. Il eſt fort aiſé à Mr. de la Haye de ſatisfaire à cet ordre; car outre qu'il a beaucoup d'eſprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
D'une aimable & vive Princeſſe,
A pied blanc & mignon, à brune & longue treſſe?
Nez trouſſé, c'eſt un charme encor ſelon mon ſens,
C'en eſt même un des plus puiſſans.
Pour moi le tems d'aimer eſt paſſé, je l'avouë,
Et je merite qu'on me louë
De ce libre & ſincere aveu,
Dont pourtant le Public ſe ſouciera tres-peu.
Que j'aime, ou n'aime pas, c'eſt pour lui même choſe.
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans ſa premiére erreur,
Nez aquilins & longs n'en ſeront pas la cauſe.

A Château-Thierry, Juin 1671.

A Mademoiselle de Chanmeslay.

Château-Thierry, ce jeudi 12 (1676).



E ſuis à Chaûry, Mademoiſelle; jugez ſi je dois penſer à vous, moi qui ne vous oublierois point au milieu de la plus brillante Cour. M. Racine avoit promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Il auroit ſans doute parlé

de vous, n'aimant rien tant que votre charmante perſonne : ç'auroit été le plus grand ſoulagement à la peine que j'éprouve à ne plus vous voir. S'il ſavoit que j'ai ſuivi en partie les conſeils qu'il m'a donnés, ſans ceſſer pourtant d'être fidèle à la pareſſe & au ſommeil, il auroit peut-être par reconnoiſſance mandé de vos nouvelles & des ſiennes : mais véritablement je l'excuſe; auſſi bien les agréments de votre ſociété rempliſſent tellement les cœurs, que toutes les autres impreſſions s'affoibliſſent.

Que vous aviez raiſon, Mademoiſelle, de dire qu'ennui galoperoit avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village! c'eſt choſe ſi vraie que je ſuis préſentement d'une mélancolie qui ne pourra, je le ſens, ſe diſſiper qu'à mon retour à Paris.

A guérir un atrabilaire,
Oui, Chanmeſlay ſaura mieux ſaire
Que de Fagon tout le talent;
Pour moi, j'oſe affirmer d'avance
Qu'un ſeul inſtant de ſa préſence
Peut me guérir incontinent.

Bois, champs, ruiſſeaux, & nymphes des prés, me touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous; auſſi conté-je partir bientôt. Toutefois je m'occupe ſi peu de mes affaires que je ne ſais quand elles finiront. C'eſt choſe de dégoût que conte, vente, arrérages; parler votre langage eſt mieux mon fait :

mais n'allez pas imaginer que je prétende parler ſi bien que vous, c'eſt choſe impoſſible & que je ne tenterai de ma vie.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire; vous ferez œuvre pie, j'en réponds. J'eſpère qu'il me parlera de vos triomphes; en quoi je ſuis d'autant perſuadé que la matière ne lui manquera pas. Je me flatte qu'il m'écrira auſſi que vous penſez à moi, aſſurant que ce me ſera la nouvelle la plus agréable à apprendre, & que jamais ne trouverez de ſerviteur plus fidèle ni plus dévoué que

De La Fontaine.

A Mademoiselle de Chanmeslay.

(Lettre écrite de la Campagne en 1678.)

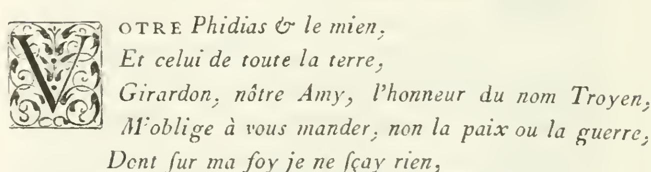


OMME vous êtes la meilleure amie du monde, auſſi-bien que la plus agréable, & que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il eſt à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas ſuivie. Ils boivent depuis le matin juſqu'au ſoir, de l'eau, du vin, de la limonade, *& cætera*, rafraichiſſemens legers à qui eſt privé de vous voir. La chaleur & votre abſence nous jettent tous en d'inſupportables langueurs. Quant à vous, Made-

moiſelle, je n'ai pas beſoin que l'on me mande ce que vous faites. Je le vois d'ici. Vous plaiſez depuis le matin juſqu'au ſoir, & accumulez cœurs ſur cœurs. Tout ſera bientôt au Roi de France, & à Mademoiſelle de Chanmeſlay. Mais que font vos courtiſans ? car pour ceux du Roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres diſgraces de M. de la Fare? Et M. de Tonnerre rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain ? Il ne ſauroit plus en faire de grands après l'acquiſition de vos bonnes graces. Tout le reſte n'eſt qu'un ſurcroît de peu d'importance, & quiconque vous a gagnée ne ſe doit que médiocrement réjoüir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entiérement oublié le plus fidéle de ſes ſerviteurs, & ſi vous croyez qu'à ſon retour il continuera de m'honorer de ſes niches & de ſes brocards.

A M. Simon de Troye.

(Février 1686)



VOTRE *Phidias & le mien,*
Et celui de toute la terre,
Girardon, nôtre Amy, l'honneur du nom Troyen,
M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre,
Dont ſur ma foy je ne ſçay rien,
Non la Ligue d'Auſbourg que je ſçay moins encore ;
Non dans un bel écrit plein de moralité,



Des ſottiſes du temps le nombre que j'ignore,
(Eh, ſçauroit-il eſtre compté !)
Mais la défaite d'un Pâté.
L'eſprit s'échauffe à table, & d'un propos à l'autre
Bachus nous inſpira comme euſt fait Apollon.
Rien n'altera ſes dons ; l'eau du ſacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le nôtre,
Pur, & ſans mélange on le but.
Vôtre Pâté dès qu'il parut,
Ramena les ſantez, & fit naître l'envie
De boire à Cloris, à Silvie,
A ce qu'on aime enfin, bonne & loüable loy.
De la Maîtreſſe on vint au Roy,
Du Roy l'on vint à la Statuë,
De la Statuë on prit ſujet
D'examiner la Place, & cet autre projet,
Où l'Image du Prince eſt encore attenduë.
Il faut du temps ; le temps a part
A tous les Chefs-d'œuvres de l'Art.
La Reine des Citez dans ſa vaſte étenduë,
N'aura rien qui ne cede à ce double Ornement.
L'Equeſtre en eſt encore à ſon commencement,
La Pedeſtre, à la fin le Monarque l'a veuë.
Deſiardins, il faut l'avoüer,
Merite par cette Oeuvre une éternelle gloire.
Nous en loüames tout, car tout eſt à loüer,
Et le Vainqueur & la Victoire,
Et les Captifs. Vous pouvez croire
Que du Marechal Duc on s'entretint auſſi,

Son monument a réüssi.
Où d'autres échouëroient il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile,
Parlé de son adresse & de sa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,
Nous avoüâmes tous que pour sa Majesté,
Il n'épargne aucuns soins, ne le cede à nul homme,
Ne dort, ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.
La France entiere n'auroit pû
Seule occuper deux la Feüillades,
Ainsi que la Grece n'eut sceu
Contenir deux Alcibiades.
Nous revinmes au Roy; l'on y revient toûjours;
Quelque entretien qu'on se propose,
Sur LOUIS *aussi-tost retombe le discours,*
La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon, dîmes-nous, se sçaura surpasser,
Exprimant ce Heros qu'il commence à tracer.
L'exprimer! c'est beaucoup; & si le seul Lysippe
Fut digne de mouler l'heritier de Philippe,
Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur Art aujourd'hui,
Pour un Roy mieux fait qu'Alexandre.
Nôtre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu Mars.
Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites.
Les loix que cet Ecrit dés l'abord s'est prescrites,
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;
On s'en va me nommer l'Avocat des trois chevres.

Le fait estoit d'un vol, il citoit des Cesars.
Pour un Pâté de trois Canards,
Les grands mots comme à lui me naissent sur les levres.
Aux Journaux de Hollande il nous fallut passer.
Je ne sçay plus sur quoy; mais on fit leur critique.
Bayle est, dit-on, fort vif; & s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant & satyrique,
Il la saisit, Dieu sçait, en homme adroit & fin,
Il trancheroit sur tout comme enfant de Calvin
S'il osoit; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la Satyre a bien moins d'habitude,
Il paroît circonspect, mais attendons la fin.
Tout faiseur de Journaux doit tribut au malin,
Le Clerc pretend du sien tirer d'autres usages,
Il est sçavant, exact, il voit clair aux Ouvrages,
Bayle aussi. Je fais cas de l'une & l'autre main,
Tous deux ont un bon stile & le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux Personnages,
Et ce fut de moy qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plaist. Vous aurez peut-estre peine à croire,
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus,
On tint ces discours, on fit plus;
On fut au Sermon aprés boire.

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas assez serieux. Pardonnez à la necessité que je m'étois imposée de finir tous mes Contes comme le Tasse les Stances

dans *la Secchia rapita.* Pour reĉtifier cet endroit, je vous dirai en Langue vulgaire que nous allâmes au Sermon l'aprés dînée, que nous y portâmes tous le ſens froid qu'auroient eu des Philoſophes à jeun, & que même nous accourcîmes noſtre repas pour ne rien perdre de cette aĉtion. C'étoit la ſeconde de M. L. D. C. J'y trouvay de la pieté & de l'éloquence, des expreſſions, & un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à-fait ſelon mon gouſt. J'en ferois un plus long éloge, ſi je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce ſera donc la fin de ma Lettre, comme ce fut celle de noſtre journée. Je ſuis, Monſieur, voſtre, &c.

A M. Racine.

Du 6. Juin 1686.



Poignan, à ſon retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon ſilence en fort mauvaiſe part : d'autant plus qu'on vous avoit aſſuré que je travaillois ſans ceſſe depuis que je ſuis à Château-Thierry, & qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en ſont dignes, c'eſt-à-dire nullement : mais le loiſir qu'elles me laiſſent, ce n'eſt pas la Poëſie, c'eſt la pareſſe qui l'emporte. Je trouvai ici

le lendemain de mon arrivée, une lettre & un Couplet d'une fille agée feulement de huit ans; j'y ai répondu : ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le Couplet, avec le billet qui l'accompagne.

Sur l'air de *Joconde*.

Quand je veux faire une Chanfon
Au parfait la Fontaine,
Je ne puis rien tirer de bon
De ma timide veine.
Elle eft tremblante à ce moment,
Je n'en fuis pas furprife.
Devant lui un foible talent
Ne peut être de mife.

Je crois en verité que je ne ferois jamais parvenue à faire une Chanfon pour vous, Monfieur, fi je n'avois en vûë de m'en attirer une des vôtres; vous me l'avez promife, & vous avez affaire à une perfonne qui eft vive fur fes interêts; fongez que je vous affaffinerai jufqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grace, Monfieur, ne négligez point une petite Mufe qui pourroit parvenir, fi vous lui jettiez un regard favorable.

Ce couplet & cette Lettre, fi ce qu'on me mande de Paris eft bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la Demoifelle, qui quelquefois met de l'amour dans fes chanfons, fans favoir ce que c'eft qu'amour. Comme

j'ai vû qu'elle ne me laifferoit point en repos que je n'euffe écrit quelque chofe pour elle, je lui ai envoyé les trois Couplets fuivans : ils font fur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres & chanfonnettes.
Quelques grains d'amour feulement,
Elles feroient parfaites.
Quand fes foins au cœur font connus
Une Mufe fait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, fans le connoître,
Mais j'efpére vous voir un jour
Ce petit Dieu pour maître.
Le doux langage des foupirs
Eft pour vous lettre clofe,
Paule, trois retours de Zéphirs
Font beaucoup à la chofe.

Si cet Enfant dans vos chanfons
A des graces naïves,
Que fera-ce quand fes leçons
Seront un peu plus vives?

Pour aider l'eſprit en ces vers
Le cœur eſt neceſſaire,
Trois printemps ſur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, Monſieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoye pas les belles choſes que je produis. Il eſt vrai que j'ai promis une lettre au Prince de Conty : elle eſt à préſent ſur le mêtier : les vers ſuivans y trouveront leur place.

Un ſot plein de ſavoir eſt plus ſot qu'un autre homme,
Je le ſuirois juſques à Rome ;
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux
Que l'étude en certains génies.
Ronſard eſt dur, ſans goût, ſans choix,
Arrangeant mal ſes mots, gâtant par ſon François
Des Grecs & des Latins les graces infinies.
Nos ayeux, bonnes gens, lui laiſſoient tout paſſer,
Et d'éruditions ne ſe pouvoient laſſer.
C'eſt un vice aujourd'hui : l'on oſeroit à peine
En uſer ſeulement une fois la ſemaine.
Quand il plaît au hazard de vous en envoyer,
Il faut les bien choiſir, puis les bien employer,
Très-ſûrs qu'avec ce ſoin l'on n'eſt pas ſûr de plaire.
Cet Auteur a, dit-on, beſoin d'un commentaire.
On voit bien qu'il a lû : mais ce n'eſt pas l'affaire ;
Qu'il cache ſon ſavoir, & montre ſon eſprit.

Racan ne ſavoit rien : comment a-t'il écrit ?
Et mille autres raiſons, non ſans quelque apparence.
Malherbe de ſes traits uſoit plus fréquemment :
Sous lui la Cour n'oſoit encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puiſque je vous envoye ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il eſt faux que je faſſe le myſterieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à perſonne, car Madame de la Sablière ne les a pas encore vûs.

A Monsieur de Bonrepaux.

A Londres le...

(28 janvier 1687)


e Roy eſt parfaitement gueri, vous ne ſçauriez vous imaginer combien ſes ſujets en ont témoigné de joye.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les ſiens,
Ils font de ſa ſanté le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,
Les vœux & les concerts dont leurs temples réſonnent,
Forcent le Ciel de l'accorder.

On peut juger à cette marque,
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel Monarque,
Du bonheur de le poſſeder.
De quelle ſorte de merite,
N'eſt-il pas auſſi reveſtu?
Sa principale favorite,
Plus que jamais eſt la vertu.
Autrefois il a combatu
Pour la grandeur & pour la gloire :
Maintenant d'une autre victoire,
Son cœur devient ambitieux.
Les vaines paſſions chez lui ſont étouffées :
L'Hiſtoire a peu de Rois, la Fable point de Dieux,
Qui ſe vantent de ces trophées.
Il pourroit ſe donner tout entier au repos.
Quelqu'un trouveroit-il étrange,
Que digne en cent façons du titre de Heros,
Il en vouluſt goûter à loiſir la loüange?
Les deux mondes ſont pleins de ſes Actes guerriers
Cependant il pourſuit encor d'autres lauriers.
Il veut vaincre l'Erreur; cet ouvrage s'avance,
Il eſt fait : & le fruit de ces ſuccez divers,
Eſt que la Verité regne en toute la France,
Et la France en tout l'Univers.
Non content que ſous lui la Valeur ſe ſignale,
Il met la Pieté ſur le Trone à ſon tour,
Ses ſoins la font regner ainſi que ſa rivale,
Au milieu même de la Cour.
C'eſt pour lui plaire auſſi qu'Aſtrée eſt de retour.

Ces trois divinitez font fleurir son Empire,
Il a sçû les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire,
Que le Sage a tout en ses mains.
Vient-il pas d'attirer, & par divers chemins,
La dureté de cœur, & l'Erreur envieillie,
Monstres dont les projets se sont évanoüis.
On voit l'œuvre d'un siecle en un mois accomplie,
Par la Sagesse de LOUIS.
Mais je crains de passer le but de mon Ouvrage,
Il faut plus de loisir pour loüer ce Heros.
Une Muse modeste & sage,
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc, & rentre au fond de mes retraites.
J'y trouve des douceurs secrettes.
La fortune, il est vray, m'oubliera dans ces lieux,
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites;
Il ne m'appartient pas d'importuner les Dieux.

A MONSIEUR DE BONREPAUX

A Londres.

Du 31 Aoust 1687.


E ne croyois pas, Monsieur, que les Negotiations & les Traitez vous laissassent penser à moy. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une statüe sur le sommet du Mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous

place en ma memoire auprés de deux Dames qui me feront oublier les Traitez & les Negotiations, & peut-eſtre les Rois auſſi. Je voudrois que vous viſſiez preſentement Madame Hervart, on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que ſi ces ennemies du genre humain s'en eſtoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne eſt encore de celui-cy. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congediées pour toûjours. Au lieu d'hôteſſes ſi mal plaiſantes, elle a retenu la gayeté & les graces, & mille autres jolies choſes que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adouciſſent l'abſence de celles de la rüe Saint Honoré, qui veritablement nous negligent un peu, je n'ay oſé dire qu'elles nous negligent un peu trop. M. de Barrillon ſe peut ſouvenir que ce ſont de telles enchantereſſes, qu'elles faiſoient paſſer du vin mediocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambroſie. Nous penſions nous eſtre repus d'ambroſie, & nous ſoûtenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'eſt plus. Les Graces de la ruë S. Honoré nous negligent. Ce ſont des ingrattes à qui nous preſentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foy, Monſieur, je crains que l'encens ne ſe moiſiſſe au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantoſt un mortel & tantoſt un autre, & ſe moque du demeurant, ſans conſiderer ni le Comte, ni le Marquis; auſſi peu le Duc.

Tros Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habebo.

Voilà la devife. Il nous eft revenu de Montpellier une des premieres de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en foyons plus forts. Toute perfuafive qu'elle eft, & par fon langage & par fes manieres, elle ne relevera pas le parti. Vous eftes un de ceux qui ont le plus de fujet de la louër. Nous fçavons, Monfieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Auffi je n'ay rien à vous mander de fa fanté, finon qu'elle continuë d'eftre bonne, à un rhume prés, que même cette Dame n'eft point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui perfuader qu'on ne fubfifte que par les rhumes, & je crois que j'en viendray à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit efté pleine que de fes loüanges : non qu'elle fe fouciaft d'eftre loüée ; elle le fouffroit feulement, & ce n'étoit pas une chofe pour laquelle elle euft un fi grand mépris. Cela eft changé.

J'ay veu le temps qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ay veu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnaffe abonde :
Il fut toûjours, au fentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate,
Mais la louange delicate
Avoit auprés d'elle fon prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foy,
L'éloge & les vers font pour elle,
Ce que maints Sermons font pour moy.

J'euſſe pû m'exprimer de quelque autre maniere,
Mais puis que me voilà tombé ſur la matiere,
Quand le diſcours eſt froid, dormez-vous pas auſſi?
Tout homme ſage en uſe ainſi,
Quarante beaux Eſprits certifieront cecy.
Nous ſommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux noſtres.
Que cela ſoit dit entre nous.
Paſſons ſur cet endroit; ſi j'étendois la choſe,
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit en vers comme en proſe,
Ce que maints Sermons ſont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame d'Hervart, dont je voudrois bien auſſi vous écrire quelque choſe en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnaſſe. Comme j'y ſuis le Parrain de pluſieurs Belles, je veux & entens qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les domaines que je poſſede ſur le double Mont, & pour commencer,

C'eſt un plaiſir de voir Silvie :
Mais n'eſperez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers ;
J'en aurois pour toute ma vie.

S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fuſt-il Roy des Cieux,
En auroit pour toute ſa vie.

Voſtre ame en eſt encor ravie :
J'en ſuis ſeur, & dit quelquefois,
Jamais cette beauté divine
N'affranchit un cœur de ſes loix.
Noſtre Intendant de la Marine
A beau courir chez les Anglois ;
Puiſqu'une fois il l'a ſervie,
Qu'il aille & vienne à ſes Emplois,
Il en a pour toute ſa vie.

Que cette ardeur, où nous convie
Un objet ſi rare, & ſi doux,
Ne ſoit de nulle autre ſuivie,
C'eſt un ſort commun pour nous tous,
Mais je m'étonne de l'Epoux.
Il en a pour toute ſa vie.

J'ay tort de dire que je m'en étonne, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fuſt pas ainſi. Comment ceſſeroit-il d'aimer une femme ſouverainement jolie, complaiſante, d'humeur égale, d'un eſprit doux, & qui l'aime de tout ſon cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choſes, ſe rencontrant dans un ſeul ſujet, doivent prevaloir à la qualité d'épouſe. J'ay tant de

plaiſir à en parler que je reprendray une autre fois la matiere. Que Madame d'Hervart ne pretende pas en eſtre quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monſieur, en quel eſtat eſt la Chambre des Philoſophes. Ils ſont cuits * & embeliſſent tous les jours. J'y ay joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, ſi vous leur faites l'honneur de les venir voir avec ceux de vos amis qui doivent eſtre de la partie.

Mes Philoſophes cuits, j'ay voulu que Socrate
Et Saint-Dié, mon fidelle Achate,
Et de la Gent porte écarlatte,
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger
Verger,
Puſſent avoir quelque muſique
Dans le ſejour Philoſophique.
Vous vous moquez de mon deſſein.
J'ay cependant un Claveſſin.
Un Claveſſin chez moi! ce meuble vous étonne.
Que direz-vous ſi je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra ſes ſons quelquefois?
La Cloris eſt jolie, & jeune, & ſa perſonne

* Nota qu'il avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philoſophes de l'antiquité, qui faiſoient l'ornement de ſa Chambre.

Pourroit bien ramener l'amour
Au Philoſophique ſejour.
Je l'en avois banni ; ſi Cloris le ramene,
Elle aura chanſons pour chanſons.
Mes vers exprimeront la douceur de ſes ſons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindray point, n'étant bon deſormais
Qu'à chanter les Cloris, & les laiſſer en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,
Mais de la mettre à fin, fuſt-ce le beau Berger
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'eſt pas choſe qui ſoit ſeure.

J'allois fermer cette Lettre quand j'ay receu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & ce que je dis au commencement n'eſt qu'une réponſe à quelque choſe qui me concerne dans la voſtre à Madame de la Sabliere. Si j'euſſe veu le témoignage ſi ample d'un ſouvenir à quoy je ne m'attendois pas, j'aurois pouſſé bien plus loin la figure & l'étonnement, ou peut-eſtre je me ſerois tenu à une proteſtation toute ſimple qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agreable que ce que vous m'avez écrit de Winſor. Il y a pluſieurs choſes conſiderables, entre autres vos deux Anacreons, M. de Saint-Evremont, & M. Waler, en qui l'imagination & l'amour ne finiſſent point. Quoi, eſtre Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt-deux ans? Je n'eſpere pas du Ciel tant de faveurs : c'eſt du Ciel dont il eſt fait mention au Pays des Fables que je veux parler; car celui que l'on

prêche à present en France veut que je renonce aux Cloris, à Bachus, & à Apollon, trois Divinitez que vous me recommandez dans la vostre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me sera possible, & peut-estre que vous me donnerez quelque bon expedient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des interests opposez, & qui en sçavez si bien les moyens. J'ay tant entendu dire de bien de Monsieur Waler que son approbation me comble de joye. S'il arrive que ces vers cy ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par consequent) je ne me donneray pas pour un autre ; & continuerai encore quelques années de suivre Cloris, & Bachus, & Apollon, & ce qui s'ensuit, avec la moderation requise, s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez vous point Madame de Boüillon qui porte la joye par tout? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais genie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princesse? Sans lui ce climat ne l'auroit point vûë, & c'est un plaisir que de la voir, disputant, grondant, jouant & parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sçauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit esté du temps des Payens on auroit deifié une quatriéme Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monsieur Waler. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Païs-là? La description que vous me faites de cette Riviere, sur les bords de laquelle on va se promener aprés qu'on a sacrifié long-temps au sommeil, cette vie mélée de Philosophie,

d'amour & de vin, font auſſi d'un Poëte, & vous ne le penſiez peut-eſtre pas eſtre. La fin de la Lettre où vous dites que Monſieur Waler & Monſieur de Saint-Evremont ne ſont contens que parce qu'ils ne connoiſſent pas nos deux Dames, me charme. Auſſi je trouve cela tres galant, & le feray valoir dés que l'occaſion s'en preſentera. Sur tout je ſuivrai vôtre conſeil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez auſſi-toſt que les affaires le permettront. Monſieur Heſſein a la fievre qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours, & puis a ceſſé; puis il eſt venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit eſté ſaigné trois fois juſques au jour d'hier. Je ne ſçay pas ſi depuis on y aura ajoûté une quatriéme ſaignée. Il n'y a nul mauvais accident dans ſa maladie. Je ne doute point que les d'Hervarts & les Saint-Diez ne faſſent leur devoir de vous écrire. Ce feront des Lettres de bon endroit, & ſi bon que je n'en ſçay qu'un qui ſe puiſſe dire meilleur. Je vous le ſouhaite. Cependant, Monſieur, faites moi toûjours l'honneur de m'aimer, & croyez que je ſuis, &c.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

(Paris, novembre 1687)

Madame,



ous commençons icy de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent ſi long-temps. Je ſuis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Iſles dans l'Ocean. S'il ne s'agiſſoit que de ma ſatisfaction je leur cederois tout l'Ocean même; mais peut-eſtre avons nous plus de ſujet de nous plaindre de voſtre Sœur que de l'Angleterre. On ne quite pas Madame la Ducheſſe Mazarin comme l'on voudroit. Vous eſtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reſte du monde, c'eſt à dire d'enchantemens, & de graces de toutes ſortes.

Moins d'Amours, de Ris, & de Jeux,
Cortege de Venus, ſollicitoient pour elle,
Dans ce differend ſi fameux,
Où l'on declara la plus belle
La Déeſſe des agrémens.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs.
Furent au Tribunal par Mercure conduites.
Chacune étala ſes talens.
Si le même débat renaiſſoit en nos tems,
Le procez auroit d'autres ſuites.

Et vous & voſtre Sœur emporteriez le prix
Sur les Clientes de Pâris.
Tous les Citoyens d'Amatonte
Auroient beau parler pour Cypris;
Car vous avez ſelon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux, & de Ris.
Vous excellez en mille choſes.
Vous portez en tous lieux la joye & les plaiſirs.
Allez en des climats inconnus aux Zephirs,
Les champs ſe veſtiront de roſes.
Mais comme aucun bonheur n'eſt conſtant dans ſon cours.
Quelques noirs Aquilons troublent de ſi beaux jours.
C'eſt là que vous ſçavez témoigner du courage,
Vous envoyez au vent ce fâcheux ſouvenir.
Vous avez cent ſecrets pour combatre l'orage,
Que n'en aviez-vous un qui le ſcût prevenir?

On m'a mandé que Voſtre Alteſſe eſtoit admirée de tous les Anglois, & pour l'eſprit, & pour les manieres, & pour mille qualitez qui ſe ſont trouvées de leur gouſt. Cela vous eſt d'autant plus glorieux que les Anglois ne ſont pas de fort grands admirateurs. Je me ſuis ſeulement aperceu qu'ils connoiſſent le vray merite, & en ſont touchez. Voſtre Philoſophe a eſté bien étonné quand on lui a dit que Deſcartes n'eſtoit pas l'inventeur de ce Syſteme que nous appellons la Machine des Animaux; & qu'un Eſpagnol l'avoit prévenu. Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laiſſerois pas de le croire, & ne ſçay

que les Eſpagnols qui pûſſent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainſi quelque opinion de Deſcartes répanduë de coſté & d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-cy ; qu'il n'y a point de couleurs au monde. Ce ne ſont que de différens effets de la lumiere ſur de differentes ſuperficies. Adieu les lis, & les roſes de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs ; noſtre paſſion n'a pour fondement qu'un corps ſans couleur : & aprés cela, je feray des vers pour la principale beauté des femmes. Ceux qui ne feront pas ſuffiſamment informez de ce que ſçait Voſtre Alteſſe, & de ce qu'elle voudroit ſçavoir ſans ſe donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainſi de Philoſophie, mais je leur apprens que toutes ſortes de ſujets vous conviennent, auſſi-bien que toutes ſortes de Livres, pourveu qu'ils ſoient bons.

Nul Auteur de renom n'eſt ignoré de vous,
L'accez leur eſt permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau ſe battre.
Vous mettez les holas en écoutant l'Auteur.
Vous égalez ce Dictateur,
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me ſemble, Jules Ceſar. Il faiſoit à la fois quatre dépêches ſur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce coſté-là, & il me ſouvient

qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture & à trois querelles d'animaux. Il est vray qu'ils estoient sur le point de s'étrangler. Jupiter le Conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où vostre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, & en jugez bien.

Vous sçavez dispenser à propos vostre estime,
Le patetique, le sublime,
Le serieux, & le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'Histoire & la Fable,
Prose & Vers, Latin & François.
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de si souhaitable.
Parmi ceux qu'admet à sa Cour,
Celle qui des Anglois embelit le sejour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
Anacreon & les gens de sa sorte,
Comme Waler, Saint-Evremont, & moy,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacreon chez soy?
Qui banniroit Waler & la Fontaine?
Tous deux sont vieux, S. Evremont aussi,
Mais verrez-vous aux bords de l'Hipocrene,
Gens moins ridez dans leurs vers que ceux-cy?

Le mal eſt que l'on veut icy
De plus ſeveres Moraliſtes :
Anacreon vivoit devant les Janſeniſtes,
Encor que leurs leçons me ſemblent un peu triſtes,
Vous devez priſer ces Auteurs
Pleins d'eſprit, & bons diſputeurs.
Vous en ſçavez goûter de plus d'une maniere :
Les Sophocles du temps, & l'illuſtre Moliere,
Vous donnant toûjours lieu d'agiter quelque point,
Sur quoy ne diſputez-vous point?

A propos d'Anacreon, j'ay preſque envie d'évoquer ſon ombre; mais je penſe qu'il vaudroit mieux le reſſuſciter tout-à-fait. Je m'en iray pour cela trouver un Gymnoſophiſte de ceux qu'alla voir Apollonius Thianeus. Il apprit tant de choſes d'eux qu'il reſſuſcita une jeune fille. Je reſſuſciteray un vieux Poëte. Vous & Madame Mazarin nous raſſemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waler & M. de Saint-Evremont, le vieux Grec, & moy. Croyez-vous Madame, qu'on puſt trouver quatre Poëtes mieux aſſortis ?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inſpirer le plaiſir, la triſteſſe combattre,
Et de fleurs couronnez ainſi que le Printemps,
Faire trois cens ans à nous quatre.

Aprés une entrevûë comme celle-là, & que j'auray

renvoyé Anacreon aux Champs Elifées, je vous demanderay mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou fix Anglois, & autant d'Angloifes (les Angloifes font bonnes à voir à ce que l'on dit). Je ferai fouvenir noftre Ambaffadeur de la ruë Neuve des Petits-Champs, & de la devotion que j'ay toûjours euë pour lui. Je le prierai, & Monfieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce font à peu prés toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait auffi deffein de convertir Madame d'Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame d'Helang, parce que ce font des perfonnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les fujets encore affez difpofez. Or je ne fuis bon, non plus que Perrin Dandin, que quand les parties font laffes de contefter. Une chofe que je fouhaiterois avant toutes, ce feroit que l'on me procuraft l'honneur de faire la reverence au Monarque, mais je ne l'oferois efperer. C'eft un Prince qui merite qu'on paffe la Mer afin de le voir, tant il a de qualitez convenables à un Souverain, & de veritables paffions pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoy que tous le dûffent faire en ces places-là.

Ce n'eft pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur;
Et STUARD *en fon Royaume*
Y court avec plus d'ardeur,

Qu'un Amant à ſa Maiſtreſſe.
Ennemy de la molleſſe,
Il gouverne ſon Etat
En habile Potentat.
De cette haute ſcience
L'original eſt en France.
Jamais on n'a veu de Roy
Qui ſçuſt mieux ſe rendre Maiſtre,
Fort ſouvent juſques à l'eſtre
Encore ailleurs que chez ſoy.
L'Art eſt beau, mais toutes Teſtes
N'ont pas droit de l'exercer;
LOUIS *a ſçu s'y tracer*
Un chemin par ſes Conqueſtes.
On trouvera ſes leçons,
Chez ceux qui feront l'Hiſtoire :
J'en laiſſe à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, Madame, c'eſt Voſtre Alteſſe, & Madame Mazarin. Ce ſeroit icy le lieu de faire auſſi ſon éloge, afin de le joindre au vôtre; comme ces ſortes d'éloges ſont une matiere un peu delicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abſtienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaiſon.

L'or ſe peut partager, mais non pas la louange,
Le plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange,

Ne contenteroit pas, en ſemblables deſſeins,
Deux Belles, deux Heros, deux Auteurs, ni deux Saints

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidele ſerviteur.

REPONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT

à la Lettre de Monſieur de la Fontaine,

écrite à Madame la Ducheſſe de Boüillon.

(Londres, Décembre 1687)



I vous eſtiez auſſi touché du merite de Madame de Boüillon que nous en ſommes charmez, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous euſſiez trouvé des Dames qui vous connoiſſent autant par vos Ouvrages, que vous connoiſt Madame de la Sabliere par vôtre commerce & vôtre entretien. Elles n'ont pas eu le plaiſir de vous voir, qu'elles ſouhaitoient fort; mais elles ont celui de

lire une Lettre aſſez galante & aſſez ingenieuſe, pour donner de la jalouſie à Voiture s'il vivoit encore.

Madame de Boüillon, Madame Mazarin, & Monſieur l'Ambaſſadeur, ont voulu que j'y fiſſe une eſpece de réponſe. L'entrepriſe eſt difficile ; je ne laiſſerai pas de me mettre en état de leur obéïr.

Je ne parlerai point des Rois,
Ce ſont des Dieux vivans que j'adore en ſilence.
Louez à noſtre gouſt, & non pas à leur choix,
Ils mépriſent noſtre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du merite paſſé de quelque autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'eſt des vertus du temps oſter la connoiſſance.
J'aime à leur plaire en reſpectant leurs droits.
Rendant toûjours à leur puiſſance,
A leurs volontez, à leurs loix,
Une parfaite obéïſſance.
Sans moy leur gloire a ſçû paſſer les mers,
Sans moy leur juſte Renommée
Par toute la terre eſt ſemée ;
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Boüillon ſe paſſeroit bien de ma proſe, aprés avoir leu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je diray pourtant qu'elle a des graces qui ſe répandent ſur tout ce qu'elle fait, & ſur tout ce qu'elle dit, qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de ſçavoir que d'agrément.

En des conteſtations aſſez ordinaires elle diſpute avec eſprit, ſouvent à ma honte avec raiſon, mais une raiſon animée qui paroiſt de la paſſion aux connoiſſeurs mediocres, & que les delicats mêmes auroient de la peine à diſtinguer de la colere dans une perſonne moins aimable qu'elle n'eſt. Je paſſeray le chapitre de Madame Mazarin comme celui des Rois, dans le ſilence d'une ſecrette adoration. Travaillez, Monſieur, tout grand Poëte que vous eſtes, à vous former une belle idée, & malgré l'effort de voſtre eſprit, vous ſerez honteux de ce que vous aurez imaginé quand vous verrez une perſonne ſi admirable.

Ouvrages de la fantaiſie,
Fictions de la Poëſie
Dans vos chef-d'œuvres inventez,
Vous n'avez rien d'égal à ſes moindres beautez.
Loin d'icy, figures uſées,
Comparaiſons aujourd'hui mépriſées,
Ce ſeroit embellir la lumiere des Cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ſes yeux.
Et vous, Beautez, qu'on loüe en ſon abſence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où les ſiens ne ſont pas,
Empêchez-la de revenir en France.
Par tous moyens traverſez ſon retour,
Jeunes Beautez, tremblez au nom d'Hortenſe,
Si la mort d'un Epoux la rend à voſtre Cour,
Vous ne ſoutiendrez pas un moment ſa préſence.

La ſolidité de Monſieur l'Ambaſſadeur l'a rendu aſſez inſenſible aux loüanges : mais quelque rigueur qu'il tienne à ſon merite, il eſt touché ſecrettement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma Lettre fût aſſez heureuſe pour avoir le même ſuccez auprés de vous.

Vous poſſedez tout le bon ſens
Qui ſert à conſoler des maux de la vieilleſſe.
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous, de gouſt & de juſteſſe.

Aprés avoir parlé de voſtre eſprit, il faut dire un mot de voſtre morale.

S'accommoder aux ordres du deſtin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'eſprit que prend un libertin,
Connoître avec le temps comme nous la folie,
Et dans les vers, jeu, muſique & bon vin,
Entretenir ſon innocente vie,
C'eſt le moyen d'en reculer la fin.

Monſieur Waler dont nous regrettons la perte ſenſiblement, a pouſſé la vie & la vigueur de l'eſprit juſqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triſte & malheureux trépas,

Je dirois en pleurant que toute Muſe eſt morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O Vous! nouvel Orphée, ô vous, de qui la Veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,
Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez tout-puiſſant la Fontaine,
Rendre au jour noſtre Waler, au lieu d'Anacreon.

Puiſſiez-vous pouſſer la vie plus loin que n'a fait Monſieur Waler.

Que plus long-temps vôtre Muſe agreable
Donne au public ſes Ouvrages galants;
Que tout chez vous puiſſe eſtre Conte & Fable,
Hors le ſecret de vivre heureux cent ans!

REPONSE DE MONSIEUR DE LA FONTAINE

à Monſieur de Saint-Evremont.



I vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont ſçû charmer la douleur qui m'accable.
Je ſouffre un mal qui reſiſte aux douceurs
Et ne ſçaurois rien penſer d'agreable.
Tout Rhumatiſme, invention du Diable.
Rend impotent & de corps & d'eſprit.
Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit,
Aller dormir ſur la Tombe d'Orphée;

Mais je dors moins que ne fait un Profcrit,
Moy dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A voftre profe & galante & polie.
Deux Deitez par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens voftre Lettre remplie :
Si celle-cy n'eft autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon fens.
Le mal me tient, Hortenfe vous amufe.
Cette Déeffe, outre tous vos talens,
Vous eft encore une dixiéme Mufe.
Les neuf m'ont dit adieu jufqu'au Printemps.

Voilà, Monfieur, ce qui m'a empêché de vous remercier auffi toft que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je meritois une Lettre fi obligeante, plus j'en dois eftre reconnoiffant. Vous me loüez de mes vers & de ma morale, & cela de fi bonne grace que la morale a fort à fouffrir, je veux dire la modeftie.

L'Eloge qui vient de vous
Eft glorieux & bien doux,
Tout le monde vous propofe
Pour modele aux bons Auteurs.
Vos beaux Ouvrages font caufe,
Que j'ay fceu plaire aux neuf Sœurs,
Caufe en partie, & non toute ;

Car vous voulez bien ſans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux Eſprits.
J'ay profité dans Voiture,
Et Marot par ſa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne ſçay qui fut ſon Maiſtre;
Que ce ſoit qui ce peut eſtre,
Vous eſtes tous trois les miens.

J'oubliois Maiſtre François, dont je me dis encore le Diſciple, auſſi-bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maiſtre Clement. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne ſuis pas fort ſçavant en certain art de railleur, où vous excellez, je pretens en aller prendre de vous des leçons ſur les bords de l'Hippocrene; bien entendu qu'il y ait des Bouteilles qui rafraîchiſſent. Nous ſerons entourez de Nimphes & de Nouriſſons du Parnaſſe, qui recüeilleront ſur leurs Tablettes les moindres choſes que vous direz. Je les vois d'icy qui apprennent dans vôtre Ecole à juger de tout avec penetration & avec fineſſe.

Vous poſſedez cette ſcience,
Vos jugemens en ſont les regles & les loix,
Outre certains Ecrits que j'adore en ſilence,
Comme vous adorez Hortenſe & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez

rendre un culte ſecret à ces trois Puiſſances, auſſi-bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites ſon portrait en diſant qu'il eſt impoſſible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des beautez & des graces à ma fantaiſie. Si j'entreprens d'y toucher, vous défiez en ſon nom la verité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agreables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour ſi je me laiſſois rebuter par telles difficultez. Il faut vous repreſenter vôtre Heroïne autant que l'on peut. Ce projet eſt un peu vaſte pour un genie auſſi borné que le mien. L'entrepriſe vous conviendroit mieux qu'à moy, que l'on a crû juſqu'icy ne ſçavoir repreſenter que des Animaux. Toutefois afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il ſera poſſible, j'ay parcouru le Pays des Muſes, & n'y ay trouvé en effet que de vieilles expreſſions que vous dites que l'on mépriſe. De-là j'ay paſſé au Pays des Graces, où je ſuis tombé dans le même inconvenient. Les Jeux & les Ris ſont encore des galanteries rebattuës, que vous connoiſſez beaucoup mieux que je ne fais. Ainſi le mieux que je puis faire eſt de dire tout ſimplement que rien ne manque à vôtre Héroïne de ce qui plaiſt, & de ce qui plaiſt un peu trop.

Que vous diray-je davantage ?
Hortenſe eut du Ciel en partage
La grace, la beauté, l'eſprit ; ce n'eſt pas tout,

Les qualitez du cœur, ce n'est pas tout encore;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France.
Vôtre Heroïne rend nos deux Peuples Rivaux.
O vous, le Chef de ses devots,
De ses devots à toute outrence,
Faites-nous l'Eloge d'Hortense.
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremont.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puis que vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allast au-delà, ne dormons ni vous ni moy que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table Ronde; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nostre Equipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
Nos Herauts publieront ce Ban à haute voix.
Marianne sans pair, Hortense sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde.
Si vous en estes crû, le parti le plus fort
Panchera du costé d'Hortense;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord

Doit faire incliner la balance.
Hortenſe ou Marianne, il faut y venir tous,
Je n'en ſçay point de ſi profane
Qui d'Hortenſe évitant les coups,
Ne cede à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier Monſieur l'Ambaſſadeur,
Que ſans égard à noſtre ardeur,
Il faſſe le partage, à moins que des deux Belles
Il ne puiſſe accorder les droits,
Lui dont l'eſprit foiſonne en adreſſes nouvelles
Pour accorder ceux de deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma ſanté; autrement il me faudroit chercher en Litiere les avantures. On m'appelleroit le Chevalier du Rhumatiſme, nom qui, ce me ſemble, ne convient guere à un Chevalier Errant. Autrefois que toutes ſaiſons m'étoient bonnes, je me ſerois embarqué ſans raiſonner.

Rien ne m'euſt fait ſouffrir, & je crains toute choſe.
En ce point ſeulement je reſſemble à l'Amour.
Vous ſçavez qu'à ſa Mere il ſe plaignit un jour
Du ply d'une feüille de Roſe.
Ce ply l'avoit bleſſé; par quels cris forcenez
Auroit-il exprimé ſa plainte,
Si de mon Rhumatiſme il euſt ſenti l'atteinte?
Il euſt eſté puni de ceux qu'il a donnez.

C'eſt dommage que Monſieur Waler nous ait quittez;

il auroit eſté du voyage. Je ne devrois peut eſtre pas le faire entrer dans une Lettre auſſi peu ſerieuſe que celle cy. Je crois toutefois eſtre obligé de vous rendre compte de ce qui lui eſt arrivé au-delà du Fleuve d'Oubly. Vous regarderez cela comme un ſonge, ſi c'en peut eſtre un; cependant la choſe m'eſt demeurée dans l'eſprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Eſprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Eliſées;
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waler pour hoſte, Ombre de mœurs aiſées.
Pluton leur dit. J'ay vos raiſons peſées,
Cet homme ſçut en quatre Arts exceller :
Amour, & Vers, Sageſſe, & Beauparler.
Lequel d'eux tous l'aura dans ſon Domaine?
Sire Pluton, vous voila bien en peine.
S'il poſſedoit ces quatre Arts en effet,
Celui d'Amour, c'eſt choſe toute claire,
Doit l'emporter, car quand il eſt parfait,
C'eſt un métier qui les autre fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & ſuis fort aiſe que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne ſuis pas moins ennemi que vous du faux air d'eſprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre,

Mais la Raiſon m'oblige à vivre
En ſage Citoyen de ce vaſte Univers,
Citoyen qui voyant un monde ſi divers,
Rend à ſon Auteur les hommages
Que meritent de tels Ouvrages.
Ce devoir acquité, les beaux vers, les doux ſons,
Il eſt vray ſont peu neceſſaires;
Mais qui dira qu'ils ſoient contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joye en diverſes façons;
Au ſein de ſes Amis répandre mille choſes,
Et recherchant de tout les effets & les cauſes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruiſſeau,
Raiſonner avec eux ſur le bon, ſur le beau,
Pourveu que ce dernier ſe traite à la legere,
Et que la Nimphe ou la Bergere
N'occupe noſtre eſprit & nos yeux qu'en paſſant.
Le chemin du cœur eſt gliſſant.
Sage Saint-Evremont, le mieux eſt de m'en taire,
Et ſur tout n'eſtre plus Croniqueur de Cythére,
Logeant dans mes vers les Cloris,
Quand on les chaſſe de Paris.
On va faire embarquer ces Belles,
Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours.
Que maint Auteur puiſſe avec elles,
Paſſer la Ligne pour toûjours;
Ce ſeroit un heureux paſſage.
Ah! ſi tu les ſuivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'Hiver de nos climats promet pour appanage!

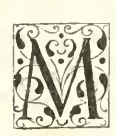
Croy moy, triſte tourment, conſens à noſtre adieu,
En ma faveur change de lieu,
Déloge enfin, ou dis que tu veux eſtre cauſe
Que mes vers comme toy deviennent mal plaiſans.
S'il ne tient qu'à ce point bien-toſt l'effort des ans
Fera ſans ton ſecours cette metamorphoſe;
De bonne heure il faudra s'y reſoudre ſans toy.
Sage Saint-Evremont, vous vous mocquez de moy.
De bonne heure, eſt-ce un mot qui me convienne encore,
A moy qui tant de fois ay vû naiſtre l'Aurore,
Et de qui les Soleils ſe vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?

Madame de la Sabliere ſe tient extrêmement honorée de ce que vous vous eſtes ſouvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'eſpere que cela me tiendra lieu de recommandation auprés de vous, & que j'en obtiendray plus aiſément l'honneur de voſtre amitié. Je vous la demande, Monſieur, & vous prie de croire que perſonne n'eſt plus veritablement que moy, Voſtre, &c.

A Paris ce 18. Decembre 1687.

Au Pere Bouhours.

(Paris, novembre ou décembre 1687)



on reuerend pere ſans vn rumatiſme qui m'empeſche preſque de marcher & d'aller plus loin que la rüe St. honoré, j'aurois eſté vous remercier du plaiſir que m'ont fait vos dialogues; tout y eſt bien remarqué & d'vn gouſt exquis; tout y eſt parfaitement écrit, car vous eſtes vn de nos maiſtres. Madame de la Sabliere eſt auſſi tres ſatisfaite de cet ouurage. Voſtre traduction ſur les quietiſtes eſt auſſi de bonne main; mais j'aurois voulu que vous euſſiez employé voſtre talent ſur vne autre matiere que celle là, & ayant vn autre original. Vne choſe qui eſt tout à fait de mon gouſt, ſimplement & élégamment écrite, & auec beaucoup de jugement, c'eſt l'éloge que vous auez fait du pauure pere Rapin : cela me plaiſt fort. Ie ſuis mon réuérend pere Voſtre tres humble & tres obeiſſant ſeruiteur,

Delafontaine.

A Monsieur l'abbé Verger,

A Bois-le-Vicomte.



'est pitié, Monſieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuſe Madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaiſt. Nous ne lui reſſemblons guere en cela; & avons beau nous munir de pre-

ſervatif contre l'attaque des paſſions ; elles nous emportent à la premiere occaſion qui ſe preſente, comme ſi nous n'avions fait reſolution aucune de leur reſiſter. Voilà un commencement bien moral ; je ne ſçay ſi la ſuite ſera pareille. Qu'avoit affaire Monſieur d'Hervart de s'attirer la viſite qu'il eut Dimanche ? Que ne m'avertiſſoit-il ? Je lui aurois repreſenté la foibleſſe du perſonnage, & lui aurois dit que ſon tres-humble ſerviteur eſtoit incapable de reſiſter à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau delicate & blanche, les traits de viſage d'un agrément infini, une bouche & des regards, je vous en fais Juge ; ſans parler de quelques autres merveilles ſur leſquelles Monſieur d'Hervart m'obligea de jetter la veuë. Que ne me fit-il la deſcription toute entiere de Mademoiſelle de Beaulieu ? Je ſerois parti avant le dîner ; je ne me ſerois pas détourné de trois lieuës comme je fis, ni n'aurois eſté comme un Idiot me jetter dans Louvres, c'eſt à dire dans un village qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieuë, plus loin de Paris que n'en eſt le Bois-le-Vicomte. La pluye me fit arreſter prés de deux heures à Auney. J'étois encore à cheval qu'il eſtoit prés de dix heures. Un Laquais, le ſeul homme que je rencontray, m'apprit de combien j'avois quitté la vraye route, & me remit dans la voye en dépit de Mademoiſelle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne ſongeois ni à l'heure ni au chemin, mais cela ne ſervit de rien. Il fallut giſter au village. Vous voyez, Monſieur, que ſans la viſite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un giſte dont

il plaiſe à Dieu vous preſerver. J'eus beau dire l'Oraiſon de Saint Julien. Mademoiſelle de Beaulieu fut cauſe que je couchay dans un malheureux Hameau. Elle m'a fait conſumer trois ou quatre jours en diſtractions & en réveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaiſt, à la Compagnie l'Iliade de mes malheurs; non que je veuille vous attriſter. Quand je le voudrois, on ne plaint guere les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous ſera rire.
Je vous entens déja dire,
Cet homme n'eſt-il pas foû
Dans l'entrepriſe qu'il tente?
Il eſt plus prés du Perou
Qu'il n'eſt du cœur d'Amarante.

Vous aurez raiſon de parler ainſi, j'en conviens.

Amarante eſt jeune & belle,
Je ſuis vieux ſans eſtre beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je ſonge en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moy l'eſperance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'eſt folie

D'aymer fille si jolie,
Sans estre le Dieu d'Amour.

Amarante & le Printemps,
Ont un air qui se ressemble.
Voicy comme je pretens
Que l'on les compare ensemble.
Par les Lis premierement
J'entâme ce parallele,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je suis trompé si son Sein
N'en est un plein magazin.
Le mal est que ce sont choses
Pour vous & moy lettres closes,
Nous sommes simples mortels,
Il faut offrir des Autels
A ces Lis, nul Diadême
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher;
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'himen & son attache.
Ces endroits delicieux
Pour nos mains, & pour nos yeux,
Ne sont pas faits, que je sçache.
Que ne suis-je de ces Dieux

Nommez Rois en ces bas lieux!
Bien-tost par moy ces deux titres
A la Belle dediez,
Se verroient mis à ses pieds ;
Et vous, bien-tost vous auriez
Le revenu de deux Mittres.
L'une est Saint Germain des Prez,
L'autre, Saint Denis en France.
Voilà vostre Reverence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opera.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnestes personnes.
C'est à vous sagement fait.
Helas! ce n'est qu'un souhait,
Vostre table est renversée ;
Vostre marmite est cassée
Peu chanceux, & vous & moy,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moy, l'encolure d'un Roy,
Ni vous celle en bonne foy
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lis,
Ils sont relevez de Roses,
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-cy fraiches écloses.
Icy la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avouë ;

Et la beauté que je louë,
Par ces treſors éclatans,
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrois-je décrire
Des regards ſi gracieux?
Il ſemble à voir ſon ſoûrire
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur perſeverante.
Adieu volages amours,
Selon l'objet la conſtance.
Celuy-cy, j'en ay croyance,
M'arreſtera pour toûjours.
Si ceci plaiſt à la Belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
Me font reſerver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette Saiſon printanniere,
Ne ſera pas la derniere
Des comparaiſons qu'Amour
Va m'inſpirer à la Cour
De cette jeune Bergere.
Une autre fois je l'eſpere,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque Reine de Cythere
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ay pas beſoin de vous exhorter à prendre la choſe un peu moins tragiquement que ne le comporte

mon avanture ; il me ſemble même que ces vers là ne ſont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moy tant qu'il vous plaira, je vous le permets, & ſi cette jeune Divinité qui eſt venuë troubler mon repos, y trouve un ſujet de ſe divertir, je ne lui en ſçauray point mauvais gré. A quoy ſervent les Radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Adieu, Monſieur, je ſuis tout à vous.

A Paris le 4. Juin 1688.

Reponse de Monsieur l'abbé Verger,

A Monſieur de la Fontaine.



N'en ſoyez point en peine, Monſieur, le recit de vos malheurs n'a point fait verſer des larmes. On a eu là-deſſus toute la fermeté que vous pouviez ſouhaiter, & il n'eſt pas juſqu'à Madame d'Hervart, qui toute bonne qu'elle eſt n'en ait eſté fort divertie. Enfin tout le monde en a ry, & perſonne n'en a eſté ſurpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une Beauté jeune & charmante,
L'avanture eſt peu ſurprenante,
Quel âge eſt à couvert des traits de la beauté?
Uliſſe au beau parler, non moins vieux, non moins ſage
Que vous pouvez l'eſtre aujourd'hui,

Ne se vit-il pas malgré lui
Arresté par l'Amour sur maint & maint rivage?
Qu'en quittant cet objet dont vous estes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Eh! qui pourroit estre surpris
Lors que la Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semez de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son reveil.
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaist au Sommeil.
Il se leve au matin sans sçavoir pourquoi faire.
Il se promene, il va, sans dessein, sans sujet,
Et se couche le soir sans sçavoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, Monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieuës. Selon l'ordre vous deviez aller sur la même ligne tant que terre & vostre Cheval auroient pû vous porter, & cette presence d'esprit doit vous justifier entierement des distractions dont on vous accuse. En parlant d'Ulisse, je fais reflexion que le titre d'Odissée conviendroit peut estre mieux à vos avantures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet les

Erreurs de ce Heros ne me paroiſſent pas avoir peu de raport avec voſtre voyage, & je ne trouverois qu'une difference entre Uliſſe & vous.

Ce Heros s'expoſa mille fois au trepas,
Il parcourut les Mers preſque d'un bout à l'autre,
Pour chercher ſon Epouſe & revoir ſes appas.
Quels perils ne courriez-vous pas,
Pour vous éloigner de la vôtre?

Mais la difference eſt petite, & il falloit bien que cette comparaiſon euſt la deſtinée de toutes les autres, c'eſt à dire qu'elle clochaſt un peu. Vous eſtes bien plus juſte dans les voſtres. Celle du Printemps eſt charmante, & celle de l'Aurore eſt precieuſe, & riante au poſſible. Enfin l'une & l'autre ſont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame & une Demoiſelle qui ſont icy, ne les ont point regardées ſans envie. C'eſt choſe étrange dans ce ſexe que l'ambition d'eſtre la plus belle ; mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

De voſtre Muſe raviſſante
Les chants, les diſcours ſeducteurs,
Appaiſeront par leurs charmes flateurs
Cette tempeſte menaçante.
Un encens bien moins precieux
Que n'eſt celui que vôtre main preſente,
A mille fois flechi la colere des Dieux.

Aprés tout, Monſieur, c'eſt bien le moins que je vous doive pour vos preſens, que de vous en remercier. Vous eſtes le premier homme du monde pour les Châteaux en Eſpagne, & puis que vos réveries ſont ſi agreables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaiſiez tant. C'eſt un mal qui ſe communique, & je vous avouë qu'en liſant vôtre Lettre je n'ay pû me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me ſens
Des biens que m'ont donnés vos ſonges,
J'ay quelque temps abandonné mes ſens
A de ſi doux & ſi plaiſans menſonges.
Déja mon eſprit prévenu,
De vos riches bienfaits regloit le revenu ;
Déja, dreſſant des Equipages,
Je me donnois juſqu'à des pages,
Et digne Nourriſſon de l'aiſe & du ſommeil,
Je me trouvois le teint plus frais & plus vermeil.
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus d'un Abbé ſeulement,
Et que tout autre humain ignore ;
Mais enfin en moins d'un moment,
La raiſon qui nous ſert bien moins à nous conduire
Qu'à nous perſecuter toûjours cruellement,
Eſt venuë à mes yeux détruire
Du faiſte juſqu'au fondement
Un édifice ſi charmant.

Je n'ay pourtant pas tout perdu, & de tout cela il

me reste une chose que j'estime infiniment. C'est le plaisir de sçavoir que vous me voulez du bien, & que vous avez en quelque maniere pour moy les sentimens que j'ay pour vous.

J'ay fait voir vostre Lettre à Mademoiselle de Beaulieu. Sa jeunesse & sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprestées ne l'ayent touchée comme elles doivent. Monsieur & Madame d'Hervart, & Mademoiselle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Vostre Lettre leur a fait un plaisir infini, & je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage s'ils y estoient souvent regalez de semblables lectures. Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

A MADAME ****

(Octobre 1688)



'AY receu, Madame, une Lettre de vous du 28. du passé, & vous avois écrit une seconde Lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas resolu de profiter de celles que je vous ay faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir, c'est là tout à fait mon compte. Je n'ay nullement le caractere de Bastien le Remon-

treur ; c'eſt un quolibet. Cependant délivrez-moy le pluſtoſt que vous pourrez de l'inquietude où je ſuis touchant le retour de voſtre Epoux, car je n'en dors point. Cela & mes rhumes me vont jetter dans une inſomnie qui durera juſqu'à ce que vous ſoiez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du ſommeil, (ceci eſt dit poëtiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, & vous trouverez beaucoup de nuits où j'auray le temps de m'occuper du ſouvenir de vos charmes, & de baſtir des Chaſteaux. J'accepte, Madame, les Perdrix, le Vin de Champagne, & les Poulardes, avec une Chambre chez Monſieur le Marquis de Sablé, pourveu que cette Chambre ſoit à Paris. J'accepte auſſi les honneſtetez, la bonne converſation & la politeſſe de Monſieur l'Abbé de Servient, & de voſtre Amy. En un mot j'accepte tout ce qui donne bien du plaiſir, & vous en eſtes toute peſtrie ; mais j'en viens toûjours à ce diable de mary, qui eſt pourtant un fort honneſte homme. Ne nous laiſſons point ſurprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions ſans nous y attendre, comme le Larron de l'Evangile. Evitons cela, je vous en ſupplie, & ſi nous pouvons ; car je ne ſuis pas un Répondant trop ſeur de ſon fait, non plus que Madame... dont je me ſuis porté pour caution envers un Epoux qui eſt quelquefois un peu mutin. Vous payerez de carreſſes pleines de charmes, mais moy, de quoi payerai-je? Adieu, Madame, aimez-moy toûjours, & me maintenez dans les bonnes graces des deux Freres. Qui a tâté d'eux un moment ſans plus, ne s'en peut paſſer

qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ay veu Mademoiſelle Tereſe qui m'a ſemblé d'une beauté & d'un teint au deſſus de toutes choſes. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous eſtes-vous pas apperceuë que voſtre Fille étoit une fiere petite peſte? Je la verray encore aujourd'hui, s'il plaiſt à Dieu.

Ne nous laiſſons pas ſurprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre ſçait préciſement quand on reviendra? Les jours vous ſont des momens en la compagnie des deux Freres, & ils me ſont des ſemaines en voſtre abſence. Ne vous étonnez donc pas ſi je crie ſi haut, & ſi je rebats toûjours une même note.

A LA MESME.

(Novembre 1688)



'AY receu, Madame, une de vos Lettres qui eſt ſans date. Elle eſt ſi pleine de tendreſſe à mon égard, & de toutes choſes qui me doivent eſtre infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, & qui ne vous a été envoyée que de Samedy dernier. J'ay veu Mademoiſelle Téreſe depuis cela, non pour obéïr à vos ordres, mais pour mon plaiſir, & trés-grand plaiſir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aye vûë de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que

nous nous laiſſions mourir de chagrin pendant voſtre abſence. C'eſt une choſe qui ſe dit toûjours, & qui n'arrive jamais. Je ſuis au deſeſpoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ay faites, non qu'elles ne ſoient raiſonnables, mais voſtre Lettre ne permet pas qu'on écoute la raiſon en façon du monde, & vous renverſerez l'eſprit de qui vous voudrez, & quand vous voudrez, fuſt-ce un Philoſophe du temps paſſé. Il me ſemble par la voſtre que vous ne voulez point de réponſe, car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous eſtes. Cependant on vous y a envoyé ma Lettre & d'autres encore. On ne ſçauroit imaginer une plus agreable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conſerve, & ramenez-la au plûtoſt, ſi vous m'en croiez, non que la Campagne doive finir tout à l'heure : mais comme on dit que le Prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos Princes & nos Grands Seigneurs pouroient bien s'en revenir au plus viſte. Je n'oſerois m'étendre ſur le chapitre qui vous a fait partir & qui vous pouroit arrêter un peu trop long-temps ; il me paroiſt par la voſtre que vous ne le ſouhaitez pas. Je verray ſouvent Mademoiſelle voſtre Fille, & penſeray un peu plus ſouvent à vous, bien certain que de voſtre part vous n'avez garde de m'oublier.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

(Juillet 1689)

MONSEIGNEUR,

ANS le temps qu'on alloit juger le procès de Mademoiſelle de la F... un de mes amis de province me pria de lui mander ce qui en arriveroit. Je crûs que de lui écrire ſimplement le contenu de l'Arrêt & quelque choſe de ce qu'auroient dit les Avocats, ce feroit ne faire que ce qu'ont fait un nombre infini de gens qui ont informé de cette affaire tout le Public. Je jugeai donc à propos de la mettre en vers. Je commence par une eſpece de *lamentabile carmen*, à la maniére des Anciens; & comme l'avanture eſt tragi-comique, je me laiſſe bien-tôt entraîner à ma façon d'écrire ordinaire. Voici la choſe telle qu'elle eſt. Si je l'avois écrite pour Votre Alteſſe, j'aurois eſſayé de lui donner une forme un peu différente.

Pleurez, Citoyens de Paphos,
Jeux & Ris, & tous leurs ſuppôts,
La F.... eſt enfin condamnée.
Sur le fait de ſon hyménée,
On vient de la timpaniſer.
Elle n'a qu'à ſe diſpoſer
A faire une amitié nouvelle.
Que le Ciel conſole la belle,

Et puiſſe-t'elle inceſſamment
Se pourvoir d'Epoux ou d'Amant,
Lequel il lui plaira d'élire!
Elle a de l'eſprit, c'eſt tout dire.
Mais a-t'elle eu du jugement
De manquer l'accommodement?
B... lui promettoit monnoie.
Dos à dos la Cour les renvoie,
Après que la choſe a long-temps
Eté tout d'un contraire ſens.
L'Arrêt entre autres points ordonne
Que tous deux païront une aumône :
Mille francs la Belle, & B... ou
Mille écus, ſans qu'il manque un ſou.
D'interêt pour l'état de fille
Violé dans telle famille,
Un ſeul dénier ne ſe païra ;
Qui plus y mit plus y perdra.
Pleurez Amours, gens de Cythére,
Celle que Vénus votre mére
Gratifioit de maints beaux dons
Va paſſer des jours un peu longs.
La F.... a ſa cauſe perduë,
Après s'être bien défenduë
Par la bouche des Avocats ;
Et je crois en tout autre cas.
Ces Meſſieurs ont dit des merveilles,
Qu'elle a de ſes propres oreilles
Entendu très-diſtinctement ;

Car elle étoit au Jugement.
Et que diable alloit-elle y ſaire?
Etoit-ce choſe néceſſaire?
Falloit-il là montrer ſon nez?
Mille brocards ſe ſont donnez,
Bons & mauvais de toute eſpéce,
Quelques-uns emportans la piéce.
Un des Cicérons de ce temps
Dit force traits aſſez plaiſans.
L'Avocat Général lui-même
Avec ſon ſérieux extrême
Allégua devant tout Paris
L'Ecriture, & les cinq maris
Que gardoit la Samaritaine.
L'Orateur de Cour ſouveraine
Fit là-deſſus claquer ſon ſoüet,
Savant en Amour comme en Droit.
C'eſt un Dieu de ſa connoiſſance :
Hé pourquoi la Juriſprudence
Banniroit-elle cet Enfant,
Qui des Catons va triomphant?
Voit-on qu'il épargne perſonne?
Il ſoumet juſqu'à la Couronne,
J'entens la Couronne des Rois,
Et non celle de Saint François.
Pleurez habitans d'Amathonte,
La F.... non ſans quelque honte
A vû rompre les doux liens
Qui lui promettoient de grands biens.

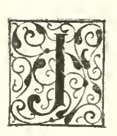
Doux liens? ma foi non, beau Sire,
Sur ce ſujet c'eſt aſſez rire.
Je ſoutiens & dis hautement
Que l'hymen eſt bon ſeulement
Pour les gens de certaines claſſes.
Je le ſouffre en ceux du haut rang,
Lorſque la nobleſſe du ſang,
L'eſprit, la douceur & les graces
Sont joints au bien: & lit à part :
Il me faut plus à mon égard.
Et quoi ? de l'argent ſans affaire ;
Ne me voir autre choſe à faire
Depuis le matin juſqu'au ſoir
Que de ſuivre en tout mon vouloir.
Femme de plus aſſez prudente
Pour me ſervir de confidente.
Et quand j'aurois tout à mon choix,
J'y ſongerois encor deux fois.

Je vous ſupplie, Monſeigneur, que cet ouvrage qu je vous envoie ſeulement pour vous divertir, demeure *ſub ſigillo confeſſionis*. Je vous en fais part comme je ferois à mon Confeſſeur, bien que cet emploi ne ſe donne guére à un Prince du Sang de votre âge. V. A. empêchera, s'il lui plaît, que cet écrit ne paſſe en d'autres mains que les ſiennes : car Mademoiſelle de La F.... eſt trop affligée ; il y auroit de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer ſi amérement. Que ſi vous voulez que ces vers ſoient vûs des perſonnes de

votre Cour, je vous ſupplie que ce ſoit de ceux qui auront un peu de diſcrétion, & qui ſeront capables d'entrer ſérieuſement dans les déplaiſirs d'une fille de ce nom-là.

AU MESME.

MONSEIGNEUR,



E n'ai differé d'écrire à Vôtre Alteſſe Sereniſſime, que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui ſe paſſe le long du Rhin. Cependant comme vôtre eſprit embraſſe un nombre infini de choſes tout à la fois, il n'eſt pas impoſſible que mon tribut ne ſoit receu de vous favorablement, aux endroits du moins qui vous ſembleront les plus dignes de vous attacher. Je ſouhaiterois que ce fuſſent ceux où je vous entretiendrai de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit quelque temperament à vôtre merite auſſi bien qu'à la delicateſſe de voſtre gouſt, on entreprendroit quelquefois de vous loüer, mais le trop d'eſprit & la modeſtie vous font tort. Je trouve étrange que cette derniere veüille s'oppoſer aux éloges dont les autres vertus ſont dignes, & qu'elle ſe faſſe toûjours valoir au prejudice de ſes compagnes. Voilà ſans mentir une contrainte qui eſt trop dure, & qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une Lettre qui ſuivra de prés celle-cy, & où j'ay reſolu d'examiner en Academicien, le bien

& le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos loüanges. Un plus habile que moy fçauroit fi bien aprêter l'encens que vous auriez honte de le refufer. J'y employerai quelque jour tout ce que j'ay d'art; & en attendant, agréez un échantillon de celui que je deftine à la Princeffe que vous aimez, & qui vous a continuellement dans fon fouvenir.

J'ay rang parmi les Nourriffons
Qui font chers aux doctes Pucelles,
Et fouvent j'ofe en mes chanfons
Celebrer des Rois & des Belles.

Cependant mon art eft icy
Bien au-deffous de la matiere.
Je n'entreprendray pas auffi
De loüer BOURBON tout entiere.

Elle plaift, il n'eft point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage.
De ce don aux charmes vainqueurs,
Les Graces font leur appanage.

BOURBON fçait fur nous exercer
Une aimable & douce puiffance.
Elle ravit fans y penfer,
Que fait-elle lors qu'elle y penfe?

En ses yeux un feu luit toûjours,
De qui toute ame est tributaire.
Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.

Je me souviens d'avoir écrit,
Fondé sur des raisons puissantes,
Que sans les beautez de l'esprit,
Celles du corps sont languissantes.

Celui-cy fait naistre l'amour,
Mais l'autre empêche qu'il ne meure ;
Sur tout quand au même sejour
Une belle Ame a sa demeure.

J'ay cité BOURBON à propos.
Joignez tout ce merite insigne,
Il n'est Déesse ni Heros,
Qui de nostre encens soit si digne.

Je ne devois pas commencer ma Lettre par un sujet auprés duquel tout le reste vous semblera meriter tres-peu cette attention que je vous demande. Sans m'arrester à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'Hostel de Conty aux affaires de

de-là les Monts, c'est à dire, d'une Princesse extremement vive, à un Pape qui va mourir.

Pour nouvelles de l'Italie,
Le Pape empire tous les jours.
Expliquez, Seigneur, ce discours
Du costé de la maladie,
Car aucun Saint-Pere autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-cy veritablement
N'est envers nous ni Saint, ni Pere.
Nos soins de l'erreur triomphans
Ne font qu'augmenter sa colere
Contre l'Aîné de ses Enfans.
Sa santé toûjours diminuë,
L'avenir m'est chose inconnuë,
Et je n'en parle qu'à tâtons;
Mais les gens de delà les Monts
Auront bien-tôt pleuré cet homme,
Car il deffend les Jannetons,
Chose tres necessaire à Rome.

Comme il ne coûte rien d'appeller les choses par noms honorables, & que les Nymphes de delà les Monts, les Bergers même pourroient s'offenser de celui-cy, je leur diray que j'ay voulu d'abord les qualifier de Cloris, mais ma rime m'a fait choisir l'autre nom que j'avois déja consacré à ces sujets-là. Les Registres du

Parnaſſe ont un Ceremonial où il y en a pour tous les degrez, & pour tous les âges. Je ne m'arreſte point à cela, & ne prens pas garde de ſi prés à la diſtribution de ces dignitez, que je donne fort ſouvent par caprice, ou pour une conſideration fort legere.

Je me contente à moins qu'Horace,
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il eſt joli,
Do nomen quodlibet illi.

Horace les avoit ennoblies auparavant, mais ce privilege ne m'appartient pas. Aprés vous avoir parlé de l'Italie, je viens, Monſeigneur, à ce qui concerne l'Angleterre.

Halifax, Bentin, & Dombi,
N'ont qu'à chercher quelque alibi,
Pour juſtifier leur conduite.
Quoy qu'en puiſſe dire la ſuite
C'eſt un tres-mauvais incident.
Halifax ſembloit fort prudent.
Dombi, je ne le connois guere.
Bentin à ſon Maiſtre ſceut plaire;
Juſqu'à quel point, je n'en dis mot,
S'il n'euſt eſté qu'un jeune ſot,
Comme ſont tous les Ganimedes,
On auroit enduré de lui,
Et dans la piece d'aujourd'hui

Bentin feroit peu d'intermedes;
Mais prompt, habile, diligent
A ſaiſir un certain argent,
Somme aux inſpecteurs échapee,
Il a du coſté de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers.
Aprés tout eſt-il des premiers
A qui pareille choſe arrive?
Ne faut-il pas que chacun vive?
Cependant il a quelque tort,
Si le gain eſt un peu trop fort,
Veu les Anglois & leurs Coûtumes.
Le Proverbe eſt bon ſelon moy,
Que qui l'Ouë a mangé du Roy,
Cent ans aprés en rend les plumes.
Manger celle du Peuple Anglois
Eſt plus dangereux mille fois.
Bentin nous en ſçaura que dire,
Je n'y vois pour lui point à rire;
On va lui barrer bien & beau
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu & d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau,
D'avoir rencontres importunes,
De liſeur de vers ſans répit,
De Maiſtreſſe ayant trop d'eſprit,
Et de la Chambre des Communes.

Londondery s'en va se rendre
Voilà ce qu'on me vient d'aprendre :
Mais dans deux jours je m'attens bien,
Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien.
J'ay même encor certain scrupule,
Ce Siege est-il un Siege ou non?
Il ressemble à l'Ascension
Qui n'avance ni ne recule.
JACQUE aura monté sa Pendule
Plus d'une fois avant qu'il ait
Tous ces rebelles à souhait.
On leur a mené Peres, Meres,
Femmes, Enfans, Personnes cheres,
Qu'on retient par force entassez,
Comme Moutons dans les fossez.
Cette Troupe aux Assiegez crie,
Rendez-vous, sauvez-nous la vie.
Point de nouvelle ; au diantre l'un
Qui ne soit sourd. Le bruit commun
Est qu'ils n'ont plus de quoy repaistre.
A la clemence de leur Maistre
Ils se devroient abandonner.
Et puis, allez-moi pardonner
A cette maudite canaille.
Les gens trop bons & trop devots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un Prince ait ces défauts?

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire

des reflexions. Ainſi je les laiſſe pour vous aſſûrer que je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéiſſant
& tres-fidele Serviteur.

A Paris le 18. Aouſt 1689.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE VANDOSME.

(Septembre 1689)



RINCE *vaillant, humain, & ſage,*
Avoüez-nous que l'aſſemblage
De ces trois bonnes qualitez,
Vaut mieux que trois Principautez.
Force Grands penſent d'autre ſorte,
S'ils ont raiſon je m'en rapporte,
Mais je ſoutiens encore un point,
C'eſt que ſouvent ils ne l'ont point.
Sans traiter icy cette affaire,
Comment, Seigneur, pouvez-vous faire?

Vous plaignez les Peuples du Rhin.
D'autre côté le Souverain,
Et l'interest de vôtre gloire,
Vous font courir à la Victoire.
Vous n'aimez que guerre & combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre & pitié loger ensemble.
Aurions-nous des Hostes plus doux
Si l'Allemagne entroit chez nous?
J'aime mieux les Turcs en campagne,
Que de voir nos Vins de Champagne
Profanez par des Allemans.
Ces gens ont des hanaps trop grands;
Nôtre Nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos Terres
Le chemin ne leur soit ouvert,
Ils nous pourroient prendre sans vert.
Prendre sans vert nôtre Monarque?
Les Conducteurs de cette Barque
Y perdroient bien-tost leur Latin.
Lorraine eut le nez le plus fin.
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces Princes,
Pour penetrer dans nos Provinces.
Je vois ces Heros retournez
Chez eux avec un pied de nez,
Et le Protecteur des Rebelles
Le cul à terre entre deux selles;

Et tout le parti Proteſtant
Du Saint-Pere en vain tres-content.
J'ay là-deſſus un conte à faire.
L'autre jour touchant cette affaire
Le Chevalier de Sillery,
En parlant de ce Pape-cy,
Souhaitoit pour la paix publique,
Qu'il ſe fuſt rendu Catholique,
Et le Roy JACQUES *Huguenot.*
Je trouve aſſez bon ce bon mot.
LOUIS *a banni de la France*
L'heretique & tres-ſotte engeance.
Il tenta ſans beaucoup d'effort
Un ſi grand deſſein dans l'abord,
Les eſprits eſtoient plus dociles.
Nôtre Roy voyant quelques Villes
Sans peine à la Foy ſe rangeant,
L'appetit lui vint en mangeant.
Les Quolibets que je hazarde,
Sentent un peu le Corps-de-garde.
Ce ſtile eſt bon en temps & lieu;
Une autre fois, moyennant Dieu,
Vôtre Alteſſe me verra mettre
Du François plus fin dans ma Lettre.
Cependant d'un ſoin obligeant,
L'Abbé m'a promis quelque argent.
Amen, & le Ciel le conſerve.
Apollon, ſes chants, & ſa verve,
Bachus, & peut-eſtre l'Amour,

L'occupent souvent tour à tour,
Sans compter l'hidre creanciere.
Quelque jour ce sera matiere
Pour lui donner avec raison,
Autant de testes qu'à Typhon.
Il veut accrocher ma chevance,
Sur cet espoir j'ay par avance
Quelques Louis au vent jettez,
Dont je rens grace à vos bontez.
Le reste ira sans point de faute,
(Ou bien je compte sans mon Hoste.
Le Paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette Parentese?)
Le reste ira, ne vous déplaise,
En..... & cætera.
Ce mot-cy s'interpretera
Des Jannetons, car les Climenes
Aux vieilles gens sont inhumaines;
Je ne vous répons pas qu'encor
Je n'employe un peu de vôtre or
A payer la Brune & la Blonde,
Car tout peut aimer en ce monde.
Non que j'assemble tous les jours
Barbesleurie, & les Amours.
Même dans peu vôtre finance
Au Sacrement de Penitence,
A mon égard échapera.
Pour nouvelles de pardeçà,

Nous faiſons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles,
Renier en fut l'Architriclin.
La nuit eſtant ſur ſon declin,
Lors que j'eus vuidé mainte coupe,
Langeamet, auſſi de la Troupe,
Me remena dans mon Manoir.
Je lui donnay, non le bon ſoir,
Mais le bon jour; la blonde Aurore,
En quittant le Rivage Maure,
Nous avoit à table trouvez,
Nos verres nets, & bien lavez,
Mais nos yeux eſtant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Juſqu'au point du jour on chanta,
On bût, on rit, on diſputa,
On raiſonna ſur les nouvelles,
Chacun en dit, & des plus belles.
Le Grand Prieur eut plus d'eſprit
Qu'aucun de nous ſans contredit.
J'admirai ſon ſens, il fit rage,
Mais malgré tout ſon beau langage,
Qu'on eſtoit ravi d'écouter,
Nul ne s'abſtint de conteſter.
Je dois tout reſpect aux VANDOSMES;
Mais j'irois en d'autres Royaumes,
S'il leur falloit en ce moment
Ceder un ciron ſeulement.
Je finis; & je vous ſouhaite

Une Victoire tres-complette,
Chance à tous jeux, de la ſanté,
Non pas pour une éternité ;
Je ſuis en mes vœux plus modeſte.
Pourveu que la Bonté celeſte,
A Vous, au Grand-Prieur, à moy,
Donne cent ans de bon alloy,
Je ſerai content du partage.
Vous en meritez davantage,
Mais la raiſon d'un ſi beau lot
Ne ſe dit pas tout en un mot.

Ainſi je ferai fort bien de remettre la choſe à une autre fois, & de finir cet écrit par une proteſtation ſolemnelle d'être autant que dureront ces cent ans d vie que la Parque me doit filer,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, tres-obéïſſant
& tres-fidele ſerviteur.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

(Novembre 1689)

Monseigneur,



n m'a dit tant de fois que Voftre Alteffe Sereniffime eftoit en chemin, & que mes Lettres ne la trouveroient plus à l'Armée, qu'enfin j'ai manqué l'occafion de faire partir celle-cy. En quelque lieu qu'elle vous foit prefentée, je vous diray à mon ordinaire, que les chofes nous paroiffent fufpenduës tant en Flandre, qu'aux bords du Rhin, & rien ne réveillant les efprits, il eft arrivé un changement dans la Robe & dans les Finances, qui nous a donné matiere de raifonner.

On dormoit ici quand le Roy,
Ayant fes raifons, & tres-fages,
Parmi les Gens d'un haut Employ
A fait un vrai remumenage,
Et mis Harlay premierement
A la tefte du Parlement.
Il en eft digne, & j'ofe dire
Que Themis en tout fon Empire,
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un Oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne caufe;
C'eft maintenant la feule chofe

Qui peut faire au gain du procez.
Vous contestez avec succez
Pardevant le Dieu des allarmes,
Appuyé du seul droit des armes.
Harlay regle d'autres débats,
Où je crois vous n'excellez pas.
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner sa balance.
Son Eloge entier iroit loin.
J'aime mieux garder avec soin
La loy que l'on se doit prescrire
D'estre court, & ne pas tout dire.
Pour éviter donc la longueur
Qui met les choses en langueur,
Pontchartrain regle les Finances.
Si jamais j'ai des Ordonnances,
Ce qui n'est pas prest d'arriver,
Il sçaura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente,
Et lira d'abord ma Patente.
Homme n'est plus expeditif,
Mieux instruit, ni plus inventif,
Talens aujourd'hui necessaires.
La Brisse est chargé des affaires
Du Public & du Souverain.
Au gré de tous il sçût enfin
Débroüiller ce cahos de dettes
Qu'un maudit Compteur avoit faites.
Ce n'est pas là le seul essay

Qui le rend ſucceſſeur d'Harlay.
Ce poſte avec celui qu'il quitte,
Demandoit un ample merite
Au ſujet qu'on a placé là.
Hardy quiconque le ſuivra :
Non que LOUIS par ſa ſageſſe
Ne puiſſe en conſerver l'eſpece,
Tout le bien que j'ay dit d'autrui
Retombe à juſte droit ſur lui.

Comme j'étois preſt de fermer ma Lettre, on a écrit icy de Verſailles que le Roy avoit donné la qualité de Miniſtre à Monſieur de Seignelay. Je ne vois perſonne qui n'en témoigne beaucoup de joye.

Il doit ce nouvel ornement
A ſon merite ſeulement.
Ses ſoins dignes que la fortune
Avec eux veüille concourir
Sçauront bientoſt par tout offrir
L'abondance en ces lieux commune;
Sur les deux Mers nos Matelots,
Quelque inconſtans que ſoient les flots,
Sçauront ménager pour nos voiles
L'aide des Vents, & des Etoiles.
Ne doutez point qu'en ſon Employ
Redoublant ſes ſoins & ſon zele,
Sous la conduite de ſon Roy
Le nouveau Miniſtre n'excelle.

N'avons-nous pas veu de nos bords
Une double Flotte reduite,
Et se renfermer dans ses Ports,
Mettant son salut dans sa fuitte?
Le travail y croît, j'en conviens,
Mais tels maux en Cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur le champ écrire
Touchant des points tres-importans,
Mieux que moy, Seigneur, c'est peu dire,
Mieux qu'aucun Ecrivain du temps.
Pour passer à d'autres matieres,
Vous sçaurez qu'on m'a dit n'agueres
Que cet Hiver-cy l'Opera
A Rome se rétablira.
Cela me semble un bon augure
En la presente conjoncture,
Et commence à sentir la Paix.
Je ne pense pas qu'elle échape
Aux premiers soins du nouveau Pape.
Si le Saint Esprit mit jamais
Quelqu'un au Trône de Saint Pierre
Pour qui le demon de la guerre
Eust de la crainte & du respect,
C'est Alexandre; car sans dire
Qu'à nul Etat il n'est suspect,
Il a tout ce que l'on desire,
Experience, fermeté,
Justice, & sagesse profonde.

L'Olympe interpoſe au Traité
La premiere Teſte du monde
En bon ſens comme en dignité.
Dés-à-preſent Sa Sainteté
S'en va cet ouvrage entreprendre.
O Paix, ne te fais point attendre.
Veux-tu que pour toy l'Univers
Soupire encore deux Hivers?
Fille du Ciel & d'Alexandre,
Car je te garde tous ces noms,
Renvoye au Nord les Aquilons ;
Fais qu'avec eux Mars ſe retire,
Faiſant place à Flore, à Zephire.
Citer ces Dieux, me va-t'on dire,
En parlant du Pape, eſt-il bien?
Non, mais l'Art des Poëtes n'eſt rien,
Leurs diſcours n'ont beauté ni grace
Sans ce langage du Parnaſſe.
Qu'Apollon s'exprime en Payen,
Trouve-t'on cela fort étrange?
Pour bannir pourtant ce mélange,
Et parler du Pape en Chrétien,
Souhaitons que Dieu l'illumine,
Et que la Paix par ſon moyen
Vers les Fidelles s'achemine,
Avec l'aſſiſtance Divine
Qu'un Jubilé procurera.
Dés que le Poëte lui verra
Réünir la choſe publique,

D'icy ſans peine il partira,
Et les vers il entonnera
De Simeon dans ſon Cantique,
Mais il veut vivre juſque-là.

Vous allez me faire encore une autre objection, elle eſt d'une nature à venir de vous; c'eſt que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la Paix avec tant d'empreſſement. Eſt-ce l'intereſt de la France qui vous fait aller braver les hazards, ou ſi c'eſt celui de voſtre gloire? Je ne démêle pas bien la choſe. Peut-eſtre meſme y va-t'il de voſtre plaiſir, ce que je n'oſe preſque penſer, *nec tibi tam dira cupido.* Cependant vous autres Heros ſeriez bien fâchez qu'on vous laiſſaſt vivre tranquillement, comme ſi la vie n'eſtoit rien, & que ſans elle la gloire fuſt quelque choſe. Vous croiez eſtre demeurez au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler ſur le Mont Oeta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre ſur tous ces points, je diray que non pas la France, mais l'Europe entiere ne peut que perdre à une Guerre comme celle-cy; & à vôtre égard, Monſeigneur, ne vous allarmez pas ſitoſt de ce mot de Paix. Elle eſt tellement difficile à faire, qu'il eſt mal-aiſé qu'Alexandre VIII. nous la donne dés ſon avenement au Pontificat : *Eia ſudabit ſatis.* Auquel cas j'ay dans l'eſprit que plus vous auriez de part au projet, & mieux nous nous trouverions des aſſiſtances de la Fortune. Si Jupiter recuëilloit les voix. (j'en reviens toûjours à mon ſtile Poëtique & à quel-

que chofe encore de plus chatoüilleux, il n'eft pas befoin que je m'explique icy d'avantage, vous voiez déja où j'en veux venir) voftre efprit & voftre valeur auroient une ample matiere de s'exercer. Nous en parlions il y a deux jours du Vivier & moy. Il me pria de vous affûrer de fes tres-humbles refpects. Nous fifmes des vœux tres-particuliers en voftre faveur. Ils n'étoient ouis que de quelques Idoles Chinoifes, & du Deftin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raifonnable. Pour peu que je vive encore, je pouray vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui*. Ce feroit dommage que je mouruffe avant l'accompliffement de ma Prophetie, non qu'on euft befoin de moy pour celebrer voftre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbes & les Voitures. Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit Maiftre François de fon Livre. Si je ne répons de beaucoup de capacité pour ma part, je répons au moins de beaucoup de zele, eftant avec autant de paffion que de profondeur de refpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obéïffant
& tres-fidelle ferviteur.

POUR MESDAMES D'HERVART, DE VIRVILLE, ET DE GOUVERNET.

(1691)

AUX MUSES.


NTENDANTES *du Parnaſſe,*
Si de traits remplis de grace
Vos faueurs ornent les vers
Dont j'entretiens l'vniuers,
Aujourdhuy je vous implore;
Donnez à ma voix encore
L'éclat & les meſmes ſons
Qu'auoient jadis mes chanſons.
Toute la cour d'Amatonte
Eſtant à bois le vicomte,
Muſes j'ay beſoin de vous.
Venez donc de compagnie
Par vos charmes les plus doux
Reſſuſciter mon génie,
Je ſens qu'il va décliner:
C'eſt à vous de luy donner
Des forces toutes nouuelles;
Car je veux loüer trois belles;
Je veux chanter haut & net
Viruille, heruart, gouuernet.
J'en feray mes trois déeſſes,

Leur donnant à ma façon,
Et l'Amour pour compagnon,
Et les graces pour hosteſſes :
J'y joindray les menus Dieux
Qu'heruar a pour ſatellites,
De leurs troupes fauorites
S'accompagnant dans les lieux
Où Lully regne & Moliere ;
Le ſermon void rarement
Vne telle fourmiliere ;
Ce n'eſt pas leur élément.
Heruar alors congédie
Preſque moitié de ces gens,
A Venus ſa bonne amie
Les preſtant pour quelque temps.
Tout en eſt plein dans l'ombrage
Qui n'eut jamais ſon pareil.
Il n'eſt foreſt ny bocage
Plus ennemis du ſoleil.
Dans ſes réduits les moins ſombres
Se cache ayſément l'Amour.
Sous l'épaiſſeur de leurs ombres
Je pourrois bien quelque jour
Laiſſer mon cœur en oſtage :
Le reſte du compoſé
Eſt l'eſtre le plus volage
Dont Dieu ſe ſoit auiſé.

Comme il y a long-temps que vous vous mêlez de

mes affaires, vous ſavez auſſi bien que moi que ce que je dis eſt véritable. S'il étoit poſſible que vous fixaſſiez le Mercure pour quelques jours, je me haſarderois d'aller trouver les perſonnes dont il s'agit : mais de demeurer tranquille à Bois-le-Vicomte pendant qu'on répétera à Paris mon opéra, c'eſt ce qu'il ne faut eſpérer d'aucun auteur quelque ſage qu'il puiſſe être. Je reſterai donc en un lieu où je vas & viens comme bon me ſemble & où je puis cacher ma marche quand il me plaît : ce ſera autant de danger que j'éviterai. Toutes muſes que vous êtes, entreprendriez-vous de me préſerver du péril à quoi je m'expoſerois en m'allant enfermer dans un château où madame d'Hervart & ſes nièces n'épargnent ame vivante & me retiendroient par enchantement contre tout droit d'hoſpitalité ? Que deviendrois-je avec mon humeur volage & qui ne ſauroit ſouffrir nul attachement ? Il me ſiéroit bien de faire là le paſſionné & le chevalier errant, moi qui ne ſerois pas reçu écuyer du moindre des héros de tous les livres d'Amadis.

O! ſi j'avois un empire,
Si j'étois roi du Pérou!
Je vois qu'Hervart me va dire :
Votre ſouhait eſt bien fou.
Si vous aviez des couronnes,
Eh bien! qu'eſt-ce que cela?
Feriez-vous de nos perſonnes
La conquête à ce prix-là?

Vienne Jupiter lui-même,
Et le dieu qui fait qu'on aime,
Ayant pour eux le Deſtin,
Ils y perdront leur latin.

Pour vous récompenſer de vos vœux & vous payer de votre monnoie, voici ce qui vient de me venir dans la penſée :

O! ſi le dieu du Parnaſſe
Avoit inſpiré Colaſſe,
Comme l'on dit qu'il a fait,
La choſe iroit à ſouhait.
Selon toutes les merveilles
Qu'on en dit préſentement,
Les yeux n'auroient nullement
A ſe moquer des oreilles.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE SILLERY.

Ce 28. Aouſt 1692.



AMAIS *nos Combattans n'ont été ſi hardis;*
Nos moindres Fantaſſins ſont autant d'Amadis.
La preſence du Roi, ſes ordres, ſon exemple...
Quel Roi! c'eſt aux neuf Sœurs de lui bâtir un Temple:
Mon Art ne ſuffit pas pour de ſi hauts projets.
Les ſoins, dis-je, du Prince animant ſes Sujets,
On prend des murs. Quels murs! vrais remparts de la Flandre,

Qu'un autre que LOUIS ſeroit dix ans à prendre.
Ah ſi le Ciel vouloit que nous euſſions le tout!
Quel pays! vous voyez ſes défenſeurs à bout.
Je n'en dirai pas plus; nôtre Roi n'aime gueres
Qu'on raiſonne ſur ces matieres.

Voilà bien des *Quels* entaſſez les uns ſur les autres, & une figure bien repetée; ſi faut-il pourtant l'employer encore ſur ce qui regarde Monſieur le Duc.

Quel Prince! nous ſçavons qu'il s'eſt trouvé par tout;
Que dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'eſt diſtingué juſqu'au bout,
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, la Fortune,
Grenadiers, gens ſans peur, vrais ſupoſts de Ceſars,
Avec moins de plaiſir s'expoſent aux hazards.
Tel on voit qu'un Lion, Roi de l'ardente plage,
De ſang & de meurtre alteré,
Porte ſur les Chaſſeurs un regard aſſuré,
Et les fait du peril entrer tous en partage.
Je change en cet endroit de ſtile & de langage.
Ne vous ſemble-t'il pas que je m'en ſuis tiré
Ainſi qu'un Voyageur en des bois égaré?
Il faut reprendre nos briſées;
Les Muſes ne ſont pas ſur ce Prince épuiſées.
Quel plaiſir pour celui dont il reçût le jour!
Le bon ſens & l'eſprit, conducteurs du courage,
Sont des CONDEZ *enfin l'ordinaire appanage.*

Moi, j'en tiens cent loüis, chacun m'en fait la cour.
Il a deifié ma veine ;
Mes ſoins en valoient-ils la peine?
Il ne s'en faut point étonner.
Que ne lui vit-on pas donner
Dans le temps qu'il tint cour pleniere
Pour une Feſte ſinguliere?
Chantilly fut la Scene, objet delicieux.
Sans que tout fuſt parfait, chacun fit de ſon mieux.
Tous rapporterent de ces lieux
De groſſes & notables ſommes.
Il a payé comme les Dieux
Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

Il n'eſt bruit icy que de vôtre Prince. Tout le monde lui attribuë l'avantage que nous avons remporté au combat de Steinkerque. C'eſt là un fort beau ſujet de Poëme, le caractere du Heros, l'action, & les circonſtances ; il n'y manque rien que le bon Homere ou le bon Virgile, ſi vous voulez : car pour voſtre Poëte, il ne faut plus vous y attendre ; je ſuis épuiſé, uſé, ſans nul feu, & ne ſçay comme j'ay pû tirer de ma teſte ces derniers Vers. Quand je dis que je ſuis ſans feu, c'eſt de celui qui a fait les Fables & les Contes que je veux parler ; car d'ailleurs je ne ſuis pas avec moins d'ardeur que j'eſtois il y a dix ans, Monſieur, voſtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur & Poëte.

Ces Vers ont eſté commencez incontinent aprés la priſe de Namur, & avant les dernieres actions de Mon-

ſieur le Duc. Je les ay continuez ſur ce Plan, car que ce Prince me conſtituë toûjours en de nouveaux frais par de nouveaux témoignages de ſa valeur, ni moy à l'âge de vingt-cinq ans, ni teſte d'homme n'y ſuffiroit.

A MONSIEUR DE MAUCROIX.

26 octobre 1694.

. . . .

. . . .

J'eſpère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, & que j'aurai le temps d'achever mes Hymnes. Je mourrois d'ennui, ſi je ne compoſois plus. Donne-moi tes avis ſur le *Dies iræ, dies illa,* que je t'ai envoié. J'ai encore un grand deſſein, où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'eſt, que je ne l'aie avancé un peu davantage.

A MONSIEUR DE MAUCROIX,

Chanoine de Reims.



TU te trompes aſſurément, mon cher Ami, s'il eſt bien vrai, comme Monſieur de Soiſſons me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'eſprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inſpirer du courage, mais ce n'eſt pas de quoi je manque. Je t'aſſûre que le meilleur de tes amis n'a plus

à compter ſur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne ſors point, ſi ce n'eſt pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuſe. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la ruë du Chantre une ſi grande foibleſſe, que je crûs veritablement mourir. O mon cher, mourir n'eſt rien : mais ſonges-tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu ſais comme j'ai vêcu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Eternité ſeront peut-être ouvertes pour moi.

10 Février 1695.





TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES.

(CINQUIESME PARTIE.)

	Pages.
La Clochette	1
Le Fleuve Scamandre	6
La Confidente ſans le ſçavoir, ou le Stratagème	11
Le Remede	19
Les Aveus indiſcrets	24
La Matrone d'Epheſe	29
Belphegor	37
Les Qui pro quo	48
Appendice	56

LES AMOURS DE PSICHÉ ET DE CUPIDON.

Epistre	69
Preface	73
Livre I	79
Livre II	173

LETTRES.

A Monſieur Jannart. 283
Au même. 286
Au même. 288
Au même. 288
Au même. 289
Au même. 291
Au même. 292
A M*** 295
A M. Fouquet 296
Au même. 302
A M. de Maucroix. 308
Au même 317
A M. Fouquet 318
A Madame de La Fontaine. 320
A la même 324
A la même 334
A la même 343
A la même 352
A la même 371
A M. Baſoy. 381
A Madame la ducheſſe de Bouillon 382
A Mademoiſelle de Chanmeſlay.. 383
A la même 385
A M. Simon de Troye. 386
A M. Racine.. 390
A M. de Bonrepaux. 394
Au même 396
A Madame la ducheſſe de Bouillon 405
Reponſe de M. de Saint-Evremont. 412
Reponſe à M. de Saint-Evremont. 416
Au Pere Bouhours 425
A M. l'abbé Verger. 425

Reponſe de M. l'abbé Verger 431
A Madame ***. 435
A la même. 437
A S. A. S. Mgr. le prince de Conty 439
Au même 443
A S. A. Mgr le duc de Vandoſme. 450
A. S. A. Mgr le prince de Conty 456
Pour Meſdames d'Hervart, de Virville, & de Gouvernet.. 463
A M. le chevalier de Sillery 466
A M. de Maucroix. 469
Au même 469

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.







TABLE GÉNÉRALE DES CONTES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A Femme Avare Galant Efcroc. I, 140.
Abbeffe (l'). I, 311.
Alis malade. I, 180.
Amour (l') mouillé. I, 282.
Anneau (l') d'Hans Carvel. I, 146.
Autre Conte tiré d'Athenée (le Glouton). I, 50.
Autre Imitation d'Anacreon (l'Amour mouillé). I, 282.
Aveus (les) indifcrets. II, 24.

Baifer (le) rendu. I, 279.
Baft (le). I, 278.
Belphegor. II, 37 et 62.
Berceau (le). I, 83.

Calendrier (le) des Vieillards. I, 130.
Cas (le) de Confcience. I, 324.
Chofe (la) impoffible. I, 396.
Clochette (la). II, 1.

Cocu (le), Battu, & Content. I, 39.
Comment l'efprit vient aux Filles. I, 305.
Compere Pierre (la Jument du). I. 372.
Confidente (la) fans le fçavoir ou le Stratagême. II, 11.
Conte de **** (Sœur Jeanne). I, 51.
Conte du Juge de Mefle. I, 52.
Conte d'un Payfan, qui avoit offenfé fon Seigneur. I, 53.
Conte d'une chofe arrivée à Chafteau-Thierry (le Savetier). I, 47.
Conte tiré d'Athenée (les Deux Amis). I, 49.
Coupe (la) enchantée. I, 228; et II, 56.
Courtifanne (la) amoureufe. I, 257.
Cuvier (le). I, 393.

Deux Amis (les). I, 49.
Diable (le) de Papefiguiere. I, 330.
Diable (le) en Enfer. I, 364.

Epigramme (Alis malade). I, 280.

Faifeur (le) d'Oreilles, & le Raccomodeur de Moules. I, 65.
Faucon (le). I, 247.
Feronde ou le Purgatoire. I, 337.
Fiancée (la) du Roy de Garbe. I, 153.
Fleuve (le) Scamandre. II, 6.
Frere Philippe (les Oyes de). I, 201.
Freres (les) de Catalogne. I, 73.

Gageure (la) des trois Commeres. I, 116.
Gafcon (le) puny. I, 148.
Glouton (le). I, 50.

Hans Carvel (l'Anneau d'). I, 146.
Hermite (l'). I, 182.
Imitation d'Anacreon (Portrait d'Iris). I, 281.

Iris (Portrait d'). I, 281.

Joconde. I, 11.
Juge de Mefle (Conte du). I, 52.
Jument (la) du Compere Pierre. I, 372.

Lunettes (les). I, 385.

Magnifique (le). I, 400.
Maître en droit (le Roy Candaule & le). I, 351.
Mandragore (la). I, 208.
Mary (le) confeffeur. I, 45.
Matrone (la) d'Ephefe. II, 29.
Mazet de Lamporechio. I, 190.
Muletier (le). I, 91.

Nicaife. I, 268.

On ne s'avife jamais de tout. I, 143.
Oraifon (l') de S. Julien. I, 97.
Oyes (les) de Frere Philippe. I, 201.

Paſté d'Anguille (le). I, 379.
Petit (le) Chien qui fecouë de l'argent & des pierreries, I, 284.
Portrait d'Iris. I, 281.
Pfautier (le). I, 345.
Purgatoire (Feronde ou le). I, 337.

Qui pro quo (les). II, 48.

Remede (le). II, 19.
Remois (les). I, 220.
Richard Minutolo. I, 30.
Roy (le) Candaule, & le Maître en droit. I, 351.

Roy de Garbe (la Fiancée du). I, 153.

Savetier (le). I, 47.
Scamandre (le Fleuve). II, 6.
Servante (la) juſtifiée. I, 110.
Sœur Jeanne. I, 51.
Stratagême (La Confidente ſans le ſçavoir ou le). II, 11.

Tableau (le). I, 408.
Troqueurs (les). I, 317.

Villageois (le) qui cherche ſon Veau. I, 145.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume, 5 fr.

*Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice
gravé à l'eau-forte.*

LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes de M. A. PAULY. 2 vol. (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 vol. (épuisé).

MANON LESCAUT. 1 vol. (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (*Le Barbier de Séville*). 1 vol. (épuisé).
— — (*Le Mariage de Figaro*). 1 vol. (épuisé).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 vol. (épuisé).

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par M. A. PAULY, 8 vol. Chaque volume. . . . . . . 5 fr.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix. . . . . 30 fr.

RACINE. *Œuvres complètes*. Notice de A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol. 10 fr.

BOILEAU. *Œuvres*, avec notice par M. A. PAULY. 2 vol. 10 fr.

7 Eaux-fortes d'après COCHIN, gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. . . . . 10 fr.

HAMILTON. *Mémoires de Grammont*, avec une notice et des notes par M. MOTHEAU. 1 vol . . . . 5 fr.

SHAKESPEARE. *Œuvres complètes* traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 15 vol. (Les cinq premiers volumes sont en vente). Chaque volume. . . . . 5 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une notice et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 vol. 5 fr.

En préparation :

Voltaire (*Romans et Contes*).
Corneille. — Paul-Louis Courier. — La Bruyère. — Marivaux.
Voyages de Gulliver. — Robinson Crusoé.
Don Quichotte. — La Princesse de Clèves. — Marianne — Etc., etc., etc

---

Il est fait un tirage sur papier Whatman
au prix de 20 fr. le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.
sur papier de Chine.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît [99]



